Elegies de Madame la comtesse de la Suze — ornement de la Cour, honneur des arts, femme belle et sensible, fille illustre et infortunée du maréchal de Chatillon. Elle aimoit le Comte de Flamarin. (a)

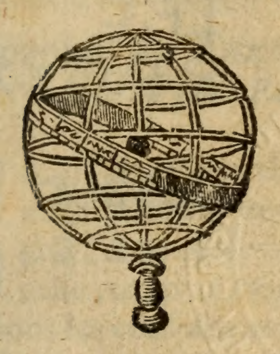
(a) voyez les mémoires du chevalier de Grammont.

RECUEIL
DE PIECES
GALANTES,
En Prose & en Vers,

DE MADAME LA COMTESSE
DE LA SUZE,
D'une autre Dame, & de
MONSIEUR PELISSON.

Augmenté de plusieurs Elegies.

TOME PREMIER.



Sur la Copie
A PARIS,
Chez GABRIEL QUINET.
M. DC. LXXVIII.
Avec Privilege du Roy.



RECUEIL DE PIECES GALANTES.

Les Nymphes de Luxembourg, aux Nymphes de ſaint Fargeau.

DANS le déplorable eſtat où nous ſommes reduites depuis l'abſence de noſtre Princeſſe, trouvez bon que nous vous faſſions les confidentes de nos déplaiſirs, & que nous demandions quelque ſoulagement à nos maux, puiſque c'eſt vous qui poſſedez tout noſtre bien, toute noſtre joye, & toutes nos richeſſes.

Que nostre sort est peu semblable !
Vous chantez & nous soûpirons ;
Vous possedez, & nous pleurons
Une Princesse incomparable.
La fortune en cela nous traitte indignement,
Et nous avons sujet de l'appeller injuste,
De ravir à Paris son plus riche ornement,
Comme de la vertu l'autel le plus auguste.
Vous l'entretenez tous les jours ;
Vous entendez tous ses discours
Dans cét éclat qui l'environne ;
Et quand vous la voyez, ou l'entendez parler,
Vous ne pouvez dissimuler,
Qu'elle est digne d'une Couronne.

C'est vous faire connoistre ce que nous avons perdu ; mais écoutez encore les suittes de nostre mal-heur.

Tout est icy dans la tristesse ;
Luxembourg a perdu sa plus grande beauté ;
Les graces & la majesté
Ont voulu suivre la Princesse,
Et les petits Amours qui regnoient en ces lieux,
Ont suivy l'éclat de ses yeux.
Les ruisseaux malgré le silence,
Grondent d'un si triste depart
Et tous les arbres prenent part
Au deüil que cause son absence.
Ce n'est pas tant l'Hyver que nos justes douleurs,
Qui les ont dépoüillez de leurs vertes couleurs.

Les Chalumeaux & les Muzettes
Pendent aux arbres de nos bois ;
On n'entend plus les douces voix,
Les beaux airs, ny les chansonnettes ;
Et les plus aimables Zéphirs
Se sont tous changez en soûpirs.
Pour augmenter l'inquietude
Qui nous devore nuit & jour,
On a fait une solitude
De nostre agreable sejour :
Tout le monde nous abandonne,
Et nous ne voyons plus personne
Qui nous vienne faire la Cour.
Un ordre exprés défend l'entrée
De cette charmante contree :
Nymphes, quelle severité !
Paris s'en plaint, il en murmure.
Et trouve cette loy bien dure,
Qui nous oste la liberté :
Il dit que les maisons des Princes
Sont comme de vastes Provinces,
Ouvertes en toute saison ;
Et fermer ces sortes d'aziles
Qui sont tout l'ornement des villes.
C'est d'un Palais superbe en faire une prison.
Tristes, seules & desolées
Nous courons toutes les allées,
Et nous conjurons les Echos
Dans l'excés du mal qui nous presse,
D'aller dire à nostre Princeße,
Que son éloignement trouble nostre repos.

Un jour que nous estions plus tristes qu'à l'ordinaire, & que le souvenir de nostre Princesse nous touchoit plus sensiblement, nous rencontrâmes dans un endroit assez écarté un de nos Dieux Champestres, qui estoit tristement appuyé contre un arbre, & tenant un crayon à la main, sembloit tracer quelque chose sur des tablettes. Nous estions assez prés de luy sans qu'il nous apperceut : mais revenant de sa profonde réverie, il nous adressa la parole, & nous dit,

Nymphes, ne m'interrompez pas,
Puisque je trouve des appas
A rever dans la solitude ;
Avec le crayon que je tiens
Ie charme mon inquietude,
Et je n'ay point icy de plus chers entretiens.

Si vous estes touché du mesme sujet qui nous afflige, luy repartismes-nous, ne vous cachez point à celles qui partagent tous vos déplaisirs. N'est-ce point l'absence de nostre Princesse qui occupe vos pensées, & qui vous fait chercher les lieux les plus reti-

rez

rez, pour vous donner tout entier à la douleur qui vous possede ? Il est vray, répondit-il, que vous m'avez surpris lors que j'y révois le plus profondément; & sans déguiser ce que je ressens, je puis bien vous dire,

Que d'une languissante voix
Je la demande icy tous les jours à ces Bois;
Et le cœur tout remply d'ennuis & de tristesse
Je grave en mille lieux le nom de ma Princesse,
Beaux arbres, dis-je alors, qui nous donnez le frais,
Elle n'est plus icy, vous n'estes point aimables;
Vous sçavez bien qu'elle est l'ame de vos attraits;
Sans elle vous avez des ombres effroyables:
Que vous seriez heureux! que de charmans appas,
Si vous la possediez, orneroient vostre teste!
Mais faut-il s'étonner, ne la possedant pas,
Si vous estes sujets aux coups de la tempeste?

Et lors que selon ma coûtume je m'entretenois dans ces tristes pensées, continua-t'-il, j'ay entendu des voix confuses, qui sembloient marquer quelque grande feste. Les Echos qui ont toûjours soin de recüeillir les dernieres paroles de ceux qui parlent, & qui les redisent à haute voix, sans crainte de violer le secret & la discre-

tion, n'ont pas manqué de me rapporter ces Bouts-rimez, que j'ay fidelement retenus. Et lors que vous estes arrivées, j'achevois de remplir les vers, dont je n'avois entendu que les rimes : & comme il arrive toûjours que les personnes affligées changent toutes choses en tristesse, je les ay tournez au sujet qui cause nostre douleur; & c'est sur l'absence de celle que nous pleurons, que j'ay voulu tracer ces Vers.



BOUTS-

BOUTS-RIMEZ
DU SONNET
envoyé par le
DUC DE SAVOYE.

Dans ce fameux Iardin, où tout le monde-sçait
Que l'on a veu souvent un objet ---- adorable,
Ie n'y remarque rien qui me paroisse ---- aimable ,
Et loin de ma Princesse il est tout ----- imparfait.

Bien que le sort contre-elle ait lancé quelque-trait,
Sa vie en est plus belle , & plus — inimitable ;
Son esprit est toûjours à luy-mesme --- semblable,
Et l'histoire en doit faire un illustre --- Portrait.

Elle fait des François la juste ------ impatience ,
Et déja tout Paris se plaint de son ------ absence ,
Qui dans tous les esprits cause mille — douleurs.

Mais j'en trouve la cause & si juste & si ---- belle,
Que tout Dieu que je suis je languis, je me meurs,
Et l'immortalité me déplairoit sans —— elle.

Nous trouvâmes ces vers si propres au sujet de nostre douleur, que nous le priâmes de les redire encore une fois ; & nous fûmes bien aises de voir que ces Bouts de vers, que nous avions entendus nous-mesmes, sans sçavoir d'où ils venoient, estoient si justes au sens qu'il leur avoit donné. En suitte nous allâmes ensemble du costé du Parterre ; & nous mettant autour du grand Bassin, le murmure que l'eau fait en tombant, nous invita doucement à réver sur ses bords : mais nostre silence fut bien-tost interrompu par une voix, qui sembloit sortir du milieu du Bassin, & qui nous fit entendre :

Nymphes, esperez mieux du sort ;
Calmez un peu vostre tristesse,
Vous allez voir vostre Princesse
Revenir bien-tost dans le port :
Et mettant fin à son absence,
Tenir l'illustre rang qu'on doit à sa naissance.

Lors qu'un nuage sombre & noir
S'élevant vers le Ciel nous empesche de voir
L'Astre qui fournit sa carriere,
Et que jaloux de sa lumiere.
Par un attentat sans pareil,
Il veut offusquer le Soleil.

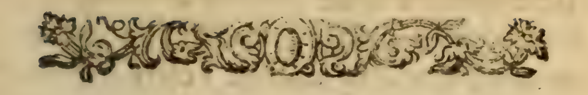
Cet Astre couronné des rayons de sa gloire,
Remporte bien-tost la victoire,
Et par l'effort de sa clarté
Dissipe la vapeur, & montre sa beauté:

Ainsi vostre Princesse écartera la nuë,
Qui la déroboit à vos yeux;
Et par un retour glorieux
Elle doit signaler le jour de sa venuë,
Ranimer la beauté de ces aimables lieux,
Et confondre l'envie avec les envieux.

Il nous fut mal-aisé de connoistre ce qui servit d'organe à cette voix; si c'étoit le Dieu Marin, ou le Dauphin qu'il tint embrassé? Quoy qu'il en soit, ces paroles soûlagerent dans ce moment nôtre douleur par l'esperance qu'elles nous donnoient de revoir bien-tost nostre Princesse: mais comme nous ne voulons pas encore nous flatter de ce bon-heur, vous voulez bien, Nymphes, que nous vous en demandions des asseurances. Que s'il vous fasche d'apprendre ces nouvelles par la crainte que vous avez peut-estre de perdre le tresor que vous possedez, n'abandonnez pas la Princesse, & accompagnez-la jusques dans nostre sejour, où

vous ſerez receuës avec toute la joye poſſible. Nous vous y ferons un recit de toutes les peines que nous avons ſouffertes, car maintenant nous n'aurions pas eu meſme la force de vous aprendre une partie de nos maux ſans le ſecours d'un Secretaire, qui tout remply de zele & d'ardeur pour le ſervice de noſtre Princeſſe, a bien voulu eſtre l'interprete de nos douleurs.





LE DEPART DES NYMPHES DE LUXEMBOURG, A Son Alteſſe Royale MADEMOISELLE D'ORLEANS.



ADEMOISELLE,

Je ne penſois pas que les Nymphes de Luxembourg, à qui j'avois preſté ma plume pour exprimer leurs déplaiſirs, euſſent eu aſſez de force pour al-

ler trouver Vostre Altesse Royale, & se presenter devant vous avec toute la douleur que leur causoit vostre absence. Mais ayant sçeu qu'elles en avoient esté carressées avec cette bonté genereuse qui vous est si particuliere, je n'ay point douté qu'elles n'eussent forcé eur prison, & qu'elles n'eussent volontiers abandonné Luxembourg & Paris, pour estre auprés d'une Princesse qui faisoit toute leur joye, & dont la presence peut faire le bonheur de toutes les personnes raisonnables. Je voulus pourtant visiter les lieux qu'elles avoient abandonnez, parce que je me doutay bien que je trouverois des marques de leur départ.

Ainsi je fus revoir encore
Ce jardin où la belle Flore
Estalloit ses pompeux Tresors,
Lors que les yeux de Vostre Altesse
Par de doux & puissants efforts
En faisoient croistre la richesse,
Je ne sçavois comment entrer
Ou si je devois esperer
Deflechir une loy si rude,
Le Palais où regnoit le Printemps ;
On pouvoit calmer l'inquietude
Est depuis quelque temps

Le

Le Palais de la solitude
Et non le Palais d'Orleans.
Enfin conduit par mon genie,
Non sans une peine infinie,
Ie fus revoir ces tristes lieux
Où tout paroissoit ennuyeux,
D'abord j'entens le vent qui murmure & qui gronde
De voir que rien n'estoit encore verd;
Et que le plus beau lieu du monde.
Estoit devenu si desert.

Je m'avançay vers le grand Bassin, où j'avois laissé les Nymphes révant tout autour, & je fus surpris d'y voir mille Chiffres & mille Vers gravez sur la pierre. Ces pauvres Nymphes pour soulager leur douleur, avoient pris plaisir avant leur départ d'entretenir leur réverie au murmure de l'eau; & comme Vostre Altesse Royale occupoit toutes leurs pensées, vous fûtes aussi, Mademoiselle, le sujet de leurs tendres expressions. Il y en avoit une qui avoit tracé, quoy que grossierement, à cause de la dureté de la pierre, la figure d'un Heliotrope; & au dessus elle avoit imprimé ces Vers en petits caracteres.

C'est en vain que le Ciel fait gronder le Tonnerre,
Qu'il s'arme de courroux, & que d'épais brouillards
Dérobent à la Terre
Son influence & ses regards.
C'est en vain que mon Astre est caché dans la nuë
Où sa lumiere est retenuë
Le Ciel a beau me le cacher
Ie le suivray tousiours jusques à son coucher.

Je m'imaginay bien qu'une de ces Nymphes s'estoit voulu representer sous la figure de cette fleur, & que reconnoissant Vostre Altesse Royale pour son Astre, & pour son Soleil, elle avoit eu raison de dire qu'elle vous suivroit tousiours, lors mesmes que l'absence vous déroberoit à ses yeux. Je roulois cette pensée dans mon esprit, lorsque jettant les yeux tout auprés j'apperceus un Chiffre qu'une autre avoit gravé avec assez d'adresse; c'estoient cinq Lettres enlassées l'une dans l'autre, dont elle avoit fait une figure assez agreable à voir, je fus quelque temps à les separer. Mais enfin, je trouvay heureusement une A. une M. une L. un D. un O. Et je vis d'abord que c'estoient les Lettres qui commencent le Nom de Vostre

Vostre Altesse Royale; mais les Vers qui estoient au dessus du Chiffre, me donnerent bien plus de peine à démé-ler, parce que la cadence en estoit rompuë, & les mots qui les composoient confondus ensemble, sans ordre & sans mesure; mais apres un peu de reflexion ces quatre Vers me sauterent aux yeux.

Parmy tous ces objets champestres
Ie dis avec mes autres Sœurs
Que le Ciel unisse les cœurs,
Puisque de leurs beaux noms il ramasse les Lettres.

Cette Nymphe avoit bien observé, que non seulement les Lettres qui commencent les Augustes noms de leurs Majestez, estoient les mesmes que celles qui commencent celuy de Vostre Altesse Royale; mais encore que la plus-part de leurs beaux noms se rencontroient heureusement dans le vostre; aussi pour éclaircir davantage son Chiffre, elle avoit mis au bas.

Pourquoy ne puis-je par lier les cœurs ensemble
Comme les noms que je rassemble.

Sortant de cette petite fatigue que m'avoit donné le Chiffre, je fus bien aise

aiſe de rencontrer le deſſein d'une autre Nymphe, qui peut-eſtre ayant le cœur plus tendre que les autres, s'eſtoit amuſée à former une grande Ovale tiſſuë de quantité de fleurs & de rameaux: de ſorte que l'on voyoit bien qu'elle avoit le Printemps dans l'idée, lors qu'elle s'occupoit à repreſenter ces fleurs. Et je le connus encore mieux par ces Vers qu'elle avoit gravez au milieu de l'Ovale.

Agreable Printemps, jeuneſſe de l'année
Qui brilles de mille couleurs,
Belle ſaiſon qui fais naiſtre les fleurs
Dont nous voyons la terre couronnée,
Tu reviens il eſt vray, mais avec tes zephirs,
Tu ne ramene pas ma joye & mes plaiſirs.
Tu parois à mes yeux auſſi riante & belle
Que tu fus autrefois,
Ta verdure eſt touſiours nouvelle
Sur les coſteaux & dans les bois;
Mais que mon mal-heur eſt extréme
Ie trouve en moy du changement,
Ie ne ſuis plus le meſme.
Loin des regards de cet Aſtre charmant
Que j'adore & que j'aime,
Et mon cœur eſt percé d'un ſi cuiſant ſoucy
Que rien ne peut me retenir icy.

Il faut que j'avouë à Voſtre Alteſſe Royale, que ces paroles me toucherent ſen-

ſenſiblement, & j'aimay bien mieux la tendreſſe de celle-cy que l'artifice des autres, parce qu'elle me parût plus conforme aux ſentimens de tout ce qu'il y a d'honneſtes gens à Paris & dans la France, qui pouſſent mille vœux vers le Ciel pour le retour de Voſtre Alteſſe Royale, & ſouffrent avec une douleur extréme voſtre éloignement.

J'allois paſſer à un autre endroit du Baſſin, lors que je fus arreſté par des caracteres d'une main differente qui eſtoient au bas de l'Ovale, où je leus encore ces Vers qu'une autre Nymphe avoit ſans doute mis en paſſant comme pour conſoler la douleur de celle-cy.

Ma ſœur pourquoy t'affliges-tu ?
Diſſipe ta treſteſſe,
Nous allons voir noſtre Princeſſe,
Et rendre hommage à ſa vertu.
Quand on va voir ce qu'on eſtime
La douleur n'eſt pas legitime,
Et le deüil ne ſied pas
Sur le point de revoir mille charmans appas.

Et à coſté je vis un Globe, au deſſus duquel eſtoient écrits ces mots, *A la Fortune*; Et plus bas.

Fausse Divinité, qu'on adore en ce Monde,
Veux tu tousiours persecuter
Ce que tu ne peux imiter ?
Vois que desia tout Paris gronde,
Et que dans son éloignement
L'on connoist ton caprice, & ton aveuglement.

Mais ce qui me donna lieu d'ajoûter moy-mesme quelque chose au travail de ces Nymphes, ce fut la figure d'un Temple, qui se déroboit presque à la veuë, tant il estoit petit, & qui paroissoit en éloignement. On lisoit sur le frontispice, *Le Temple de la Verité.* Et le Temps, qui estoit representé avec les marques qui le font reconnoistre estoit en posture de graver quelque chose sur la porte de ce Temple; Comme je n'y apperceus rien de gravé, je crus que sans attendre ce que le Temps y vouloit imprimer, il m'estoit permis de le prévenir, & d'expliquer la pensée de cette Nymphe, qui dans son dessein ne regardoit que Vostre Altesse Royale: De sorte que je pris plaisir de tracer tout auprés.

Ouvrez, Temple inconnu, vos precieux Tresors,
Faites voir les beautez de l'Esprit, & du Corps
D'une

D'une Princesse incomparable,
Dites que sa constance, & sa fidelité
La rendent par tout admirable;
N'est-ce pas une verité?

Faites voir à la Cour son ame grande, & belle,
Cette ame pleine de clarté,
Qui paroist tousiours ferme, & jamais ne chancelle;
N'est-ce pas une verité?

Elle est digne d'un sort plus doux, & plus propice,
Cet Air, & cette Majesté
Impriment le respect & confondent le vice;
N'est-ce pas une verité?

Ie crains son grand éclat, & sa grande puissance,
Ie crains cette noble fierté,
Tãt de titres pompeux nuisent plus qu'on ne pense,
N'est-ce pas une verité?

Mais qui de la vertu seulement se conseille,
Peut dire avec sincerité,
Que c'est une Princesse illustre, & sans pareille
N'est-ce pas une verité?

J'eusse esté bien long-temps encore, si j'eusse voulu graver toutes les belles veritez que l'on peut dire de V. A. R. Mais de peur de l'ennuyer davantage, je me suis contenté de ramasser dans le Parterre, où j'estois, toutes ces fleurs differentes. J'en ay fait un bouquet pour vous le presenter; & ce sont les fleurs que vous avez fait naistre mesme dans

dans voſtre abſence, & que les Nymphes de Luxembourg ont arroſées de leurs larmes: Enfin preſſé par la nuict, & par une douleur ſecrete que je ſentois dans l'ame, je fus obligé d'abandonner ce Jardin, & je n'en pûs viſiter les autres endroits, où peut-eſtre j'euſſe encore trouvé des marques du reſpect, & du zele de ces Nymphes affligées. Mais je ne doute point qu'elles ne ſe ſouviennent de tout ce que la tendreſſe & la douleur ont inſpiré; que ſi elles n'ont pû apprendre mon nom à V.A.R. ſçachant qu'elle à ſouhaitté de le ſçavoir; quoy que je ne trouve rien en moy de conſiderable, que le deſir de meriter l'honneur d'eſtre connu d'Elle. Je ne puis m'empeſcher icy de vous dire que je ſuis avec un profond reſpect.

MADEMOISELLE,

De Voſtre Alteſſe Royale

Le tres-humble, & tres-obeïſſant ſerviteur, l'Ab. de Torches.



LE RETOUR DES NYMPHES DE LUXEMBOURG.

VOus ſçavez, Belle Iris, que tout le monde eſtoit occupé à obſerver une Comette qui paroiſſoit depuis quelques jours, & qui entroit preſque dans tous les entretiens de Paris.

On en tiroit des préſages certains
De quelque funeſte avanture,
On nous en traçoit la figure,
Et le monde en craignoit des effets inhumains;
Mais ce n'eſt pas touſiours un malheureux augure
Qui menace d'enhaut le repos des humains.

Le ſoir que je devois ſatisfaire ma curioſité, & voir comme les autres ce nouveau prodige, j'entendis tout à coup dans le voiſinage des voix de réjoüiſſance, & d'allegreſſe; je vis des feux en l'air qui

qui ſortoient du Palais d'Orleans & qui paroiſſoient comme des Eſtoilles brillantes dans l'obſcurité de la nuit.

Ces ſignes, dis-je alors, que je vois dans la nuë
Former un jour ſi brillant & ſi beau
Ne marquent-ils point la venuë
De quelque Aſtre nouveau?
Ce que l'on appelle Comete,
Et qu'on dit eſtre Interprete
Des menaces de Cieux,
N'eſt rien moins que ce que l'on penſe,
C'eſt un Aſtre myſterieux
Et dont l'agreable influence
Propice aux deſirs de la France
Vient ſe répandre dans ces lieux
Pour nous marquer le retour glorieux
D'une incomparable Princeſſe
Qui tire ſa haute Nobleſſe
Du ſang des demy-Dieux.
Loin de nous annoncer la guerre ou la famine
Le grand Apollon qui devine
Me dit qu'il n'eſt formé que pour l'heureux retour
D'une illuſtre Heroïne,
Et que c'eſt l'Aſtre enfin d'un Aſtre de la Cour.

Je demeuray dans cette penſée malgré les raiſonnemens d'un homme qui avoit quelque legere connoiſſance des Aſtres, & qui m'aſſaſſinoit à force de me dire que c'eſtoit une veritable Comette. Le lendemain je fus au Palais d'Orleans

d'Orleans pour m'asseurer de mes conjectures, & pour apprendre une nouvelle que j'attendois avec une extréme impatience.

Ie rencontre d'abord les Nymphes empressées
A servir leur Princesse, & montrer leur amour,
L'unique but de leurs pensées
Estoit le soin de plaire, & de faire leur Cour.

Comme j'avois esté l'Interprete de leur douleur, & que j'avois adressé leur plainte aux Nymphes de S.Fargeau dans un temps où l'absence de leur Princesse leur ostoit mesme la liberté de la voix, & faisoit la peine & l'inquietude de tout Paris. Quelques-unes d'entr'elles eurent la bonté de m'entretenir quelque temps de tous les maux qu'elles avoient soufferts, & de la joye presente qu'elles goûtoient auprés de leur incomparable Maistresse, & l'une d'elles m'adressa la parole, & me dit.

Daphnis, il est bien doux apres un long orage
De revenir heureusement au port,
Nous en voyons à qui le mauvais sort
Apres mille travaux a fait faire naufrage.

Mais vous ne sçavez pas, me dit une autre, qu'en arrivant icy nous avons trouvé qu'un triste fantosme avoit occupé l'appartement de nostre Princesse.

On voyoit une femme, & grande & décharnée

Qui passoit tristement ses jours,
Et sembloit estre condamnee
A se plaindre, & pleurer tousiours :
Ses yeux creux, son visage sombre,
Et son grand voile noir
Rendoient plus affreuse cette ombre,
Et montroient à nos yeux son secret desespoir
Ses ornemens estoient funebres,
Et chez elle regnoit l'horreur, & les tenebres :
A ses costez on voyoit les soucis
Tout enfumez, & tout transis
Dont les suprenantes figures
N'offroient à nos esprits que de tristes peintures.

Enfin elle estoit telle qu'on a accoustumé de peindre la tristesse ; car sans vous tenir plus long-temps l'esprit en balance, c'estoit elle-mesme, cette Reine des Isles noires, ou plûtost cette mort des vivans, qui avoit occupé l'appartement de nostre Princesse.

Mais à son retour elle a dissipé ce fantosme, a ramené la joye, & a rendu tous ces lieux agreables.

☞ A peine cette Nymphe avoit-elle achevé de parler, & de finir le recit qu'elle me faisoit avec tant de grace, que l'on nous vint dire que dans Luxembourg il venoit d'arriver une Princesse dont la pompe estoit extraordinaire, & la suitte la plus brillante qu'il fut possi-

ble

ble de voir; & qu'ayant appris le retour de la Princeſſe d'Orleans, elle venoit avec empreſſement luy rendre un hommage qu'elle devoit à ſon merite, auſſi bien qu'à ſa naiſſance. Nous l'attendiſmes pour la voir paſſer, & nous apriſmes de quelqu'un de ſa ſuitte que c'eſtoit la Princeſſe des Iſles riantes, que l'on appelle communément la Ioye.

On la reconnoiſſoit à ſon habillement,
A ſon tein vif, à ſa jeuneſſe,
Elle avoit de la hardieſſe
Et beaucoup d'enjoüment:
Sa taille eſtoit incomparable,
Ses yeux eſtoient brillans, & lançoient mille feux,
Et l'on voyoit ſes blonds cheveux
Flotter negligemment ſur ſa gorge admirable:
Les doux tranſports, les ris, les jeux, & les appas
Eſtoient à ſes coſtez & marchoient ſur ſes pas:
D'une gaze d'Argent la richeſſe volante
Que ſouſtenoit cette Trouppe Galante
Faiſoit briller par tout l'éclat de ſon tein frais,
Et ſembloit mettre au jour mille nouveaux attraits.

Avec cét équipage elle aborda d'un air riant l'Illuſtre Princeſſe qu'elle venoit voir; la pria de ſouffrir qu'elle fut toûjours auprés d'elle, qu'elle eſtoit reſoluë de ne l'abandonner jamais, & de ſuivre par tout ſa deſtinée. Alors faiſant

avancer quatre petits Ris qui portoient une Corbeille de Filigrane remplie de quantité de Rubis taillez en cœur, avec un artifice merveilleux, elle luy en fit un present, & luy dit que c'estoit pour luy faire connoître combien de cœurs avoient esté sensibles aux doux transports qu'avoient causé son retour, & la satisfaction publique que l'on témoignoit de luy voir occuper le rang que sa naissance merite, & de luy voir augmenter par sa presence le lustre & la pompe de la Cour ; puis elle ajoûta,

Quand vostre éloignement nous donnoit la torture,
Pour vostre heureux retour on faisoit des souhaits,
Et le respect vous consacre à jamais
Ces cœurs dont vous voyez seulement la figure.

La Princesse d'Orleans receut toutes ces civilitez de la meilleure grace du monde, avec cette mine haute, & cét air de grandeur qui luy est si naturel, & témoigna d'estre fort aise que la joye se fûst offerte à elle pour estre inseparablement attachée à sa belle vie.

Voilà, Belle Iris, ce qui s'est passé au retour d'une Princesse, dont le merite vous charme, & qui fait ma plus juste admiration, & celle de toute la France.

LET-



LETTRE
de la Cour.

ALCANDRE, tes Lettres m'ont pressé tant de fois, & de si bonne grace, de divertir ta solitude par le recit de ce que nous voyons à la Cour, que je ne sçaurois plus m'en deffendre. Je t'obeïs enfin, & je t'en envoye un crayon, où tu ne laisseras pas de connoistre la beauté de mon objet, bien que je n'en puisse pas marquer tous les traits.

Cette Cour n'a point de pareille,
C'est un admirable sejour,
Où Loüis le Grand, chaque jour
Fait éclore quelque merveille;
Ses vertus surpassent ses ans.
Il donne aux plus fins Courtisans
Des leçons de sa Politique,
Et sçait regner si dignement,
Que ce qu'il dit & qu'il pratique
Nous laisse dans l'estonnement.

Il n'est pas de la loüange de nostre Roy, comme de celles de beaucoup

d'autres de qui l'on augmente la reputation par de belles paroles ; je n'en trouve point d'aſſez fortes pour le loüer & pour exprimer ſes rares qualitez : il poſſede luy ſeul toutes celles qu'on a admirées en chacun de ſes Anceſtres.

Les Charles, François, les Henris,
Se font admirer dans l'Hiſtoire,
Les Philippes & les Louys
Y paroiſſent brillans de gloire,
Mais le noſtre ira plus loin qu'Eux,
Et s'il pourſuit de la maniere
Qu'il a commencé ſa carriere,
Il paſſera les demy-Dieux.

La Reyne Mere qui s'eſt toûjours fait admirer comme la plus grande Reyne de la terre, merite la meſme admiration; comme la meilleure Mere, elle met toute ſa joye à voir qu'elle a donné au monde un Monarque ſi accomply, qui conſerve pour elle tant de veneration, & qui répond ſi agreablement à toutes ſes tendreſſes. Ses intentions & les volontez du Roy ont un tel rapport, qu'il ſemble qu'un meſme eſprit anime ces deux Royales perſonnes.

Que cette Reyne ſans ſeconde
Gouſte une parfaite douceur!
Elle regne dedans le cœur

Du plus Auguste Roy du monde.
L'assi du respect qu'il luy rend,
Est aussi tendre qu'il est grand;
Il sçait que pour luy cette Mere
Eust tant de soins & de bontez,
Et découvre de tous costez
Les merveilles qu'Elle a sçeu faire.

Il n'y a rien de mieux que la maniere de viure du Roy avec la Reyne, on y remarque de l'amour & de la civilité, & s'il la traitte comme une Compagne qu'il cherit parfaittement, il la traitte aussi comme une grande Princesse; pour toutes ses bontez & ses tendresses elle luy donne toutes ses pensées, elle n'a des yeux que pour luy; en apprenant à l'aymer elle a oublié toute autre chose, & je luy ay oüy dire plus d'une fois qu'elle ne trouvoit que le Roy de bien fait dans son Royaume.

Ces deux Cœurs par le Ciel unis,
Goustent une joye infinie,
Loüys est charmé de Marie,
Marie n'aime que Louys;
Et dans cette correspondance,
S'il a du plaisir à la voir,
Elle ne sçauroit concevoir
Comme on peut souffrir son absence.

Tu m'as souvent écrit de te faire le Portrait de cette jeune Reyne que j'ay

l'honneur de ſervir, & que tu n'as point veuë, & je me ſouviens que j'en ay tracé déja quelques traits ; mais je te confeſſe que c'eſt un Ouvrage que je ne ſçaurois achever : Cette Princeſſe eſt un viſage humain, où la Nature a mis ce qu'elle avoit de plus rare, ſes beaux yeux, ſon tein, & ſes cheveux ſont autant de merveilles, & ſa pieté admirable, ſa douceur & ſa vivacité ſont autant de Graces qu'elle a apportées du Ciel.

Les adorables actions
De cette jeune Souveraine,
Découvrent des perfections
Qui ſont au deſſus d'une Reyne :
Ces beaux ſentimens plus qu'humains,
Dans le fonds de ſon Ame empraints,
Et tant de vertus ſans pareilles
Qui conduiſent ſes volontez ;
Font voir que ſes rares beautez
Sont les moindres de ſes merveilles.

Cette belle union de leurs Majeſtés, fait qu'il ne ſe voit jamais de partage dans leurs Cœurs ; il ſemble qu'elle ne faſſent qu'une maiſon, & ceux qui ſont aux Reynes, ſont également au Roy. Je leur fais tous les jours ma cour avec de pareils ſentimens de veneration & d'obeïſſance ;

d'obeïſſance ; & l'on ne ſçauroit eſtre plus ſatisfait que je le ſuis, de la grace que ſa Majeſté m'a accordée d'entrer des premiers à ſon lever, & de pouvoir admirer à loiſir un ſi grand Monarque. Mes yeux ne le peuvent aſſez regarder, & je cours par tout où il paſſe comme ſi je ne l'avois jamais vû.

Ce Peuple qui n'a point de Dieux,
Que cette ſource de lumiere,
Qui tous les jours dans ſa carriere
Porte la vie en tant de lieux,
Courant éveillé par l'aurore
Voir lever l'Aſtre qu'il adore,
Et marquer ſon zele & ſa foy,
Quelque joye qu'il en reſſente,
Son Ame n'eſt pas ſi contente
Qu'eſt la mienne au lever du Roy.

Tous les Princes & les Grands Seigneurs font leur cour au Roy avec autant de ſoin que de reſpect, & ils reconnoiſſent qu'ils ſont comme les Aſtres qui ne brillent qu'autant qu'ils reçoivent l'aſpect du Soleil. A la teſte de nos Princes du ſang, paroît le Frere unique de ſa Majeſté, de qui l'eſprit eſt infiniment éclairé, l'ame grande & bienfaiſante, & qui poſſede tous les avantages

qu'il faut avoir pour estre parfait ; le Ciel luy a choisi pour Compagne une Princesse qu'on ne sçauroit assez admirer, & qui donne à l'Angleterre la gloire d'avoir produit un miracle.

O que c'est un couple parfait
Que Philippe & son Henriette !
On voit bien que le Ciel l'a fait,
Il est charmant, elle est divine,
Et tous deux nous font avouer
Que l'éloquence la plus fine,
Ne les peut aßez bien loüer.

Monsieur le Prince pour un grand homme de guerre est un admirable Courtisan, il fait aussi bien sa Cour qu'il tient dignement son rang, & tout le monde avouë que son courage & son esprit sont d'une pareille élevation.

Ce genereux Prince n'aspire
Qu'aux moyens de plaire à son Roy,
Heureux de recevoir la loy,
De ce Monarque qu'il admire.
Il croit qu'un Heros si puißant,
Doit regner sur toute la terre,
Et pour voir tomber le Croissant,
Brule de le suivre à la guerre.

Leurs Majestez & les deux Altesses Royales se rendent tous les jours chez la Reyne leur Mere, y passent en particulier

culier d'agreables heures, & gouſtent ce que la tendreſſe a de plus doux, illes luy tiennent Compagnie dans ſes repas; & cette belle union que tout le monde voit, fait naiſtre l'admiration publique.

Que noſtre veuë eſt attachée
A ce rare & charmant aſpect,
Que noſtre ame ſe ſent touchée
Et de plaiſir & de reſpect,
Quand cette Famille adorable
Se laiſſe voir à meſme table,
Et par des regards & des ris
Qu'aſſez ſouvent elle s'envoye,
Monſtre qu'elle vit plus de joye,
Que des mets qui luy ſont ſervis.

Vous me mandez par voſtre derniere lettre, que je vous apprenne quelque choſe de la chutte de Monſieur Fouquet, & de ſa priſon: Il fut arreſté avec tant d'adreſſe, & ſi ſecretement, qu'il n'en euſt pas le moindre avis, ny le moindre ſoupçon; tout le monde crie contre ſon ambition, ſa mauvaiſe conduitte dans les Finances, & ſes déreglemens donnent des acclamations à la juſtice du Roy; il eſt gardé fort ſoigneuſement par des Mouſquetaires, & les plus habiles gens augurent mal de ſa fin.

Comme un Icare audacieux,
Qui pretendoit voler aux Cieux.

Ce Sur-Intendant plein d'audace,
Ayant pris hardiment l'essor,
Croyoit avec des aisles d'or
Voler à la plus haute place:
Mais Louys ainsi qu'un Soleil,
A dissipé son appareil,
Et renversé ses entreprises,
Et ses aisles qu'injustement
Pour s'élever il avoit prises,
L'ont fait tomber plus lourdement.

Quantité de personnes de toutes qualitez ont part à sa disgrace; & mesme de belles Dames qui meritoient bien que leurs intrigues fussent cachées; si ce n'est qu'elles soient punies d'avoir prodigué leurs bonnes graces, qui ne devoient estre gagnées que par le merite, les assiduïtez & les respects qu'on ne trouve jamais dans ces seducteurs, qui se servent de fausses clefs d'or pour entrer dans le Temple d'Amour, d'où ils ne sortent point sans scandale; il faut pourtant avoir pitié de ces mal-heureuses beautez que l'ambition a surprises.

L'ambition est dangereuse,
C'est bien le plus subtil poison
Qui puisse troubler la raison,
Et l'ame la plus vertueuse
Quand elle s'en laisse infecter,

Pris

Puis qu'elle sceut precipiter,
Les Anges remplis de lumiere,
Et que nostre premiere Mere
Sentit son mortel aiguillon,
Nous devons plaindre tout de bon
Les rigoureuses destinées
De ces Dames infortunées.

Si nostre jeune Roy est redoutable à la guerre, il est admirable dans la paix, & dans le Gouvernement de son Estat; il tient deux foix le jour un Conseil particulier, où assiste un petit nombre de personnes qu'il a choises; & apres que les affaires ont esté examinées, Sa Majesté les resout avec autant de sagesse de justice, que les Monarques les plus consommez dans la conduitte de leurs Estats.

Il est jeune, mais il est sage;
Et son jugement sans pareil,
Lors qu'il preside à son Conseil,
Luy sert d'épreuves & d'usage.
Son esprit brillant de clartez,
Trouve peu de difficultez,
Et peu de choses impossibles;
Et quand il ouvre des avis,
Ils sont admirez & suivis,
Comme des regles infaillibles.

Il n'y a plus de sur-Intendant que le

 Roy

Roy, & il établit un si bel ordre dans ses Finances, que son Royaume en ressentira bien-tost les effets. Quel bonheur de voir ses richesses servir à ses liberalitez, ou conservées dans son Espargne pour les besoins de son Estat, apres en avoir vû faire tant d'injustes dissipations? Que ses Peuples sacrifieront de bon cœur & leurs vies & leurs biens pour son service, puisque c'est luy qui est le dispensateur de ses tresors? Que les bienfaits & les graces augmenteront de prix, & vont estre satisfaisantes pour les honnestes gens qui n'en demanderont plus qu'à leur veritable Maistre, & qui n'en recevront que de luy.

Qu'il est juste de voir partir
Les bienfaits de sa main Royale,
Elle n'aura plus de Rivale,
Si hardie à les départir.
Pour recevoir ces recompenses
Le merite decidera
Et la seule vertu sera
Le fondement des esperances.

Avec les grandes qualitez d'un Heros, nostre Monarque possede toutes celles qu'il faut avoir pour la belle galanterie, elles luy sont si naturelles, qu'il n'y a point de conquestes qui luy soient diffici-

difficiles ; & quand il ne feroit pas Roy, il feroit tousiours le mieux fait & le plus aimable de son Royaume : J'en laisse juger les Dames qui confesseront que s'il entre dans une conversation generale, ou s'il en fait une particuliere ; que s'il paroist dans un Bal, ou dans un Tournoy, c'est avec tant d'adresse & tant de grace, qu'il emporte le prix aussi aisément que les cœurs.

Par tout où l'on le voit paroistre,
Il fait avoüer hautement,
Qu'avecque les marques de Maistre,
Il a les graces d'un Amant.
Chaque parole de sa bouche
Nous surprend, nous charme, & nous touche
Et quand il paroist dans un Bal,
Si toutes les ames atteintes
Osoient luy decouvrir leur mal,
Ah ! que l'on entendroit de plaintes.

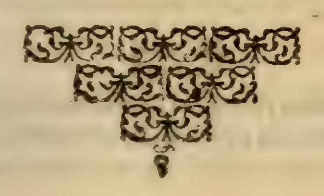
Vous aurez oüy parler de ce qui s'est passé à Londres entre les Officiers de nôtre Ambassadeur, & de celuy d'Espagne ; & que ceux-cy soustenus d'une populace Angloise, à qui l'on avoit distribué quelques Doublons, ont fait dans la contestation du Rang une action aussi violente qu'elle est contre les droits de cette Couronne, & chacun en considere

dere les ſuittes avec des ſentimens bien differens. Sa Majeſté a pris cette affaire comme fit autrefois Henry le Grand, qui voulut rompre la Paix qu'il avoit faite depuis peu avec l'Eſpagne, parce que l'on avoit violé à Madrid la ſeureté du Palais de ſon Ambaſſadeur. Le Pape adoucit ce Conquerant, & luy fit faire la ſatisfaction qu'il deſiroit. Je ſuis aſſeuré que l'on fera toutes choſes pour la donner entiere à noſtre Roy, & ſon alliance eſt trop avantageuſe, & ſa colere eſt trop à craindre, pour luy refuſer rien de ce que la juſtice luy fera demander.

Il eſt clement quand on eſt doux,
Et la moindre fierté s'expoſe
A mettre ſoudain en couroux,
Ce jeune Mars qui ſe repoſe.
Il s'eſt deſarmé par amour,
Mais que tous les Roys de la terre
Craignent leur perte dés le jour
Qu'il leur declarera la guerre.

Il y a déja du temps que cette lettre eſtoit preſque achevée, & je vous l'aurois envoyée plûtoſt, ſi depuis quelque jour la naiſſance du Dauphin n'avoit occupé toutes nos penſées; Elle a commencé

mencé avec bien de le douceur & beaucoup de danger; mais elle s'est achevée tres-heureusement, & avec une extréme joye : Elle a esté la pierre de touche des bontez, des tendresses & de la vertu du Roy & des Reynes, & j'y ay vû des merveilles que je ne sçaurois exprimer. La Reyne & le petit Prince ont une parfaite santé, & il n'y a jamais eu d'enfant ny plus beau ny mieux formé que luy. Vous n'estes pas mal recompensé du retardement de ma lettre, puisque je vous fais part de ces dernieres nouvelles si cheres & si avantageuses à la France, & que j'ajoûte à ce que je vous avois destiné, un Sonnet que j'ay fait pour le Roy sur cette heureuse naissance, qui vous fera voir que la grande joye rend les gens bien hardis.



SON-

SONNET.

Sage & vaillant Louys, Monarque incomparable,
Qui sçais te faire aimer & craindre en tant de lieux,
Qui charmes nos esprits aussi bien que nos yeux,
Et tiens nos libertez sous un joug agreable.

Ce bel art de regner qui te rend admirable,
Nous fait voir dans la Paix tes Estats glorieux,
Et tes sujets contens ne demandoient aux Dieux,
Qu'un Fils qui fut un jour à son Pere semblable.

Il est né ce Dauphin, l'objet de nos souhaits,
L'ornement de la France & le fruit de la Paix,
Ah! que sur ses beaux jours un haut espoir se fonde:

Un bon-heur sans égal les doit accompagner,
Et ce sera trop peu de l'Empire du Monde,
Pour ce Fils que tes soins apprendront à regner.

Adieu, mon cher Alcandre, ta longue absence me devient insupportable, & j'ayme-

j'aymerois mieux que nous fuſſions encore à la guerre, que d'eſtre ſi long-temps ſeparez. Je penſois finir cette plainte; mais tu auras encore quelques vers qu'une promenade ſolitaire vient de m'inſpirer, qui te marqueront avec un peu d'agrément, que c'eſt de Fontainebleau que je t'écris, le ſixiéme jour de la naiſſance du Dauphin, & le meſme du mois de Novembre.

Deſſous ces beaux Pins touſiours vers,
Qui ne craignent point les Hyvers,
A l'aſpect de ces vieilles Roches,
Qui nâquiret avec le jour,
Dont les ſolitaires approches,
Font voir des deſerts à la Cour,
I'ay reſué trois ou quatre fois,
Dans le ſeul deſſein de ſe plaire
Et me ſuis hazardé de faire,
Cher Alcandre ce que tu vois,
N'y cherche pas la politeſſe,
Et cette derniere juſteſſe,
Que tu ſçais ſi bien diſcerner,
Il eſt ſans art & ſans eſtude,
La nature & la ſolitude
Ont pris tout le ſoin de l'orner.

LET-



LETTRES.

N'AURAY-je jamais le credit
D'envisager certaine creature,
Pour confronter son aimable figure
A tous les biens qu'on m'en a dit.

Ie crois déja que c'est une merveille,
Ie crois qu'on ne voit rien de plus beau sous les Cieux ;
Mais tout cela se croiroit mieux
Par l'œil encor que par l'oreille.

Puis qu'ainsi va taschons par nos efforts
D'approcher cét illustre corps
Pour luy faire la reverence,
Elle ne nous mangera pas ;
En tout cas
Quitte pour rendre ailleurs nostre assistance.

Quiconque me voudra servir d'introducteur,
Peut s'assurer d'avoir mon cœur ;
Le present n'est pas d'importance,

Mais pour meriter mieux cette introduction
I'ajoûte à mon affection
Quatre gros jambons de Mayence.

Apres cela si je manque d'amis,
Ma foy je suis d'avis
De me servir à moy-mesme de guide,
Pour reüssir il faut estre basardeux,
Aujourd'huy le moins timide
N'est pas le plus mal-heureux.

Neantmoins afin de n'estropier pas tout à fait la bien-seance, feüilletons nos amis avant que de pousser nous-mesme nostre fortune, & tâchons d'en trouver un qui veüille disposer cette charmante personne à nostre reception. Il n'est pas à propos, ce me semble, d'exiger un tel office de ceux de nos amis qui en ont le cœur navré. Car selon toutes les apparences ils ne voudront associer personne à l'honneur de la voir, & seront asseurément ravis de joüir seuls de cét avantage: où Diable donc trouver un homme qui veüille genereusement démembrer cette connoissance, & la partager avec moy? Si j'en priois Monsieur de .... bon, je réve, il en est trop
feru,

feru, & ce que j'ay d'estime pour la reputation de cette Dame luy feroit apprehender que je n'eusse quelque chose de plus fort pour sa personne, s'il me procuroit le bien de la voir un moment. Ainsi je n'ay qu'à me provisionner d'un autre patron; voicy un drosle qui me pourra sortir d'affaire.

Ie ne puis plus tenir mon eau,
Thirsis, à Madame du Veau
Si bien-tost tu ne me presente,
Bien-tost mon ame impatiente
Se dépestrera de mon corps,
Bien-tost je feray chez les morts
Election de domicile,
Car presentement dans la ville
Ie n'entens parler en tous lieux
Que de sa grace & de ses yeux,
Que de ses mains, que de sa gorge,
Que d'un autre endroit qu'on se forge,
Car je crois qu'on ne le voit pas:
Ma foy je suis déja bien las
De ces prosneurs insupportables:
Quoy ces Peintres inevitables,
Seront par tout pour mes pechez
Eternellement attachez
A crayonner cette inhumaine!
Hier encor pour surcroist de peine
Ie fus chez les Italiens,
Pensant que ces Comediens
Pourroient par leurs bouffonneries
Dissiper de mes resveries

La plus importune moitié.
Dame ce fût bien la pitié,
Tout estoit plein dans le parterre;
Mais par bonheur les gens de guerre,
Plus honnestes que les Bourgeois,
Me laisserent à plusieurs fois
Gagner une assez bonne place,
Thyrsis, prends part à ma disgrace,
Ie ne fus pas plûtost entré
Qu'un Marquis amphitheatré,
Parlant de siege & de batailles,
Avecque d'autres Marquisailles,
Tout d'un coup changeant de discours,
Pour enfiler de ses amours
L'ennuyeuse palinodie:
Apres quelque traits de folie,
Assez courtisamment décrits,
Sçavez-vous que je suis espris,
Leur dit-il, de certaine Dame,
Qui vaut encor mieux sur mon ame
Que la Duchesse à qui ...... l'honneur
Nous deffend sur nostre bon-heur
De nous expliquer davantage;
Mais enfin l'objet qui m'engage
Renferme en soy tant de beautez,
Tant d'adorables qualitez,
Tant de vertu, tant de sagesse,
Tant d'esprit, tant de gentillesse,
Tant de bonté, tant de douceur
Qu'il faudroit n'avoir point de cœur,
Ou l'avoir plus dur qu'une pierre,
Pour se defendre de la guerre
Que l'Amour nous fait par ses yeux:
Non, Messieurs, je crois que les Dieux,

Tous Dieux qu'ils sont ne tiendroient guere
Contre l'aimable meurtriere
Qui va me troubler le cerveau :
Ah ! pourquoy charmante du Veau
Faites-vous sur ma fantaisie.......
Male-peste qu'elle est jolie !
Reprit l'autre sur nouveaux frais ,
C'est le plus beau teint , le plus frais .
C'est bien la plus mignonne bouche.....
Par bonheur pour moy Scaramouche
Les interrompit brusquement ,
Sans cela j'estois justement
Tout prest de perdre patience .
Car enfin , Thirsis , ma souffrance ,
C'est d'oüir prôner les appas
Des gens que je ne connois pas.

C'est pourquoy je te conjure de mettre les fers au feu pour me faire entrevoir ce prodige de merite que j'entens vanter à tout le monde, & chez lequel pourtant personne ne s'offre de m'introduire : je ne suis pas homme à l'égard duquel il soit besoin de grands preparatifs , toutes les heures me sont bonnes , je me trouveray aussi bien receu le matin que l'apresdinée, & mesme si je ne puis pas mieux , je me tiendray pleinement satisfait de donner le bon soir à la Dame dont il est question : vous pouvez

vez tousiours cependant la preparer à mon humeur. Ie sçay qu'elle n'aime pas d'ordinaire les fortes passions, mais je sçay bien aussi qu'elle ne peut condamner la violence de la mienne, puis que je n'en ay que pour l'honneur de son service : je luy exposeray succintement le cas que je fais de son merite, je pourray bien en suitte luy demander quelque part en ses bonnes graces, peut-estre encore porteray-je mes pretensions jusques à son amitié ; pourquoy non ? ne pourroit-il pas arriver que je la meriterois quelque jour par mes assiduitez ? & croyez-vous, Thirsis, que la continuité ne merite pas à la fin quelque honneste connoissance ?

Une mediocre ardeur
Touche beaucoup plus un cœur
Quand elle est de durée,
Que tous les emportemens
De ces parjures amans
Qui s'en vont en fumee.

Ainsi malgré ce qui en arrivera je presume bien de mon entreprise, & je trois que cette Dame ne peut se dispenser d'avoir de bons sentimens pour

 moy,

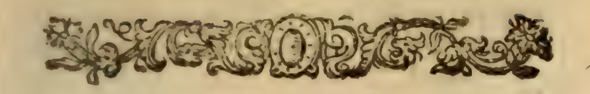
moy, pour peu qu'elle veüille commettre ſa fierté avec ma perſeverance, je ſuis ſeur à la fin de la vaincre, attendu que ma paſſion eſt fort reſpectueuſe & mon attache fort déſintereſſée.

Ce n'eſt point l'eſpoir qui me flate,
I'accorde volontiers l'amour avec l'honneur,
A ces conditions qui refuſe ſon cœur
Doit bien paſſer pour une ingrate.

Allez, Thirſis, ne vous relaſchez point, & croyez qu'en me rendant office auprés de cette Belle, vous obligez le meilleur de vos amis.



LET-



LETTRE A MADEMOISELLE DE CUSSE

SI par hazard, Mademoiselle, quelque chose vous a fait souvenir de mon nom depuis que je vous ay promis à Paris de vous envoyer l'Elegie de Madame la Comtesse de la Suze, vous n'aurez, je croy, pas manqué de faire un meschant jugement de moy, d'avoir esté jusques à cette heure à m'acquitter de ma promesse; peut-estre mesme aurez-vous esté jusques à penser que je vous ay oubliée; mais si vous avez esté assez injuste à vous-mesme & à moy pour avoir eu cette pensée, vous n'avez pour la perdre, Mademoiselle, qu'à songer un momment à la maniere dont vous estes faite.

Un esprit éclairé, poly, doux & charmant,
Un visage où l'Amour a choisi son empire

Une bouche de feu, qui par son doux soûrire
Engage tous les cœurs à l'aimer ardamment.
Un teint vif, des yeux doux, une grace admi-
rable,
Une gorge en un mot que je crois adorable,
Un esclat qui pourroit ternir
La beauté mesme de l'Aurore,
Tout cela; croyez-moy, force à s'en souvenir,
Et force à plus encore.

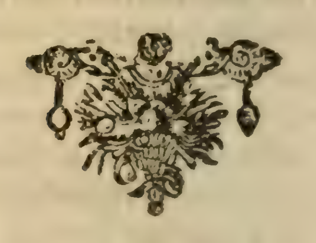
Ainsi, Mademoiselle, vous voyez clair comme le jour que ce n'a point esté pour vous avoir oubliée que je ne vous ay pas tenu plus regulierement ma parole, & qu'il faut que quelque chose de bien pressant m'en ait empesché: ce sont, Mademoiselle, des affaires dont le destail vous importuneroit, lesquelles ne m'ont pas laissé le temps de satisfaire plûtost au desir que j'ay de vous plaire, helas! j'aurois à souhaiter que certaines gens que vous connoissez, se pussent aussi bien justifier de leur negligence à mon esgard que je fais de la mienne au vostre; car vous sçaurez, Mademoiselle, que l'on m'abandonne icy à mon peu de merite & aux fâcheux de cette Province, grands debiteurs de sotises, & encore plus grands beuveurs, comme cela

ne me convient pas autrement & que je laiſſe cette vertu aux Allemans, vous jugez bien que je paſſe fort mal mon temps, & que je ſuis ſouvent fort chagrin :

Cependant divine Amarante,
Vous pourriez par un billet doux
Me rendre l'ame plus contente ;
Si je dis billet doux ne vous en fâchez pas.
Il n'eſt icy que pour la rime,
Et ne fait point tort à l'eſtime
Que j'ay pour vos charmans apâs.

Vous pouvez donc, Mademoiſelle, rendre un homme heureux ſans faire brêche à voſtre honneur, vous n'aurez beſoin que d'un mouvement de charité; & comme il eſt pluſieurs degrez de beatitude, celle que je vous demande me contentera, & je ne regarderay qu'avec reſpect celle que les tendres mouvemens de voſtre inclination peuvent donner : tout de bon, Mademoiſelle, je vous ſeray infiniment obligé, ſi vous me voulez honorer de quelques-unes de vos lettres & me dire des nouvelles du monde, où vous eſtes juſques pardeſſus

les yeux, mais particulierement des voſtres, j'entens de celles que vous me pouvez dire, car du merite dont vous eſtes, vous en avez je croy d'une nature que vous ne trouverez pas autrement à propos que je ſçache, ny que je ne dois pas auſſi indiſcretement vous demander: je me contenteray de vous dire ſeulement, Mademoiſelle, que ſi vous y avez tous les heureux & les agreables ſuccez que je vous y ſouhaite, vous n'aurez plus guere de choſe à demander au Ciel.





LETTRE
A MADEMOISSELLE
DE LA MOTTE

JE ne doute point, Mademoiſelle qu'on ne ſçache à preſent par tous les coins de la terre, que j'ay l'honneur d'eſtre voſtre Reſident & voſtre Agent à Paris, puis que de tous coſtez l'on m'adreſſe des Lettres pour vous ; en voicy deux de fraiſche datte que je vous envoye ; mais, Mademoiſele, ſouvenez-vous que ſi ces deux qualitez me ſont honorables, celle de voſtre Amant me ſeroit bien plus douce ; je n'attens pas moins que cela pour recompenſe de mes bons ſervices : peut-eſtre me direz-vous que j'attendray longtemps, mais je vous avertis, Mademoiſelle, que pour voſtre gloire auſſi bien que pour la mienne, vous devez precipiter cette

recompenſe, ſi vous ſongez qu'autant de jours que vous la retardez, autant en diminuez-vous le prix, & pour peu que vous demeuriez ſur cette reflection vous m'avoüerez, Mademoiſelle, que lors que vous & moy aurons les cheveux gris, le preſent de vos bonnes graces ſera au nombre de ces choſes inutiles, & dont meſme la poſſeſſion eſt plus incommode que plaiſante :

Alors il ne ſera plus temps
D'eſcouter des douceurs, de parler de tendreſſes,
De jeux, de plaiſirs, de careſſes,
Et de gouſter d'Amour les plus doux paſſe-temps.
Alors les chagrins, la triſteſſe
Tout vos deſirs refroidiront,
Et vos ſoûpirs ſe donneront
Aux diſgraces de la vieilleſſe.
Prevenez ce mal-heur pendant que la jeuneſſe
Vous offre en foule les plaiſirs,
Et que l'ardeur de mes deſirs
Et vous ſollicite & vous preſſe.
Penſez-vous que du Ciel la liberalité
Vous ait donné tant de beauté
Pour en faire un ſi pauvre uſage :
Croyez-moy, c'eſt en faire un aſſez bon meſnage,

Et c'eſt eſtre aſſez ſage
D'en borner à moy ſeul la prodigalité :
Recompenſez donc ma conſtance
Et vous ſoumettez à l'amour,
Ou bien craignez un jour
Les traits de la vengeance.

Faites voſtre profit de tout cela, Mademoiſelle, ſongez-y bien, & croyez que cét avis ne vous peut-eſtre donné que par une perſonne autant à vous que j'y ſuis.

****
*****
***
*



LETTRE A MADAME DE M****.

sur son Mariage.

SI je vous escris, Madame, ce n'est pas pour vous dire que j'ay bien de la joye de vostre heureux Mariage ; car je croy que vous en estes tres-persuadée, ny pour vous feliciter sur le merite de Monsieur vostre Espoux, car ne luy en déplaise, le vostre le vaut bien, je n'ay pas douté qu'il n'en eut tout autant qu'on me l'a dit, du moment que j'ay sçeu que vous aviez suivy assez agreablement pour luy le chois de Monsieur vostre Pere. Si je vous escris donc, Madame,

dame, n'eſt que pour me réjoüir avec vous & pour vous dire que je vous ſouhaite une vie auſſi heureuſe que celle que je mene avec mon aimable ***, je ne vous dis pas preſentement, car helas! vous ſçavez qu'il s'en faut plus de cinquante lieuës, dont il m'ennuye furieuſement; mais je ne veux pas m'arreſter ſur ce chapitre: car comme il me touche tout au moins autant que le voſtre, Madame, j'aurois peur d'y demeurer trop long-temps, de plus vous n'en avez guere affaire, & je m'imagine que l'hymen vous occupe preſentement à quelque choſe de plus agreable.

Il faut icy de peur de quelque offenſe
Obſerver le ſilence,
Et laiſſer ſeulement l'imagination,
Aller par tout comme une vagabonde,
Iuſqu'aux endroits où tout plaiſir abonde
Sans craindre la correction.

Voyez, Madame, n'ay-je pas bien de la retenuë, & n'eſpargnay-je pas bien voſtre pudeur; mais il ne faut pas s'eſtonner ſi je ſuis ſi ſage, car cinq années de Mariage mettent un homme à la

raiſon : particulierement quand il eſt marié quaſi à la raiſon meſme. Vous feriez la meſme choſe à l'eſgard de Monſieur voſtre Mary s'il en avoit beſoin, mais heureuſement pour luy & pour vous il eſt fait d'une ſorte à ne regarder raiſon que comme toutes les autres parties aimables que vous avez, & que le Ciel ne vous a données que pour ſa joye & pour ſa felicité : je vous la ſouhaite à tous deux longue & parfaite ; mais je vous conjure, Madame, qu'elle ne vous faſſe point oublier celuy de tous vos amis qui eſt aſſeurément le plus ſincere.



L'ET-

LETTRE

A MADEMOISELLE

DE * * * * * *

Sur un Eſtuy de table d'or qu'elle mettoit en voyage dans une pochette au devant de ſa juppe, lequel ſe plaçoit eſtant en caroſſe juſtement, &c.

QUOYQUE vos deux dernieres Lettres ſoient differentes ſur le temps de voſtre retour, elles ſont au moins ſemblables en ce point qu'elles m'aſſurent également de voſtre tendreſſe, ce qui me donne une joye infinie, parce que c'eſt ce que je deſire le plus au monde, & que de tous les biens de la vie je ne ſuis ſenſible qu'à celuy-là: apres cela il n'eſt pas beſoin de vous jurer que l'impatience que j'ay de vous revoir eſt extréme, & ce qui l'augmente

c'eſt que le froid de la ſaiſon ſe vient joindre à l'ardeur de mon amitié.

Qui ſait qu'un antiperiſtaſe
Me cauſe un incommode extaſe :

En ſorte que ſouvent je brûle du deſir de vous revoir, & en meſme temps j'ay ſi grand froid, que voſtre Eſtuy d'or eſt mille fois plus heureux en pleine campagne que je ne le ſuis dans mon lict, & je ne puis m'empeſcher dans ces momens-là d'envier furieuſement ſon bonheur.

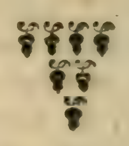
Helas ! qui n'en feroit autant ?
Pour eſtre comme luy bien-heureux & content,
Pour avoir la bonne fortune
D'eſtre ſi bien traité d'une charmante brune ,
Chaque jour prés de ſes beaux yeux
Il contemple à loiſir leurs regards precieux ,
Il gouſte chaque jour ſur ſa bouche adorable
De ſes baiſers le plaiſir delectable ,
Chaque jour cet heureux metail
Entre ſes lévres de corail
Se ſent preſſer d'un bon-heur ſans égal,
Et du bout de ſa langue en delices feconde :
Va quelquefois chercher la douceur ſans ſeconde ,

Mais à tant de faveurs & de charmans plaiſirs,
Qui pourroient contenter les plus ardens deſirs,
Iris n'a pas borné ſa belle deſtinée,
Si douce & fortunée,
Et pour la couronner d'un preſent glorieux
Qui pourroit enchanter les hommes & les Dieux.
Iris par un excez de grace
Quelquefois luy fait place
Au ſejour des plaiſirs & de la volupté,
Sejour plein de felecité,
Sejour où tout plaiſir abonde,
Sejour le plus charmant du monde,
O cent fois trop heureux ſejour!
Sejour pour qui mon cœur ſoûpire
Où les yeux, les plaiſirs, les Graces & l'Amour
Ont tous eſtably leur empire.

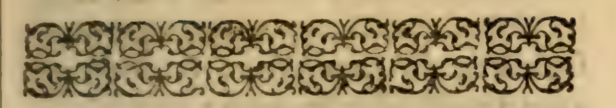
Je penſe que vous trouverez à propos que je demeure-là, auſſi bien la force de mon imagination me donne des idées qui me feroient pouſſer ma Poëſie un peu trop avant, & j'aimerois mieux mourir que d'avoir pris la moindre petite licence qui vous puſt déplaire; laiſſons donc cét heureux Eſtuy en ſa place, & que perſonne ne ſoit ſi oſé que de l'y aller prendre: pour moy, ſi je m'y ren-

con-

controis, je penſe que je crirois pour l'empeſcher auſſi haut que fit autrefois...... lors qu'on luy voulut oſter ſon Anneau, j'en aurois quaſi la meſme raiſon, & vous me l'avouërez, ſi vous vous ſouvenez de ſon Hiſtoire que je vous ay autrefois contée pour vous réjoüir, & ſi vous n'eſtes de meſchante humeur, vous en ferez autant de celle-cy: je vous y exhorte, & de ſurmonter en ma faveur la ſeverité de voſtre sageſſe, qui doit eſtre moins ſcrupuleuſe entre nous qu'entre d'autres gens. Faites donc ce petit effort pour l'amour de moy, je vous en conjure, & de m'aimer touſiours autant que je vous aime, c'eſt à dire infiniment.



A MA-



A MADAME LA COMTESSE DE ***

En luy envoyant son Portrait.

MADAME,

Vous alliez estre obeïe à ma mode, & j'allois commencer vostre Portrait; mais l'idée que j'en avois, m'a representé tant de belles choses, que desesperant de les pouvoir exprimer.

Ma main a jetté le pinceau;
Et surmonté par mon ouvrage
I'ay perdu le courage
De pouvoir rien faire de beau.
En vain j'ay rappellé cent fois en ma memoire
Les traits de l'esprit & du corps,
Ie n'ay fait voir par ces efforts
Que ma honte & que vostre gloire.

Per-

Permettez-moy donc de vous faire icy le Portrait d'une perſonne que vous ſouhaitez de connoiſtre, & dont on vous a parlé aſſez ſouvent; je réüſſiray peut-eſtre mieux à vous la repreſenter, que je ne ferois à vous dépeindre vous-meſme. Et puis que ma main eſt trop foible pour toucher des qualitez auſſi belles que les voſtres, eſſayons à repreſenter une perſonne moins parfaite que vous.

Laiſſons-là le pinceau reprenons le crayon,
Le Soleil éblouït par ſa grande lumiere,
Il faut abbaiſſer la paupiere,
Et tracer ſeulement ſon ombre ou ſon crayon.

La jeune Cloris eſt ſi parfaite que toutes les Graces ſe ſont aſſemblées pour la former, ſa taille n'eſt ny grande ny petite, ſon action eſt libre & agiſſante, ſa démarche n'a rien de précipité, mais elle n'a rien de lent, & ſe reſſent plûtoſt de l'impreſſion de cét agreable feu qui l'anime, ſes pieds ſont admirablement bien tournez & font mouvoir ſon corps avec une grace qu'on ne ſçauroit exprimer; elle a un grand embonpoint

point qui luy ſied bien & qui ne l'incommode pas.

Mais ſon accüeil eſt ſi charmant ,
Si gay , ſi doux , ſi plein de grace ,
Qu'il ſe fait dans le cœur une ſenſible trace,
Et le gagne dans un moment ,
Son abord eſt riant , elle a l'air agreable ,
Aiſé , commode & careſſant.
Si bien que tout d'un coup l'on void & l'on reſſent
Tout ce qu'elle a de plus aimable.

C'eſt la belle perſpective qui ſe preſente aux yeux, mais ce n'eſt pas une illuſion qui trompe, elle a en elle la ſource de toutes ces belles choſes, car à la conſiderer de prés, c'eſt une admirable brune qui a les yeux beaux, le nez aſſez grand, le viſage rond, la bouche petite, & les lévres touſiours fraiſches & vermeilles.

Le tour de ſon viſage eſt juſte ,
Le front ſerein , la gorge auguſte ,
Par deux globes fermez de lys
Et ſi l'on obtenoit d'un amour moins ſevere
De nous laiſſer voir ce myſtere
Nos yeux en ſeroient ébloüis.

Ses

Ses cheveux ſont chaſtains, & luy donnent un agrément tout particulier lors qu'ils ſont ratachez, & qu'elle ne laiſſe pas flotter les boucles qui leur ſont naturelles: parce que les yeux deſcouvrent pour lors ſans embarras toute la proportion de ſon viſage, dont la figure eſt agreablement bien faite. Il faut croire que le reſte du corps reſpond à cette belle montre, & que ce qui eſt caché n'a pas moins de charmes que ce que l'on voit.

Car ma Muſe ne voudroit pas
Parler de ſes ſecrets appas,
Qui font des curieux le ſupplice & la geſne :
Son vol eſt moins audacieux,
Et la diſcretion qui la pouſſe & la meine,
L'arreſte à ces beautez qui paroiſſent aux yeux.

Mais ſans mentir je n'eſtimerois pas ſon corps, s'il n'eſtoit animé de ſon eſprit, quoy qu'elle ſe deffende touſiours d'en avoir, c'eſt pour lors ce me ſemble qu'elle en a davantage, & que cette lumiere qu'elle veut cacher, paroiſt avec plus d'éclat & de force, il eſt plein de

feu

feu & enjoüé, tourné aux belles choses, dont elle a un goust délicat, & juge finement des beaux endroits ; elle ayme avec passion tous les ouvrages d'esprit, & a une curiosité avide pour toutes ses productions. Quoyque pour l'ordinaire elle ait l'esprit fort present, elle luy donne quelquefois permission d'aller où ses pensées l'appellent, mais il n'y est pas long-temps, & ne se fait pas attendre avec impatience.

Il revient promptement de son petit voyage,
Et retrace sur le visage
Un je ne sçay quel nouveau jour,
Qui nous annonce son retour.

Elle n'est pas opiniastre, mais elle ne peut souffrir qu'on la contredise, ny qu'on choque ses sentiments: elle n'a pas l'humeur inquiete, mais si ses ordres ne sont executez sur le moment, elle en est en peine, & son repos n'est point tranquille qu'apres l'execution : tout cela part d'une belle cause, & tous ces effets naissent de la vivacité de son esprit.

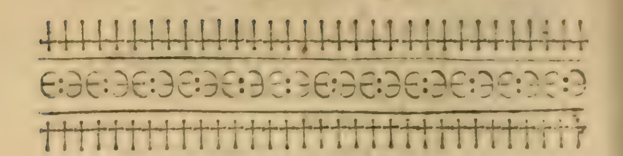
Elle a bien l'humeur complaiſante,
Elle loüe agreablement :
Mais ſi la perſonne eſt abſente,
Elle en raille modeſtement.
Comme elle a du penchant à la douce Satyre,
Elle cherche ſujet de rire,
Quand bien ſe ſeroit du martyre
D'un pauvre & mal-heureux Amant.

Ce n'eſt pas qu'elle ſoit inſenſible à l'amitié, & ſi je ne me trompe, elle à l'ame belle, genereuſe & reconnoiſſante. Elle s'attache fortement aux intereſts d'une amie ; mais ſon amitié eſt delicate ſans eſtre fragile : cela veut dire qu'apres que ce lien eſt rompu, elle ne le ſçauroit plus renoüer, ny s'y fier comme auparavant ; comme elle a l'eſprit net, elle cherche avec ſcrupule la proprete en toutes choſes ; & ne peut ſouffrir le deſordre, non pas meſme dans ſes cheveux, elle devoreroit les Livres, & paſſeroit les nuits & les jours à la lecture, particulierement des Romans, ſi elle ne moderoit cette inclination. Enfin, elle a les ſentimens hauts & relevez, & un jugement tout à fait éclairé qui guide & conduit ſon eſprit.

Mais ô Dieux que je suis surpris!
Je croyois avoir fait le Portrait de Cloris,
Et je voy bien que c'est le vostre,
Que ce sont-là, Diane, & vos traits & vos ris,
Et non pas les graces d'une autre:
Que j'ay peint le Soleil & non pas son rayon,
Par les traits du pinceau, non par ceux du crayon,
Je n'ay pû suivre d'autre idée,
Que celle qui s'offroit à moy
Mon ame en estant possedée,
Ma main en a receu la loy:
Et je suis devenu semblable
A ce Peintre admirable,
Qui representant les beautez
Des mortelles Divinitez,
Jamais il ne peignoit de femme,
Qu'il ne luy donnast tous les traits,
La grace, l'air & les attraits
De celle que l'Amour avoit peint dans son ame.



LET-



LETTRE A MADEMOISELLE DE M****

Sur un Songe.

DANS le temps qui divise la nuit d'avec le jour, & auquel les foibles rayons de l'Aurore commençans à percer les voiles espais des tenebres, laissent à discerner à l'œil si cét intervale est du jour ou de la nuit, j'ay fait un songe que je veux vous raconter, puis qu'il vous concerne entierement, & qu'il doit estre veritable, puis qu'il a esté fait dans le temps auquel ils se font ordinairement, & où l'esprit agit avec plus de liberté.

Je me suis donc imaginé d'estre transporté dans le lieu le plus agreable qui se soit

se soit jamais offert à ma veuë; c'estoit une prairie tapissée d'autant de fleurs que la terre en ait jamais produit, & qui ne satisfaisoient pas seulement la veuë par l'agreable varieté de leurs couleurs, mais qui ravissoient encore l'odorat par l'odeur la plus exquise dont il puisse estre touché.

Cette prairie estoit bordée de deux larges canaux remplis d'une eau vive & pure, dont la sur-face representant aux yeux toutes les couleurs differentes des fleurs, formoit un objet tres-agreable: ils estoient accompagnez de deux allées d'arbres fort élevez, & dont les branches portoient moins de feüilles que d'oiseaux, qui dans la varieté & la delicatesse de leurs chants, ne laissoient rien à desirer pour la satisfaction de l'oreille.

Ces petits hostes des bois,
Esclatoient tous à la fois,
Comme pour disputer du charme de leurs voix,
Et d'une force si pareille,
Taschoient d'agréer à l'oreille,
Que ce sens confus & surpris
Ne pouvoit pas juger, qui meritoit le prix?

Je n'eus pas fait quelques pas dans cette delicieuse Prairie, que je m'apperceus qu'elle estoit terminée par l'objet du monde le plus magnifique. C'estoit un Temple dont la structure marquoit l'antiquité, & qui n'estoit pas moins remarquable par la masse prodigieuse de son edifice, que par le marbre & le jaspe qui en composoient le corps, & l'or, & l'azur, dont il brilloit de tous costez. Ce que j'en voyois me parut si beau, que je ne me pûs empescher de souhaitter d'en voir davantage, & je m'avançay tout le long d'une allée pour satisfaire ma curiosité; mais à peine avois-je fait les premieres démarches, que je fus arresté par un objet encore plus beau que tout ce que je viens de vous representer.

L'esclat des plus vives couleurs
L'esmail de tant de belles fleurs,
Le printemps eternel de ces vertes prairies,
Tout le brillant de l'or, celuy des pierreries;
La douceur des parfums, le concert des oiseaux,
Toute la pureté des eaux,
Toute la fraischeur de l'ombrage,
Enfin tous les objets que l'on voit en ces lieux,
Ne sont qu'une imparfaite image
De ce qui s'offrit à mes yeux.

Je croy qu'apres cela vous ne devez pas douter que ce ne fût vous que je rencontray dans ce lieu, encore que vous ne vous imaginiez peut-eſtre pas d'y eſtre. En effet, belle Climene, ce fût vous que je vis dans ce moment, & qui vous preſentâtes à mes yeux telle que vous eſtes ordinairement ; c'eſt à dire, la perſonne du monde la plus aimable. Vous eſtiez eſtenduë ſur le gazon, & vos mains, qui penchoient negligemment, s'avançoient juſques dedans l'eau ; Vos yeux eſtoient fermez ; & ſi le ſommeil me déroboit l'avantage de les voir, en recompenſe il m'aidoit à pouvoir conſiderer davantage toutes vos autres merveilles, qui ſemblent ordinairement eſtre à couvert parmy les feux que vos yeux lancent quand ils ſont ouverts, & dont on a peine à ſupporter l'éclat.

Par une ſi chere veuë, toute autre curioſité fût entierement eſteinte dans mon eſprit, & j'oubliay mon premier deſſein pour m'occuper tout entier à vous regarder. J'admirois la tranquillité avec laquelle vous

dormiez, & je m'estonnois comme le Ciel vous donnoit tant de repos dans le moment que vous me l'ostiez entierement, lors que cette reflexion fut troûblée par un accident, qui m'osta tout le plaisir que j'avois à vous considerer. Un serpent d'une prodigieuse grandeur, dont les replis avoient esté cachez sous l'herbe jusques alors, élança tout d'un coup sa teste, & avec un siflement, qui me glaça le sang dans les veines, s'approcha de vous pour vous empoisonner de son haleine, & vous lier des longs replis de sa queuë.

Dans cette surprise estonnante,
Pire pour moy que le trépas,
Je voulus m'écrier d'une voix éclatante,
Mais helas ! je ne le pûs pas.

La frayeur me ravit entierement l'usage de la voix, & celuy du mouvement, & plus immobile que vous (qui dormiez tousiours avec autant d'asseurance que si vous n'eussiez pas esté en danger) je fus reduit à vous considerer, sans pouvoir faire aucun pas pour vous secourir.

Desia

Desia le ſerpent avoit commencé de vous lier, & il ne reſtoit plus que deux ou trois jours, lors que j'entendis ouvrir les portes de ce Temple, dont je vous ay parlé, avec un bruit fort éclatant, & que j'en vis ſortir un Enfant tout rayonnant de gloire, & de la meſme figure avec laquelle on nous dépeint l'Amour.

Le peu de diſtance qu'il y avoit, & le ſecours que luy donna la viſteſſe de ſes aîles, fit qu'il arriva encore aſſez à temps avant que le ſerpent vous eut toute envelopée. Je voulois luy demander le ſecours que je ne pouvois pas vous donner; mais à peine avois-je formé cette penſée, que je le vis prendre ce ſerpent avec une main, deffaire les nœuds dont il vous ſerroit, & l'enchaiſner avec une petite chaîne d'or qu'il avoit apportée. Cela fait il vous porta ſon flambeau devant les yeux pour vous réveiller, & vous fit connoître le danger duquel il vous avoit tirée. Au lieu de le remercier, comme vous deviez, vous ne vouluſtes pas avoüer que vous luy eſtiez redevable; mais luy pour vous punir de vo-

tre ingratitude, déchaina le ſerpent qu'il tenoit d'une main, & le laiſſa en liberté de vous attaquer avec toute ſa furie.

Vous vouluſtes d'abord prendre la fuite, mais elle vous fut fort inutile; car le ſerpent ayant déployé des aîles que je n'avois pas remarquées juſques alors, il vous eut atteint dans un moment, & malgré voſtre reſiſtance, il commença de vous lier comme auparavant.

La neceſſité vous fit reconnoiſtre voſtre faute, & il me ſembla que vous commençaſtes d'invoquer à hauts cris l'aſſiſtance du Dieu que vous aviez auparavant mépriſé. Luy qui a toute la douceur d'un enfant, & qui s'irritant facilement s'appaiſe auſſi de méme par la ſoûmiſſion & le reſpect, ne vous entendit pas pluſtoſt, qu'il accourut à voſtre ſecours, & vous delivra du ſerpent, apres que vous luy euſtes promis que vous vous rangeriez ſous ſon Empire, & que vous reconnoîtriez ſa puiſſance. Le ſerpent s'en vint à moy; mais au lieu de me lier comme vous il ſe mit à

me

me careſſer. Comme je m'en eſtonnois, tout cét enchantement diſparut, & je me trouvay réveillé, & en eſtat de réver à un ſonge, qui n'auroit pas eſté tellement ſuivy, s'il n'avoit eu quelque choſe de myſterieux. Voicy ce que je me ſuis imaginé qu'il pouvoit ſignifier.

Cette agreable prairie qui s'eſt offerte à mes yeux, & qui m'a preſenté tant de delices à la fois, me figure aſſez bien les plaiſirs de l'Amour, auquel elle ſembloit eſtre conſacrée; puis qu'elle ſervoit d'avenuë à ſon temple.

Cét aſſoupiſſement dans lequel je vous trouvay, repreſente ſans doute l'indifference dans laquelle vous vivez, & qui eſt une eſpece de Lethargie qui vous met dans un eſtat fort dangereux.

Le ſerpent qui veut vous attaquer, & vous lier des plis de ſa queuë, ne ſignifie autre choſe que le temps, qui nous a toûjours eſté repreſenté par la figure du ſerpent. C'eſt un ennemy fort dangereux, & qui eſt d'autant plus à craindre, qu'il vous attaque dans le ſommeil, & qu'il vous prend dans un temps auquel vous ne ſçauriez vous défendre.

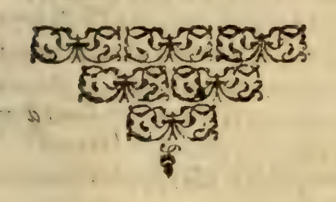
L'amour qui vous délivre de ce danger, fait voir que c'est luy qui nous garantit veritablement des injures du temps, & qui nous le fait passer avec une douceur inconcevable.

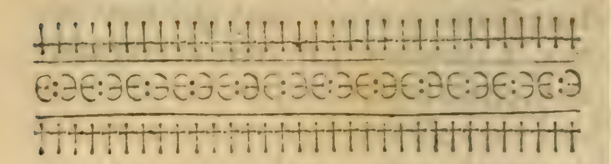
L'injustice avec laquelle vous refusez de reconnoistre l'obligation que vous avez à l'amour qui vous a delivrée du serpent, marque assez bien la répugnance que vous avez pour luy: Mais aussi le chastiment, qui suit de prés l'offense, fait voir que ce Dieu ne laisse rien d'impuni: & ce serpent qui déploye des aîles que l'on n'avoit pas apperceuës jusques alors, fait voir que le temps vous poursuit avec une vitesse merveilleuse, encore qu'il semble estre fort paresseux sous la figure du serpent qui rampe fort lentement.

Jusques-là mon explication se suit assez, & je n'y trouve aucun defaut; mais je ne sçay comment je dois prendre la pensée que j'eus que vous promettiez à l'amour de reconnoistre son Empire, pourveu qu'il vous secourut dans ce danger: je crains fort que mon songe ne soit pas veritable dans cette partie, & que

que vous n'ayez peu de diſpoſition à faire ce que je m'imaginay que vous faiſiez. Cependant j'ay creu devoir vous en avertir, pour vous faire prendre garde à vous mettre à couvert des injures du temps, par ce ſeul moyen que vous en avez; car vous pouvez voir l'accueil que le ſerpent me fit au lieu de me nuire, que le temps ne fait aucun mal à ceux, qui ſont autant amoureux que je le ſuis, & que c'eſt le veritable antidote contre ſon venin.

Songez-y, divine Climene :
Et pour vous épargner la peine
De mille regrets ſuperflus,
Employez bien le temps, qui ne retourne plus.
Reconnoiſſez d'Amour la divine puiſſance,
En vous rangeant deſſous ſa loy :
Aimez avec ardeur, aimez avec conſtance,
Et, s'il ſe peut, faites que ce ſoit moy.





LETTRE

A MADEMOISELLE

DE ******

VOs forces augmentent le dessein que j'ay fait, d'assieger vostre cœur, & ma resolution surmontera cette puissance qui vous a mise à l'abry de pareilles entreprises.

Oüy, je pretens, Philis, assieger vostre cœur,
Ie veux emporter cette place,
Ne condamnez pas mon audace,
Mon desir est fondé sur la force & l'honneur.
Quand j'auray reüssi dedans cette entreprise,
Mille beautez viendront me dire chaque jour,
Pour vous seul nous brusions d'amour:
Et par un sentiment fort tendre,
Sans m'oser contester elles se viendront rendre.

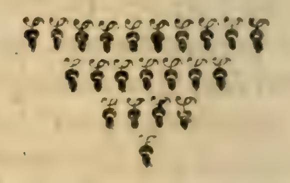
L'Espoir de posseder cét avantage me ren

rendra les plus grandes difficultez faciles, & je dois courre la risque dont vous me menacez.

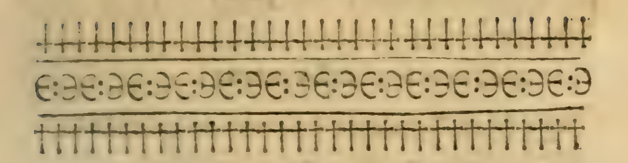
Rien ne me sçauroit empescher
De vaincre ce cœur de rocher,
Nonobstant sa grande puissance :
Son pouvoir ne m'estonne pas,
Ayant une juste esperance,
Les obstacles sont des appas.

Je suis asseuré que quand je serois défait dans ce siege, & que vous me forceriez de le lever, vous conserveriez pour moy une estime, qui me procurera le bon-heur où j'aspire, & que vous approuverez genereusement un si grand dessein. On doit plus hazarder pour un bijoux de ce prix que pour la conqueste d'une Couronne ; & si personne n'a pas entrepris de le conquerir, c'est parce qu'on a crû qu'il estoit en des terres inconnuës. Je m'attacheray avec plaisir à en faire la découverte ; & si vous me laissez prendre ce soin, sans vous y opposer, je m'asseure que j'estendray son Domaine, & que je découvriray des Pais, qui seront tou-

jours cachez faute d'une exacte recherche. Mais pour y réüssir, il faudroit que j'eusse un consentement de cette indomtable ; car si j'entre dans ses Estats, la force à la main, je feray des ravages, qui m'empescheront de faire une juste perquisition. Prenez là-dessus vos mesures, je vous donne le choix de ces deux partis ; & si vous me croyez, je vous auray une obligation que je puis obtenir de moy-mesme.



RESPON-



RESPONSE.

Vostre audace n'est pas petite.

Mais je conviens à mon tour, que la mienne n'eſt pas moindre d'entreprendre de répondre à voſtre lettre, & de défendre mon cœur d'une attaque auſſi galante, que celle que vous luy faites ; mais de bonne foy j'ay crû qu'il eſtoit de la ſincerité, de vous avertir qu'il eſt tout à fait inutile,

De vouloir attaquer mon cœur ;

C'eſt un Païs, où la force pourroit eſtre repouſſée par la force, & où l'on ſe précautionne bien contre les ſurpriſes ; auſſi l'on y eſt toûjours ſur ſes gardes. Ce n'eſt pas que voſtre adreſſe, voſtre vigilance, & le bonheur que vous avez de faire reüſſir les entrepriſes

les plus difficiles, ne pût m'épouventer.

Mais avec tout vostre merite,

Et les talens que vous avez pour toutes les importantes negociations, il ne vous seroit pas aisé de conquerir un Païs qui se peut maintenir par ses propres forces, & qui d'ailleurs en peut avoir d'estrangeres. Il faudroit pour cela que vous eussiez des agents secrets pour vous découvrir le foible des places; mais la politique du Païs n'en permet l'entrée à personne, & les sujets en sont incorruptibles; ainsi je vous conseille d'avoüer que,

Vous n'en pouvez estre vainqueur.

Par la raison qu'il est naturel d'aimer la liberté & de fuïr la tyrannie: car à parler finement de ces braves conquerans, ils ne font jamais cette guerre que sous des pretextes specieux & raisonnables: ils ménagent le Païs, ils gagnent peu à peu le terrain, & traitent avec douceur tant que la conqueste est incertaine; mais si-tost qu'elle est faite, il n'est acte d'hostilité qu'ils n'exercent; ils prennent tout

tout imperieusement : l'incendie, le pillage, la fourbe, & la malice sont en regne, & pour vous definir en un mot, vous devenez des tyrans enragez, & travaillez incessamment à la ruïne d'un bien, pour l'acquisition duquel vous avez tout mis en usage. Apres cela n'ay-je pas raison de me défendre contre de si cruels ennemis ? ce n'est pourtant pas le seul motif contre leurs attaques ; & quand j'en voudrois user autrement il ne me seroit pas aisé : car

La vertu, la raison sont ses gardes fidelles ;

Ce sont elles qui en tiennent les avenuës, & qui en défendent l'entrée à tous les hommes du monde ; elles y regnent avec un pouvoir absolu, & volontiers je leur en remets le soin, puis qu'asseurément

Rien ne peut corrompre leur foy,

Et qu'elles sont trop en interest de soustenir leurs droits, & de se maintenir dans leurs forces. Veritablement rien ne leur resiste, & elles ne mettent point la violence en usage pour y faire observer leurs statuts.

Là tout leur est soûmis, il n'est point de rebelles,

Et

Et je connois bien que le ſoin qu'elles prennent n'a point d'autre but que la conſervation de mon repos & de ma tranquillité; & comme il n'y a rien contre elles que le pouvoir d'un certain petit Dieu aveugle & enfant, elles ne s'en mettroient pas trop en peine, ſi ſon bras n'eſtoit ſoûtenu de ceux qui combattent pour l'accroiſſement de ſon Empire ; de ſorte que pour la ſeureté de mon cœur elles me conſeillent de m'en tenir où j'en ſuis,

Et l'on n'y reçoit point, ny l'Amour, ny ſa loy.

Apres cela jugez bien qu'eſtant fortifiée de la raiſon, de la vertu, & de quelque lumiere, voſtre entrepriſe ſeroit fort inutile, & que j'ay eu ſujet de vous dire que.

Voſtre audace n'eſt pas petite,
De pretendre attaquer mon cœur;
Mais avec tout voſtre merite,
Vous n'en ſerez jamais vainqueur:
La vertu, la raiſon ſont ſes gardes fideles,
Rien ne peut corrompre leur foy:
Là tout leur eſt ſoûmis, il n'eſt point de rebelles,
Et l'on n'y reçoit point ny l'Amour, ny ſa loy.



PORTRAIT D'UN CAVALIER.

JE ne fais le Portrait de ce Cavalier, que pour les Dames; encore n'est-ce que pour les belles. Celles qui en connoissent l'original, ne le trouveront peut estre pas assez avantageusement peint, & il leur paroistra dépourveu de ses plus grandes graces: aussi je n'entreprens cette peinture, que pour celles qui ne l'ont jamais vû, & que pour leur en donner l'idée, en attendant que la fortune leur fasse naistre l'occasion de le connoistre de plus prés.

Ce Cavalier est de taille haute, & droite, non pas de ces minces, & floüettes, mais de celles qui sont un peu renforcées & vigoureuses. Il a la teste belle, le visage un peu haut en cou-

couleur, la mine mâle & fiere. Il n'y a personne qui n'admire son port, & quand il se manifeste avec toutes ses parures, il n'y a point de Dame qui ne soûpire en secret pour luy, & qui ne desirast luy faire part de ses graces. Comme il a la mine fort Cavaliere, il en a aussi l'humeur, & il aime passionnément la profession à quoy sa naissance l'oblige, & il a une ardeur incroyable pour des occasions de se signaler, & il n'est pas de ceux qui attendent que la breche soit raisonnable pour y donner, la plus petite est tousiours la meilleure pour luy. C'est-là qu'il aime à s'évertuer, & où il donne volontiers de sanglantes marques de son courage. Il y a des gens à qui cette hardiesse extraordinaire a fait croire qu'il y avoit un peu de brutalité en son fait : pour moy qui me suis trouvé en quelque occasion avec luy, je puis asseurer qu'il a la veritable bravoure, & qu'elle est l'effet d'une fermeté inébranlable, qui est à mon gré la plus eminente qualité qui soit en luy, & qui luy attire le plus de loüange ; mais comme d'ordinaire les plus bra-

ves

ves sont les plus galans, nostre Cavalier est aussi fort sujet à l'Amour, & il a une inclination si demesurée pour les Belles, qu'il répandroit jusqu'à la derniere goutte de son sang pour leur service ; mais aussi a-t-il tant d'aversion pour les laides & pour les vieilles, que quelque consideration qu'on luy puisse mettre en avant, il ne sçauroit avoir la moindre complaisance pour elles.

Au reste il n'est pas grand parleur ; mais il fait tout ce que les autres ne font que dire & que promettre, & sa veuë seule persuade plus que tous ses discours. I'ay oüy dire à des Dames, qui l'ont fort pratiqué, qu'il est admirable dans le teste à teste, mais que naturellement il n'aime pas à s'émanciper devant le grand monde, où il ne se voit que des bagatelles qui n'ont aucune solidité ; de laquelle il fait une particuliere profession ; Aussi n'est-il guere dans la societé des Precieuses, où tout se passe en discours frivoles & inutiles ; mais il est tousiours le bien venu dans les parties de Saint Cloud, de

Bagno-

Bagnolet, & de Vincennes. Là parmy les plus jeunes, & les plus belles, parmy les bisques, dindons, pois, & feves nouvelles, il se rend fort recommandable, & l'on ne sçauroit presque se passer de luy, tant il est agreable & divertissant. Chez la pluspart des Dames, c'est à qui l'aura, & l'on ne voit guere de demeslé entr'elles, où à la fin de costé ou d'autre, il ne se trouve qu'il ait quelque secret interest. Aussi sa bonne fortune luy donne-t-elle beaucoup de fierté; il est haut à la main, veut estre maistre par tout & sans compagnon. Dés qu'il a un dessein en teste il faut qu'il creve, ou qu'il se satisfasse; & cette fermeté qui luy est si naturelle, l'accompagne dans toutes les actions de sa vie. Voila tout ce que j'en puis dire: si l'envie prenoit à quelques-unes de le connoistre, & d'estre de ses amies, je luy offre mon entremise.

LISDA-



LISDAMANT

A MENISE.

En luy envoyant des fruits de la campagne.

AU lieu de mille fleurettes que l'on vous donne tous les jours, je vous envoye des fruits de la ſaiſon des plus doux, & des plus ſavoureux de cette contrée, pour témoigner que loin de vous, je penſe à vous, comme ſi j'eſtois preſent à vos yeux.

Amour de bon matin
Les a cueïllis dans le jardin,
Il vous devoit bien cét office,
Pour mille cœurs que vos yeux ont gagnez,
Et ſur qui vous regnez
Avec tant de juſtice.

Il les a mis luy-meſme fort proprement dans un panier, & les a couverts

de

de feüilles pour conſerver la fraicheur & leur beauté ; & lors qu'il vous les a voulu envoyer, je n'ay pû m'empeſcher de donner cours à mes penſées, & de leur dire,

Beaux fruits vous allez voir Meniſe,
Que je cheris & que je priſe ;
O que je vous eſtime heureux !
Portez luy du moins tous mes vœux,
Soyez doux à ſa belle bouche,
Et que voſtre beauté la touche :
Gardez pour elle voſtre odeur,
Flatez luy le goût & le cœur,
Inſpirez-luy de la tendreſſe,
Banniſſez toute ſa triſteſſe :
Quand elle vous careſſera.
Et lors qu'elle vous baiſera,
Rafraîchiſſez un peu la belle
Par voſtre eau charmante & nouvelle :
Enfin donnez luy mille plaiſirs,
Pour elle l'on vous a fait naiſtre.
C'eſt pour elle que voſtre maiſtre
Vous cultive ſoir & matin
Dans un agreable jardin,
Ne penſez pas me ſatisfaire,
Que dans le deſſein de luy plaire :
Si de ſes dents elle vous mord,
Que j'eſtime heureux voſtre ſort :
Et ſi cette belle vous mange,
Vous ſerez mangez par un Ange :

Par un Ange de chair & d'os,
Qui trouble ſouvent le repos
De plus d'un cœur, de plus d'une ame,
Qu'elle ſurprend & qu'elle enflame.
Beaux fruits que voſtre ſort eſt doux,
Il faut mille & mille jaloux,
Qui voudroient borner leur envie
A terminer ainſi leur vie;
Et les plus heureux des humains,
Mourir en de ſi belles mains.

Vous voyez bien que ce ſont les preſens innocens de la campagne, & vous ne ſerez peut-eſtre pas fâchée d'en recevoir de cette ſorte. Nous avons icy cinq ou ſix Nymphes boccageres, qui ont eu quelque dépit de voir cette lettre, je ne ſçay ſi c'eſt parce qu'on leur enleve des fruits qu'elles aiment, ou ſi c'eſt un eſprit de jalouſie qui les anime.

Mais ſi c'eſt jalouſie
Dont leur ame eſt ſaiſie
Contre vos doux appas,
Vous ne vous en tourmentez pas.

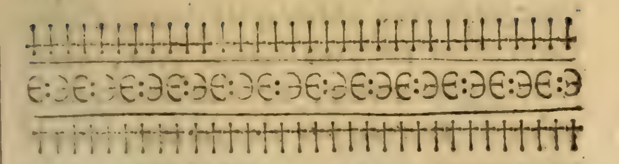
Dans un ſi beau ſejour je ne trouve rien à dire que vous, & à tous momens je m'écrie, ô que ces fruits ſont bons! & pourquoy Meniſe n'eſt-elle pas icy! je ſuis

ſuis ſecondé dans ces ſouhaits par le Maître du logis.

Qui vous a veuë
Dans une rencontre impreveue ;
Mais ſoit deſſein ; ou ſoit hazard,
A tout ce qui vous touche il prend beaucoup de part.

Au reſte, ne vous excuſez pas de répondre ſur une bien-ſeance ſcrupuleuſe dont on ſe mocque à preſent, & je voudrois bien ſçavoir par vous-meſme ſi vous avez goûté nos fruits, & ſi vous les trouvez agreables.

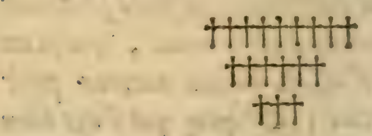
****
*****
***
*



MENISE A LISDAMANT.

EN verité il n'appartient qu'à vous de faire des presens ; vous m'avez reveillée ce matin le plus agreablement du monde, & quand vos fruits ne seroient pas aussi bons qu'ils sont beaux, vous les accompagnez de tant de douceurs, qu'il est impossible qu'on ne les trouve excellens. Ie vous ay tant d'obligation de vous souvenir de moy dans un lieu si charmant, que je ne puis trouver d'assez beaux termes pour vous en remercier ; & quoy que j'aye bien préveu qui je ne m'en acquiterois qu'avec confusion, j'ay mieux aimé paroistre avoir moins d'esprit, que de manquer de reconnoissance. Ce n'est pas que je n'aye quel-

que ſujet de me plaindre des railleries que vous me faites ; Mais il eſt ſi doux d'eſtre flatée d'une perſonne comme vous, qui le faites ſi galamment, & ſi de bonne grace, qu'on ne pourroit pas s'en fâcher, quand on en auroit envie ; & tout ce que vous dites eſt ſi bien penſé, & ſi juſte, que je me trouve bien empeſchée pour y répondre. Ie voudrois bien dire quelque choſe à cét Amour qui a cueïlly ces fruits ; mais comme je ne le connois pas, je vous prie, vous qui connoiſſez ſi bien le divin & le profane, de ſçavoir lequel des deux a pris cette peine, & de luy faire un compliment de ma part. Ie voudrois bien encore vous parler de vos Nymphes ; mais on me preſſe ſi fort de finir, que tout ce que je puis faire c'eſt de vous baiſer les mains.



LISDAMANT

A LINISE.

En luy envoyant des fruits de la campagne.

VOus penſez peut-eſtre qu'en vous envoyant des fruits, je commenceray par un compliment, & que je vous feray d'abord des excuſes ſur ce qu'ils ne ſont pas aſſez beaux pour vous eſtre offerts.

Mais les Bergers qui comme nous,
Défendent leurs troupeaux de la rage des loups.
Qui dans les champs & le boccage
Font inceſſamment leur ſejour,
Ignorent ce langage,
Et ne connoiſſent pas les termes de la Cour.

Je vous parlerois bien mieux des arbres qui nous donnent le frais & l'ombre, du chant des oyſeaux, du ſerpolet & de la fougere, comme les Bergers

ont accoûtumé d'en parler ſans fard & ſans eſtude, que je ne vous parlerois de la Cour avec la delicateſſe de ces eſprits, qui ſont les eſclaves de l'art, au lieu que nous ſommes les enfans innocens de la nature.

Icy regne cét âge heureux,
Cette liberté d'innocence :
Icy le monde eſt en enfance,
Et ſe divertit à des jeux,
Qui plaiſent bien plus qu'on ne penſe.

De ſorte que vous ne devez attendre que des naïvetez & des paroles toutes ſimples d'un Berger, qui aime la vie champeſtre plus que la pompe de Paris ; & il faut que familierement je vous raconte icy une avanture qui m'eſt arrivée ce matin. I'eſtois couché à l'ombre de quelques arbres, & par la douceur de mon chalumeau, j'entretenois mes penſées dans un jardin fort agreable : un jeune garçon eſt venu aſſez prés de moy, & par le bruit qu'il a fait, il a interrompu ma réverie. D'abord j'ay détourné la teſte pour le regarder ; il eſtoit veſtu de verdure, tenant un panier en ſes mains,

ſon

ſon viſage eſtoit riant, & ſa façon d'un enfant de village.

Ie l'ay pris d'abord pour l'Amour,
Et j'ay crû que c'eſtoit un tour
Que cêt enfant me vouloit faire:
Car ce Dieu, je ne ſçay comment,
N'ayant pas de meilleure affaire,
Ou pour ſurprendre quelque Amant,
Se déguiſe aſſez finement.

Je l'ay abordé pourtant, ſans luy découvrir ma penſée, & luy ay demandé ce qu'il venoit faire dans le jardin. Il m'a répondu qu'il eſtoit le Dieu des fruits, & qu'il en venoit cueïllir pour les Bergeres du voiſinage. Mais vous ne ſçavez pas, luy ay-je dit, que la Bergere Liniſe merite bien que vous preniez cette peine pour elle, je veux vous aider moy-meſme, cueïllons-en des meilleurs, & de ceux qu'elle aime le mieux.

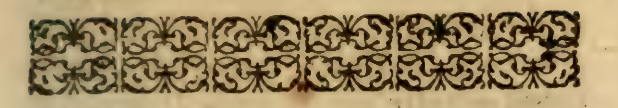
Ie connois, m'a-t-il dit, la Bergere Liniſe,
Et tous les échos d'alentour
Diſent ſon beau nom tour à tour,
Elle aime la ceriſe,
Les peſches & les abricots:
Et je vous rencontre à propos,
Vous m'aiderez à reconnoiſtre
L'amitié qu'elle fait paroiſtre
Pour les fruits que ſoir & matin
Ie cultive dans ce jardin.

 Auſſi-

Aussi-tost nous sommes allez vers de grands espalliers qui estoient chargez de pesches, & nous en avons rempli un panier pour vous envoyer. En suite ce Dieu m'a juré(car les Dieux jurent aussi bien que les autres) qu'il feroit graver vostre nom sur l'écorce de tous les arbres fruitiers, esperant que les fruits en deviendroient plus doux & plus beaux; mais sans attendre ce qu'il vouloit faire, j'ay pris moy-mesme un poinçon, j'ay gravé vostre nom sur le pied de l'arbre, & j'ay mis tout au tour ces deux Vers.

Ce nom va défendre sa teste
De l'orage & de la tempeste

Que si vous ne trouvez pas ces fruits assez doux, c'est que vostre nom n'a pû encore leur communiquer cette douceur qu'il tire de vous, & qu'il répand dans le cœur de ceux qui ont l'honneur de vous approcher.



LINISE A LISDAMANT.

PUisque vous estes en possession de recevoir des lettres de toutes les Dames à qui vous écrivez, je ne dois pas estre plus scrupuleuse, n'estant pas moins reconnoissante qu'elles, de la part que vous m'avez faite de vos beaux fruits. Vous estes bien obligeant de vous estre souvenu de moy dans un si agreable lieu, & avoir engagé vostre joly petit Iardinier à s'en souvenir. Ie croyois qu'il m'eust oubliée depuis le temps que je n'habite plus les lieux champestres, & que l'occupation que luy donnent son beau jardin, & les aimables Bergeres d'alentour, luy eût fait oublier mon nom qu'il peut avoir appris de quelqu'un des Dieux de nos boccages; car je croy que les Dieux ont communication les

uns avec les autres. Dans leur nombre, je vous asseure que je n'en ay point veu de plus agreable que le vostre, ny qui sceût plus joliment encenser une Bergere. Il me paroit avec une naïveté si spirituelle, un habit si charmant, & ce panier si proprement ajusté, que je luy sçay tout à fait bon gré de la peine qu'il a prise. Ie me souviens de luy avec plaisir, & peu s'en faut que cette pensée ne me fasse prendre la resolution d'aller dans nos hameaux, où j'ay passé le premier âge de ma vie, revoir les Bergeres mes compagnes. Ie leur donneray de l'envie quand je leur apprendray que mon nom a esté couronné par le petit Dieu des fruits, & par le Berger des fleurettes, à qui je souhaitte mille jours heureux, & son troupeau exemt à jamais de la cruauté des loups.

CON-

CONSOLATION

A MADAME

PERLINE,

Sur la mort de Mademoiselle sa Fille.

DEs tendres Chiennes la plus tendre,
Perline, peut-on vous apprendre,
Que le plus beau de vos enfans
N'est plus au nombre des vivans;
C'est une douleur bien amere,
Il est vray, quand on est, comme vous, bonne mere;
Mais aussi quand on a de l'esprit & du cœur
Quand, comme vous, noble Perline,
On a de la raison, j'entens de la plus fine,
Y va-t-il pas de vostre honneur,
De faire un grand effort pour vaincre la douleur?

Voſtre Fille avoit bien des charmes,
Elle eſtoit fort adroite, elle avoit l'eſprit doux,
Auſſi luy donna-t-on le meſme nom qu'à vous:
Tout cela vaudroit bien qu'on verſaſt quelques larmes;
Arreſtez-les pourtant, n'accuſez pas le ſort
D'avoir cruellement précipité ſa mort,
Elle ſera ſans doute à vos yeux bien cruelle,
Mais helas! la ſuite eſt ſi belle,
Et tant qu'elle a vécu ſon deſtin fut ſi doux;
Qu'il n'eſt point d'homme parmy nous
Qui ne voulut vivre & mourir comme elle.
Ie vous en feray le recit,
Que le Dieu du Parnaſſe
Ce ſoir m'a fait la grace
De me mander luy-meſme par écrit,
Iugez-en en Chienne d'eſprit,
Iugez-en en femme équitable:
Car enfin eſtant raiſonnable,
Perſonne qui vous connoiſtra
De ce mot ne s'offenſera.
Pendant qu'elle a receu de vous les ſoins de mere,
Son bon-heur ne fut pas un bon-heur ordinaire,
Vous le voyez à tout moment,
Perline, vous ſçavez quel bon-heur eſt le voſtre?
Tandis qu'elle a logé dans voſtre appartement
Elle n'en eut point d'autre:
Depuis qu'elle a quitté cét aimable ſéjour,
Elle a logé dans un lieu de delices
Où les Ieux & les Ris, les Graces & l'Amour,
Auprés de ſa Maiſtreſſe & prés de ſes Nourrices,
La divertiſſoient nuit & jour
Si vous aviez pû voir & Nymphes & Déeſſes

Luy

Luy faire à tous momens mille tendres careſſes,
La coucher dans leur lit, luy baiſer le muſeau,
Pendant que vous auriez couché ſur le careau:
Si vous aviez pû voir, Perline,
Un ſeul inſtant l'excez de ce bon-heur,
Avec voſtre jalouſe humeur,
Vous auriez fait plus de deux fois la mine:
Et malgré ſon merite & malgré ſes appas,
Peut-eſtre qu'à preſent vous ne la plaindriez pas:
Car ſans vous flatter, auprés d'elle
Vous ne paroiſſiez pas fort belle,
Je ne veux pas eſtendre ce recit,
Vous en auriez trop de dépit:
Et quoyque vous ſoyez une fort bonne mere,
Vous eſtes Chienne enfin, & l'on dit parmy nous
Que l'envie a regné de tout temps entre vous:
N'en ſoyez pas plus en colere.
Je vous aſſeure ingenument
Que de tous les mortels le cœur le plus tranquille
Le ſeroit bien malaiſément
Sur le bon-heur de voſtre Fille:
Au deſſus du Soleil il fit des envieux:
Cette Chienne fidele
Que la faveur des Dieux
Enleva jadis dans les Cieux,
Croyoit eſtre par là des Chiennes la plus belle:
Mais par haſard ayant vû l'autre jour,
Au milieu d'une cour
Voſtre Fille plus belle qu'elle,
La rage s'empara de ſon cœur envieux,
Elle paſſa ſoudain de ſon cœur dans ſes yeux;
Dans ces yeux enflammez dont le regard funeſte
Inſpire la fureur, le poiſon & la peſte:
Des ce moment fatal elle prit le deſſein

De finir les beaux jours de la jeune Perline,
Et sans rien consulter que sa fureur canine,
De ces yeux tous bruslans elle lança soudain
Un trait envenimé pour luy percer le sein:
Le blondin Apollon, luy qui voit le ravage,
Que fait tous les estez son envie & sa rage,
Jugea d'abord du coup, comme il est bon Archer,
Et comme de tout temps il n'eut rien de plus cher
Que le sacré Palais où loge sa Maistresse,
Voyant que c'estoit-là que ce trait s'adressoit,
Il court le destourner d'une extréme vitesse,
Sans regarder qui l'on visoit,
Mais pensant qu'il rendoit peut-estre un bon office
A la grande Artenice,
Et sa main s'y portant un peu trop ardemment,
Il ne fit qu'en passant l'effleurer seulement,
Sa belle main, sa main divine
En avoit fait assez pour conserver Perline,
Si son destin helas! destin trop rigoureux!
N'eut fait trouver prés d'elle un Laquais malheureux,
Qui recevant pour luy la fleche envenimée,
Sans la voir, sans l'entendre & sans nulle douleur,
Transporté d'une prompte & secrete fureur,
Va frapper de sa main la Chienne bien-aimée,
La Chienne & le Laquais tous deux n'y pensoient pas,
Il ne la voyoit point, & la pauvrette helas!
Dans une manche estoit cachée,
Entre les bras du frere de la mort.

Tran-

Tranquillement couchée,
Le frere estant peut-estre avec la sœur d'accord,
Car Perline aussi bien ne l'aima jamais fort :
Et ce Dieu de qui les plus belles,
Mesme les plus cruelles,
Ont toufiours recherché les doux embrassemens,
Avec des grands empressemens,
Laissa glisser sa sœur peut-estre sous ses aîles,
Se sentant sans doute offensé
D'estre par une Chienne un peu trop méprisé.
Enfin elle en perdit la vie, avec la veuë,
D'une façon non attenduë;
Car helas ! on n'attendoit pas
Qu'une Chienne comme Perline,
(Si Perline n'estoit exemte du trépas)
Pût mourir d'autre main que d'une main divine,
Et Perline pourtant d'un coup de main
Déchargé lourdement sur sa petite teste,
Perline cette aimable beste,
A vû par un Laquais finir son beau destin,
Quel caprice du sort ! la plus belle des Chiennes,
Qu'on ait vû sur la terre & mesme dans les Cieux
Ne vit que cinq ou six semaines,
Par un malin vouloir d'un esprit envieux :
Et ces barbares destinées
Laissent vivre maintes années
Mille petits Chiens chassieux,
Mille petits Chiens de cuisine,
Qui tous ne valent pas les ongles de Perline :
Tout de bon elles ont grand tort.
D'avoir voulu faire la mort
Sans yeux & sans oreilles,
Quand la nature a fait quelque rare merveille
Avec beaucoup de peine & de tourment,

Cette inhumaine en un moment
Avec ſes pieds de laine,
Sans voir ce qu'elle fait, s'en vient tout doucement
Arracher de ſes mains les doux fruits de ſa peine;
Si la cruelle encor faiſoit un peu de bruit,
On pourroit s'en défendre en veillant jour & nuit;
Mais à quoy bon s'amuſer à ſe plaindre,
Les Dieux ne peuvent pas eux-meſmes la contraindre
A changer ce qu'elle a conclu,
Quand elle & le deſtin tous deux l'ont reſolu:
Sans cela ce grand Dieu qui donne à tout le monde
Et le jour & la nuit.
Selon que ſa lumiere ou ſa chaleur feconde
S'approche de nous ou nous fuit,
Ce Dieu chez les mortels l'euſt renduë immortelle,
Non pas pour l'amour d'elle,
Quelque merite qu'elle euſt eu,
Mais parce ſeulement que Perline avoit pleu
A qui ce Dieu tiendroit pour un bon-heur extréme
De plaire ainſi luy-meſme.
Et que n'euſt-il pas fait quand il vit la douleur
De quelques doux ſoûpirs ſuivie,
S'emparer un moment de cét illuſtre cœur,
Où touſiours la raiſon a regné ſans envie?
Et quand il vit parmy les roſes & les lys
Quelques larmes chaſſer les graces & les ris,
Il en receut dans l'ame une douleur ſi tendre,
Que tout le Ciel eut peur de ſe voir mis en cendre.

Ce

Ce Dieu le plus reglé de tous,
Qui dans le vaste tour de la celeste voute
Ne s'écarta jamais d'un seul pas de sa route :
Ce Dieu ne pût alors moderer son courroux,
Car poussant son char d'or d'une course rapide
Il s'éleve soudain vers la Chienne homicide,
La cause, de ces sacrés pleurs,
Et la cause, Perline, aussi de vos mal-heurs,
D'une voix plus terrible encor que le tonnerre
La menaçant d'un ton plein de fureur ;
De la donner en proye aux corbeaux sur la terre,
Il la prit par le col, elle eut tant de frayeur,
Qu'elle fut quelque temps sans se sentir le cœur,
Mais reprenant un peu courage,
Arrestez, dit-elle, un moment,
Apollon, pardonnez à ma jalouse rage,
Je ne merite pas un si rude tourment :
La jeune Perline estoit belle,
On n'en verra jamais de telle :
Mais, foy de Chien, ce n'est pas sa beauté
Qui m'inspira la cruauté
De voir finir sa belle vie :
Ce n'est pas-là ce qui me fit envie,
J'ay le cœur trop bien fait
Pour ainsi me resoudre à faire un grand forfait :
Mais enfin j'avois de la peine,
J'avois un extréme dépit
De voir Perline avec son bel esprit
Bien plus heureuse qu'une Reyne,
Son bon-heur sans égal,
Comme une fille mal apprise :

Quand

Quand on la mettoit dans le lit,
Il n'eſt point de ſottiſe
Que Perline ne fit :
Elle eſtoit pleine d'artifice ,
Parce qu'elle ſçavoit que la ſeverité
Ne connoiſſoit Maiſtreſſe ny Nourrice :
Tous les jours abuſant de leur trop de bonté ,
Elle croiſſoit tous les jours en malice ,
Dequoy la plaignez-vous ?
Elle eſt morte , il eſt vray , mais ſa mort eſt ſi belle ,
Que quoy que ce Pays ſoit un Pays bien doux ,
Je voudrois bien aller mourir là-bas comme elle ;
Et quelque rang qu'Apollon tienne icy ,
Peut-eſtre qu'Apollon le voudroit-il auſſi :
Dés-lors qu'elle eut receu ce grand coup ſur ſa teſte
Deux Nymphes tout ſoudain , plus belles que le jour
Se redonnant cette petite beſte ,
Tâchoient de l'échauffer dans leur ſein tour à tour
Et l'appellant par ſon beau nom ſans ceſſe ,
Avec une extréme tendreſſe ,
Sans épargner les ſoupirs ny les pleurs,
Chacune luy diſoit mille douceurs,
Et vous n'euſtes jamais de la belle Climene
De plus tendres baiſers que ceux qu'elle receut :
Et ſi Perline enfin pût ſouffrir quelque peine
Le jour qu'elle mourut
C'eſt du trop de plaiſir qu'elle eut ,
Et c'eſt ainſi qu'elle a paſſé ſa vie,
Allant de plaiſirs en plaiſirs,

Chacun

Chacun prévenoit ses desirs
Toute courte qu'elle est, qu'elle est digne d'envie !
Apollon, appaisez vostre injuste courroux :
Car apres tout cela dequoy la plaignez-vous?
Et quand elle eust vécu, Perline estoit si belle,
Qu'on n'auroit pû trouver un mary digne d'elle.
Apollon jusques-là
L'écouta sans mot dire,
Mais sentant bien qu'il alloit rire,
Apres avoir repris son air grave il parla,
Petite Chienne meurtriere,
Dépoüillez-vous, dit-il, de vos brillans attours
Vous ne tiendrez plus vos grands jours
Dans ce vaste Palais où brille la lumiere,
Quittez ces beaux ajustemens,
Quittez viste ces diamans,
Dont vous para jadis le Maistre du tonnerre,
Vous faisant admirer par leur vive clarté,
Pour un peu de fidelité,
Comme un autre moy-mesme & sur mer & sur terre,
Sans esclat desormais, sans plaisir, sans honneur
Faisant icy l'office de suivante,
Sous les pieds de Perline & soûmise & rampante,
Exercez à loisir vostre lâche fureur :
Il parla d'une voix si terrible & si forte,
En disant encor tout cela,
Que la Chienne à ses pieds en tomba demy morte,
Et d'abord on la dépoüilla
De cent bijoux de toute sorte ;
Et ce fut par les mains d'un joly petit vent

Qu'Apol-

Qu'Apollon trois momens devant,
Avoit en diligence
Envoyé dés le point du jour
Dans le plus aimable sejour.
Que ses doctes Sœurs ayent en France,
C'estoit l'Hostel de Ramboüillet,
D'où ces Filles sortoient de danser un Ballet
Pour faire honneur à la funebre feste
De la defunte beste,
Et ce Vent estoit de retour,
Ayant tousiours volé plus viste qu'un autour,
Et suivant l'ordre exprés de ce Dieu de lumiere,
Le Vent avoit porté Perline toute entiere
Dans un petit sac de velours,
Où les Graces & les Amours
Avoient brodé mainte petite histoire,
Pour immortaliser Perline & sa memoire,
Apollon dés-lors qu'il le vit
Tout doucement l'ouvrit,
Et de sa voix divine
Trois fois il appella Perline,
A la troisiéme elle sortit,
Le petit Vent entre ses bras la prit,
Apollon luy donna les dépoüilles de l'autre;
Vivez, dit-il, Perline, & vivez sans soucy,
Vostre gloire égale la nostre,
Car on ne meurt jamais icy,
Mais on n'en sort jamais aussi;
Si vous pouviez avec ce nouvel estre
Aller chez les mortels servir encor un Maistre;
Ie vous redonnerois vostre premier bon-heur:
A ces mots un soupir, malgré sa resistance,
A Perline sortit du plus profond du cœur,
Et de ses yeux brillans des pleurs en abondance:
Apol-

Apollon vit couler ses pleurs,
Mais sçachant bien que sa Maistresse
Faisoit tout le sujet de sa grande destresse,
Il n'osa pas blasmer de si justes douleurs ;
Au contraire, voyant que la triste memoire
De son premier bon-heur
Pourroit troubler le cours de sa nouvelle gloire,
Perline, luy dit-il, d'un ton plein de douceur,
Ie veux oster de voster cœur
Tous ces objets charmans dont l'importune image
Viendroit tous les jours desormais
Interrompre icy vostre paix ?
Mais Perline d'un grand courage
Luy repliqua d'un ton discret & sage,
Que deust-elle mourir encor à l'advenir
Elle aimoit mieux s'en souvenir.

****
*****
***
*

ELEGIE.

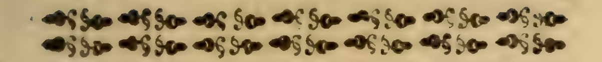
DIeux, que je plains le ſort de ces pauvres Amantes,
Qui ſentant de l'Amour les flâmes violentes,
Quelque dangereux trait qui leur perce le cœur,
N'oſeroient declarer le nom de leur vainqueur !
Pour moy, graces au Ciel, je n'en ſuis pas de meſme ;
J'aime, mais ſans rougir je puis dire que j'aime,
Et je puis librement découvrir mon ardeur,
Sans violer les Loix de la chaſte pudeur :
Oüy, je puis vous nommer ſans crainte d'aucun blâme,
Celuy dont le merite a fait naiſtre ma flâme,
Et quiconque ſçaura le nom de mon Amant,
S'il juge mal de luy ſera ſans jugement,
Parmy les beaux eſprits qui regnent dans nôtre âge,
Chacun ſçait que Daphnis emporte l'avantage,
Qu'il écrit à ravir, & que ſans vanité,
Il a droit d'aſpirer à l'immortalité :
Mais chacun ſçait encor qu'il eſt plein de ſageſſe,
Et je jure ma foy, s'il n'alloit à confeſſe,
Que pour dire le mal qu'il a fait en m'aimant,
Qu'il y pourroit aller fort inutilement.
Bien loin d'eſtre enflamé d'une ardeur criminelle,
Il fuit comme un grand mal la ſimple bagatelle,

Son plus ardent desir n'aspire à d'autre bien,
Qu'à celuy de goûter un aimable entretien :
Ce qui flate les sens pour luy n'a plus de charmes,
Il ne sçait ce que c'est de soûpirs & de larmes :
Son cœur qui ne sçauroit se resoudre à souffrir,
N'approuve point d'amour qui le fasse maigrir.
Il aime sans langueur, & sans devenir blesmé :
Il ne faut point de corps pour aimer comme il aime :
Et depuis qu'on soupire en ce mortel sejour,
Personne comme luy n'a décharné l'Amour :
Toute sa passion reside dans son ame :
On ne voit point sur luy des marques de sa flâme,
Et nul homme vivant ne diroit à le voir,
Que des traits de l'Amour il sentit le pouvoir.
Que si quelque Philis hardie, ou temeraire,
Le veut solliciter à luy faire grand' chere,
Et luy dit que son cœur ne luy manquera pas,
S'il y veut employer les charmes d'un repas,
Alors civilement mon Daphnis s'en dispense,
Non pas, à dire vray, qu'il craigne la dépense;
Mais il craint qu'on luy pû treprocher justement,
Que qui donne à manger aime charnellement.
Aussi mon cher Daphnis est toute mon envie,
Je vivray sous ses Loix tout le temps de ma vie,
Et je veux que tous ceux qui sont dans ma Maison,
S'asseurent que c'est luy qui me tient en prison.
Demoiselle, Laquais, servante de cuisine,
Quand vous verrez Daphnis, faites luy bonne mine,

Dites-

Dites-luy que je meurs, & que cent fois le jour,
Pour ses rares vertus je soûpire d'amour.
Cocher, Palefrenier, je vous en dis de mesme,
Quand vous verrez Daphnis, dites-luy que je l'aime;
Et vous, mon pauvre Chien, & vous mon pauvre Chat,
Quand vous verrez Daphnis faites-en grand estat;
Temoignez du regret de ne luy pouvoir dire,
Que je brûle pour luy d'un amoureux martyre
Et qu'il juge à vous voir que vous voudriez parler,
Pour dire seulement qu'il a sceu me brûler.
Mais, Daphnis, je pretens que rien ne vous engage,
A vivre en mesme temps sous un double servage;
Puisque je suis à vous, une pareille Loy,
Exige aussi de vous que vous soyez à moy.
Evitez l'entretien de l'aimable Clarice,
Elle pourroit me rendre un fort mauvais office.
Elle a des qualitez que je dois redouter,
Et si vous m'aimez bien vous devez l'éviter.
Car tel est mon humeur, & tel mon courage,
Que je ne puis souffrir, un cœur qui se partage,
Vivons tous deux heureux sans le secours d'autruy,
Daphnis content de moy, moy contente de luy.

ELE-



ELEGIE.

LEs oyſeaux par leurs chants, par leurs plaintes aimables,
Invoquoient du Soleil les rayons adorables,
Au moment qu'il paroiſt ſur ſon char radieux,
Et fait briller ſon or parmy l'azur des Cieux :
Il éclairoit déja le ſommet des montagnes,
Blanchiſſoit de ſes feux les humides campagnes ;
Les bleds ſe relevoient couchez dans les ſillons,
Et les fleurs & les fruits adoroient ſes rayons ;
Lors que la belle Iris, cette rare merveille,
Des celeſtes beautez l'image ſans pareille,
Arrive dans un bois, dont le ſombre ſejour,
Fût propre de tout temps aux myſteres d'Amour;
Iris, quoy que chagrine admire ſa verdure,
Des differentes fleurs contemple la peinture,
Et de leur douce odeur les charmes innocens,
Répandent ſur ſes pas un agreable Encens.
Un ruiſſeau ſerpentant portoit ſon onde claire
Par des flots argentins dans ce lieu ſolitaire ;
Réveuſe elle ſe penche au bord de ce ruiſſeau,
Et le Dieu du ſommeil qui ſe gliſſa dans l'eau,
Endormit cette belle au bruit d'un doux murmure :
Cét aimable enchanteur de toute la nature,
Deſſus le verd gazon avoit jonché des fleurs,
Afin qu'elle pût mieux aſſoupir ſes douleurs ;

Un

Un voile naturel composé d'un feüillage,
Conservoit auprés d'elle un agreable ombrage,
Où son corps abattu sommeilla doucement ;
Mais son esprit chagrin pensoit à son tourment.
En songe elle apperçoit deux blanches tourterelles,
Qui montrent au Soleil la beauté de leurs aisles,
Et se flatans du bec expriment leurs amours,
Se suivant pas à pas, & faisant mille tours,
Par les signes divers de leurs tendres caresses,
Témoignent à l'envy leurs grandes alegresses.
Iris de son sommeil se réveille en sursaut,
Rappelle ses esprits, & parlant un peu haut,
Helas ! s'écria-t-elle, ô trop aimable songe !
Vous pouvez soulager mon ennuy qui me ronge.
Ie pourrois imiter ces deux chastes oyseaux,
Et rencontrer comme eux la fin de mes travaux ?
C'est la sage nature en l'estat d'innocence,
Qui regnoit dans le monde, au temps de son enfance
Qu'ils suivent pas à pas ; qu'ils suivent en tous lieux ;
Mon cœur, prenez pour vous ce presage des Cieux ;
Ouy, mon cœur, bannissez la cause de mes peines,
Ne soyez plus captif, brisez toutes nos chaînes:
Par ce songe le Ciel vous ordonne d'aimer ;
Mon cœur, si vous pouvez, laissez-vous enflâmer,
Esprouvez de l'Amour les agreables charmes ;
Ne soyez plus sujet à cent fausses alarmes :
Oronte est estimable, il est digne de moy,

Il se plaist à mes fers, il a receu ma loy ;
Que si ce cher objet vous disoit, je vous aime,
Seroit-ce un si grand mal si vous disiez de mesme ?
Resister plus long-temps, c'est irriter les Dieux :
Les songes du matin sont envoyez des Cieux :
Les Dieux ne parlent plus dans le siecle où nous sommes,
Si ce n'est qu'en dormant ils instruisent les hommes :
Ils ont voulu m'instruire au bord de ce ruisseau,
Et m'ont mesme endormie au murmure de l'eau,
Fait taire les zephirs, adouci leurs haleines,
Et flaté du repos la grandeur de mes peines :
Mon visage inquiet, & mes yeux languissans,
Ne témoignent que trop les peines que je sens,
Mon cœur, sans plus tarder, ces chastes tourterelles,
Vous montrent le chemin par leurs ardeurs fidelles,
Et vous font souvenir qu'Oronte est vostre Amant :
Il paroist à vos yeux, & dans ce cher moment,
Voyez de ses vertus les charmes adorables,
Voyez de ses attraits les tresors admirables ;
Sa sage modestie, & sa discretion,
Ont receu de mon cœur l'illustre impression.
Ouy, ouy, je reconnois que ces deux tourterelles
Doivent de votre ardeur estre les vrais modeles,
Et parmy les transports dont vous estes flaté,
Il en faut imiter la chaste pureté.
Pudeur, je vous respecte, & dans mon amour mesme,

J'adore de vos loix la Majesté suprême,
J'aimerois mieux mourir, & perdre mon Amant,
Que de les violer une fois seulement :
Je les ay dans mon cœur si fortement gravées,
Et je les ay tousiours tellement observées.
Que quand par mes discours j'aurois pû les choquer,
Si ma voix a failly, mon cœur n'a pû manquer.
Amour, mon doux tyran, allez trouver Oronte :
Je ne luy diray pas, je rougirois de honte :
Allez luy témoigner ce que je sens pour luy,
Et cherchez les moyens de finir son ennuy.



ELEGIE.

ELEGIE.

BElle & ſage Daphné, merveille de nos
jours,
Que toutes les vertus accompagnent touſ-
jours,
Et qui connois ſi bien leurs graces naturelles,
Que tu ne prens jamais leurs phantoſmes pour
elles;
Illuſtre & chere Amie, à qui dans mes mal-
heurs
J'ay touſiours découvert mes ſecrettes dou-
leurs,
Qui ſçais ce qu'un mortel doit deſirer ou crain-
dre,
Et qui ne blâmes pas ce qu'on ne doit que plain-
dre,
Ecoûte mes ennuis, ſoulages en le faix,
J'ay bien plus à te dire aujourd'huy que jamais;
Et tes prudens conſeils tant de fois ſalutaires,
Ne me ſçauroient jamais eſtre plus neceſſaires:
Deffend ma liberté, ma Daphné, je combats
Un Dieu dont j'ay ſouvent mépriſé les appas,
Qui laſſé de me voir inſenſible à ſes charmes,
A pris pour m'aſſervir ſes plus puiſſantes armes
Ha! que je l'apprehende avecque tant d'attraits;
C'eſt le jeune Tirſis qui luy fournit de traits,
Tirſis en qui reluit tout ce qui rend aimable,
Tirſis de tous les cœurs le charme inévitable;
Et le Ciel trop prodigue à verſer ſes treſors
N'a que trop bien formé ſon eſprit & ſon corps:

Ce merite pourtant dont la force eſt ſi douce,
N'eſt pas le ſeul ſujet des ſoûpirs qui je pouſſe ;
Avec ces qualitez je l'aurois eſtimé,
Mais je n'aimerois pas, s'il ne m'avoit aimé.
Pour tout autre que luy je ſerois inſenſible
Luy ſeul pouvoit m'oſter le titre d'invincible,
Et je n'avois pas eu l'amour contagieux,
Lors que ſans y penſer je le vis dans ſes yeux :
D'un peril ſi charmant mon ame fut ſurpriſe,
Et des ce premier jour craignit pour ſa franchiſe,
Mon courage orgueilleux alors ſe dementit,
Et mon cœur ſoupira des maux qu'il preſſentit ;
Il a par mille efforts tâché de ſe deffendre,
Mais je ſens bien qu'enfin il eſt preſt à ſe rendre,
Et ma foible raiſon dans ce mortel danger
Se trahit elle-meſme, & ſert à m'engager.
Si mon repos t'eſt cher, ſi ma gloire t'eſt chere,
En l'eſtat ou je ſuis, dis-moy, que dois-je faire ?
Quand je verray Tirſis plus fort que mon devoir,
Me faudra-t-il reſoudre à ceſſer de le voir,
Et par une fierté dont le penſer me tuë,
Dois-je priver mes yeux d'une ſi chere veuë ?
Mais, Daphné, ...
Je ne puis, ny ne veux l'arracher de mon cœur :
Helas ! en tous endroits tu ſçauras que ſans ceſſe
Cét aimable garçon me tourmente & me preſſe,
Cent témoins diligens à ſervir ſes deſirs,
A toute heure, en tous lieux, m'apportent ſes ſoûpirs,
M'expliquant ſes deſirs, ſes tranſports, & ſes craintes,
Et d'un air languiſſant me rediſant ſes plaintes :
Enfin il ſuit par tout la trace de mes pas,
Et je le trouve meſme où je ne le vois pas.

Quand

Quand il vouloit encor disposer de mon ame,
Souvent dans le desir de surmonter ma flâme,
J'evitois ses regards comme un charme fatal,
Car on m'avoit bien dit qu'Amour estoit un mal;
Mais, aimable Daphné, j'avois beau m'en deffendre,
Ces subtils enchanteurs sçavoient bien me surprendre,
Et c'est ainsi qu'Amour renversant mes projets
Va reduire mon cœur au rang de ses sujets.
Dans un si triste estat qui me rend incertaine,
Ha! que j'ay dit de fois, en révant a ma peine,
Desiderable repos, aimable liberté,
Unique fondement de ma felicité,
Sans qui l'on ne vit pas, pour qui chacun soûpire,
Faut-il donc qu'un tyran usurpe vostre Empire,
Qu'il me fasse oublier vos charmes les plus doux,
Et que les seuls tourmens me plaisent plus que vous?
Faut-il que je m'expose à ces esprits severes
Qui ne connoissent pas les amoureux mysteres,
Er répandant sur tout leur venin dangereux,
Et ne sçauroient souffrir ce qu'on n'a pas pour eux:
Et qui pis est, disois-je, helas! si je m'engage,
Peut-estre un jour Tirsis infidele & volage,
Fera dedans mon cœur naistre autant de soûpirs
Que j'aurois pris de peine à flater ses desirs.
On sçait de cent beautez les tristes avantures,
L'Empire Amoureux est remply de poignures.
Voila ce que j'oppose à ses plus doux poisons:

Mais l'Amour est plus fort que toutes les raisons :
Le destin veut que j'aime, il faut le satisfaire,
Je ne resiste plus, las que pourrois-je faire !
Ces Maistres des mortels, les Dieux luy cedent bien,
Tes conseils seroient vains, Daphné, ne me dis rien,
Laissez-moy soûpirer; ma peine est sans remede,
Mon cœur est trop charmé du feu qui me posse-de;
Une douce langueur occupe mes esprits,
Et perdant tout espoir, ma Daphné, je te suis,
Non pour chercher la fin de mon mal-heur extréme;
Mais pour me satisfaire, en te disant que j'aime,
Si tu blâmois un mal où tu vois tant d'appas,
Plains une mal-heureuse & ne l'accuse pas,



ELE-

ELEGIE.

JE viens, cruelle Iris, les yeux baignez de larmes,
Me ietter à vos pieds & vous rendre les armes,
Je viens malgré les maux que j'ay déja soufferts
Rentrer dans vos prisons, me remettre en vos fers,
Endurer les rigueurs de mon premier martyre,
Suivre vos dures loix mourir sous vostre Empire,
Et vous faire paroistre un cuisant repentir
D'avoir insolemment essayé d'en sortir;
Lors que de vos beaux yeux la prompte & vive flâme
En passant dans les miens vint embraser mon ame,
Et que mon cœur épris de leur vive clarté
Leur offrit en tribut sa chere liberté,
Leur extréme douceur qui promet & qui flatte,
Qui semble incompatible avec une ame ingrate
Et qui sçait allumer tant d'aimables desirs
Me parût en secret approuver mes soupirs;
Je crûs que leurs regards me seroient favorables,
Je crûs que quelque jour ces beaux yeux adorables.
Voyant mon triste cœur tout percé de leur traits,
Prendroient quelque pitié des maux qu'ils auroient faits:
Mais helas! quand j'osay vous declarer ma peine
Je connus à quel poinct vous estiez inhumaine,

Et vis que voſtre cœur enflamé de couroux
N'eſtoit pas moins cruel que vos yeux eſtoient doux,
J'eus beau vous proteſter qu'avecque violence
Mon cœur m'avoit forcé de rompre le ſilence
Et que des meſmes feux dont il m'avoit bruſlé,
Il m'auroit fait mourir ſi je n'euſſe parlé ;
Rien ne pût appaiſer voſtre injuſte colere
Et depuis le moment que je ſçeus vous déplaire
Je ne fais que gemir, que répandre des pleurs
Et nourrir dans mon ſein d'inutiles douleurs ;
Je languiſſois ainſi loin de toute eſperance
En ployant ſous le faix de la perſeverance,
Quand un lâche depit voulut me ſecourir
Et faillit de me perdre au lieu de me guerir.
Ce noir fils du chagrin & de l'impatience
Eſtalla les ennuis de ma longue ſouffrance,
Et l'incroyable excés de voſtre cruauté,
Fit voir imprudemment à mon cœur irrité
Tous les autres Amans au milieu des delices
Et me figura ſeul accablé de ſupplices :
Il me fit remarquer mille & mille Bergers
D'un merite commun, inconſtans & legers,
Qui par un ſimple aveu de flâmes menſongeres
Avoient gagné les cœurs de leurs jeunes Bergeres
Et qui ne trouvant plus d'obſtacle à leurs deſirs
Couloient leur douce vie au milieu des plaiſirs.
L'indiſcret pourſuivit ſon ſtratagéme,
Et me fit auſſi-toſt reflêchir ſur moy-meſme,
Où ne voyant qu'amour & que ſincerité,
Que reſpect que tendreſſe & que fidelité
Qui de vous, belle Iris, pour toute recompenſe
N'ont eu que du mépris & de l'indifference,
Il me fit avoüer qu'entre les amoureux
J'eſtois

J'estois le plus fidele & le plus mal-heureux :
Me reprochant alors d'avoir peu de courage
De souffrir si long-temps un si sensible outrage,
Romps ces indignes fers, me dit cét emporté,
Et reprens pour jamais ta douce liberté,
Que desormais l'amour cesse d'estre ton maistre
Puisque l'Amour enfin n'est qu'un fourbe & qu'un traistre
Qui t'ayant par surprise engagé sous sa loy
Te manque de parole & te manque de Foy,
Pour secoüer son joug & braver sa puissance
Il ne faut que d'Iris eviter la presence,
Elle est toute sa force, & cét audacieux
N'est puissant que des traits qu'il prend dans ses beaux yeux :
Fuï les charmans appas dont ton ame est ravie,
Asseure en t'éloignant le repos de ta vie,
Et sçache que l'oubly suivy d'un fier mépris
Te vengera bien-tost de l'Amour & d'Iris.
Cét injuste dessein me parût legitime :
Et voila, belle Iris, où commence mon crime :
J'écoutay tellement le discours suborneur
Dont le dépit rebelle empoisonnoit mon cœur :
Je voulus vous quitter pour esteindre ma flâme,
Et le traistre à tel poinct sçeut aveugler mon ame :
Que je crûs loin de vous trouver quelques appas
Et pouvoir vivre heureux où vous ne seriez pas :
Ainsi donc pour guerir de mon ardeur cruelle
Je me laissay conduire à ce guide infidele :
Et d'un visage triste abandonnant ces lieux
Je tâche à divertir mon ame par les yeux.
Du bel Astre du jour la belle avant-courriere
Et sur un char d'opale entouré de rubis

Faiſoit éclater l'or de ſes riches habits,
Quand d'un pas incertain ſuivant ma réverie
Je me vis au milieu d'une longe prairie
Où brilloient à l'envie mille petites fleurs
Qui formoient un tapis de diverſes couleurs,
Un ruiſſeau s'égayant à la clarté nouvelle
Promenoit à l'entour ſon onde claire & belle,
Enrichiſſoit de joncs le rivage humecté,
Et ſembloit en ſon cours un ſerpent argenté
Qui montrant au Soleil ſes eſcailles ſuperbes
A replis ondoyans ſe gliſſoit ſur les herbes
Mille oyſeaux de plumage & de voir differents
Sur les rameaux fleuris des buiſſons odorans,
Faiſant un doux concert de leurs divers ramages
Salüoient la lumiere & luy rendoient hommages:
Mais helas, ces objets à mes yeux preſentez
Bien loin, aimable Iris, d'effacer vos beautez,
Vinrent par leurs attraits en rafraichir l'idée,
Que Malgré le dépit, mon ame avoit gardée:
Bien loin de rencontrer en ce charmant ſejour
Un azile à couvert des forces de l'Amour,
Je ne connûs que trop, admirant ſa puiſſance,
Que j'eſtois en des lieux de ſon obeïſſance;
Par tout où je j'ettois mes timides regards
Le cruel à mes yeux s'offroit de toutes parts;
Sur la molle prairie où Flore ſe retire,
Tantoſt il ſe joüoit avec le Zephire,
Tantoſt prés des oyſeaux il venoit s'arreſter,
Conduiſoit leur muſique & les faiſoit chanter,
Tantoſt agenoüillé ſur les rives de l'onde
Il aiguiſoit ſes traits vainqueurs de tout le monde;
Fuyons, criay-je alors, & nous ſauvons ailleurs,
L'A-

L'Amour eſt dans ces prez, l'Amour eſt ſous ces fleurs.
Sur un mont ſourcilleux & preſqu'inacceſſible
Par les rudes ſentiers d'une toute penible,
Fuyant de ces beaux lieux les dangereux appas,
Touſiours triſte & chagrin je conduiſois mes pas;
Au ſommet de ce mont un bois épais & ſombre,
Sous des rameaux touffus cachoit le frais & l'ombre,
Qui redoutans les traits du Dieu de la clarté
Dans cét azile obſcur trouvoient leur ſeureté,
La mouſſe parfumée & les herbes champeſtres
Qui croiſſoient à l'entour des cheſnes & des heſtres
Semblant en reverer la ſuperbe grandeur
Exhaloient à l'envy leur agreable odeur,
Au travers des haliers & des vertes fougeres
Extroient les Dains peureux & les Biches legeres,
Qui rentroient auſſi-toſt dans le bois le plus noir
Et que l'œil incertain ne faiſoit qu'entrevoir,
Je voulus m'arreſter preſſé de laſſitude
Et goûter le repos dans cette ſolitude;
Mais helas! je connus que pour les Amoureux
Encor plus que les prez le bois ſont dangereux,
Que l'ombre & le ſilence enflâme leur bleſſure
Et que le verd lambris d'une foreſt obſcure
Qui reſiſte aux ardeurs du bel aſtre du jour
N'eſt pas impénetrable à celles de l'Amour:
Je le vis le cruel qui dans ce lieu ſauvage
Avec ſon petit arc faiſoit plus de ravage
Que Diane n'en fait dans toutes les foreſts,
Rien qui ſe preſentaſt n'échappoit à ſes traits,
Les timides chevreuls, quoy qu'aiſlez par la crainte

En avoient ressenty l'inévitable atteinte,
Le Cerf bramoit sans cesse en son fort retiré,
D'un coup que dans son cœur l'Amour avoit tiré,
La Tourte desolée en plaignant son veuvage
Sur un triste rameau dépoüillé de feüillage
Par son chant langoureux exprimoit son tourment
Et remplissoit le bois d'un long gemissement :
Je ne sçay s'il me vit, mais au fonds de mon ame
Je sentis, belle Iris, descendre un trait de flame,
Qui reveillant en moy vostre doux souvenir
Fit à mon cœur blessé pousser un long soupir :
Je sors de la forest, & le long de la plaine
Je suis aveuglement le dépit qui m'entraine,
Je traverse des champs, des Isles, des deserts,
Des costeaux, des vallons, des fleuves & des mers,
Je passe en mille lieux pour soulager ma peine,
Mais de quelque costé que le depit me meine,
De mon cruel tourment je sens toujours les coups
Et ne puis m'éloigner de l'Amour, ny de vous.
Ces prez, ces bois, ces fleurs, dont la vive peinture
Pare agreablement le sein de la nature,
Ces monts imperieux, ces deserts écartez,
Ces fertiles vallons, ces superbes citez,
Ces verdoyans costeaux, ces jaunissantes plaines,
Ces fleuves orgueilleux, & ces claires fontaines,
D'un langage muët me disent tour à tour,
Il n'est rien qui ne cede au pouvoir de l'Amour;
Puis au fonds de mon cœur retraçant vostre image
A l'envy l'un de l'autre ils luy rendoient hommage,

Et disoient tour à tour en luy quittant le prix
Il n'est rien qui ne cede à la beauté d'Iris ;
Ainsi je reconnûs ma trop vaine entreprise
Et l'erreur dont mon ame avoit esté surprise ;
Ainsi je vis mon crime & j'en eus telle horreur
Que j'en pensay mourir de honte & de douleur :
Ainsi, cruelle Iris, je viens les yeux en larmes
Me jetter à vos pieds & vous rendre les armes :
Ainsi, malgré les maux que j'ay dêja soufferts,
Je viens triste & confus me remettre en vos fers,
Endurer les rigueurs de mon premier martyre,
Suivre vos dures loix, mourir sous vostre empire,
Et vous faire paroistre un cuisant repentir
D'avoir insolemment essayé d'en sortir.



A MADEMOISELLE DE SCUDERY,

Sur un Pigeon estranger qui venoit débaucher ses Pigeones.

VERS IRREGULIERS.

NE sçauriez-vous en paix posseder vos
Pigeones,
Et faut-il qu'à chaque moment
Vous voyez arriver à ces tendres mignones,
Ou la mort on l'enlevement ?

***

C'estoit assez que l'autre année,
La colere d'un chien contr'elles déchainée,
De vostre favorite eut causé le trépas,
Sans qu'apres un coup si funeste,
Un Pigeon qu'on ne connoit pas,
Vienne vous enlever le reste,

Quoy,

* * *

Quoy, cét oyſeau ſi doux vous a joüé ce tour ;
Luy qu'on croit la meſme innocence,
Et ſous une belle apparence,
Il cachoit l'humeur d'un Vautour !

* * *

Deſſous ſa blanche petitoye,
Il eut tant de malicé & de témerité,
Ha peut-eſtre qu'il s'eſt gaſté,
Avec quelques oyſeaux de proye !

* * *

Mais, Sapho, jugeons autrement,
Croyons le Pigeon moins coupable :
Il vit voſtre Pigeone & la vit fort aimable,
D'abord il devint ſon Amant ;
La Pigeone à ſon tour ne luy fut pas cruelle,
Elle bruſla pour luy d'un ardeur mutuëlle,
Et c'eſt de ſon conſentement,
Qu'il a fait cét enlevement.

* * *

Son action n'eſt pas un crime,
Sapho vous devez l'approuver,
Ce Pigeon ſçeut d'Amour cette belle maxime,
Que lors que par ſes ſoins on ne peut arriver,
A la poſſeſſion de l'objet qu'on eſtime,
Il n'eſt rien tel que d'enlever.

ELE-

ELEGIE.

ESclatez à la fin, cher ſecret de mon ame,
Qui ſous tant de reſpect renfermiez tant de flâme,
Alphiſe vous approuve, heureuſe paſſion,
Alphiſe vous permet moins de diſcretion.
O douce liberté de faire voir mes chaiſnes!
De combien de plaiſirs conſole-tu mes peines?
O non plus amitié, mais veritable amour,
Avec quels doux tranſports viens-tu paroiſtre au jour!
Ainſi le priſonnier qu'une dure juſtice,
Dans le plus noir cachot deſtinoit au ſupplice,
S'il revoit le Soleil croit ſortir des enfers,
Et ne ſent qu'à demy ſa priſon ny ſes fers.
Mais quel eſtrange effet de mon cruel martyre!
Vous l'écoutez, Alphiſe, & je ne puis le dire:
Adorable Beauté, non ce n'eſt point icy
Que vous verrez au vif ma peine & mon ſoucy:
Helas! des vers plaintifs & des tendres paroles,
Sont d'un cœur bien touché des marques trop frivoles;
Mais vous chercher par tout, ſuivre par tout vos pas,
Mourir en tous les lieux où l'on ne vous voit pas,
Ne vous voir point aſſez encore que l'on vous voye,
Prendre de vos regards ſa triſteſſe ou ſa joye,
Obſer-

Obſerver tout en vous, un clin d'œil, un ſouris,
A vos moindres bontez ne mettre point de prix,
Sentir vos déplaiſirs comme autant de ſupplices,
En tout ce qui vous plaiſt trouver mille delices,
A voſtre ſeul bon-heur borner tous ſes ſouhaits,
Alphiſe, c'eſt aimer, ou l'on n'aima jamais.
Injuſte à mon amour, Dieus, qui le pourroit croire!
Sans penſer à mon bien, je penſe à voſtre gloire,
Et j'accorde en moy-meſme avec eſtonnement
La tendreſſe d'un pere & l'ardeur d'un Amant:
Telle qu'eſt la vertu dans une ame ſublime,
A qui la moindre faute eſt un horrible crime,
Telle en Reyne abſoluë avec trop de rigueur
Domine voſtre image au milieu de mon cœur,
Là ne murmurent point ſous des loix ſi ſeveres,
Ny deſſeins inſolens, ny penſers témeraires,
Du moins dont l'inſolence & la témerité
Des eſprits les plus purs choque la pureté:
Porter mon nom celebre aux Nations eſtranges,
Pour meriter un jour l'honneur de vos loüanges,
Par cent actes fameux, par cent nobles travaux,
Me ſurpaſſer moy-meſme autant que mes rivaux,
Me voir entre les mains la ſupréme puiſſance
Pour donner aux vertus leur juſte recompenſe,
Pour honorer la voſtre, & faire qu'avec moy
L'Univers tout entier vécut ſous voſtre loy,
Mépriſer des treſors la baſſe idolatrie,
En combler mes amis, vivre pour ma Patrie,
Mourir enfin pour elle, & d'un deſtin plus doux,
Si le Ciel le vouloit, mourir auſſi pour vous,
Sont les moindres deſirs de mon ame inſenſée.

Vous le diray-je enfin, deuſſent mes ſentimens

Ne passer que pour fable aux vulgaires Amans,
Voicy de mon amour la preuve la plus grande,
Voicy de vos autels la moins indigne offrande,
Je vous connois, Alphise, & vous connois trop bien,
Vous ne bruslerez pas d'un feu comme le mien;
Mais si mon sort heureux me donnoit en partage
Du plus beau des mortels la taille & le visage,
Du grand Theodamas les rares qualitez,
Et l'art qui sçait gagner les belles libertez,
Les Dieux m'en sont témoins, je vous dirois Moy-mesme,
Gardez-vous de m'aimer autant que je vous aime,
Laissez un miserable à qui le Ciel jaloux
Envia le bon-heur de vivre auprés de vous,
Laissez-luy ses tourmens, sa mortelle souffrance,
Et ces douleurs sans fin d'une eternelle absence:
Vivez, vivez heureuse, & souffrez seulement
Qu'en vous aimant il vive, & meure en vous aimant.

Envoy d'un Bouquet.

ALlez, aimables fleurs, allez vers Celimene
Où voſtre heureux deſtin vous mene,
Deſtin trop charmant & trop doux,
Dont les Dieux vont eſtre jaloux.
Allez parer ſon ſein d'albaſtre,
Que j'adore & que j'idolatre :
Depeſchez, courez promptement,
Ne perdez pas un ſeul moment,
Peut-eſtre en arrivant jeunes, fraîches & belles,
Car Celimene vous veut telles,
De vos douces odeurs reſpectez ſa beauté,
Aſſeurez-là de ma fidelité,
Et luy conſacrez voſtre vie,
Quoy qu'elle ſoit bien courte, elle va faire envie
Et puis en attendant un glorieux trépas
Aupres de ſes divins appas,
Dites-luy quelquefois que j'en attens un autre ;
Helas moins heureux que le voſtre,
Car elle veut par ſes rigueurs,
Que loin de ſes beaux yeux je meure miſerable ;
Et vous prés ſa gorge adorable
Recevrez un trépas plein de mille douceurs.

O D E.

IRis, ma chere Compagne,
Abandonnez la campagne,
Qu'y faites-vous si long temps?
Les champs n'ont plus leur parure,
L'on n'y voit plus de verdure,
Revenez jusqu'au Printemps.



Les roses sont defleuries,
Les eaux sont dans les prairies,
Et dessus les arbrisseaux
De tous vos prochains boccages
L'on n'entend plus les ramages
De mille charmans oyseaux.



Ou si quelqu'un encor chante
Quelque chanson languissante,
C'est pour faire des adieux:
Iris, faites-en de mesme,
Et que mon amour extréme
Vous rameine dans ces lieux.



Quel plaisir pourrez vous prendre
Quand vous ne pourrez entendre
Leurs concerts & leurs doux chants?
Car de voir fanner les roses
Et voir mourir toutes choses
Sont des plaisirs peu touchans.



Là sans trouver de remede
La douceur de l'Esté cede
Aux rigueurs de la saison :
Icy l'on voit tout renaistre,
L'on void le Printemps paraistre
Sans sortir de ma maison.



Venez donc y faire éclore
Autant de roses que Floré
En fait naistre chaque jour,
Lors que tendrement soûpire
Pour elle le doux Zephire
Et luy conte son amour.



Il est vray, c'est en peinture,
Mais pour joindre la nature,
A ce bel art si charmant,
Iris, mon cœur renouvelle
Comme une saison nouvelle,
Pour vous aimer ardamment.

Comme

* * *

Comme pour estre fleuries
Les fleurettes des prairies
Attendent l'astre du jour ;
De mesme mes violettes,
Mes œillets, mes amourettes *
Attendent vostre retour.

* *Amourettes: fleurs.*

* * *

Quittez donc vostre campagne
Et laissez-y, ma Compagne,
L'Hyver, la pluye & les vents :
Nos danses, nos mascarades,
Nos concerts & nos ballades,
Valent bien les promenades
De la saison des Advents.



CHAN-

CHANSON.

AH! donnez-moy, Climene, ou la mort ou la vie.
Et prononcez l'Arrest de mon trepas:
Ou pour contenter mon envie,
Donnez à mon amour un aveu plein d'appas;
Cette cruelle incertitude
A quelque chose de si rude,
Que vous ne vous fâcherez pas,
Si dans ce moment je m'écrie,
Ah! donnez-moy: Climene, ou la mort ou la vie.



RUPTU

RUPTURE.

STANCES

Irreguliers.

ENfin je ſuis en liberté ;
J'ay briſé l'amoureuſe chaiſne ,
Où je languiſſois arreſté.
Les charmes d'Uranie , & toute ſa beauté ,
Ne ſont plus à mes yeux qu'une chimere vaine :
Sa douceur ny ſa cruauté
Ne font plus deſormais mon plaiſir ny ma peine.
Elle n'eſt plus ma ſouveraine :
Et dedans mon cœur revolté ,
Je ne reconnoy plus ny de Roy , ny de Reyne ,
Que moy ſeul , & ma volonté.

L'Amour n'eut jamais de ſupplice
Pour ceux qui vivent ſous ſes loix ,
Qu'il ne m'ait durant quelque mois
Fait endurer à ſon ſervice.
La longue abſence , & les Rivaux ,
La froide jalouſie , & ſes ſecrets bourreaux ,
M'ont

M'ont donné tous les jours mille tourmens nouveaux ;
Et depuis qu'on se plaint dans l'amoureux empire :
Qu'on y pleure & qu'on y soûpire,
Jamais au fort de son martyre
Amant ne souffrit tant de maux.

Cependant le plaisir d'aimer, & d'estre aimé ;
M'avoit si puissamment charmé,
Que souvent l'ardeur infinie ;
Dont je brullois pour Uranie,
Me faisoit demander aux Dieux
D'expirer un jour à ses yeux,
Apres l'avoir long-temps servie.
Dans cette sorte de trépas,
Je m'imaginois tant d'appas,
Que mon ame en estoit ravie ;
Et si j'eusse obtenu de perdre ainsi la vie ;
Jeusse estimé mon sort si glorieux,
Que je n'eusse pas crû devoir porter envie;
A celuy des Roys, ny des Dieux.

Mais je suis revenu de cette extravagance.
Et ce n'est plus dans la souffrance,
Dans la soûmission, & dans l'obeïssance,
Que je mets desormais ma gloire, & mon bonheur.
Quand l'Amour estoit mon vainqueur,
Quand il regnoit dedans mon cœur,
Avec toute sa violence,
Et qu'il y conservoit cette même puissance,
Qu'il eut en sa naissance,

Alors j'avois ces ſentimens,
Et je me picquois de conſtance,
Comme les heros des Romans.

Aujourd'huy j'ay plus de ſageſſe;
Je connoy quelle eſt la foibleſſe
D'un homme dans l'engagement,
Qui pleure, & ſoûpire ſans ceſſe,
Qui pour une Philis ſouffre eternellement
Quelque nouveau tourment,
Qui tantoſt craint ſon changement,
Et qu'un plus agreable Amant
N'aille ſurprendre ſa tendreſſe,
Tantoſt pour un éloignement,
De cinq ou ſix jours ſeulement,
S'afflige auſſi cruellement,
Que s'il devoit certainement,
Ne revoir jamais ſa Maitreſſe;
Et qui, ſoit que le jour ou finiſſe ou paroiſſe,
N'a jamais de repos, ny de ſoulagement.

J'ay languy pluſieurs mois dans un eſtat ſembla-
ble:
On dit que du Ciel rigoureux
C'eſt un arreſt irrevocable,
Que l'on ſoit une fois fortement amoureux;
Et que ny le ſot, ny le ſage,
Dans la Cour ny dans le village,
Ne ſçauroient éviter ce deſtin mal-heureux:
Mais j'ay fait mon apprentiſſage:
Et ſi jamais mon cœur s'engage,
A tenter un ſecond naufrage,
Puiſſe-t-il pour le port, au milieu de l'orage,
Ne former tous les jours que d'inutiles vœux!

Puiſſe

Puisse-t-il soûpirer long-temps pour le rivage,
Et ne l'obtenir point que l'âge,
Ne m'ait fait blanchir les cheveux.

Si celle à qui j'ay fait serment
De l'aimer eternellement,
Veut bien apres cela me croire,
Qu'elle change pareillement:
C'est l'avis le plus salutaire,
Que puisse charitablement
Luy donner defunt son Amant:
Sinon, qu'elle se plaigne ou d'elle seulement;
Ou du destin contraire,
Et que jamais elle n'espere,
Qu'apres estre sorty d'une meschante affaire;
Je m'y rengage sottement.

Ce n'est pas que d'un sot caprice,
Escoutant l'aveugle fureur,
Je veüille la bannir tout à fait de mon cœur;
Ou que j'aye assez d'injustice
Pour vouloir que l'autel où j'ay fait sacrifice;
Me soit desormais en horreur:
Au contraire, toute ma vie,
Je veux que le nom d'Uranie,
Me soit un nom doux & charmant;
Je veux, malgré son changement,
Garder tousjours pour elle une estime infinie;
Mais pour elle, ny Sylvie,
Pour Philis, ny pour Idalie,
Ny pour tant de beautez à qui l'on fait la Cour;
Il ne me prendra plus envie,
De passer jusques à l'Amour.

STANCES.

CHarmante cauſe de mes peines,
Dont le ſouvenir m'eſt ſi doux,
Je ne puis éloigné de vous
Ny rompre, ny ſouffrir mes chaiſnes,
Iris, veüillez les ſouſtenir,
Aimez un peu voſtre victoire,
Et n'abaiſſez pas voſtre gloire
Iuſques à me vouloir punir.

Quelquefois dans ma ſolitude
Conſolez mes aſpres douleurs,
Eſſuyez quelquefois mes pleurs,
Soulagez mon inquietude,
Au moins approuvez mon deſir:
Ainſi dans le mal qui me preſſe,
Si j'ay ſouvent de la triſteſſe,
I'auray quelquefois du plaiſir.

Depuis que vous eſtes abſente
Ie ne vois rien que d'ennuyeux,
Tout m'eſt funeſte dans ces lieux;
Ma vie eſt triſte & languiſſante,
Seul je ſonge à m'entretenir,
Avec voſtre agreable idée,
De moy ſi cherement gardée;
Quoy qu'en couſte le ſouvenir.

Seul

Seul, je rappelle en ma memoire
Les momens, les lieux & les jours
Où vos agreables discours.
Faisoient mon plaisir & ma gloire :
Iris, j'ay perdu ce bon-heur,
Que ne perdois-je aussi la vie,
Pourquoy me fustes-vous ravie,
Aimable objet de ma langueur ?

I'estois contant de ma fortune,
Elle consistoit à vous voir,
I'aimois sans le faire sçavoir
D'une passion non commune,
Vous m'entendiez bien soûpirer,
Ma bouche n'osoit vous le dire,
Mais helas ! quand le cœur soûpire,
N'est-ce pas bien se declarer ?

Si dans le malheur qui m'accable
Vous daignez approuver mon feu,
Si vous le souffrez tant soit peu
Mon bon-heur est incomparable,
Iris, je beniray mon sort,
Si dans ma passion extréme
Ie puis vous dire je vous aime,
Sans que vous me donniez la mort.

RESPONSE

Aux mesmes Stances retournées.

SI je suis cause de vos peines,
Que mon souvenir vous soit doux,
Encor que je sois loin de vous,
Ie veux que vous portiez vos chaisnes.
I'auray soin de les soustenir;
Ie veux bien aimer ma victoire
Et n'abaisseray pas ma gloire
Iusques à vouloir vous punir.

Souvent dans vostre solitude
Ie consoleray vos douleurs,
I'essuïray quelquefois vos pleurs;
Moderez vostre inquietude:
I'approuve assez vostre desir,
Ainsi dans le mal qui vous presse,
Si vous avez de la tristesse,
Ayez quelquefois du plaisir.

Si depuis que je suis absente,
Tous objets vous sont ennuyeux,
Vostre vie en quelqu'autres lieux
Sera moins triste & languissante:
Tandis pour vous entretenir
Ne cherchez rien que mon idée,
Et qu'elle soit de vous gardée
Par un eternel souvenir.

Rappellez en voſtre memoire
Les momens, les lieux & les jours
Où je faiſois par mes diſcours
Voſtre plaiſir & voſtre gloire :
Mais ayant perdu ce bon-heur,
C'eſt trop de perdre auſſi la vie :
Helas ! quand je vous fus ravie
Ie partageay voſtre douleur.

Quand vous borniez voſtre fortune
Au contentement de me voir,
C'eſtoit me faire aſſez ſçavoir
Voſtre paſſion non commune ;
Ie vous entendois ſoûpirer,
Voſtre bouche n'oſoit rien dire :
Mais alors que le cœur ſoûpire,
C'eſt aſſez bien ſe declarer.

Qu'aucun mal-heur ne vous accable
Puiſque j'approuve voſtre feu,
Si pour le ſouffrir tant ſoit peu
Voſtre joye eſt incomparable,
Tirſis, beniſſez voſtre ſort,
Aimez-moy d'une amour extréme ;
Dites-moy tousjours je vous aime,
Sans en apprehender la mort.

STANCES.

ENfin apres l'excez de mes peines cruelles,
J'ay triomphé de mes mal-heurs ;
Apres tant de tourmens & de douleurs mortelles,
Mon Iris a ſeiché mes pleurs.



Iris, qui de mes maux aimoit la violence,
Les augmentoit par ſa rigueur,
Et ne laiſſoit briller mon extréme conſtance
Que pour me couronner vainqueur.



Iamais gloire ne fût à ma gloire pareille,
Iamais on n'euſt un ſort ſi beau :
Car ma divine Iris, cette jeune merveille,
Me veut aimer juſqu'au tombeau.



Veüille le juſte Ciel de mon heureuſe vie
Prolonger l'agreable cours,
Et que tous mes rivaux voyent avec envie
Eſcouler mes plus heureux jours.

Auprés

***

Auprés de mon Iris que rien ne m'environne
Que les Amours & les plaiſirs,
Et que les doux tranſports où mon cœur s'abandonne
Surpaſſent toûsjours mes deſirs.

***

Ainſi, diſoit Tirſis, en penſant à la gloire
D'avoir d'Iris gagné le cœur;
Ainſi le ſouvenir d'une grande victoire
Occupe l'eſprit du vainqueur.



RONDEAU

impromptu

A MESDEMOISELLES DE * * * * *

Estant en une collation : par un de leurs Amis en une autre.

LEs cinq Enfans de ce repas,
Tous cinq blessez de vos appas,
Croyent pour achever le vostre
Qu'il y faudroit joindre le nostre,
Peut-estre n'y songez-vous pas.

Mais si vous faites quelque cas
De gens qui visent au fracas,
Appellez, sans en chercher d'autres,
Les cinq Enfans.

Et cela vous soit dit tout bas.
Vous trouveriez bien vos esbas
En recevant ces bons Apostres,
Qui loin de chanter patenostres,
Voudroient bien voir entre vos bras
Les cinq Enfans.

E G.

EGLOGUE

A MADAME

LA COMTESSE

DE *****

LE fortuné Tirſis ſur les rives de Seine,
Alloit ſouvent chanter ſon amoureuſe peine ;
Mais s'il y fût toûjours conduit par ſes ſoûpirs,
Il s'y ſentit enfin porté par ſes plaiſirs :
Sa fortune preſente & ſa douleur paſſée
Luy formoient des objets ſi doux à la penſée,
Que pour s'entretenir de ſes plus chers ſecrets,
Avec des confidens ainſi que luy diſcrets,
Il cherchoit les rochers, les bois, les ſolitudes
Qui furent les témoins de ſes inquietudes.
Ce Berger tranſporté de ſon ſort bien-heureux
Suivant le mouvement de ſon cœur amoureux
Se trouva dans le fonds d'une foreſt ſauvage,
Dont les feüillages vers & l'agreable ombrage
Retentiſſoient des chants de cent petits oyſeaux

Qui sembloient s'accorder au doux bruit des ruisseaux.
Ces beaux lieux ou l'on voit mille roses fleuries
Charmerent quelque temps ses douces réveries,
Puis se representant l'excez de son bon-heur,
Il profera ces mots pleins d'amour & d'ardeur:
J'aimois, vous le sçavez, la jeune Celimene,
Sans esperer de voir jamais finir ma peine,
Et quand de ses beaux yeux je me sentis charmer
Je fis tous mes plaisirs de la voir & l'aimer:
Ces beaux yeux mes vainqueurs, doux tyrans de mon ame,
Ces miracles d'amour, ces sources de ma flame
Firent sur moy l'essay de leur divin pouvoir,
Et blesserent mon cœur sans s'en appercevoir.
Mais comme le premier je reconnus ses charmes,
Je ressentis ses traits & luy rendis les armes:
Amour ce doux vainqueur qui nous force d'aimer
A sceu pour moy la vaincre & pour moy l'enflâmer.
Oüy mes chers confidens je vais cesser de craindre,
Vous ne m'entendrez plus soûpirer ny me plaindre
Et quand je quitteray le soin de nos hameaux
Pour venir en ces lieux enfler mes chalumeaux,
Vous entendrez chanter sur ma douce musette
De mes charmans plaisirs la tendre chansonnette,
Ma peine va finir par un destin plus doux,
Gardez bien mon secret, je ne le dis qu'à vous;
Celimene me croit digne de sa victoire,

Ce-

Celimene veut bien faire toute ma gloire,
Et de tant de Bergers qui sentoient sa rigueur,
Seul elle m'a choisi pour me donner son cœur,
Seul je possederay cette jeune merveille,
Dont la rare beauté n'eust jamais de pareille;
Vous qui sçeustes mes maux & mes tristes soûpirs,
Beaux deserts apprenez desormais mes plaisirs,
Escoutez les discours de ma belle Bergere,
I'estois pres d'elle assis sur la verte fougere
Luy contant mes tourmens & tout noyé de pleurs,
I'estois prés d'expirer de mes vives douleurs:
O, Berger trop heureux! sois constant, me dit-elle,
Ie vais recompenser ton amour si fidele,
Ie te donne mon cœur en est-ce assez Tirsis
Pour quitter tes chagrins & tes cruels soucis?
Songe que pour toy seul j'abandonne á leurs peines
Les Bergers plus parfaits de ces aimables plaines,
Ie ne te conte point l'indiscret Alidon,
Mais voy l'amour constant du charmant Loridon,
Regarde sa beauté, regarde son merite,
Pour toy je le méprise, & pour toy je le quitte:
Tout ce qu'il dit m'ennuye, & lors que je te voy
Mon cœur & mes desirs courent tousiours vers toy,
I'aime de ton esprit la tendresse infinie
Et j'aime de ta voix la douce melodie;
Quitte, Berger, cette morne langueur,
Puisque je vais quitter mon injuste rigueur,

Conſerve-moy ton cœur, ſois conſtant, ſois fidele,
Ie jure de t'aimer comme une tourterelle;
Aimons nous donc, Tirſis, mais aimons-nous touſiours,
Et faiſons voir qu'il eſt d'éternelles amours.
Ces diſcours ſi charmans, cét amour eux langage
De mes eſprits charmez m'empeſcherent l'uſage;
Ie ne pûs luy répondre, & les ſens enchantez,
Ie parûs inſenſible à ces rares bontez;
Mais ce fût toutefois donner à Celimene
De l'excez de ma joye une preuve certaine,
Et ce muet langage alors qu'on ſçait aimer
En explique bien plus qu'on n'en peut exprimer.
Vous à qui j'ay parlé des ſecrets de ma vie
Et des felicitez dont ma peine eſt ſuivie,
O vous qui n'entendez que plaintes & ſoûpirs,
Alors que mes rivaux tous brûlans de deſirs,
Viendront vous raconter leur peine & leur martyre,
Aimables confidens, gardez-vous de leur dire
Que ma belle Bergere a receu tous mes vœux,
Et que ce digne objet recompenſe mes feux;
Si toutefois la joye & l'extréme allegreſſe,
Peintes ſur mon viſage au lieu de la triſteſſe,
Si mon contentement ne leur découvre pas
Que Celimene enfin a conclu leur trepas:
Mais, quand pour leur donner quelque peu d'allegeance
Vous voudriez bien flatter leur extréme ſouffrance
Ces Bergers ſans eſpoir, ces Amans mal-heureux
Connoiſtront aſſez toſt leur deſtin rigoureux,
Alors

Alors que sous le frais de ce boccage sombre
Auprés de ma Bergere assis tous deux à l'ombre,
Ils me verront passer tant d'heureux & beaux jours
En nous entretenant de nos tendres amours.
Quelquefois nous serons au bord de la fontaine
Pendant que nos troupeaux iront parmy la plaine
Là je luy chanteray sur quelque joly son
De nos charmans plaisirs la nouvelle chanson,
Et de mille baisers que je voudrois luy rendre
Ie luy feray payer le plaisir de l'apprendre :
Ainsi s'écouleront nos plus heureux momens
Dans la douce langueur de mille embrassemens ;
Ainsi de nos jaloux malgré toute l'envie,
J'attens de Celimene une plus douce vie,
Et jamais des destins les soins officieux,
Ne firent d'un mortel le sort plus glorieux.
Amour, que tes plaisirs surpassent bien tes peines !
Qu'on supporte aisément le doux poids de tes chaisnes !
Quand apres ses tourmens, ses mortels déplaisirs,
D'un amoureux Berger tu combles les desirs,
Et vous, charmans oyseaux, hostes de ces boccages,
Qui vous plaignez d'amour par vos tristes ramages,
Vous devez esperer enfin un sort plus doux,
J'estois, vous le sçavez, plus mal-heureux que vous ?
Miracle de nos jours, Comtesse incomparable,
Beau sujet de mes vers dont l'esprit adorable
Juge si bien des airs les plus melodieux ;

Vous

Vous de qui les doux chants pourroient charmer
les Dieux,
Venez pour un moment ſous le frais de ce heſtre,
Entendre de Tirſis la muſette champeſtre,
Daignez voir un Berger au comble de ſes vœux,
Vous qui de vos Amans faites des mal-heureux?
Eſcoutez ſa chanſon elle eſt pour vous nouvelle,
Et vous n'en avez point fait chanter une telle,
On ne chante en tous lieux rien que voſtre ri-
gueur,
Mais Amour ſçaura bien vous trouver un vain-
queur,
Qui par ſes beaux concerts & ſa douce harmonie
Inſtruira l'Univers de ſa gloire infinie.

****

*****

***

*

L'UNE

L'UNE DES MAXIMES
d'Amour eſtenduë.

S'Il arrive dans vos abſences
Des ſujets d'éclairciſſement,
Amans faites vos diligences
Pour vous éclaircir promptement;
Mais quoy que vous puiſſiez librement vous écrire
N'eſperez pas trouver par là voſtre repos,
On s'explique fort mal, quoy que l'on puiſſe dire,
Et cela ne guerit qu'à demy de ſes maux :
Iris, il ſe faut voir & parler teſte à teſte,
Croyez-moy l'on s'entend bien mieux
Par le ſeul langage des yeux
Que par tout celuy qui nous reſte,
Et pour peu qu'on ajuſte à leurs charmans diſcours
Ou de bon traitement, ou bien quelque tendreſſe,
Et que pour le coupable Amour vient au ſecours,
Il eſt bien criminel ſi le courroux ne ceſſe.

DE-

DECLARATION *d'Amour.*

IL eſt vray, belle Iris, je vous aime, il eſt vray,
Et mon amour doit vivre autant que je vivray:
Si c'eſt vous offenſer, ſçachez que mon envie
Eſt de vous offenſer tout le temps de ma vie:
Si c'eſt crime d'aimer, je vous veux avertir,
Que je mourray plûtoſt que de m'en repentir:
Mais depuis quand l'Amour peut-il rendre coupable?
Et quel crime d'aimer ce que l'on trouve aimable?
Iris, au nom des Dieux ne nous plaignons de rien:
Vos yeux font leur devoir, & mon cœur fait le ſien:
Et s'il ſe peut trouver dans l'amoureux martyre
Du crime à le cauſer, & du crime à le dire,
Vous faites le premier en cauſant mon amour,
Je fais un ſecond crime en l'expoſant au jour,
Nous ſommes en cela criminels l'un & l'autre,
Conſentez à mon crime, & je conſens au voſtre,
Je pardonne à vos yeux de ce qu'ils m'ont bruſlé,
Pardonnez à mon cœur de ce qu'il a parlé.

A PHILIS INCREDULE.

JE me ſuis plaint, j'ay ſoûpiré ſans ceſſe ;
Mes yeux ont aſſez dit ma peine & mon tourment :
On m'a ſouvent ſurpris dans la foibleſſe,
Qui ne marque que trop un veritable Amant :
Mais dans cette langueur extréme,
Philis n'a jamáis crû, ny ne croit pas que j'aime.

Apprenez-moy ce qu'il faut que je faſſe,
Pour vous perſuader les maux que je reſſens :
Dois-je mourir, pour fondre voſtre glace,
Incredule beauté, de bon cœur j'y conſens :
Mon viſage en eſt déja bleſme :
Mais vous ne croirez pas, Philis, que je vous aime.

Si je voulois, pour ſoulager ma peine,
Obtenir par mes ſoins quelque douce faveur,
Vous auriez droit de faire l'inhumaine,
Et d'exercer ſur moy toute voſtre rigueur :
Mais je ne veux rien de vous-meſme,
Sinon que vous croyez, Philis, que je vous aime.

RETOUR

D'un Desespoir Amoureux.

LE Berger Tirsis
Ronge de soucis,
De voir sa Climene
Rire de sa peine,
Alla se percher
Sur un haut rocher,
Voulant finir son supplice
Dans un precipice ;
Mais songeant que ce saut
Estoit bien haut.
Et qu'on mouroit
Quand on voudroit ;
Et qu'on vivroit,
Tant qu'on pourroit ;
Quelque volage & legere
Que fust sa Bergere,
Il fit nargue à ses appas
Et revint au petit pas.

Les Rimeurs Sylvains
Des autres prochains,
Sur cette amourette,
Firent chansonnette,
Pensant que la mort
Eust finy son sort,

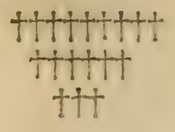
Mesme

Meſme l'injuſte Climene
En eſtoit plus vaine ;
Pendant que ce Berger,
Loin de tout danger,
Bien s'aſſûroit
Qu'il ne mourroit,
Mais qu'il vivroit
Tant qu'il pourroit,
Et revenant vers ſa belle
Il ſe mocqua d'elle,
Et les Sylvains eſtonnez
En eurent un pied de nez.



Sur un raccommodement.

DEpuis ce bien-heureux jour
Que l'aimable Celimene
Voulût en ma faveur faire ceder sa haine
Aux plus doux sentimens de tendresse & d'a-
-mour,
Cette charmante personne
Me dit à chaque moment,
Qu'estant apres ma faute & si douce & si bonne,
Je ne puis desormais estre infidele Amant.
Helas! puisque la bonte
Inspire la fermeté
Et rend un cœur plus fidele,
Pour s'assurer de moy jusqu'au monument,
Je luy veux conseiller à cette aimable belle,
D'augmenter à tel poinct un si doux traitement
Que je ne puisse estre inconstant pour elle.



Autre

Autre ſur le meſme ſujet.

REtirez-vous de moy, ſombre melancolie,
Qui depuis ſi long-temps tyranniſez mon cœur;
Laiſſez-y revenir le calme & la douceur,
Et ceſſez de troubler le repos de ma vie.

***

Et vous, tendres deſirs, plaiſirs charmans & doux,
Qui puſtes me quitter ainſi que Celimene,
Revenez, puis qu'enfin elle a banny ſa haine,
Et que ſon cœur pour moy deſarme ſon courroux.



A MM.

A MM. qui demandoit un Impromptu ſur ſon Agenda.

MADRIGAL.

QUand voux me commandez d'écrire
Des Vers deſſus voſtre Agenda,
Ma main tremble & mon cœur ſoûpire,
Devinez, belle Iris, ce que je vous veux dire,
Car je n'oſe le mettre là.



VERS

VERS IRREGULIERS.

MA letrre, on vous attend, dépeschez de partir;
Mais je veux bien vous avertir,
Avant de commencer cét aimable voyage,
Qu'on y fait quelquefois naufrage,
Il faut pour l'éviter
Dés ce soir au plutost vous faire empacqueter,
On vous fera coucher avecque des fâcheuses
Qui ne parlent que de procez,
Ou de longues complimenteuses,
Dont les civilitez vont tousiours à l'excez;
Mais à cela peut-on faire autre chose,
Que se tenir bien couverte & bien close?
Vous irez donc par des monts & des vaux;
Et finissant la troisiéme journée,
Si vous courez un peu la nuit
Vous descendrez à petit bruit,
Dans une plaine couronnée
De costeaux ombragez de feüillage & de fruit;
Ie sçay que pour aller plus viste,
Et ne faire aucun giste
Il eut falu s'adresser à l'Amour
On ne met qu'un moment quand il preste ses aîles,

Et meſme on s'en ſert fort quand on va chez les
belles:
Mais icy nous ferions aſſez mal noſtre cour,
Philis ne reçoit point de lettres qu'il preſente,
Arrivez donc plus tard & qu'elle ſoit contente;
Pour la trouver il n'eſt pas mal-aiſé,
Quoy que Philis ſoit un nom ſuppoſé,
Demandez toute la plus belle,
Dont la vertu pourtant égale la beauté,
Dont l'eſprit eſt plein de clarté;
Et ſi vous y trouvez de plus une fierté
Qui luy ſemble aſſez naturelle,
Ouvrez-luy voſtre cœur, je renponds que c'eſt
elle.

†††††††††
††††††
†††

VERS

VERS IRREGULIERS.

Sur un petit Sac brodé de la main de Madame du Plessis-Guenegaud, & donné à Madame du Vigean, tout remply de Vers nouveaux.

TRois Deesses dont la beauté
Fit une guerre si cruelle,
Sur un beau petit Sac, comme on me l'a conté.
Ont renouvellé leur querelle.

* * *

Pallas disoit, ce chef-d'œuvre est à moy,
On voit assez, comme je croy
Que j'en ay fait la broderie.
Iunon répond, c'est une raillerie,
Ce petit Sac est plein de grands tresors,
Riche au dedans, riche au dehors,
Laissez-le moy, témeraires Deesses,
C'est moy qui preside aux richesses.

* * *

Ouvrez, dit la belle Venus,
Ces tresors sont pour vous des tresors inconnus;
Des Madrigaux, des Chansons, des Fleurettes
Ce sont la de mes revenus,
Car je preside aux Amourettes.

* * *

Iris, dont les adroites mains,
Firent ce merveilleux ouvrage,
Escoûtant leur divers langage,
Leur dit, tous vos projets sont vains :
Aussi-tost les trois Immortels
Viennent l'environner,
La flatter & l'importuner,
Chacune la veut couronner,
Et toutefois pas une d'elles
Ne sçauroit plus que luy donner.

* * *

Taisez-vous, flateuses,
Aussi n'avancerez-vous rien,
Un cœur comme le sien
Se gagne-t-il par des promesses

* * *

Mais elle vous accordera,
Et chacune en sera contente ;
Voicy du petit Sac ce qu'elle ordonnera,
Vous cedez toutes trois à la divine Orante,
La divine Orante l'aura.

SUR DES

TABLETTES.

TEsmoin secret de mes desirs,
Agreable entretien de mes douces pensées,
Je veux te confier mes soins, & mes plaisirs,
Et te faire un recit de mes peines passées.

***

Quand je graveray dans ton sein,
Les charmes innocens de l'aimable Sylvie:
Seconde les efforts de ma tremblante main,
Et pour tant de beautez ne conçois point d'envie.

***

Mais apprens, & n'en doute pas,
Que par des traits bruslans d'une nouvelle flâme,
Sa grace, son Esprit, ses Ris, & ses Appas,
Sont beaucoup mieux gravez dans le fonds de mon ame.

Sur une Sangsuë qui estoit sur le sein de Sylvie.

QUel objet de courroux se presente à ma veuë !
Un insecte cruel, une noire sangsuë,
Picque un sein plus blanc que le Lis,
Don tous les traits sont accomplis,
Crois-tu bien te souler du sang de ma Sylvie ?
Sa blancheur te devroit destourner du dessein,
De luy picqueur le sein,
Si tu veux contenter ta mal-heureuse envie,
La peine suivra ton souhait ;
Car soudain tu perdras la vie,
Et tu n'auras succé que de goutes de lait.

A PHI-

A PHILIS

Regardant un Portrait.

D'Un regard r'adoucy, ſans trouble, & ſans nuage,
La Belle regardoit avec attachement;
D'un fidelle Portrait la grace & l'ornement:
Dont l'éclat rehauſſoit celuy de ſon viſage.

Elle admiroit touſiours un ſi parfait ouvrage,
Et ſembloit à mes yeux eſtre ſans mouvement,
Quand ſurpris tout à coup de ſon eſtonnement,
Je luy parle, & luy tiens à peu prés ce langage:

Quel ſujet entretient voſtre eſprit curieux?
Pourquoy ſur ce Portrait arreſtez-vous les yeux?
Le Peintre a-t-il rien fait qui ſoit inimitable?

Vos yeux, oüy vos beaux yeux ont bien plus de pouvoir,
Et le Portrait qu'ils font eſt bien plus admirable,
Quand vous vous regardez dedans voſtre miroir.

POUR

M. * * * * * *

Travaillant à ſon lit d'ouvrage avec tant d'attention qu'elle n'écoûtoit point ſon Amant.

MADRIGAL.

JOüiſſez, trop heureux ouvrage
Du cœur d'Iris, & ſans ombrage,
Occupez ſon eſprit & faites tous ſes ſoins,
J'eſpere avoir mon tour, & n'en faites pas moins,
Et malgré le mal qui me geſne,
Je ſens ce foible allegement,
Qu'eſtant en ce moment le témoin de ma peine,
Vous le ſerez un jour de mon contentement.

DECLARATION D'AMOUR.

ELEGIE.

CAliſte, je ſçay bien que je vay me deſtruire,
Et que ma paſſion trop portée à me nuire,
Faiſant ſur mon devoir ce témeraire effort,
Dans l'eſpoir de guerir, me conduit à la mort,
Qu'oſant vous declarer le mal qui me poſſede,
Ie vay chercher ma perte en cherchant du remede:
Mais deuſſay-je ſoudain expirer devant vous,
N'obtenir que mépris, que haine, & que courroux:
Et vous voir s'il ſe peut autant impitoyable,
Que je ſouhaitterois de vous voir favorable,
Il faut dans mon tourment, ou mourir, ou parler,
Puis-je cacher un feu, dont on me voit bruſler?
Ie vous aime, Caliſte, & j'oſe vous le dire;
C'eſt aſſez, ce me ſemble, exprimer mon martyre,
Puiſque l'aveuglement, qui m'oſte le reſpect
Vous defend de tenir cét aveu pour ſuſpect;
Auſſi dans mes douleurs eſperer me contraindre,
Eſperer me ravir la douceur de me plaindre,

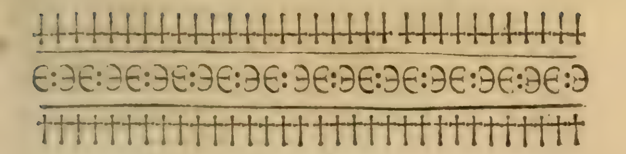
Assez, & trop long-temps je l'ay voulu tenter :
Mais qui n'espere rien, ne doit rien redouter.
Ce Tyran, qu'en mon cœur vos appas firent naistre,
Malgré ma resistance est devenu mon maistre :
En le voulant donter, luy-mesme m'a donté,
Et s'est rendu plus fort, plus j'avois resisté.
Depuis, de vos beaux yeux les puissantes amorces,
Tousiours dans ma foiblesse augmenterent leurs forces ;
Et voyant que mon cœur les vouloit seconder,
Enfin je succombay ne voulant pas ceder.
Caliste, dés ce temps je languis dans vos chaisnes,
Mes yeux incontinent vous conterent mes peines,
Et mes vives douleurs s'y peignirent si bien,
Qu'en vain vous me direz que vous n'en vistes rien.
Mais comme ma raison condamnant cette flâme,
N'avoit pas tout à fait abandonné mon ame,
D'abord je reprimay leur langage indiscret,
Et voulus les contraindre à garder le secret :
Et comme incessamment leur discours temeraire
Malgré tous mes efforts tâchoit de vous deplaire,
Pour les empescher j'aimay mieux me bannir ;
Ou plutoit dans la fuite avec eux me punir.
J'allay donc en des lieux à moy seul accessibles
Choisir pour soupirer des témoins insensibles :
Dans ces deserts affreux, au fort de mes tourmens,
Les Bois se sont émeus de mes gemissemens ;
Leurs

Leurs mornes Deitez quittant leurs solitudes
Ont daigné prendre part à mes inquietudes ;
Et mille fois Echo dans mon triste entretien
Pour soupirer mon mal a negligé le sien.
Mais je trouve qu'en fin ma peine est incurable ;
Que ce remede est rude, & bien peu profitable ;
Et je veux esperer, qu'il me sera plus doux,
Puisqu'il me faut mourir de mourir prés de vous.
Apres m'estre servy de mes plus fortes armes,
Que ma flâme n'a pû s'esteindre par mes larmes,
Ma raison m'abandonne, & mon cœur est contraint
De vous montrer le trait dont il se sent atteint.
Revoyez-le, Caliste, il revient pour vous dire,
Qu'il soupire pour vous, ou plûtost qu'il expire :
Dans sa rebellion, il veut l'audacieux,
Que ma bouche vous parle aussi-bien que mes yeux :
Vous l'avez écoutée apres son insolence,
Je mets en vos bontez mon unique esperance :
Car mon Esprit n'est point tellement dereglé,
Que je sçache bien que je suis aveuglé :
Que la Nature ingrate, & la Fortune avare
M'ont toujours regardé d'un œil triste, & barbare
Et ne m'ont point orné de ces rares tresors ;
Qui parent l'Esprit, & font aimer un corps.
Caliste cependant par une audace insigne,
J'ose brusler pour vous en estant si peu digne,
Mesme, le puis-je dire, en ma témerité
J'ose encore esperer de ma fidelité ;
Ma passion me flatte, & me veut faire croire,
Qu'on peut vous adorer sans ternir vostre gloire ;
Puisque mesme les Dieux du plus vil des mortels,

N'ont jamais dédaigné d'accepter les Autels.
Recevez donc les miens, & ſoyez aſſurée
Que vous ferez aſſez ſouffrant d'eſtre adorée :
C'eſt l'unique bonheur que je veux obtenir ;
Qu'ay-je dit, c'en eſt trop, vous me devez punir :
Mais ſi pour vous vanger, & pour me ſatisfaire
Vous ſouhaittez ſçavoir ce que vous devez faire ;
Declarez ſeulement, que vous ſouffrez mes feux:
Mon amour auſſi-toſt ſecondera vos vœux.
Dans l'attente de voir ma flame ſoulagée,
Je vay mourir de joye, & vous ſerez vangée :
Et moy je trouveray dans cét heureux moment
Mon unique bon-heur avec mon chaſtiment.



SUR



SUR LA VIOLENCE *D'UNE* PASSION.

ELEGIE.

JEune merveille, à qui mes destinées
Ont consacré mes plus belles années,
A qui malgré ma cruelle prison,
Malgré mes maux, & malgré ma raison,
Qui me fait voir ma perte manifeste,
J'en veux encor consacrer tout le reste,
Sans que jamais, ny rigueurs, ny mépris
Puissent m'oster le dessein que j'ay pris.

Beauté fatale au repos de ma vie
Si par vos yeux ma liberté ravie,
Ne vous couta qu'un ſeul de leurs regards.
Et ſi depuis, bravant tous les hazards
Que j'ay preveus dans mon ſort deplorable
J'ay mieux aimé me rendre miſerable,
Et vous aimant ſouffrir mille trépas,
Que vivre heureux, & ne vous aimer pas.
Par tant de maux, de tourmens, & de peines,
Si conſtamment ſoufferts dedans vos chaiſnes,
Preſtez l'oreille à ma mourante voix :
Si vous voulez pour cette ſeule fois.
Mais pour m'aider à plaindre de mon martyre
Laſchez un peu mes fers que je reſpire :
Las ; que vous ſert de vouloir que mon cœur
Soit accablé deſſous leur peſanteur ?
A-t-il conceu quelque penſer rebelle,
Ou fait deſſein de vous eſtre infidelle ?
Dans la rigueur des maux que j'ay ſoufferts
Ay-je par fois murmuré dans vos fers :
A quel deſſein ces chaiſnes differentes
Que tant de nœuds encor plus preſſantes !
Si quelquefois j'oſe les repouſſer,
C'eſt pour me plaindre, & non pour les forcer.
Je n'ay jamais haï ma ſervitude,
Meſme au plus fort de mon inquietude,
Je ne dis point qu'elle me fait mourir ;
Mais je me plains qu'on ne la peut ſouffrir :
Qu'à voſtre gré mon mal ſoit incurable ;
Qu'il ſoit mortel : mais qu'il ſoit ſupportable.
Certes vos yeux tout clair-voyans qu'ils ſont,
Pardonnez-moy, ne ſçavent ce qu'ils font :
Qui ne diroit à me voir tout de flame

Que leurs regards n'en veulent qu'à mon ame :
Que n'a pas fait Amour pour m'enflâmer ?
Et qu'ay-je fait pour ne vous pas aimer ?
Ay-je offensé par trop de resistance
De vos attraits la divine puissance ?
Ay-je jamais permis à ma raison
De me parler de rompre ma prison ?
De remontrer à mon ame egarée,
Que je courois à ma perte asseurée ?
Que le plaisir, que l'on prend à vous voir
Ne produit rien qu'un mortel desespoir :
Que je devois un peu mieux me connoistre
Encor qu'Amour se fut rendu mon maistre ;
Et qu'il falloit pour m'en laisser charmer
Songer du moins si vous pouviez m'aimer :
Dans mon mal-heur helas ! tout au contraire
Je ne songeois qu'à tâcher de m'y plaire :
D'un si beau feu me regardant brusler,
Je n'aspirois à rien qu'à m'aveugler.
Je me disois qu'Amour a de coustume
D'entremesler ses plaisirs d'amertume :
Je me disois, que pour vous acquerir
Mesmes un Dieu ne pouvoit trop souffrir :
Fermant les yeux aux bords des precipices,
Je n'y pensois rien voir que des delices :
Mesmes sentant qu'ils estoient sous mes pas,
Je me disois que je n'y courois pas.
Mais vous ayant enfin rendu les armes
Ne puis-je avoir de tréve avec vos charmes :
Non, non, il reste à leur puissant effort
De m'oüir plaindre, & me donner la mort.
Peut-estre encor jugeant mal du silence
Qui de mes maux accroist la violence,
Vous ignorez qu'on peut languir, brusler,
Souffrir

Souſtrir la mort, & jamais n'en parler:
Mais qui peut mieux exprimer mon martyre,
Que le travail de ne le pouvoir dire?
Eſt-il des cris, & des gemiſſemens,
Qui parlent mieux que mes propres tourmens?
Quelque tranſports que l'Amour nous inſpire,
Aſſez s'en plaint qui ſait voir qu'il expire.
Pour l'obſerver, faites envers vos yeux
Que j'aime moins, & je parleray mieux.
Je n'en veux point une marque meilleure,
Vous le pouvez éprouver à toute heure:
Dans mes Rivaux j'en ay mille temoins,
S'ils parlent mieux, ils vous aiment bien moins:
Vous le verrez par noſtre patience;
Mais que m'en doit ſervir l'experience?
Vous l'avoürez, mais, las! que cét aveu
Me coûte cher, & me ſervira peu!
Avant ce temps mon trépas qui s'avance
M'aura ravy le prix de ma conſtance:
Et pour tout fruit, quand vous l'admirerez
Avec la leur vous la comparerez.
Helas! du moins, en ſongeant à ma perte
Souvenez-vous que vous l'avez ſoufferte.
Mais qu'ay-je dit! que c'eſt mal diſcourir:
Si voſtre but eſt de me voir mourir.
Trop belle Iris, ce que je puis vous dire,
Eſt que je croy ſans ceſſe que j'expire,
Que le trépas, qu'à toute heure j'attens
Rendra bien-toſt tous vos deſirs contens,
Et qu'en en mon ſort j'aime aſſez peu la vie
Pour contenter aiſément voſtre envie.
A voſtre gré diſpoſez de mes jours,
Je vous en veux conſacrer tout le cours:
Affligez-moy par des rigueurs nouvelles;

Brûlez

Brûlez mon cœur de flames plus cruelles:
De tous vos traits ne percez que mon ſein,
Mais pour le moins ayez-en le deſſein;
Ne ſouffrez pas que ma fin mal-heureuſe,
(Mais que ma foy rendra ſi glorieuſe)
Soit purement l'ouvrage du hazard,
Sans que vos yeux y prennent quelque part,
N'abaiſſez point vous-meſme voſtre gloire,
Aimez mes maux, aimez voſtre victoire:
Et pour l'honneur de vos yeux ſeulement,
Aimez l'Amour, ſi vous n'aimez l'Amant;
Aimez mon feu pour l'amour de vous-meſme,
Prenez plaiſir à voir qu'il eſt extrême;
Et qu'ayant pris naiſſance de vos coups
Il eſt ſans doute auſſi parfait que vous:
Ainſi mon mal me ſeroit ſuportable,
Et vous plaiſant à me voir miſerable,
Je vous ferois avoir par mes ſoupirs
Souvent dequoy contenter vos deſirs,
Mais vos beaux yeux ont mon ame bleſſée
Sans en avoir peut-eſtre eu la penſée:
Ah! dites-moy, ſi c'eſt trop ſouhaitter,
Laiſſez-moy libre, ou vüeillez m'arreſter:
Ou ſeulement preſſez-moy d'une chaiſne
Sous qui mon cœur puiſſe plaindre ſa peine,
Vous me verriez mes fers idolaſtrer
Si ſous leur poids je pouvois ſoûpirer.
Sans ſouhaiter jamais qu'on m'en délivre
J'y veux mourir, pourveu qu'on puiſſe y vivre:
Car, ô beaux yeux! ſoyez cruels ou doux,
Je ne voy rien de ſi charmant que vous.
De mille maux perſecutez mon ame,
Elle ne peut bruſler d'une autre flame:
Et j'aime mieux m'en laiſſer conſumer

Que

Que d'essayer de ne vous plus aimer.
Contre mon gré, contre le vostre mesme,
Il faut, beaux yeux, il faut que je vous aime :
Assez souvent je veux m'en repentir,
Mais plus souvent il y faut consentir :
C'est mon destin, & quoy qu'il en arrive,
Triste ou content il faut que je le suive.



A UNE

A UNE DAME

Qui demandoit

DES VERS

Pour une autre qu'elle galantisoit comme sa Maistresse.

ELEGIE.

PAr quelle authorité faudra-t-il, que sans cesse
Ie vante dans mes Vers vostre belle Duchesse:
Et tâche de fléchir ce superbe vainqueur
Dont le merité heureux vous trouve sans rigueur?
Parce que vostre cœur depuis trois jours soûpire,
Croyez-vous que le mien n'ait plus rien à vous dire?
Suis-je libre depuis qu'elle a sçeu vous charmer;
Parce que vous aymez, ay-je cessé d'aimer,
Et guery de vos traits, insensible à tous autres
N'ay-

N'ay-je plus d'autres maux à plaindre que les
vostres ?
Ah ! ne souffray-je point encore assez de mal,
Sans que je me tourmente à me faire un Rival :
Si c'est pour m'éprouver, l'épreuve en est bizarre:
Si c'est par fantaisie, au moins est-elle rare,
De vouloir me contraindre à flater le vainqueur,
Qui peut-estre à mes vœux dérobe vostre cœur.
Mon ame toutefois, soit coustume, ou caprice,
Aime mieux obeïr & se faire injustice :
Vostre cœur le souhaite, & le mien plein d'ennuy
A beau dire qu'il est aussi pressé que luy :
Pour obliger vos vœux, vos soins, & vos services,
Je veux qu'il fasse tréve à ses propres supplices !
Et par quelle raison en seroit-il jaloux !
Tousiours ce ne sera, que soûpirer pour vous :
Sans ce terme trompeur, il n'est rien qu'il ne
fasse :
Mais las ! si son travail vous obtient quelque
grace
Pour prix de tant de zele, & de tant de ferveur,
Que vous disposez-vous de faire en sa faveur ?
Ce qu'il faut que pour vous je fasse auprés d'une
autre
Vous pouvez pour mon cœur le faire auprés du
vostre :
Pour luy, dites un mot, & soudain vous verrez
Que j'en diray pour vous plus que vous ne vou-
drez.
Mais sans considerer ce que je me propose
Ma passion me fait promettre toute chose :
Mon amour tout gagné consent à se trahir :
Mais helas ! en ce poinct comment vous obeir ?
Pour vanter la beauté, qui captive vostre ame,

Je diray que ſes yeux ſont tous remplis de flame;
Qu'Amour y prend les traits dont il fait tout charmer,
Et qu'un glaçon prés d'eux ſe verroit enflamer.
De ſon divin Eſprit je loüeray la juſteſſe,
L'agrément, la preſence, & la delicateſſe,
Son courage obligeant, ſon naturel heureux,
Son jugement ſolide, & ſon cœur genereux,
Sa converſation douce, honneſte, & galante,
Son humeur agreable, égale & complaiſante,
Son procedé civil, & ſa noble fierte,
Sa candeur, ſon adreſſe, & ſa grande bontê:
Puis je loüerois encore une bouche adorable
Et d'un corps ſi parfait la grace incomparable:
Tant de charmes vainqueurs, & tant d'attraits ſi doux:
Mais où les trouve-t-on ſi ce n'eſtoit en vous;
Et qui ne verroit bien que dans cette avanture
J'aurois ſans y penſer tiré voſtre peinture:
Et s'il me fait enſuite exprimer le tourment
Que cauſe en voſtre eſprit un objet ſi charmant:
Si je luy veux parler d'un amour veritable,
Qu'ait fait naiſtre un ſujet infiniment aimable,
D'un deſir allumé par des appas puiſſans,
Nourry par la raiſon, augmenté par les ſens?
D'une ſoûmiſſion, & d'un reſpect extreme
Pour la perſonne aimée, & pour tout ce qu'elle aime,
D'un abandonnement de ſon propre intereſt
Pour ſe ſacrifier à tout ce qu'il luy plaiſt:
Et ſi je veux enfin exprimer mon martyre
Qui n'eut jamais d'exemple en l'amoureux Empire,
Une conſtance rare, une eternelle foy,

Qui

Qui ne connoiſtra bien que je parle pour moy?
Mon cœur accouſtumé de languir dans vos chaînes
Au lieu de voſtre mal ſoûpireroit ſes peines,
Et ſe plaignant alors deſſus un ton trop haut
Feroit voir de l'amour plus qu'il ne vous en faut.
En vain donc mon amour vous promet toute choſe,
Je ne vous puis ſervir, mais vous en eſtes cauſe:
Dans l'eſtat où m'ont mis vos injuſtes rigueurs
Je ne puis ſoûpirer de legeres langueurs.
Afin que vos amours s'accommodent aux nôtres,
Diminuez mes maux, ou redoublez les voſtres:
Ainſi par un commerce agreable entre nous,
Ce que je vous diray pourra ſervir pour vous.



A UNE



A UNE DAME QUI AIMOIT UN VIEILLARD.

EPISTRE GALANTE.

PHilis, de tant d'Amans qui ſont ſous voſtre Empire,
N'aurez-vous eu le choix, que pour prendre le pire?
Vous verray-je touſiours preferer à mes ſoins
Les vieux ans de celuy que je craignois le moins?
Et ſur tous mes Rivaux luy donner l'avantage;
Parce que le plus vieux doit eſtre le plus ſage,
Outre que la Sageſſe eſt de ces qualitez,
De qui font peu d'eſtat maintes rares beautez;
Cette Vertu qui ſert dans les grandes affaires
N'eſt pas eſſentielle aux amoureux myſteres.
Si l'Age nous apporte un don ſi precieux,
Il en oſte à l'Amour qui luy ſervent bien mieux:
Et c'eſt en ce ſujet, qu'aux ames fortunées:
La valeur n'attend pas le nombre des années.
Par ce libre diſcours, peut-eſtre croirez-vous
Qu'a-

Qu'animé de dépit je vous parle en jaloux ?
Ie ne sçay pas, Philis, ce qu'il en peut paraistre,
Mais je sçay bien, qu'au moins je ne devrois pas l'estre :
Et je maintiens, s'il faut, que ce soit un des deux,
Que c'est aux soixante ans, plûtost qu'aux vingt & deux ;
Car enfin quelque soin qu'il prenne pour vous plaire,
Ses rides en defont plus qu'il n'en sçauroit faire
Et quoy qu'il puisse dire au mépris de ma foy,
La Nature & ses Loix vous parleront pour moy.
Es sans vous declarer ingrate & criminelle,
Vous ne pouvez, Philis, vous declarer contr'elle,
Apres les ornemens, les graces, les bien-faits,
Et les rares presens, que sa main vous a faits.
L'écouter, c'est commettre un inceste en fleurette ;
Car que vous peut conter sa vieillesse coquette,
Que ces mesmes propos, dont durant ses beaux jours,
Peut-estre à vostre Ayeule il contoit ses amours ?
Que vous peut-il offrir, qui convienne à vos charmes,
N'ayant que de vieux soins, & que de vieilles larmes,
Que des respects ternis, que des soûpirs passez ;
Et qui pis est pour luy, que des desirs cassez.
Ah ! considerez mieux le tort que vous vous faites,
Il lira vos Poulets avecque des Lunettes :
Et ne voyez vous pas, que déja ses vieux ans
A sa prudence mesme ont fait perdre le sens :

Peut-il

Peut-il mieux radotter, que montrer qu'il espere
Vous aimer but à but, comme je pourrois faire,
Passe encor, s'il tâchoit par de riches presens,
Par des dons excessifs, solides, & presens,
De vous faire trouver dans sa riche vieillesse
Ce qu'on ne trouve guere avec de la jeunesse:
Je demeure d'accord, que ce seroit en vain,
Mais je condamnerois un peu moins son dessein;
Car vostre sexe, enfin, n'est pas si difficile,
Qu'il n'en soit dans la Cour, qu'il n'en soit dans la Ville,
Qui sçauroient, entre un nombre infiny de chalans,
De sa Galanterie acheter des Galans,
Et changer les Bijoux d'un Vieillard incommode,
A d'autres qui pourroient estre plus à la mode.
Mais c'est tout autre chose; il aime, il a du bien,
Il peut, & doit donner, mais il ne donne rien:
Et quand vostre dessein ne seroit pas tout autre,
Son avarice peut me vanger de la vostre.
Je sçay que vostre cœur est grand, & genereux;
Mais tout cela se dit d'un Vieillard amoureux.
Tousiours la raillerie en ces sujets s'exerce,
Et l'on rit des motifs d'un semblable commerce.
Aveugle qu'est l'Amour, on presume aujourd'huy
Qu'il aime la Fortune aveugle comme luy?
Et qu'en ces derniers temps, sujet à l'avarice
Du monde vieillissant il contracte le vice.
De moy, j'en sçauray bien juger plus sainement;
Mais tous n'en auront pas un mesme sentiment:
Hors ce seul déplaisir, je n'ay rien qui me touche.
Ma passion se leve, & la sienne se couche.

Comblez-le de faveurs, pourquoy m'en émouvoir?
Il m'en laissera plus qu'il n'en peut recevoir,
Et je puis mieux que luy trouver autre avanture:
Mais pour vous témoigner qu'en cette conjoncture,
Vostre seul interest me fait parler ainsi,
Ne m'aimez point, Philis, à quarante ans d'icy.



SUR

SUR LA MORT DE MONSIEUR DE GUISE.

SONNET.

SAns fléche, & sans carquois, sans arc, & sans flambeau,
Amour tout en désordre & Bellone enchaisnée,
Accusent hautement l'aveugle destinée,
Et pousse de longs cris auprés d'un grand tombeau.

Là Venus Uranie, pleure & se fond en eau,
Et la France à ses pieds de cyprés couronnée.
S'arrache les cheveux comme une forcenée,
De perdre en un matin ce qu'elle a de plus beau.

Le Grand de Guise est mort & cette Ame si belle
Des Princes le miroir, & des Rois le modelle
Ne regne plus icy, elle est dedans les Cieux.

Ce Heros plein d'honneur ennuyé de la terre,
Chargé de mille exploits & de paix & de guerre,
Tient à present son rang dans le nombre des Dieux.

A MADAME

LA MARQUISE

DE * * * * *

SONNET.

Je ne voulois jamais aimer ſans eſperance,
Et j'en fis un diſcours un peu preſomptueux,
Je confeſſe à preſent d'un cœur reſpectueux,
Que de voſtre beauté j'ignorois la puiſſance.

Philis, dés le moment de voſtre connoiſſance,
Il eſt vray qu'auſſi-toſt je devins amoureux,
Mais je creus que mes fers me rendoient trop heureux,
Et que je vous devois ſervir ſans recompenſe.

Autrefois je ſuivis les meſmes ſentimens
Que ſuivent aujourd'huy preſque tous les Amans,
Qui ſe trouvent épris des beautez ordinaires :

Mais dés que je le fus de vos divins appas,
Je renonçay, Philis, aux deſirs témeraires,
Et je n'eus plus d'eſpoir que celuy du trepas.

Sur le Recouvrement d'un Saphir.

JE ſuis plus content qu'un Roy,
Mon Saphir, je te revoy,
Malgré la main criminelle
Qui te ſepara de moy ;
Mais une main plus cruelle
M'a ravy je ne ſçay quoy,
Qui, bien que je le rappelle,
Ne revient pas comme toy.

C'eſt mon cœur qu'on me vola,
Ou plûtoſt qui s'envola,
Entre les mains de Sylvie,
Et depuis qu'il s'en alla
Il fit une eſtrange vie,
Il trembla, gela, bruſla,
Sans jamais avoir envie
De ſe retirer de là.

Qu'il y demeure pourtant,
Je ne m'en tourmente guere,
Le cœur qu'on eſtime tant
Et qu'on croit ſi neceſſaire,
(Ainſi que l'argent comptant
N'eſt fait que pour s'en defaire)
Ne nous ſert qu'en nous quittant.

SONNET.

A MADAME

DE ******

Sur de la Gaze à masquer qu'on avoit oublié à envoyer.

QUoy donc vous estes en colere!
Pour de la gaze seulement:
On doit pardonner aisément,
Lors que la faute est si legere.

Philis, mon amour est sincere,
Et je suis si fidele Amant,
Que manquant au déguisement
Ie ne croyois pas vous déplaire.

Puisque les Rois ont fait la Paix,
Cette Deesse desormais
Doit estre par tout adorée:

Et je vous démande à genoux,
Que nous la fassions entre nous,
Quand mesme elle seroit fourée.

ELE-

ELEGIE.

LA Nuit ſe retiroit, & l'Aurore à ſon tour
Preparoit en naiſſant la pompe d'un beau jour ;
Les Cieux en blanchiſſoient, & leur lumiere ſombre
Tenoit également & du jour & de l'ombre,
Quand l'Amoureux Alcante accablé de langueur
Par mille ardens deſirs augmentoit ſa douleur,
Ses yeux preſque mourans & ſon viſage bleſme
L'avoient déja rendu different de luy-meſme,
Et ſon cœur affligé de mille ennuis ſecrets
Soûpiroit ſa diſgrace & formoit ſes regrets.
D'un cruel intereſt, victime infortunée,
Dois-je encor en ces lieux traiſner ma deſtinée ?
Quel funeſte devoir exerçant ſa rigueur
M'arrache à mes plaiſirs, me ravit mon bonheur ?
Separé de moy-meſme, éloigné d'Iſidore,
Ie ſens croiſtre l'ardeur du féu qui me devore,
Ma peine à tout moment redouble ſes efforts,
Et ſans pouvoir mourir j'endure mille morts.
Ha c'eſt trop differer, retournóns auprés d'elle,
Courons ſans conſulter ou l'Amour nous appelle,
Allons malgré les loix de mon ſort rigoureux,
Contenter dans ſes bras nos deſirs amoureux,
Déja d'un doux eſpoir mon ame poſſedée
De nos plaiſirs paſſez ſe retrace l'idée,

Deja je m'imagine embraſſer ce beau corps,
Où les Dieux ont uny leurs plus rares treſors :
Fidele ſouvenir, favorable memoire,
Icy dépignez-moy ſes beautez & ma gloire,
Nos plus ſecrets plaiſirs, nos doux embraſſe-
mens,
Nos baiſers, nos tranſports, & nos raviſſemens,
Dans ces heureuſes nuits nos charmantes tendreſ-
ſes
Sollicitent nos ſens aux dernieres careſſes,
Une nouvelle ardeur r'anime nos deſirs,
Et nos cœurs enflammez commencent leurs de-
ſirs.
Sans bruit, à la faveur de l'ombre & du ſilence,
Mon amour emporté juſqu'à la violence,
S'empreſſe à recevoir des baiſers precieux,
Il en prend ſur ſa bouche, il en prend ſur ſes
yeux,
Ses yeux dans ce moment cachent ſous leurs pau-
pieres
Leur éclat redoutable & leur vive lumiere,
Tous deux ſont humectez d'une aimable liqueur
Qui meſle avec leur feux ſon humide chaleur :
Je gouſte cent plaiſirs, & mes mains careſſantes
Touchent en liberté mille beautez charmantes,
Sur cét amas de lys elles font mille tours,
Et de cent petits jeux provoquent nos amours :
Cependant Iſidore auſſi douce que belle,
Cultive avec grand ſoin noſtre ardeur mutuelle,
Ses doux embraſſemens, pour repondre à mes
feux,
Secondent, ou plûtoſt, devancent tous mes
vœux ;
Enfin, dit-elle, enfin, contentons noſtre envie,
Et

Et cedons aux tranſports dont noſtre ame eſt ravie :
Helas ! qu'attendons-nous ! Alcante, embraſſe-moy ;
Viens mourir dans mes bras, je m'abandonne à toy,
Quel doute, ou quel reſpect, tient ton ame en balance ?
Quand tout pour nos plaiſirs ſemble d'intelligence,
A cét heureux moment l'Amour nous a conduit,
Mon aimable vainqueur, profitons de la nuit.

A MADAME

LA COMTESSE

DE LA SUZE.

MADRIGAL.

NUl de tous les mortels ne la peut égaler ;
Le Maiſtre des neuf Sœurs ne ſeroit pas ſon Maiſtre,
Pour faire des captifs elle n'a qu'à paroiſtre,
Et pour faire des Vers elle n'a qu'à parler.

FIN.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy, donné à Paris le 12. Iuin 1663. Signé, Par le Roy en son Conseil, LE MARECHAL. Il est permis à GABRIEL QUINET, Marchand Libraire, de faire imprimer *un Recüeil de plusieurs Pieces, en un ou plusieurs volumes, tant en Prose qu'en Vers, de divers Autheurs*, pendant sept années; & deffences sont faites à tous autres de l'imprimer, vendre, & debiter d'autre impression que de celle de l'Exposant, à peine de mil livres d'amande, de tous dépens, dommages & interests, comme il est plus au long porté par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Marchands Libraires de cette Ville, suivant & conformement à l'Arrest de la Cour de Parlement du 8. Avril 1653. *& aux charges portées par le present Privilege. Fait à Paris ce* 30. *jour de Iuin* 1663. Signé, I. DUBRAY, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la troisiéme fois, le 2. jour de Ianvier 1668.

SECONDE PARTIE
DU RECUEIL
DE PIECES
GALANTES,

En Prose & en Vers

DE MADAME LA COMTESSE

DE LA SUSE,

& d'une au tre Dame.

Comme aussi de plusieurs & differens Autheurs.

ELEGIE.

HA! qu'il est dangereux quand on a bien aimé
De revoir les beaux yeux qui nous avoient charmé,
Et que dans cet estat la forte simpathie
Rallume promptement une flâme amortie,
Qu'avec peu de succez nostre foible raison
Nous fait voir les rigueurs d'une ancienne prison,
Et qu'il est doux d'entrer dans une servitude
Dont nos cœurs avoient fait une longue habitude:
Phenice, vous sçavez que ce cœur autrefois
Malgré vostre rigueur fût soûmis à vos Loix,
Qu'en voyant vos beautez je ne pûs me deffendre
De concevoir pour vous une amitié bien tendre,
Que j'adoray dés lors tous vos divins appas,
Et que vostre mépris ne me rebuta pas,
Je trouvay les moyens de vous faire paroistre
Un feu que vostre cœur ne vouloit pas connoistre,
Et ma Muse discrette en le disant pour moy
Par mille doux sermens vous engagea ma foy;
C'est tout ce qu'elle fait, car vostre indifference
Ne me flatta jamais de la moindre esperance,
Et je vous vis alors abandonner la Cour
Sans avoir seulement approuvé mon amour;
Vous partites, Phenice, & laissâtes mon ame
Avec l'impression de sa nouvelle flâme:
L'hyver a du depuis eu trois fois ses glaçons

L'esté s'est couronné de ses blondes moissons,
Et depuis ce temps-là le grand flambeau du monde
A trois fois achevé sa course vagabonde,
Et j'ay tousiours senty regner dedans mon cœur
Cette mesme tendresse & cette mesme ardeur ;
Il est vray que ce cœur quelquefois infidelle
A porté ses desirs à quelque amour nouvelle,
Qu'il s'est laissé soûmettre à la brune Cloris
Que de la blonde Aminte il fût long-temps épris,
Et qu'il ne pût un jour deffendre sa franchise
De la charmante humeur de l'aimable Belise,
Mais, Phenice, l'éclat de toute leur beauté
N'a point entierement soûmis ma liberté,
Tousiours dedans mon cœur vostre puissante idée
Malgré tous leurs appas s'est trop bien conservée,
Et lors qu'apres avoir surmonté leurs rigueurs
J'en recevois enfin de legeres faveurs,
Ie disois en suivant mon amoureux caprice
Que je serois heureux si c'estoit de Phenice,
Et si le bel objet qui captive mon cœur
Avoit la mesme estime & le mesme douceur !
Ainsi tousiours à vous, quoy que tousiours volage,
I'ay tousiours adoré vostre divine image,
Et malgré tous les maux qu'autrefois j'ay soufferts
Ie reviens à vos pieds reprendre tous mes fers,
Rendez-les moy, Phenice, avec toutes mes peines
Ie reviens de bon cœur pour renoüer mes chaînes,
Et pour subir enfin toutes les mesmes loix

Auf-

Ausquelles mon esprit fût soûmis autrefois ;
Mais puisque mon destin veut bien que je vous aime
N'adoucirez-vous point vostre rigueur extréme?
Et ne voudrez-vous point que ma bouche aujourd'huy
Vous parle avec respect de mon cruel ennuy ?
Vous n'y consentez point, & tousiours adorable
Vous paroissez pour moy tousiours inexorable ,
Et si je trouve en vous mon aimable vainqueur
Ie le retrouve armé de toute sa rigueur,
Et bien puis qu'il le faut , inhumaine Phenice,
Ie veux vous adorer malgré vostre injustice,
Mes tourmens autrefois me parurent trop doux
Pour ne m'exposer pas à les souffrir pour vous,
Ie veux que mon amour, & soûmise & discrete
N'ait que mon seul respect pour fidel Interprete,
Ie veux que mes regards , & mes tristes soûpirs
N'osent pas seulement parler de mes desirs ,
Et quoy que je vous trouve également cruelle
Ie veux estre tousiours & soûmis & fidele.

****

*****

***

*

ELE-

ELEGIE

EN vain, charmante Iris, j'oppose ma constance
Aux douleurs que me cause une si longue absence:
En vain à mon secours j'appelle ma vertu,
Rien ne peut relever mon courage abbatu,
Rien ne peut dissiper l'excés de ma tristesse;
Je sens que ma raison à ce coup me delaisse,
Je voy bien que mes maux ne gueriront jamais.
Et que le sort détruit les projets que je fais
J'ay l'esprit inquiet & l'ame trop peu libre
Pour voir finir mon mal aux fameux bords du Tibre,
Ie viens grossir son onde avec l'eau de mes pleurs,
Et son superbe cours entretient mes douleurs.
Et révant aux douceurs de ma gloire passée
Ie deteste le jour que je vous ay laissée:
Ie songe, aimable Iris, que le courroux des Dieux
M'a forcé malgré moy d'abandonner vos yeux.
I'ay vainement erré sur la terre & sur l'onde,
I'ay couru l'Italie, en merveilles feconde,
Cette Rome où le luxe étale mille attraits,
Où la pompe & l'éclat brillent dans ses Palais,
Où l'on voit habiter d'amoureuses Déesses
Qui sont de ces beaux lieux les illustres hostesses,
Dans cét heureux climat, & la terre & les Cieux
D'un charme sans pareil me surprirent les yeux,
Ie me laissay flotter au destin qui m'entraine:

Mais

Mais de quelque costé que ce Tyran me meine,
Ces somptueux lambris, ces bois delicieux
Ne peuvent plus m'offrir qu'un sejour ennuyeux,
Ny ces jardins remplis d'eternelle verdure
Où l'art en mille endroits embellit la nature,
Ny tous ces longs costaux tous couverts d'Orengers
Ne rendront point mes fers plus doux ny plus legers,
Mon cœur ne goûte plus ces charmantes delices
Il sent à tout moment redoubler mes supplices ;
Vostre agreable image, & vos rares beautez
Tiennent incessamment tous mes sens enchantez,
Rien ne peut moderer mon tourment ny mes peines,
Ils augmentent au bruit de ces claires fontaines,
Leur source & leur murmure excitent ses soûpirs
Mais ils n'éteignent point l'ardeur de mes desirs
Et depuis que mon cœur vous a rendu les armes,
Qu'il s'est trouvé soûmis au pouvoir de vos charmes,
Que l'amour m'a reduit sous vos divins appas,
Tout plaisir m'abandonne où je ne vous vois pas,
Ie brûlerois pour vous quand la troupe immortelle
Prendroit soin de m'offrir la Nymphe la plus belle,
Quand ils luy donneroient tous ces riches tresors
Qui servent à parer, & l'esprit & le corps ;
Ie vous sacrifirois cét objet adorable
Quand il seroit encor mille fois plus aimable :
Si vous m'aimez, Iris, les Dieux me sont témoins
Qu'en

Qu'en possedant leur sort je m'estimerois moins,
Vous pourriez à l'instant dissiper ma tristesse
Si vous vouliez un peu répondre à ma tendresse,
Si vostre ieune cœur se disposoit d'aimer
Au feu de mes regards il pourroit s'enflamer,
Il verroit dans le mien vostre Image tracée
Qui par nul autre objet ne peut estre effacée,
Vos yeux vous apprendroient ma secrette douleur
Si vous consultiez bien ces miroirs de mon cœur,
Vous verriez que l'amour ne luy donna pour armes
Que mes vœux, mes soûpirs, mon ardeur, & mes larmes;
Que le soin de vous plaire est son soin le plus doux
Et qu'il vous est fidelle, & veut mourir pour vous.
Mais l'eussiez-vous préveu, helas! qui l'eût pû croire
Que vous fissiez mes maux aussi bien que ma gloire,
Et qu'un éloignement contraire à mes desirs
Pût changer en tourmens tous mes plus grands plaisirs:
Le chant des Rossignols, les zephirs de ces plaines
N'ont jamais pû calmer la moindre de mes peines,
Ces bois, ces prez, ces monts, ces sentiers écartez
N'ont point eu le pouvoir d'effacer vos beautez
Leur silence ne sert qu'à rafraichir l'idée
Que mon ame a tousiours fidelement gardée,
Je

Je ne puis vivre heureux ny prés ny loin de vous,
Et je ne cesse point de ressentir vos coups.
C'est en vain que la nuict me vient offrir ses charmes
Quand je suis devoré de mortelles alarmes ;
Parmy l'obscurité je ne fais que gemir
Mon ennuy me réveille au lieu de m'endormir,
Et loin de l'arracher de ma triste memoire,
De pouvoir sur moy-mesme emporter la victoire;
Je ne sçaurois trouver dans ce plaisant séjour
Un azile assez seur pour éviter l'amour.
Helas ! je connus bien admirant sa puissance
Que j'emploirois en vain ma foible resistance
Aux lieux où j'attachois mes languissans regards
Je rencontrois tousiours la pointe de ses dards,
Et ce cruel Auteur de ma douleur profonde
Se joüe en ralumant ma flâme sans seconde,
Au lieu de soulager mes tourmens rigoureux
Il me vient accabler de chaines & de feux ;
Assez, & trop long-temps je nourris ma constance,
Assez, & trop long-temps une fausse esperance
A trahy mes desseins, puisque vostre beauté
A sçeu prendre par tout ma chere liberté,
Je n'ay pû voir vos yeux sans sentir leurs atteintes
Ny les quitter aussi sans vous faire mes plaintes ;
Endurez que mes maux puissent estre écoutez
Par ces sombres Forêts & leurs divinitez,
Et souffrez pour finir mes tristes destinées
Qu'au lieu de consumer les nuits & les journées,
A regretter les lieux où je fus enchanté,
J'aille prier vos yeux d'adoucir leur fierté,
Et de me pardonner quand mon audace extréme
Vous

Vous diroit hardiment, Belle Iris, je vous aime,
Laissez pour m'ecouter cette injuste pudeur,
Laissez toucher vostre ame au tourment de mon cœur,
Laissez vous attendrir, bannissez cette peste
Fatale à mon repos, à mes vœux si funeste,
Ou bien vous me verrez sans force & sans pouvoir
Reduit à la mercy d'un affreux desespoir;
Si du peu que je vaux vostre grand cœur s'irrite,
Mon feu, divine Iris, me tient lieu de merite,
L'eussiez-vous mille fois de gloire environné,
Apprenez que le mien vaut un cœur couronné:
Vous connoistrez le prix des respects où mon ame
S'abisme en vous parlant de ma bruslante flame,
Si vous considerez qu'il n'est rien parmy nous
De plus soûmis que moy, ny de si fier que vous,
Et que je vous ay dit au fort de ma misere
Redoublez, Belle Iris, une peine si chere,
Je souffriray les maux que souffrent les Amans
Sans oser prendre part à leurs ravissemens,
Puisque loin d'appaiser mes secretes alarmes
Vous méprisez mes vœux, mes soûpirs, & mes larmes,
Et voyant que tout aime en ce mortel séjour
Seule vous resistez aux forces de l'amour,
Quoy que ce Dieu puissant qui lance le tonnerre
Ait bien quitté le Ciel pour aimer sur la terre,
Et qu'on ait vû souvent pour des objets mortels
Les Deesses laisser le soin de leurs Autels:
Leur celeste pouvoir ne les a pû deffendre
Des extrémes transports d'un mouvement si tendre
Elles cedoient sans crainte, & sans s'examiner

Ne s'imaginant pas qu'on les pût condamner.
Comme ces Deïtez vous estes adorable,
Comme elles devenez aux Amans favorable,
Imitez pour m'aimer ces exemples puissans,
Prenez quelque pitie des peines que je sens,
Chassez cette importune, & froide indifference
Pour bannir mon chagrin & mon impatience,
Et pour rendre mon sort plus heureux & plus doux
Donnez-vous toute à moy comme je suis à vous,
Je fuiray pour jamais ces bois, ces solitudes
Qui furent les temoins de mes inquietudes:
Si vous perdez enfin vostre injuste rigueur
Je quitteray bien-tost cette morne langueur,
Si pour recompenser une flâme fidelle
Vous daignez approuver mon amour & mon zele:
Si vous favorisez ma noble passion
J'y borneray ma gloire, & mon ambition:
Si vous me laissez voir dans le mal qui me presse
Que je puisse esperer tendresse pour tendresse,
Je vous promets, Iris, que vous verrez en moy
Un exemple eternel de constance & de foy.

STAN-

STANCES.

AU départ de Daphnis je réve nuict & jour,
Je sens dedans mon cœur une douleur mortelle :
Ha ! que c'est un grand mal que d'avoir de l'amour !
Et quand on aime bien que l'absence est cruelle !



On passe tout son temps en regrets superflus,
A de tristes langueurs sans cesse on s'abandonne
Souvent pour un ingrat qui ne nous aime plus,
Et qui promet son cœur à quelqu'autre personne.

****

Cependant on n'a plus de tranquilles plaisirs,
En vain pour se guerir on se fait violence,
Rien ne peut soulager ces mortels déplaisirs,
Et l'on regarde tout avec indifference.

****

Que l'on feroit heureux de souffrir ce tourment
Si l'on avoit pour nous une tendresse extréme;
Mais helas ! que ce bien se trouve rarement,
Et qu'il arrive peu d'estre aimé comme on aime.

Puissant

* * *

Puiſſant Maiſtre des Dieux dont je ſens la rigueur,
Amour n'exerce plus ſur moy ta violence,
Puis que j'aime Daphnis ne m'oſte pas ſon cœur,
J'endure aſſez de maux par ſa cruelle abſence.

* * *

Ha! ne parle jamais à ma foible raiſon,
De cét aimable amant comme d'un infidelle,
Puis que je veux l'aimer oſte moy ce ſoupçon,
Et le bruſle pour moy d'une flame eternelle.

QUADRAIN.

LOrs que je vois Thirſis je le trouve charmant,
Quand je ne le vois plus le chagrin me devore,
Et je ſens dans mon cœur un ſecret mouvement,
Qui me dit que je l'aime encore.

AUTRE

QUADRAIN.

Que me sert de sçavoir que Tirsis m'ait trahie,
Que me sert de sçavoir qu'il cesse de m'aimer?
Puis que, bien loin de le blâmer,
Ie l'aime encore plus que ma vie.

SONNET.

Si Saint Loüys m'estoit tant soit peu favorable,
S'il vouloit ecoûter ma priere & mes vœux,
Recevoir mon offrande & seconder mes feux,
Ie pourrois encenser un homme Incomparable.
Un merite éclatant qui n'a point de semblable,
Un cœur noble, galand, sincere, & genereux,
Qui ne forma jamais que des desseins heureux,
Et qui paroist par tout un chef-d'œuvre admirable,

Mais pour repreſenter cét objet glorieux,
Et les hautes vertus qu'il a receu des Cieux,
Le plus ſçavant pinceau qui ſoit dans la nature,
En mélant le divin avecque le mortel,
Ne feroit qu'ébaucher ſa charmante peinture;
Luy ſeul peut dignement s'élever un Autel.

MADRIGAL.

QUe j'euſſe eû de plaiſir à Vanvres l'autre jour,
Si mon cœur avoit pû reſiſter à l'Amour,
S'il ſe fut défendu d'une aimable inhumaine,
J'aurois conſideré voſtre belle fontaine;
Son murmure agreable & doux,
Qui roule en ſerpentant ſur de petits cailloux,
Si je n'euſſe pas vû dans le fond du boccage,
Quatre divinitez qui joüoient à l'ombrage,
Et qui couroient à l'entour d'un rondeau
D'un air ſi charmant & ſi beau:
Leurs yeux lançoient par tout des traits inévitables;
Jamais je n'en vis de ſemblables;
L'ainée eut l'art de m'enflamer,
Et je l'aimay d'abord autant qu'on peut aimer.
Le ton & la douceur de ſa voix ſans pareille,
M'eut ravy l'ame par l'oreille,
Et m'auroit à l'inſtant fait mourir de plaiſir,
S'il n'euſt eſté meſlé d'un amoureux ſoûpir.

SONNET.

CEt arbre qui cent fois a bravé le Tonnerre,
Qui des rudes hyvers a vaincu la rigueur,
Cét arbre qui donnoit dans la Paix, dans la guerre,
Aux Doctes, aux vaillans, de l'esprit, & du cœur.

Ce laurier triomphant qui jamais ne s'alterre,
A ressenty du froid la fatale rigueur,
D'un froid qui pénétrant jusqu'au fond de la terre;
Flétrit ses beaux rameaux d'une tristi langueur.

Mais la France tousiours de lauriers si couverte,
Espere par son Roy reparer cette perte:
Allez, Monarque, allez, suivy de vos guerries,

Allez ou vous attend la fortune & la gloire:
Sur les bords de l'Escaut cueillir d'autres lauriers,
Allez en recevoir des mains de la victoire.

SONNET.

Tirsis c'eſt aujourd'huy que l'an ſe renouvelle,
D'où vient qu'à ſon abord j'ay l'eſprit interdit ?
C'eſt parce que j'entens mon devoir qui me dit,
Qu'il faut vous preſenter une étrenne nouvelle.

Et comme mon pouvoir eſt moins grand que mon zele,
J'ay beſoin du ſecours qu'Apollon me rendit
Au defaut des bijoux j'emploiray ſon credit
Afin qu'il vous prépare une gloire immortelle.

Mais ſecondez un peu ce deſſein genereux ;
Diſpoſez voſtre cœur à recevoir mes vœux,
Je vous les offre purs, ſans reſerve & ſans feinte ;

Et ſi le Ciel exauce mes deſirs,
D'aucun mal deſormais ne craignez plus l'atteinte ;
Vos jours ſeront comblez d'honneur & de plaiſirs.

SONNET.

AImable Amarillis, vous eſtes redoutable,
Vos beaux yeux ſçavent l'art d'oſter la liberté,
Ils ont de la douceur, ils ont de la fierté;
Et leur brillant eclat n'a rien de comparable.

Le tour de voſtre eſprit paroiſt inimitable,
Qui ſe pourroit laſſer d'admirer ſa beauté,
Il eſt fin, délicat, & rempli de bonté:
Et l'on voit dans voſtre air un charme inévitable.

Mon cœur qui tant de fois ſe défendit d'aimer,
Connût que mal-gré luy vous l'alliez enflamer,
Par vos attraits puiſſans mon ame fut ſurpriſe:

Et je ſentis pour vous certain je ne ſçay quoy,
Que mes bruſlans ſoûpirs vous dirent mieux que moy,
Au moment qu'à vos pieds je perdis ma franchiſe.

MADRIGAL.

J'Ay oüy crier à haute voix,
Que Saint Thomas eſt aux abois;
Et que cét incredule Apoſtre,
Se plaint que le deſtin le traitte comme un autre,
Encore qu'en l'Egliſe on le feſte aujourd'huy,
Tous mes vœux ne ſont pas pour luy:
Je m'occupe à graver au temple de memoire,
De l'illuſtre Thirſis le merite & la gloire,
A choiſir des fleurs pour orner,
Ses brillantes vertus que je veux couronner.
Dans ce noble deſſein j'ay beſoin d'immortelle,
L'Hyver ne ternit point ſa blancheur naturelle,
Et ſa beauté n'emprunte rien de l'art;
Je conjure Apollon de l'offrir de ma part,
Qu'il mette en ma faveur ſon adreſſe en uſage,
Pour luy faire agréer cét eternel hommage.



MADRIGAL.

DEpuis qu'il s'eſt gliſſé juſqu'au fond de mon
ame,
Certain charme ſecret qui la trouble & l'enfla-
me,
Je n'ay pû reſiſter à vos attraits puiſſans.
Ha ! je ne ſçaurois m'en deffendre,
L'amour a ſeduit tous mes ſens,
Et mon cœur eſt preſt de ſe rendre,
Eſcoutez mes ſoûpirs entremelez d'helas ;
Sans que ma bouche ait beſoin de le dire.
Ils vous aſſureront que vos divins appas,
Le vont ſoûmettre à voſtre empire,
Si vous voulez le recevoir,
Et me flater apres d'un agreable eſpoir,
Vous me donnerez l'avantage,
De préſumer belle, & charmante Iris,
Que ſans chercher un ſens à ce langage
Vous pourriez bien l'avoir déja compris.

SON-

SONNET.

Qu'il ne faut pas aimer long temps ſant eſtre aimé.

QUand vous ſeriez d'Amour le plus riche threſor,
Des qu'on traite mes feux de pure bagatelle,
Mes chaînes tiennent moins qu'une ſimple ficelle,
Je n'y penſe en trois jours non plus qu'au grand Mogor.

Ce qui fit abrutir Nabucodonoſor,
Fût, ſans doute, l'orgueil d'une beauté cruelle,
Dont le cœur obſtiné, plus fort que la Rochelle,
Croyoit que bon renom valoit ceinture d'or.

Qu'une fille ſoit grande, ou qu'elle ſoit ragotte,
De lys ſous le mouchoir, d'albaſtre ſous la cotte,
Aimer huict jours ſans fruit l'amour ſent le moiſy.

J'offre d'abord mon cœur, & puis j'offre ma bourſe,
La Dame en rit, j'en ris, c'eſt ma ſeule reſource,
Qui meurt d'amour eſt ſot, & ſot en Cramoiſy.

MADRIGAL.

MAgnanime objet de mes vœux,
Apres huict ans de connoissance,
De tendres soins, de complaisance,
Vous devez croire que je veux
Dire par tout que Sainte Guillaume,
N'est celebré dans ce Royaume,
Que par le nom que vous portez,
Et c'est vous seul qui meritez,
Les fleurs, le myrthe & la couronne,
Qu'aujourd'huy je vous donne:
Leur destin & le mien sera charmant & doux,
Si vous voulez dans cette Feste,
En parer vostre illustre teste,
Plus d'un cœur en sera jaloux:
Allez, aimables fleurs, employer vostre vie,
Pour sasisfaire à mes desirs,
Quelques-uns en mouront d'envie,
Et moy j'en mouray de plaisir.

****
*****
***
*

MADRIGAL

Pour Mademoiselle de Mortemar.

VOus avez de l'eſprit, vous avez du
ſçavoir,
Vous eſtes meſme des plus belles ;
Vos yeux ont un certain pouvoir,
Qui ſoûmet à vos loix les cœurs les plus rebelles,
Qu'un mortel ſeroit glorieux,
Voyant les qualitez dont vous eſtes ornée,
S'il pouvoit vous ranger ſous les loix d'Hymenée !
Mais un threſor ſi precieux,
Ne doit eſtre que pour les Dieux.

MADRIGAL.

VOus vous mirez dans cette glace,
Qui vous montre à vous-meſme avec tous
vos appas :
Vous vous y voyez belle, il eſt vray, mais, helas!
Cette charmante image en un moment s'efface.
Et le freſle miroir ne la conſerve pas ;
C'eſt dans mon cœur, Iris, que l'amour l'a gravée,
Et qu'elle ſera conſervée,

Mesmes apres mon dernier jour :
C'est-là que dureront ces beautez qui m'enchantent,
Car les traits qu'imprime l'amour,
Ne s'effacent jamais quand ils vous representent.

BOUQUET

Pour une Feste.

MOn corps est tout couvert de lys,
Mon teint n'est point sans quelque roses :
Et, comme les autres, Philis,
Je porte d'assez belles choses,
Le feu de l'œillet incarnat,
Sur ma bouche rend son éclat,
Et si je me donne moy-mesme,
Qui parle d'un air si coquet,
Répondez-moy, vous que l'on aime ;
N'est-ce pas donner un Bouquet.

MADRIGAL.

QUand mon amour, Iris: pluſtoſt que mon humeur,
Me rend auprés de vous confus, triſte, & réveur,
Vous m'offrez, pour toute aide à l'ennuy qui m'accable,
De me faire connoiſtre une jeune beauté,
Dont l'aimable preſence & l'eſprit agreable,
Donneront à mon ame un peu de gayeté.
Prenez une plus courte voye,
Vous pouvez me changer ſans recourir ailleurs,
Iris, faites-moy des faveurs,
Je ne manqueray pas de joye.

SAISIE D'UN COEUR.

DE la part de certain blondin,
Moy Cupidon Huissier à Verge,
Aux fins de cet exploict badin,
Me suis transporté dans l'Auberge
D'une Dame dont les beaux yeux
Imitent la couleur des Cieux,
Et là, parlant à sa personne,
J'ay fait saisie entre ses mains
Du cœur d'une Dame Gasconne,
Fort mugueté par les humains.

¶

Le blondin disant pour raison,
Qu'il trouve tout à fait estrange,
Que cette Dame en sa maison
Retienne un cœur qui par échange
A luy justement appartient,
Ainsi que le dit le soustient,
Qui se fondant en écriture,
Et sans aucun retardement,
Se soumet à faire lecture
Du contract en plein jugement.

¶

Aſſigne au jour qu'il luy plaira,
La Dame du dit cœur ſaiſie,
L'avertit que l'affaire ira
Au tribunal de jalouſie,
Et le requerant a voulu,
Pour ſon domicile eſtre éleu
Celuy de la bonne eſperance:
Il me ſemble qu'il à le droit,
Et j'ay Cupidon par avance
Sous-ſigné le preſent Exploit.

MADRIGAL

contre des Vers Libres.

POur faire eſtimer ces beaux Vers:
Que la pudeur voit de travers,
Quoy que par tout l'eſprit y brille,
Il faut d'une adroite façon
Se perſuader qu'un garçon
Les a faits au lieu d'une fille.

LE NOUVEAU REGLEMENT D'AMOUR.

A ELIZE.

QUoy, belle Elize, vous ne ſçavez pas le deſordre qui eſt arrivé dans l'Empire d'Amour! on ne parle d'autres choſes dans tout Paris; & je m'eſtonne que vous, qui y avez beaucoup de part, n'en ſoyez pas encore toute avertie; toutes ſes Cabales Amoureuſes en ſont effrayées; tous les vrais Amans en ſont alarmez, & en font tout haut leurs plaintes; & l'on accuſe ſeulement les perſonnes de voſtre ſexe de n'en avoir pas tous les regrets du monde.

Le ſiecle d'inconſtance enfin eſt de retour,
Et l'amour meſme l'authoriſe,
Rendez graces à Dieu, belle & charmante Elize,
Vous pouvez coquetter ſans offencer l'Amour.

Mais puiſque vous ne ſçavez pas d'où vient cette nouveauté, je vais vous en inſtruire.

Sur le bruit qui courroit qu'on faiſoit une forte brigue devant le thrône d'Amour, j'y courus d'abord, & comme je ſuis fort connu des moindres petits Amour, pour m'avoir ſuivy dans divers voyages que j'ay fais, je n'eus point de peine à entrer dans le Palais d'Amour, & meſme dans la ſalle, où il ſe tenoit une grande aſſemblée. Il y avoit grand monde, mais je n'y rencontray que de ces gens qui ne ſçauroient aimer en un ſeul lieu, & qui courent de Belle en Belle. Tous ſembloient avoir beaucoup d'empreſſement, & meſme un peu d'inquietude; & rencontrant d'abord un de mes amis, je luy demanday le ſujet qui avoit aſſemblé tant de monde; & voicy ce qu'il me répondit:

Nous demandons justice au Souverain des Dieux
Contre la cruauté des Belles :
On est las de les voir ingrattes & rebelles ;
Et parmy tant d'Amans qui leur offrent des vœux,
On les rebutte tous sans leur faire justice,
Pour n'en accepter qu'un au gré de leur caprice.

Apres avoir ainsi parlé, il me donna un papier qui contenoit ces Vers, & qu'il avoit déja presenté à l'Amour.

PLACET

A L'AMOUR.

GRand Dieu dont le pouvoir s'éleve jusqu'aux Cieux,
Vous qui sçavez charmer les hommes & les Dieux,
Mille Amans rebuttez de la rigueur des Belles,
Cherchent à vos autels un azile contr'elles.
On les voit, en Tirans, se servir contre nous,
Du pouvoir absolu qu'elles tiennent de vous,
Faire que sous leurs loix tant de monde soûpire :
On les voit châque jour usurper vostre empire,
Suivant leur fantaisie, au gré de leur humeur,
Accepter, retenir, ou rebuter un cœur,
Et croire, par l'orgueil qui les rend temeraires,
N'estre dessous vos loix qu'esclaves volontaires.

On

On ne peut plus aimer, si par vostre pouvoir,
Vous ne les obligez à faire leur devoir,
Et si vous ne chassez cette sotte constance,
Qui n'est qu'un beau pretexte à leur indifference.
On croit impunement causer milles trepas,
Faire cent mal-heureux pour un qui ne l'est pas;
Et, sur la folle erreur d'estre tousjours fidelles
Rebuter cent Amans qui soûpirent pour elles,
Il est honteux, Amour, qu'il faille sous vos loix,
N'aimer qu'un seul objet & n'aimer qu'une fois:
Si l'on ne voyoit pas plus d'Amans que de Belles,
On souffriroit des noms de constans, de fidelles:
Mais, pour authoriser les infidelitez,
La nature est pour nous avare de beautez,
Et lors qu'elle en produit par faveur, ou fort une
Elle en enlaidit tant pour en embellir une,
Pour la favoriser fait tant de laids objets,
Et s'épuise si fort pour embellir ses traits,
Qu'il faut que sa douceur repare avec usure,
Le tort qu'en sa faveur nous a fait la nature,
Nous venons donc icy vous conjurer, Amour
De regler les abus qui sont dans vostre Cour,
Et par un reglement à jamais d'interdire
A la sotte fierté l'accez dans vostre empire,

A peine avois-je leu ce Placet, que je vis venir l'Amour qui s'assit dans son thrône, & prononça ces paroles;

Des Amans rebutez j'approuve fort la plainte,
J'apporte un Reglement qui pourra les venger,
Les Belles apprendront à me mieux mesnager,
Et qu'on doit m'obeïr avec respect & crainte.

Apres

Apres avois ainsi parlé, il distribua beaucoup de papier qu'il tenoit en sa main, à plusieurs petits Amours, leur commendant d'en porter de tous costez afin que personne n'ignore son nouveau Reglement, & un de ces petits Amours m'en donna un ; dont voicy la Copie.

REGLEMENT

D'AMOUR.

SUr les plaintes qui nous ont esté faites contre la fierté des Belles, qui abusoient du secret de plaire, que nous leur avions accordé, & sur l'avis que nous avons eu de leur cruauté, où leur fidelité déroboit à nostre empire une quantité d'Amans fort considerable ; nous avons trouvé bon, pour y mettre ordre, de les obliger à nous en fournir un nombre asseuré; & afin de faire justice à tout le monde, voicy l'ordre que nous pretendons y estre observé.

Les

Les belles brunes fourniront cent Amans.
Les belles blondes, quatre-vingts.
Les spirituelles qui nont pas de la beauté, soixante.
Les spirituelles qui n'ont que l'agrément, trente.
Les mediocres beautez, cinquante.
Les agreables beautez, quarante.
Les personnes qu'on appelle bien faites, trente.
Les guaguis, dix.
Les fripponnes, vingt.
Les laides, un.
Les laidrons, six.

Voilà nostre Reglement; & afin qu'il soit bien observé, nous enjoignons à toute personne de quelque qualité & condition qu'elle soit, sur peine de ne plaire plus, de venir se faire enrôller à son rang, selon le degré de beauté qu'elle sera jugée avoir, & ensuite on sera obligé dans l'espace de six mois, de venir presenter devant nostre thrône le nombre des Amans, auquel on aura esté obligé.

Je vous avouë que je leus avec un grand plaisir ce Reglement, d'autant plus que vous y avez vostre part, & que mesme les Brunes avoient tout l'avantage.

Que c'est une illustre victoire,
De voir cent Amans sous vos loix!
Mon cœur, quoy qu'alarmé d'en voir tant à la fois,
Regarde avec plaisir l'eclat de vostre gloire.

Mais pour en revenir au Reglement, dés que l'Amour eut prononcé son arrest, tout le monde subit; & moy qui avois la curiosité de sçavoir l'effet que ce Reglement produiroit dans les esprits, je ne manquay pas de me trouver le lendemain dés le matin dans la mesme salle où il estoit le jour de devant. En verité c'estoit une chose fort plaisante à voir; il y avoit tant de monde, qu'on ne pouvoit approcher du thrône. Les uns crioient que c'estoit une injustice épouventable, qu'on renversoit toutes les loix d'Amour, que c'estoit establir la coquetterie, & qu'enfin on vouloit faire de toutes les belles personnes autant que de Mademoiselle * * *. les autres disputoient contr'eux, disant qu'ils ne devoient pas parler si haut dans le Palais d'Amour; qu'on trouveroit peut-estre moyen de le faire changer, si on s'y prenoit par la douceur: d'autres ne faisoient que

que rire, & se mocquoient de ceux qui tenoient le party de la constance. Il y avoit aussi des femmes, mais plus discrettes ; elles cachoient leurs pensées, & attendoient en repos que l'Amour fût dans son thrône pour luy faire leurs plaintes. Enfin il parut ; & comme j'estois venu des premiers, je me mis dans une place, d'où je ris fort à mon aise de ce que je vais vous raconter.

Le premier qui se presenta devant l'Amour, estoit un homme qui sembloit saisi de quelque mortel déplaisir ; & apres quelques soûpirs precipitez, il prononça ces mots.

Quoy donc, Amour, pour toute recompense,
Apres avoir languy si long-temps sous tes loix
Quand mon Iris ; si cruelle autrefois,
Semble vouloir payer mes feux & ma constance
Quoy, cent Amans partageront mon sort ?
Grand Dieu ! pardonne à ma foiblesse,
Nul mortel n'osera pretendre à ma Maistresse,
Sans me donner la mort.

Je ne sçay comment il pût achever ces paroles ; car il parroissoit si transporté,

porté, qu'il ne pouvoit parler; mais l'Amour, ſans s'émouvoir, luy reſpondit ainſi,

Ie ſuis ravy de voir ces tendres mouvemens,
Que mes traits font naiſtre en ton ame:
Mais c'eſt trop s'emporter dans ces beaux ſentimens,
Iris a cent beautez, & ſans trahir ta flâme,
Son merite a dequoy contenter cens Amans.

Je vous aſſeure que ce pauvre Amant me fit pitié; mais auſſi celuy qui le ſuivit me fit bien rire; il paroiſſoit aſſez gay, & parla ainſi à l'Amour,

Amour, Climene eſt aßez belle,
Elle te doit au moins cinquante Amans,
Quoy qu'elle m'aimât bien, quoy qu'elle fût fidelle,
Tu le veux, Amour, j'y conſens:
Mais ce nombre d'Amant m'importune & me géne,
On ne pourra jamais parler ſeul à Climene,
C'eſt cauſer du deſordre, & pour le prevenir,
Fais que chacun ait ſa ſemaine,
Tour à tour pour l'entretenir.

Amour ſoûriant de cette demande, luy répondit ainſi,

Quoy que cinquante Amans entourent ta Maiſtreſſe,

Qu'ils

Qu'ils la veillent sans cesse, & qu'ils en soient jaloux,
Quand on a de l'addresse,
On trouve en dépit d'eux les momens les plus doux.

Amour je t'ay receu dans le fond de mon cœur
Sans nulle resistance,
Par quelle justice & barbare rigueur,
Veux-tu forcer mon cœur à l'inconstance ?
Ie n'aime que Tirsis, luy seul peut m'engager ;
Ce n'est qu'à luy que je veux plaire,
Ie l'aime assez luy seul, Amour, pour satisfaire
A ce nombre d'Amans où tu veux m'obliger.

Amour parut touché de cette plainte, & luy répondit avec grande douceur.

Aimez vostre Tirsis, j'y consens belle Iris,
Il aura vostre cœur encor qu'on le partage,
Faites-le le premier de tous vos favoris,
C'est un assez bel avantage ;
Mais avec tant d'appas ce seroit grand dommage
Que d'une seule amour vôtre cœur fut le prix,

Cette réponse ne la contenta pas, & remettant son voile elle se retira fort en colere. Une autre prit sa place qui n'estoit pas moins belle, & qui outre sa beauté naturelle sembloit n'avoir encore

core rien oublié de tous les agrémens qui pouvoient luy donner de l'éclat. Avec un air fort enjoüé, elle parla ainſi,

Amour tu me vois aſſez belle,
Pour captiver cent Amans à la fois,
Ie me plains ſeulement que tes nouvelles loix.
Font à mes yeux une injure cruelle,
Et bornent à trop peu le pouvoir de leur feux,
Et c'eſt te faire tort qu'arreſter leur victoire,
Ie te payeray bien, Amour, mais pour ma gloire,
Ne donne point de borne au pouvoir de mes yeux.

Amour parut fort ſatisfait de ſa plainte, & luy dit,

Ce noble orgueil eſt digne d'une belle,
Eſtendez voſtre empire au bout de l'Univers,
Rangez par vos beaux yeux mille Amans dans vos fers,
Ie ne leur oſte rien pour cette loy nouvelle,
Pour regler leur pouvoir, je ne l'ay pas borné,
Et l'excés en Amour n'eſt jamais condanné.

Je n'aurois jamais fait ſi je racontois toutes les plaintes qui furent faites. Un vieil jaloux vouloit que ſa Maiſtreſſe paſsât pour l'aide, afin qu'elle n'euſt qu'un Amant; on luy faiſoit voir que

que sa Maistresse avoit le teint beau, les yeux bien fendus, la bouche belle, la taille admirable, enfin, tout ce qui peut faire une grande beauté. Il soûtenoit qu'elle estoit tousiours pasle, que sa bouche se défaisoit en parlant, que ses yeux estoient trop gros, & que sa taille, enfin, n'avoit rien d'extraordinaire. Il en vint ainsi plusieurs, mais ce qui fut déplaisant, c'est de voir que comme les brunes avoient le premier rang, toutes les femmes qui avoient les cheveux d'un clair brun ou chastain clair, ou mesme blond un peu douteux, se rangoient du party des brunes; & l'on en voyoit mesme qui avoient mis des coins bruns: ce qui estoit encore assez divertissant, c'est que pas une femme, hors-mis celle dont je vous ay parlé, ne vouloit passer pour laide; les laides s'estimoient au moins mediocres beautez; les mediocres beautez s'estimoient au rang des Belles: il y en avoit mesme beaucoup qui avoient emprunté des Amans, & croyoient justifier leurs pretentions: Les fripponnes se plaignoient hautement, disant qu'elles avoient tousiours eu le pas avec les agre-

agreables beautez, & qu'elles estoient de tout temps en possession de toutes les mignardises d'Amour. Il y avoit un autre démeslé, entre les belles blondes & les belles brunes; les premieres se pretendoient mal traitées de n'avoir pas le premier rang qu'elles disoient avoir tousjours eu; les spirituelles d'un autre costé soûtenoient qu'elles devoient l'emporter dessus la beauté; toutes ses personnes ensemble faisoient un si grand bruit dans la salle, qu'Amour les fit approcher. On vit d'abord deux personnes admirablement belles, l'une en brun & l'autre en blond; la blonde prit la parole, & disputa ainsi ses interests davant l'Amour:

Nous avons tousiours eu le prix de la beauté
Et sur le brun l'entiere preference,
Amour, pourquoy mettre en balance,
Un rang qui jusques icy n'estoit pas contesté?
Pour faire une beauté divine & sans seconde,
On la fit tousiours blonde,
On éstime sur tout l'or de nos beaux cheveux,
Et c'est tousiours en blond qu'on peint les Heroïnes
Nous avons un éclat qu'on admire en tous lieux,
Et de tous temps, enfin, les blondins & blondines
Ont le dessus dans l'empire amoureux.

La brune avec un soûris malin, luy répondit ainsi,

On est désabusé de cét éclat trompeur,
Qui vous donnoit tout l'avantage ;
Vous avez un brillant qui de loin prend un cœur ;
Mais pour le relever vous manquez de courage,
Mes appas sont plus seurs & durent plus long-
temps :
De mes charmes secrets, nul ne se peut défendre ;
J'inspire dans le cœur un amour bien plus tendre,
Et je sçais conquerir & garder des Amans.

Comme l'Amour s'apprestoit à leur répondre, une femme ayant percé la foule, sembla par sa contenance vouloir dire quelque chose : elle n'estoit pas extrémement belle mais elle avoit de la beauté, & sur tout une phisionomie la plus spirituelle du monde : voicy ce qu'elle dit à l'Amour :

Le prix que la blonde & la brune
Disputent icy devant toy,
Quoy que ma beauté soit commune,
Amour, il n'estoit deu qu'à moy,
Ton nouveau Reglement, & me choque & m'ir-
rite,
C'est par moy que tes feux sçavent se signaler,
Et rien ne sçauroit égaler,
L'amour que dans un cœur allume un vray merite.

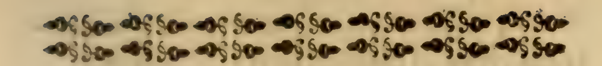
Une nouvelle diſpute ſuccedant à celle-cy, ſuſpendit encore le jugement d'amour : c'eſtoit entre les fripponnes & les agreables ; mais Amour laſſé de tant de diſputes & de plaintes, leur impoſa ſilence.

Mes ordres ne peuvent changer,
Si de mon Reglement quelque belle ſoûpire,
Par ſon obeïſſance elle peut m'obliger
A l'élever au rang où ſon orgueil aſpire.

Vous voyez par là, belle Elize, qu'il n'y a pas d'apparence que vous vous diſpenſiez de payer cent Amans, pour moy je n'ay garde d'en murmurer, puis qu'il y va de voſtre gloire.

Elize. je conſens à ce comble de gloire,
Qui vous donne aujourd'huy le prix ;
Mair lors que ſur mon cœur j'obtiens cette victoire,
Songez qu'il eſt permis d'avoir des favoris.

RE-



RELATION

d'une reveüe

DES TROUPES

DE L'AMOUR.

A L'amy le plus genereux,
Que le Ciel ait jamais sçu faire,
Au seul homme tousiours sincere,
Et tousiours meritant d'estre à jamais heureux:
Au sujet des sujets le plus parfait modele,
Dont l'exces du travail produit l'exces du zele;
A ces titres fameux nul n'ignore son nom,
Un homme pour son Roy tousiours infatigable,
Et que seul on peut dire un amy veritable,
Ne peut estre que vous! ô merveilleux Picon.

C'est donc à vous que j'adresse cette petite Relation; elle n'est ny de quelque victoire nouvellement obtenuë, ny de quelqu'uns de ces incidens memorables qui remplissent les Histoires: Si elle estoit de cette espece, elle auroit esté sçeuë de vous avant que d'estre sçeuë de moy;

 &

& c'eſt pour vous delaſſer des grandes idées, plûtoſt que pour vous y entretenir, que je mets la main à la plume.

Il faut pour la vaine heroïque,
Certaine fureur poëtique,
Fort redoutable pour mon cœur,
J'eus de tout temps la ſatyre en horreur,
Et je neme croy pas trop bonne politique,
Enfin ce n'eſt pas de ce jour,
Qu'on ſçait que ma jeune Muſette,
A l'ame galante & coquette,
Ee ne peut chanter que d'Amour.

Je vay donc vous faire une Relation amoureuſe. Vos amis vous doivent une priſe de plaiſanterie, pour vous purger des occupations trop ſerieuſes; & deuſſay-je eſtre criminelle de leze-Majeſté envers voſtre Cabinet, je vous arracheray le Regiſtre des mains pour un moment.

REVEUE

DES COEURS

qui ſont au ſervice d'Iris.

SAns doute que ce titre vous paroiſt ſurprenant. Vous croyez peut-eſtre que pour faire une reveuë, il faut eſtre le plus grand Roy du monde, avoir les plus belles Troupes qui ayent jamais eſté, leur inſpirer l'art de réjoüir la veuë des Dames dans une plaine, comme ſatisferoit l'ardeur martialle d'un Chef dans un Champ de bataille.

Comme le grand Loüys un bel œil eſt un Roy;
Qui range les mortels ſous ſon obeiſſance:
Aux plus grands conquerans il peut donner le loy,
Et meſme tous les Roys redoutent ſa puiſſance.

Ne ſoyez donc pas ſcandaliſé, de ce que la jeune Iris oſe faire une Reveuë auſſi bien que noſtre Monarque.

Comme Ouide le dit, tout Amant est soldat,
Et si cette maxime est creue,
La belle Iris a pû sans attentat,
Faire passer ses Troupes en reveuë

Il y avoit long-temps que cette aimable personne estoit accablée de la foule des Cœurs, qui venoient luy offrir leurs services; elle en voyoit de tous sentimens & de toute maniere, & leur nombre empeschant qu'elle pût les examiner avec exactitude, elle ne se determinoit au choix d'aucun, & demeuroit enveloppée dans un cahos de soûpirs, que l'amour entreprit de deméler; car l'incertitude de cette Belle estoit perilleuse pour luy: quelquefois l'indifference & la legereté se glissent dans un cœur sous le masque de l'irresolution, & pour en eviter les consequences,

Dans une nuit calme & profonde,
Car le joûr est souvent ennemy des Amans,
L'Amour dépesche en tous les lieux du monde,
Cent desirs enflammez, cent doux empressemens.
Commandez par l'impatience,
Qui tous d'un tendre zele epris,
En moins de rien meritent auprés d'Iris,
Tous les cœurs amoureux de son obeissance,

Elle

Elle estoit alors dans une grande plaine, qu'on appelle la Plaine des Reveuës Amoureuses, autrement des longues reflexions ; & comme je l'avois accompagnée à cette promenade nocturne, je fus un fidele témoin de tout ce qui s'y passa. Je vis donc que l'Amour reduisoit toute cette multitude de cœurs par Escadrons & par Compagnies ; & les ayant mis dans un ordre que luy seul pouvoit leur donner à la clarté de son flambeau, il les fit passer devant Iris, en cette maniere.

Premierement, marcha d'abord à la sourdine, sans Billets doux, ny sans Vers Galants, qui sont les Tambours & les Fifres de l'Amour, un Regiment d'Infanterie fort peu nombreux ; mais de cœurs de bons services, armez de tendresse à toute épreuve : on l'appelle,

Le Regiment de longue Connoissance.

Iris est fort jeune, & fort belle,
Le temps effraye ses appas,
Au Regiment la Dame fut cruelle,
Et sur son nom ne le regarda pas.

En suite marchoit un autre Regiment d'Infanterie comme le premier, & armé

de grands & solides services. Ces cœurs sont admirables, mais ils ne sont pas recompensez de leur merite: les longs travaux qui font souvent la fortune des autres cœurs, causent presque tousiours la ruïne de ceux-cy ; leur valeur épouvente leurs Chefs, ils craignent de leur devoir trop, s'il faut les recompenser suivant leurs actions ; & cela fait, qu'on les licentie, lors qu'ils devroient estre les plus considerez ; c'est

Le Regiment de la recconnoissance.

Ces cœurs seroient pour moy des cœurs remplis d'appas,
Mais (& le sexe le pardonne,)
Souvent à si belle personne,
On voit des sentimens ingrats.

Aussi me parut-il que l'Amour ne fait pas grand fond sur ce Regiment, & je luy conseille de se jetter dans le party de l'estime, si on continue à le traitter comme on fait dans les Troupes de l'Amour. Mais, à propos d'Infanterie, je ne veux pas oublier une compagnie dont vous n'avez pas encore oüy parler ; c'est la Compagnie des Cœurs paresseux: elle
est

est-composée de Cœurs reformez qui servent de mortes payes dans quelques-unes des places de l'Amour, & leur titre ayant donné de la curiosité à la Belle Iris, elle demanda au negligent qui les commande, ce que l'Amour pouvoit faire des Cours de leur espece.

Nous sommes, luy dit-il, d'un admirable usage,
Pour les tranquilles cœurs qui craignent le soucy,
La querelle est pour nous un tourment effroyable,
Et pour en éviter le mal insupportable,
Tout ce qu'on veut de nous, nous le voulons aussi:
La peine de changer nous rend tousiours fidelles,
Et nous craignons si fort tous les jaloux travaux,
Que par une bonté commode à quelques Belles,
Nous sommes les Amis de nos propres revaux:
Ce n'est par rafiner sur la delicatesse,
Mais nous sommes aussi sinceres & discrets;
Et fort bons serviteurs à l'Empressement pres,
Et, sans trop nous vanter, malgré nostre paresse,
Dans les coups de partie & les vrais incidens,
Nous servons mieux l'Amour que des gens plus ardens.

Peut-estre estes vous en peine de sçavoir comment des Cœurs peuvent parler si intelligiblement; mais vous ne sçavez pas que dans la plaine où cette Reveuë se faisoit, il y a des échos qui rendent

en paroles, toutes les pensées des cœurs amoureux. I'entendis donc fort distinctement ce Portrait, & quoy qu'il soit bizarre, je ne laissois pas d'y trouver quelques charmes; mais pour la jeune Iris, il luy parut effroyable, & détournant ses yeux avec horreur, elle les attacha sur un Regiment que la faveur, plûtost que le merite a élevé jusqu'à la teste des Troupes de l'Amour; on le nomme,

Le Regiment des Cœurs Galans.

Par le mépris qu'Iris avoit fait des longues connoissances, vous jugez bien que ce dernier Regiment luy plût au dernier point: & en effet, c'est le plus magnifique & le plus brillant des Troupes de l'Amour. Il est orgueilleux de cent victoires memorables, accoûtumé à prendre d'assaut tout ce qu'il attaque, mais sujet à perdre bien-tost les conquestes: il est composé de tant de compagnies, qu'il seroit difficile de les nommer toutes,

Cœurs coquets, cœurs, volages,
Cœurs fanfarons, cœurs indiscrets.

Enfin je n'aurois jamais fait si je voulois vous en faire le dénombrement, il suf-

ſuffit de vous dire que la jeune Iris en fut ébloüie.

Car un Galant a des charmes puiſſans
Pour ſurprendre une jeune Dame,
Il occupe d'abord le paſſage des ſens,
Et ravage par là tous les dehors d'une ame ;
Mais pour peu qu'on s'oppoſe à ſes efforts preſſans,
A ces ſimples dehors on borne ſa victoire,
Et ſouvent toute ſon ardeur
Ne luy produit que la fragile gloire
De brûler les fauxbourgs d'un cœur.

Ce fut ainſi que la jeune Iris en fut traitée ; elle fut reduite au peril de preferer un cœur Galant à tous les autres cœurs du monde. Un autre Regiment vint la tirer de ce danger ; ce fut,

Le Regiment de l'Amour parfait.

Ce ſont des cœurs d'élite commandez par le veritable Amant, qui eſt un vieux Capitaine fort experimenté, infatigable dans les travaux des longues avantures. Ce Chef ravit Iris par ſa bonne mine, & luy addreſſant la parole avec certaine fierté que donne une bonne conſcience.

Depuis mes plus tendres années,
Belle Iris, luy dit ce grand cœur,
Par un Arreſt des Deſtinées
Je ſuis par tout l'Amour comme on ſuit un vainqueur :

Je

Ie l'ay servy sur mer, je servy sur terre,
Soit dant la Paix, soit dans la Guerre
I'ay toujours soûtenu ces Loix,
Et j'ay porté si loin son Auguste puissance
Que vous estes, Iris, la seule recompense
Dont il peut payer mes exploits ;
Des ruses des Galans tâchez de vous deffendre ;
Par leurs charmes trompeurs ils veulent vous surprendre :
Mais l'Amour vous dira qu'un cœur de bonne foy,
Honneste, fidelle, & tendre
Ne peut se trouver qu'en moy.

L'Amour confirma ce que le veritable Amant avoit avancé, & acheva de determiner Iris de le prendre pour son cœur de service.

C'est par cette Moralité que je pretends vous rondre au serieux dont je vous avois arraché, & c'est pour obtenir le pardon de cette liberté que je vous supplie de vous souvenir que je suis plus que tout le monde ensemble.

MONSIEUR,

Vostre DES JARDINS.

VERS IRREGULIERS.

Pour un Pot dans lequel estoit un petit Pescher chargé de Pasches, & entouté de Roses & d'Oeillers, envoyé par Madame de Plabisson à Sapho, le jour de sa Feste.

LE POT.

VOyez de mon destin la bizarre avanture ;
Je porte des Fleurs & des Fruits ;
Mais par un jeu de la Nature
De les garder long-temps ensemble je ne puis.
Ces Fleurs ne verront pas la fin de la journée,
Si du Soleil elles sentent l'ardeur,
Et ces Fruits pour meurir attendent sa chaleur :
Ainsi se rit de nous souvent la destinée :
Sapho, puis qu'on ne peut ensemble les sauver,
Choisissez donc qui d'eux vous voulez conserver.

LES

LES FRUITS.

Ayez pitié de noſtre enfance,
Pour nous bien elever l'on nous met prés de vous ;
Vous trouverez la recompenſe
Du ſoin que vous prendrez de nous :
De jour en jour nous deviendrons aimables,
Et nos derniers momens vous ſeront agreables.

LES FLEURS.

Ces Fruits un jour pourront devenir bons,
Peut-eſtre à voſtre gouſt ſeront-ils agreables ;
Mais peut-eſtre qu'auſſi ces petits avortons
Ne feront que languir, & ſeront miſerables :
Mais, ſans peut-eſtre, il eſt certain
Qu'aujourd'huy nous pouvons vous plaire;
Quand le preſent peut ſatisfaire,
Pourquoy penſer au lendemain.

RESPONSE
DE SAPHO.

HElas, que faut-il que je faſſe ?
Ce choix importun m'embaraſſe,
J'aime les fleurs j'aime les fruits,
Et je ne ſçay plus où j'en ſuis.
Mais, enfin, dans cette aventure
Il faut imiter la Nature,
Les Roſes naiſſent pour mourir,

Et les fruits croissent pour meurir.
Consoles-vous, Oeillets, & Roses
C'est le destin des belles choses,
Et vous, fruits si delicieux
Qui charmez le goust & les yeux,
Je veux, pour l'amour de Celie,
Qu'à vostre sort on porte envie,
Les plus clairs rayons du Soleil
Vous donneront un tein vermeil,
Et de la plus pure rosee
Vostre ieune feüille arrosée,
Malgré les ardeurs de l'Esté,
Conservera vostre beauté,
Tousiours fraische, tousiours fleurie
Comme les fleurs d'une prairie;
Tous les zephirs des environs
Vous deffendront des Moucherons:
Les Fourmis les plus ménageres
Qui vont par leurs courses legeres
Picorant dans tous les Vergers,
Mesme les pompeux Orangers
Respecteront jusqu'à l'ombrage
De vostre agreable feüillage.
Enfin, que vous diray-je encor?
Vous aurez une robbe d'Or
Qui sera tousiours parfumée,
Et la flatteuse Renommée
Qui vole par tout l'univers,
Se chargeant des aimables Vers
Où Celie a peint vostre Histoire,
Rien n'égalera vostre gloire.

PLACET DU MARQUIS D'ANGEAU A LA REYNE,

Pour luy demander la permiſſion d'entrer dans la chambre des Filles.

D'Angeau vous demande une grace,
Grace qui ne vous coûte rien;
Mais il n'eſt point d'effort que ſa Muſe ne faſſe
Pour obtenir un ſi grand bien.
En me donnant cét avantage
Vous contenterez tous mes vœux;
Je n'en ſeray pas plus heureux,
Mais j'en paſſeray pour plus ſage,
En me donnant cette permiſſion
Vous pouvez eſtablir ma reputation
Sans que cela nuiſe à perſonne;
Que craindroit voſtre Majeſté?
Tous les exemples qu'Elle donne
N'inſpirent que l'honneſteté?

RESPONSE

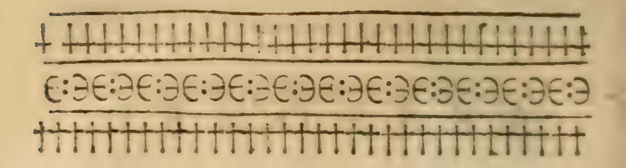
au précedent Placet.

Vous demandez si bien qu'on ne peut refuser :
On consent à vostre demande ?
Mais cependant on vous commande
D'estre content du droit, & de n'en point user.
Cherchez-vous ce qu'on apprehende ?
S'il faut ne vous rien déguiser,
La raison en est juste & grande,
Vous demandez si bien qu'on ne peut refûser.

PELISSON.



LE



LE PIGEON
DE MADAME
LA MARQUISE
D'ESCHE,
Aux Pigeons D'Achante ses Voisins.

TEl va prendre femme au village,
Afin de l'avoir douce, & sage,
Qu'il n'en est pas pour cela mieux traité
C'est ainsi que je pris une jeune Pigeonne
Qui n'estoit pas d'une rare beauté;
Mais elle me parût sincere, tendre & bonne,
Et je me reposois sur sa simplicité;
Elle avoit toute ma tendresse
Je la voyois sans cesse,
Et nos plaisirs
Surpassoient nos desirs

Pou-

Pouvois-je donc me plaindre
En cét eſtat heureux ?
Je n'avois rien à craindre ,
J'eſtois ſeul , j'eſtois Amoureux :
De nos ennemis Domeſtiques
Les plus fines pratiques
Ne pouvoient à nos jours donner le coup fatal ;
Nous nous mocquions de leur malice ,
Mais je ne ſçay comment un dangereux Rival
Vint changer mon bon-heur en un cruel ſupplice.
O vous, mes chers voiſins , ignorez-vous le mal
Que peut cauſer la jalouſie ?
Vous ignorez tous les maux de la vie
Il n'en eſt point de ſi preſſans ,
Et je le connois bien aux ennuis que je ſens.
Vous donc à qui je dis ma cruelle avanture ,
Fuyez , fuyez une peine ſi dure ,
Ne ſouffrez pas qu'en vos Amours
Un tiers vienne troubler le repos de vos jours.
Prenez plûtoſt l'eſſor , ſauvez-vous dans les nuës ;
Cherchez dedans les airs des routes inconnuës ,
Et , s'il ſe peut , dérobez-vous
Au malheur d'eſtre jaloux :
Ce conſeil que je vous donne
Je l'aurois deſia pris pour moy ,
Quoy que Pigeon de bonne foy ,
J'aurois abandonné mon ingrate Pigeonne :
Mais , helas ! je ne puis :
Pour comble à mes ennuis ,
Il faut vivre avec elle
Car je n'ay plus qu'une aîle.

RE-

RESPONSE D'ACHANTE

pour ſes Pigeons faite ſur le champ.

QUand nous receûmes voſtre Lettre
Achante n'eſtoit pas icy
Et nous eſtions en grand ſoucy
De ce que nous vous pourrions mettre
Dans la reſponſe que voicy.

Il nous dicte ſans autre choſe ces dix ou douze Vers en Proſe, que vous parlez fort tendrement, qu'il vous croit un Pigeon charmant bon Mary, dangereux Amant, qu'encore que vous ſoyez à plaindre, vous n'en eſtes pas moins à craindre; que bien ſouvent de la pitié on paſſe à la bonne Amitié; que pour éviter vos miſeres, il faut ne vous écoûter gueres, & qu'un grand commerce avec vous feroit aiſément parmy nous des jalouſes, & des jaloux.

MADRIGAL.

D'une Dame à une autre.

JE ſçaurois enfin plus long-temps vous le taire,
Il faut vous découvrir mon deſſein temeraire,
Je ne veux pas, Iris, vous aimer ſeulement,
Je veux que vous ſentiez ma flâme & mon tourment,
Et que rien à nos vœux ne ſe trouve contraire;
Mais ſans vous engager dans l'Amoureux myſtere
Voyez auparavant ſi je ſuis voſtre affaire;
Car, pour tromper jamais en Amour un moment
Ie ne ſçaurois.
Je puis donner mon cœür qui n'eſt pas du vulgaire,
A qui, ſans vanité, d'autres ont voulu plaire:
Je ſçauray vous aimer, vous ſervir ardamment,
Vous donner des baiſers, & quelque embraſſement;
Mais s'il falloit, Iris, autre choſe vous faire
Ie ne ſçaurois.

A Mon-

A Monsieur Esprit sur la guerison de Madame de Ludre.

SONNET.

ESprit qui de si loin ramenez la Santé,
Qui penetrez les maux par une seule œillade,
Et qui rectifiez avec une seureté
Cet art qui sçait si bien faire un mort d'un malade.

Vous avez guery Ludre, & je me persuade
Que vous en conçevez une noble fierté :
Desia son teint revient, desia tout paroist fade
Aupres de cette jeune & charmante beauté.

De quelle consequence est une telle cure !
Il n'est point d'accident que je ne me figure
Au dessous du malheur dont vous nous preservez.

Helas ! sa guerison n'est guere moins funeste ;
Et, pour une personne icy que vous sauvez,
Peut-estre coupez vous la gorge à tout le reste.

SON-

SONNET.

Comme brûla jadis cette fameuse Troye,
Qui n'avoit offensé ny ses Rois, ny ses Dieux,
Londres d'un bout à l'autre est aux flâmes en proye,
Et souffre un mesme sort qu'elle meritoit mieux;

Le crime qu'elle a fait est un crime odieux
A qui jamais d'enhaut la grace ne s'octroye,
Le Soleil n'a rien veu de si prodigieux,
Et je ne pense pas que l'avenir le croye.

L'horreur ne s'en pouvoit plus long-temps soûtenir,
Et le Ciel accusé de lenteur à punir
Aux yeux de l'Univers enfin se justifie.

On voit le châtiment par degrez arrivé,
La Guerre suit la peste, & le feu purifie
Ce que toute la Mer n'auroit pas bien lavé

BENSERADE.

SONNET.

DEtrompé de l'eſprit, qui m'a flatté d'abord,
De vaincre les rigueurs d'une belle inhu-
maine,
Voyant que mon Amour n'attire que ſa haine,
Et que ſa cruauté me va donner la mort,

Mon cœur, pour la quitter fait un puiſſant effort,
Mais helas! que luy ſert de prendre tant de peine?
Et quoy qu'il faſſe enfin peut-il rompre ſa chaine,
Et ſortir d'un lien qui l'attache ſi fort?

Dans le commencement que mon ame fut priſe,
C'eſtoit lors qu'il falloit retirer ma franchiſe;
Ie l'euſſe pû, Philis, malgré tous vos appas.

Mais c'eſt l'effet du ſort qui m'eſt touſiours con-
traire;
Lors que je le pouvois je ne le voulois pas,
Et, lors que je le veux, je ne puis plus le faire.

EPIGRAMME.

J'Ay cherché pendant un hyver
Une Philis inexorable,
Mais, Amy, je me donne au Diable;
Si jamais j'en ay pû trouver.
Comme s'il estoit defendu,
Ou que la chose fut infame,
On ne trouve plus une femme
Qui refuse un homme assidu.
Il n'est donc point de chaste en Ville;
Direz-vous? il en est dix mille:
Que fait donc la femme de bien?
Ie vais vous le faire comprendre.
Elle ne donne jamais rien,
Mais elle laisse tousiours prendre.



RONDEAU.

Contre vous je n'ay pû resister un moment,
Le feu de vos beaux yeux m'a, je ne sçay comment,
Assujetty d'abord aux loix de vostre empire ?
Depuis ce temps fatal mon triste cœur soupire,
Et souffre nuit & jour un injuste tourment.
Appellons-le plûtost un juste châtiment
De la temerité que sa flâme m'inspire :
Car je me suis osé frotter trop hardiment
Contre vous.
Mon Amour toutefois n'est qu'un crime apparent,
Si vous vouliez m'aimer je serois innocent :
Vous le devriez, Philis, puisque mon mal empire ;
Et s'il faut soûtenir ce que je viens de dire,
Je le feray tousiours tres-vigoureusement
Contre vous.



A MADEMOISELLE *****

Le jour de sa Feste, & de la mienne.

VERS IRREGULIERS.

CE jour de nostre Feste il ne faut point chercher
A vous faire un present des fleurs les plus nouvelles,
Iris, vous n'avez qu'à marcher
Vous ferez naistre les plus belles.

Les Deesses qui sous leurs pas
Faisoient fleurir les champs, quoy qu'en dise la Fable.
N'avoient point de si doux appas
Que ceux qui vous rendent aimable;
Et, si dans ces vieux temps vous aviez éclaté,
Chacun en vous voyant si belle
Sans doute eût aimé la mortelle,
Et laissé la Divinité.

Vous estes de nos jours la gloire & la merveille;
Qui jamais comme vous eût le teint delicat,

La bouche petite & vermeille,
Et les yeux si remplis de douceur & d'éclat,
Avoir tant d'agréement & de delicatesse,
C'est avoir tout ce qu'il vous faut,
Et vous pouvez vous dire sans défaut,
Si vous avez de la tendresse,
Charmante Iris, songez-y bien,
Il est de vostre honneur qu'il ne vous manque rien.

Mais puisque c'est aujourd'huy nostre Feste,
Et que pour vos beautez je pousse des soûpirs,
Soyez reconnoissante à mon ardeur parfaite,
Et portant mesme Nom ayons mesmes desirs:
Que sçait-on, si le Ciel qui fait naistre les flâmes,
Dont pour les beaux objets icy bas nous brûlons
N'a point voulu par le rapport des Noms
Nous marquer l'union des Ames.
Ce rapport me seroit, & glorieux & doux,
Et si pour estre aimé c'est une seure voye,
Aimable Iris, que j'ay de joye
D'avoir le mesme Nom que vous.

Sur

Sur la mort de Monſieur le Preſident de Neſmond

SONNET.

N'Eſperez point, mortels, aux grandeurs de ce monde
Leur plus brillant éclat ne dure qu'un moment,
Tous ces fameux Heros ſont dans le monument
Qui firent autrefois trembler la terre & l'onde

De Neſmond, dont la vie en vertus ſi feconde,
Brilla dans le Senat touſiours égallement,
Et qui fut de Themis un ſi grand ornement,
Nous comble par ſa mort d'une douleur profonde,

Il eut de grands honneurs en ces terreſtres lieux;
Mais les riches Treſors de l'Empire des Cieux
Furent le digne objet où ſe portoit ſon zele.

Et ménageant pour eux les momens de ſes jours,
Enfin il abandonne une grandeur mortelle
Pour une autre grandeur qui durera touſiours.

A Monsieur de la Mothe le Vayer, sur la mort de Monsieur son fils.

SONNET.

AUx larmes, le Vayer, laisse les yeux ouverts,
Ton deüil est raisonnable encore qu'il soit extréme,
Et lors que pour tousiours on perd ce que tu perds
La sagesse, croy moy, peut pleurer elle mesme.

On se propose à tort cent preceptes divers
Pour vouloir d'un œil sec voir mourir ce qu'on ayme:
L'effort en est barbare aux yeux de l'Univers,
Et c'est brutalité plus que vertu supréme.

On sçait bien que les pleurs ne rameneront pas
Ce cher fils que t'enleve un impréveu trepas,
Mais la perte par là n'en est pas moins cruelle:

Ses vertus d'un chacun le faisoient reverer,
Il avoit le cœur grand, l'esprit beau, l'ame belle,
Et ce sont des sujet à tousiours le pleurer.

Vous voyez bien, Monsieur, que je m'écarte fort du chemin qu'on suit d'ordinaire en pareille rencontre, que le Sonnet que je vous envoye n'est rien moins qu'une consolation; mais j'ay crû qu'il falloit en user de la sorte avec vous, & que c'est consoler un Philosophe que de luy justifier ses larmes, & de mettre sa douleur en liberté. Si je n'ay pas trouvé d'assez fortes raisons pour affranchir vostre tendresse des severes leçons de la Philosophe, & pour vous obliger à pleurer sans contrainte, il en faut accuser le peu d'eloquence d'un homme qui ne sçauroit persuader ce qu'il sçait si bien faire.

MOLIERE.



STANCES.

UN petit avis charitable,
Philis, croyez-moy, quittons-nous;
Vous me recevez d'un air doux,
Et vous estes pour moy d'humeur assez traitable;
Mais tout cecy n'est plus Amour;
Le mien s'allentit chaque jour;
Enfin ma constance se lasse:
Quoy que nous nous puissions jurer
Chacun de nous deux s'embarasse:
Ha! finissons de bonne grace
Ce qui ne peut long-temps durer.



Lors que ces fureurs sont passées
Qui forment les depits jaloux,
Et ces desirs cuisans & doux
Qui regnent à l'abord en deux ames blessées;
Qu'à la place des passions
Surviennent les reflexions;
Qu'on prend un air modeste & sage,
Qu'on se paye d'un beau semblant
Que le tout n'est plus violent;
L'Amour devient un bon ménage,
Plûtost qu'un commerce galant,

J'ay

* * *

I'ay crû m'exempter de tout blâme,
Et qu'enfin la ſincerité
Tenoit lieu de fidelité,
Quand on ne reſſent plus d'Amour dedans ſon ame,
Auſſi pour n'en rien déguiſer,
Et pour vous vouloir abuſer
Je n'ay pas l'ame aſſez traiſtreſſe,
Et c'eſt un funeſte retour
Quand il faut languir de triſteſſe
Auprés de la meſme Maiſtreſſe,
Pour qui l'on a languy d'Amour

* * *

Reprenons ſans nulle contrainte;
Vous voſtre cœur, & moy le mien,
Rompons ce pretendu lien
Qui de nos libertez avoit formé l'étrainte:
Oublions ce qui s'eſt paſſé,
Et d'un eſprit débarraſſé
Croyons avec toute aſſeurance
Que ce que prônent les Amans,
Les feux, les fers, & les tourmens,
Amour, fidelité, conſtance,
Ne ſont que termes de Romans.

* * *

Au ſurplus, n'allez pas pretendre
Qu'une indiſcrette fermeté,
Qui va juſqu'à l'eternité,
Soit le party qu'il vous faut prendre,
Lors que l'Amour tire à la fin,
Quand l'affaire eſt ſur le declin,

L'effort de la perſeverance
Ne fait plus que nous abuſer ;
Prevenons en la conſequence,
Et dénoüons ſans violence
Des nœuds que le temps doit uſer

***

Dans un eſtat doux & paiſible,
Je ne reſſens ny bien ny maux,
Je voy de bon cœur mes Rivaux,
Et meſme leurs tourmens me trouvent peu ſenſible
A ne vous rien diſſimuler,
Je ſuis preſt à me conſoler,
Quand ils auroient voſtre ame entiere,
Je ne ſens plus dedans mon cœur
Pour vous que l'amitié d'un frere :
Enfin quittez-moy la premiere
Pour en ſortir à voſtre honneur.

STANCES.

LA jeune Iris n'a de ſoucy
Que pour le jeu du reverſi,
De ſon cœur il s'eſt rendu Maiſtre ;
A voir tout le plaiſir qu'elle a
Quand elle tient un Quinola,
Heureux celuy qui le peut eſtre.

Elle

Elle fait des vœux pour l'avoir
Si toſt qu'il eſt en ſon pouvoir :
On la voit rire & pâmer d'aiſe,
Elle le baiſe, elle en fait cas,
Et l'innocente ne ſçait pas
Que c'eſt un valet qu'elle baiſe.

Il en eſt mieux receu qu'un Roy :
Cependant, s'il vient ſeul, je croy
Qu'elle luy fait mauvaiſe mine,
Et touſiours jalouſe de luy,
Elle témoigne de l'ennuy
Si toſt qu'il eſt chez ſa voiſine.

Alors il ſe cache & la fuit ;
Par vengeance elle le pourſuit,
Et le force avant qu'il ſe donne ;
Mais quand il rentre en ſon devoir,
Trop heureuſe de le revoir
Elle le flatte & luy pardonne.

Son cœur vous doit-il échaper :
Amour fais pour la détromper,
Qu'elle ait d'autres Amans en foule,
La Belle au change gagnera,
Ce fripon ne luy donnera
Tout au plus jamais qu'une poule.

SON-

SONNET.

LOrs que du doux Tyran je méprisay les traits,
Afin de m'exemter de flâme & de martyre,
Ie n'avois pas préveu que vos brillans attraits
Rangeroient pour jamais mon cœur sous leur empire.

Je n'avois pas songé que ce Dieu tout exprés
Mettroit dans vos beaux yeux tout le feu qu'il inspire,
Qu'il rendroit vos appas les plus vivans portraits
De celles qu'icy bas l'on aime & l'on admire.

Cependant il l'a fait, & vos charmes puissans,
Cette voix de qui l'Art enchante tous les sens
M'a soûmis tout entier à ses beautez touchantes.

Puis donc que pour vous seule il s'est fait mon vainqueur,
Soyez un peu sensible à mes flâmes naissantes,
Ou me rendez du moins ma franchise & mon cœur.

SUR

SUR DE LA FLEUR D'ORANGE.

RAre & divine Fleur qui portez en vous-mesme
Les plus douces odeurs, & tout le blanc des lys ;
Pour croiſtre ce jourd'huy voſtre bonheur extréme
Allez parer Aminthe, Amaranthe & Philis.

Puiſque ſans me ſervir de quelque ſtratagéme
Ie n'oſerois toucher ces objets accomplis,
Goûtez à mon deffaut l'avantage ſupréme
De coucher ſur des ſeins auſſi blancs que polis.

Coulant ſur tels appas voſtre plus belle vie ;
Ne vous eſtonnez pas ſi je vous porte envie ;
Et ſi de voſtre ſort je parois affligé.

Car vous allez baiſer tant de bouches de roſes,
Et vous repoſerez ſur de ſi belles choſes
Que je voudrois en vous eſtre aujourd'huy changé.

AU

AUTRE.

ADorable Philis à qui tout rend hommage,
Que vos divins appas en feront d'envieux,
Et qu'il est malaisé que d'autres trouvent mieux
L'art de ranger les cœurs sous un noble escla-
vage.

Si j'avois d'un Balzac l'éloquence en partage,
Ou le don de parler le langage des Dieux,
Je vanterois par tout le pouvoir de vos yeux,
Et le reste des traits de vostre beau visage.

Je louërois dans mes Vers vostre brillant esprit,
Vostre sang, vos vertus, enfin ce qui surprit
Tous les plus éclairez d'une Cour sans seconde.

Mais privé du beau feu, je diray seulement
Que de tout ce qui fait l'objet le plus charmant,
Vous n'en avez que trop pour brûler tout le
monde.

AUX NYMPHES de Villiers-Coterets.

NYmphes de ces Forests, Divinitez champestres,
Qui loin des jeux & des Amours
Languissiez dans le tronc des chesnes ou des hestres,
Où les destins ont attaché vos jours.
Que ne devez-vous point aux doux charmes d'Elize?
Depuis que d'un regard elle vous favorise,
Les Dieux dans vos deserts ont choisi leur séjour,
Et l'horreur en estant bannie,
Il n'est pas un petit Amour
Qui ne vous tienne compagnie.

* * *

Que feroient-ils, helas! éloignez de leur mere;
Elise l'est, & si vous en doutez,
Regardez-bien ces yeux, ce teint, cét art de plaire
Dont tous les cœurs sont enchantez:
Trouverez-vous ailleurs une bouche plus belle:
Un air plus doux, plus digne enfin d'une immortelle.
Ah! si le Ciel consent que vous voyez un jour
Le beau Prince qu'elle a fait naistre,
Vous verrez bien qu'Elise est la mere d'Amour;
Puis qu'elle l'est du Prince vostre Maistre

DE-

DEMANDE.

Lors qu'une Belle injuste ordonne à son Amant,
Ou par Amour, ou par caprice
De faire une injustice,
Et que l'honneur s'oppose à ce commandement,
Dans cette étrange peine,
Voyant bien qu'un refus le peut faire haïr
Doit-il rompre sa chaîne,
Ou doit-il obeïr ?

RESPONSE.

L'Amour n'est jamais sans estime,
Je suis delicat en ce poinct
Que je croy qu'on ne m'aime point,
Lors qu'on m'oblige à faire un crime:
Dedans cette necessité
D'obeïr, ou rompre sa chaîne,
Il vaut mieux quitter l'inhumaine,
Que de faire une lâcheté.

AUTRE RESPONSE.

TOus les commandemens doivent estre des loix
A ceux qui d'une Belle adorent la puissance,
Il ne doit plus estre en leur choix
De mettre la raison & l'Amour en balance :
Ils doivent obeir enfin aveuglément
Si-tost que l'on raisonne, on cesse d'estre Amant.

AUTRE.

TErnir la gloire des Amans,
Lors que pour eux on a du tendre ;
Aimer, haïr à mesme temps,
C'est ce que je ne puis comprendre :
L'Amour est fondé sur l'estime,
La generosité regle tous ses desirs,
Les illustres projets forment tous ses plaisirs.
Il abhorre tousiours la bassesse & le crime :
Aussi d'abord qu'une beauté
Nous force à faire une injustice,
Nous devons au mépris en faire un sacrifice,
Et nous vanger ainsi de sa temerité :
Lors qu'une Belle injuste exerce son empire,
Ce n'est pas l'Amour qui l'inspire.

STAN-

STANCES.

C'Eſt donc ſeulement en ce lieu
Où l'on rend ſes reſpects à Dieu,
Que vous faites briller vos rares avantages,
Et de meſme qu'aux immortels,
Si l'on veut, Belle Iris, vous rendre ſes hommages
Il faut approcher des Autels.



Ne craignez pas que je murmure
Contre l'Autheur de la Nature,
Lors que vous le ſuivez avec tant de raiſon;
Vous agiſſez en fille ſage,
Et nous montrez que c'eſt dans ſa Sainte Maiſon
Où l'on voit ſon plus bel ouvrage.

* * *

C'eſt là que vos charmes vainqueurs
Vous font captiver mille cœurs,
Et vous font en appas éclatter ſur toute autre:
Mais ayant un cœur ſi Chreſtien,
Songez, que lors qu'à Dieu vous preſentiez le voſtre,
Vous m'avez dérobé le mien.

Vos

* * *

Vos attraits causent ma souffrance,
Et sans aucune violence
J'ay soûmis ma franchise au pouvoir de vos yeux ;
Et quand, charmé de mon martyre,
Je viens dans ce lieu mesme en rendre grace aux Dieux
Au lieu de prier, je soûpire.

* * *

Puisque c'est une loy d'aimer,
Qu'on ne vienne point me blâmer,
Que dans un lieu si saint ma passion soit née :
Je pourrois répondre à mon tour,
Qu'enfin le mesme lieu qui sert à l'Hymenée,
Peut aussi servir à l'Amour.

****
*****
***
*

SONNET
ſur le Buſte du Roy.

IL le faut avoüer ta Rome eſt admirable,
La ſculpture ſur tout y triomphe en tous lieux:
Bernin, on ne voit rien aujourd'huy ſous les Cieux,
Qui rempliſſe l'eſprit d'une grandeur ſemblable.

Je trouve comme toy l'Hercule inimitable;
L'Apollon eſt l'Amour de tous les curieux:
Tes ouvrages encor ſont le charme des yeux,
Et l'on ne conçoit rien qui leur ſoit comparable.

A la Seine pourtant le Tibre doit ceder,
Elle t'offre un objet tel qu'on peut demander;
Majeſtueux, charmant, où toute grace abonde:

Tes yeux de ſon éclat peuvent eſtre ébloüis,
Si tu n'as pour ton art rien d'égal dans le monde,
Ton art n'a rien trouvé d'égal au grand Loüis.

ELEGIE

O Dieux, seroit-il vray que l'Amour m'eut soûmise!
Je crains pour mon repos, je crains pour ma franchise:
Et depuis que Daphnis m'a fait voir ses appas,
Je la cherche en mon cœur & ne la trouve pas,
Son esprit, sa douceur, sa mine & son courage,
Aux cœurs les moins soûmis font aimer le servage:
Et je sens que le mien, s'il est encor à moy,
Ne sera pas long-temps sans vivre sous sa loy.
Quand je ne le vois point, je ne suis pas contente,
Si bien-tost mon retour ne borne mon attente,
Jamais sans me troubler mes yeux ne l'ont pû voir,
Et son nom seulement suffit pour m'émouvoir.
Si du moindre danger sa vie est menacée,
Une soudaine peur rend mon ame glacée;
Le repos m'abandonne, & la nuit & le jour,
D'où naistroient ces effets, si j'estois sans Amour,
Il le faut avoüer, à quoy sert-il de feindre,
L'Amour n'est plus un mal que mon cœur doive craindre:
En vain je tâcherois d'éviter sa prison,
Il retient dans ses fers, mes sens & ma raison:
Mais sans en murmurer je souffrirois ses genes,
Si j'avois le pouvoir de parler de mes chaines,
L'implacable pudeur regne sur mes desirs,

Ini-

Intimide ma voix, mes yeux, & mes soûpirs :
Ils ont tant de respect pour les loix de leur Reyne,
Qu'ils n'osent découvrir la cause de ma peine :
Et quoy qu'ils voudroient bien me pouvoir secourir,
De peur de luy deplaire, ils me lairront mourir,
Lors que mon feu s'accroit, cette Reyne severe
Me fait voir dans ses yeux le feu de sa colere,
Menace mon Amour d'un triste évenement,
Si je parle à Daphnis de mon cruel tourment,
Elle me permet bien de répondre à sa flame,
Si j'ay tant de bon-heur que d'embraser son ame,
D'écouter son discours s'il veut m'entretenir,
Mais non de m'abaisser jusqu'à le prevenir.
Ainsi pour se vanger, Iunon impitoyable,
D'écho Nymphe des bois fit le sort déplorable,
Luy ravit le pouvoir d'exprimer ses Amours,
Sans du cruel Narcisse emprunter le secours ;
Si ce bel insensible eut aimé cette Belle,
Elle eut redit pour luy ce qu'il eut dit pour elle,
Et si Daphnis aussi me parle de sa foy,
Ie rediray pour luy ce qu'il dira pour moy :
Mais, Dieux ! si par mal-heur il n'a rien à me dire,
Faudra-t-il sans secours endurer mon martyre ?
Faudra-t-il que mes mains me ravissent le jour ?
Peut-estre il m'aimeroit s'il sçavoit mon amour :
Peut-estre qu'ignorant le sujet de ma peine,
Loin de me croire esclave il me croit inhumaine,
Et que s'il ne craignoit l'excez de ma rigueur,
J'aurois la liberté du maistre de mon cœur,

Luy

Luy découvrant le mal dont je souffre l'atteinte,
Par sa propre douleur je finirois sa crainte,
Je me rendrois heureuse & le rendrois heureux;
Et sçachant mon amour il seroit amoureux:
Que dis-je il le seroit, peut-estre qu'il soûpire,
Mais il n'ose expliquer son aimable martyre,
Il se plaint du respect qui cache son ardeur,
Ainsi que mon amour se plaint de ma pudeur:
Ah! si c'est le respect qui t'oblige à le faire;
Ne crains point, cher Daphnis, de me pouvoir déplaire:
Tu me rends un honneur qui cause mon trépas;
Ah! de grace; Daphnis, ne me respecte pas,
Tes craintes sont pour moy des craintes homicides,
Tous les autres Amans ne sont pas si timides;
Et dire ton amour à qui t'a pû blesser,
C'est loüer ses appas, & non pas l'offenser,
Dis un mot seulement, je rompray mon silence,
Je ne veux pas donner mon cœur à ta constance,
Dés que tu m'auras dit ton amoureux souci,
Je te diray, Daphnis, helas! je t'aime aussi:
Ah! si tu veux sçavoir si mon ame est blessée,
Donne-moy le moyen de t'ouvrir ma pensée,
Ne me refuse pas un signe de ta part,
Fais parler un soupir, fais parler un regard:
Si la chaste pudeur se plaint que je l'offense,
Ce soûpir, ce regard me servent de deffense,
Et je puis opposer à sa cruelle loy
Que je n'ay declaré mon amour qu'apres toy:
Mais je demande en vain qu'il m'aide à me défendre,
L'adorable Daphnis ne me sçauroit entendre:
Que deviendray-je donc en l'estat où je suis?

Pourray-je dans mon cœur enfermer mes ennuis ?
O Dieux ! injuſtes Dieux ! quelle eſt voſtre ſageſſe ?
Vos loix s'accordent mal avecque ma foibleſſe,
Vous eſtes les autheurs de ma fragilité,
Je la receus de vous avecque la clarté,
Toutefois vous voulez que je ſois la maiſtreſſe
Du puiſſant ennemy qui me plaiſt & me bleſſe,
Et que la paſſion dont je me ſens brûler
Me conſume le cœur ſans en pouvoir parler :
Vous ſouffrez que l'Amant qui receut en partage,
Dés-lors qu'il vit le jour, la force & le courage,
Et dont la fermeté peut braver les mal-heurs,
Découvre ſans rougir ſes ſecretes douleurs,
Et cruels ſeulement à la fragile Amante,
Vous voulez l'immoler au Dieu qui la tourmente,
Vous voulez l'obliger à cacher ſon tourment,
Et preferer la mort à ſon ſoulagement,
Et ſi de ſon amour l'extréme violence,
La contraint à parler malgré voſtre deffenſe,
L'émotion du cœur luy trouble ſon eſprit,
Le déſordre paroiſt dans tout ce qu'elle dit,
La rougeur de la honte altere ſon viſage,
Et ce n'eſt qu'en tremblant qu'elle dit ſon ſervage :
Grands Dieux, vous la traitez avec trop de rigueur,
Donnez-luy d'autres loix, ou bien un autre cœur.
Mais j'ay beau reſiſter à leurs rudes contraintes,
Et pouſſer dans les airs tant d'inutiles plaintes,
Tout injuſtes qu'ils ſont, il leur faut obeir,
Et

Et leur garder la foy iusques à me trahir :
Malgré tous les efforts de mon amour extréme,
Je veux bannir de moy la pitié de moy-mesme,
Desabuser mon cœur de l'espoir du secours,
Et la triste langueur consumera mes jours,
Mais ny Dieux, ny pudeur, ne me sçauroient distraire,
D'aimer jusqu'au tombeau l'objet qui m'a sçeu plaire :
Je t'aime, cher Daphnis, & t'aimeray tousiours,
Ma vie & mon amour auront un mesme cours,
Et si je t'entretiens sans jamais l'oser dire,
Que mon cœur est soûmis aux loix de ton empire,
Si j'empesche mes yeux de t'en rien reveler,
Et force mes soûpirs à le dissimuler,
L'estrange changement de mon visage bléme,
Te fera quelque jour connoistre que je t'aime,
De mon teint abbatu la mortelle pâleur,
Te dira mon amour sans blesser ma pudeur,
Mon mal me sera doux, & je mouray contente,
Si tu sçais par ma mort que je meurs ton Amante.



VERS IRREGULIERS.

Sur la morſure d'un Couſin.

HOnneur de noſtre boccage,
Ornement de noſtre cour:
Tremblez, ſi vous eſtes ſage,
Vous avez fâché l'Amour.

Anaxarete la belle,
Anaxarete cruelle,
Tremblez, tremblez en ce jour,
Cecy n'eſt point bagatelle,
Vous avez faché l'Amour.

Ne vous mettez plus en peine,
D'où vient ce nouveau tourment,
J'ay ſçeu, je ne ſçay comment,
Son origine certaine,
Voſtre ame orgueilleuſe & vaine,
S'applaudit d'eſtre inhumaine,
Sçachez qu'on ne l'eſt pas touſiours impunément.
Un Couſin avec rudeſſe,
Vous piqua ces iours paſſez,
Depuis il n'a point de ceſſe,

Il vous pourſuit, il vous preſſe,
Déja vous en gemiſſez,
Mais le Couſin qui vous bleſſe,
N'eſt pas ce que vous penſez.

Des raiſons font que je n'oſe,
Vous deduire en franche Proſe,
Ce petit détail icy,
Un peu de Metamorphoſe,
Il conviendra mieux auſſi,
Prenons de plus loin la choſe.

Ce Dieu que l'on nomme Amour,
Que vous connoiſſez peut-eſtre,
Et que vous devez connoiſtre,
Puiſque vous le faites naiſtre,
En mille cœurs chaque jour,
Plein d'une rage ſecrete,
Du mépris dont on le traite.
Touché des gemiſſemens,
Et de l'eternelle plainte,
De vos mal-heureux Amans,
Il eut recours à la feinte,
Pour vous piquer à ſon tour,
Et comme en habit d'Amour,
Il eut pû manquer d'atteinte,
D'un malin petit frelon,
Il prit l'aile & l'aiguillon,
Le corſage & la figure,
Et vous fit mainte bleſſure,
Du chef juſques au talon,
Que ſi l'atteinte legere,
D'un foible petit Couſin,

Vous pique & vous desespere,
Jugez de vostre destin,
S'il se mettoit en colere,
Et que ce fust à pis faire,
Où prendre une Cousiniere,
Contre ce petit Mastin,
Et les oncles & la mere,
Pourroient perdre leur Latin,
M'entendez-vous bien, ma chere,
Amour au commencement,
Est petit dans son enfance,
Ce n'est que jeu, qu'innocence,
C'est un Cousin seulement,
Mais aussi dez le moment,
Qu'une vaine resistance,
Et qu'un vain mépris l'offense,
Il devient un gros frelon,
Une guespe d'importance,
Qui vous pique tout de bon:
Tous les soins de la famille,
N'ont sçeu vous en preserver,
A mon sens, charmante fille,
Ce n'est pas une verille,
Et vous y devez songer.

ELEGIE.

IRis tout vos ſermens n'eſtoient donc que des feintes,
Tous ces tendres ſoûpirs dont vous calmiez mes plaintes
N'eſtoient que des appas jettez adroitement,
Pour mieux m'entretenir dans mon aveuglement :
Mille fois au milieu de toutes vos careſſes
Mon cœur m'avertiſſoit que c'eſtoit des adreſſes,
Et des pieges ſecrets où ma credulité
Se laiſſoit engager par l'infidelité.
Ainſi pris par vos yeux, ou par mille autres choſes,
Je prenois le poiſon caché deſſous des roſes,
Et dormant en repos, ſans crainte d'aucun mal,
Je travaillois moy-meſme au bon-heur d'un Rival ;
Mais Dieux ! de quel Rival me fait-on la victime?
Iris, meritoit-il que vous fiſſez un crime,
Et qu'oubliant les ſoins de ma fidelle ardeur
Il fut de tout mon bien l'indigne uſurpateur.
Je ne veux point icy vous vanter mes ſervices,
Vous faire ſouvenir de tous mes ſacrifices ;
Que ſeule vous faiſiez ma joye & mon bon-heur,
Que ſeule vous eſtiez Maiſtreſſe de mon cœur,
Que contant ſur la foy de toutes vos paroles
J'en avois exilé mes premieres Idoles,
Et deſſus leurs débris élevé des Autels

Qui brûloient plus pour vous que pour les immortels :
Mais ne retraçons point ces ſoins ny ces tendreſſes ,
Ils vous reprochent trop vos injuſtes foibleſſes ,
Et je ſens que mon cœur , malgré tous ces mépris ,
Garde encore du reſpect pour ſon ingrate Iris ,
Et que prés d'expirer ſa flàme trop fidelle
Fait de nouveaux efforts pour cette criminelle.
Ah ! quand il me ſouvient de ce temps bien heureux ,
Ou dans ſon jeune ſein Iris receut mes feux :
De nos deux volontez Amour n'en faiſoit qu'une ,
Nous voir & nous aimer eſtoit noſtre forttune,
Et bornant en nous ſeuls nos plus ardens deſirs ,
Nous n'allions point ailleurs chercher d'autres plaiſirs :
J'eſtois de mon Iris la premiere victoire ,
Ce fut moy le premier qui ſervit à ſa gloire ,
Et qui guidant ſes pas au climat des Amours
D'un chemin inconnu luy montray les détours.
Auſſi me ſouvient-il qu'un jour cette perfide
Me nommoit de ſon cœur le plus fidele guide ,
Et me diſoit , Tirſis , c'eſt de toy que je tiens
Les ſecrets de l'Amour , & mes premiers biens :
Mais , las ! où t'enfuis-tu , ma fortune paſſée ?
Tu ne me ſembles plus que l'Image effacée
D'un ſommeil impoſteur , & de qui je n'ay plus
Que l'affreux ſouvenir des biens que j'ay perdus.
Iris , l'ingratte Iris, en prenant d'autres chaiſnes,
Change tous mes plaiſirs en de cruelles geſnes ;
Elle me fait tomber du Troſne dans les fers ,

LETTRE AUX FILLES DE MADAME,

A Villiers-Coterets.

PENDANT que tout le monde est occupé à écrire, je ne puis me resoudre à demeurer inutile ; & d'ailleurs j'ay trop d'interest à n'estre pas absolument oublié de toutes les personnes qui sont à Villiers-Coterets, pour ne pas prendre avec joye l'occasion qui se presente de les faire souvenir de moy. Mais n'en attendez rien de divertissant : on est trop melancholique icy pour songer à estre agreable, & depuis que Madame est éloignée, ce n'est plus à Saint Germain qu'il faut chercher de la joye.

Les plaisirs, les jeux, les Amours,
Et les ris qui marchent tousiours
Sur les pas de vostre Princesse,
Avec elle ont quitté la Cour,
Resolus, quoy qu'on les en presse,
De n'y plus faire de sejour,
Que cette incomparable Altesse,
En ces lieux ne soit de retour.

Il n'y a pas d'apparence qu'on les fasse changer de resolution, & je suis bien persuadé que nous ne les verrons point devant la fin de la semaine. Vous reviendrez tous de compagnie, & les Graces, selon leur coûtume, seront encore de l'équipage de Madame. Je pense mesme qu'elle nous ramenera le Printemps.

Les zephirs Amoureux dont l'haleine feconde
Produit le riche email dont nos champs sont parez,
Apres le long Hyver qui les a resserrez,
Attendent son retour pour redonner au monde
Des jours dont la beauté passera nos desirs,
Une saison nouvelle & de nouveaux plaisirs.

Du repos aux ennuis, & du Ciel aux Enfers,
Et m'abandonne enfin à la noire pensée
Qui pousse au desespoir une Amour offensée.
O Dieux! qui punissez les sermens méprisez,
Et qui sçavez vanger les Amans abusez,
Si je suis criminel, faites choir sur ma teste
De vostre ardent courroux la plus rude tempeste;
Mais si je n'ay rien fait digne de ce courroux,
Choisissez le coupable, & qu'il sente vos coups.
Iris, si je pouvois avoir autant de haine
Pour vostre esprit leger, qu'il me couste de peine,
J'attirerois sur vous les plus grands chastimens
Dont le Ciel sçait punir les parjures Amans;
Mais le ressouvenir de nostre intelligence
Ne peut me conseiller qu'une douce vengeance;
Et je ne sçay quel est ce doux solliciteur
Qui parle encore pour vous dans le fonds de mon cœur:
Amour, seroit-ce toy qui n'as pas le courage
D'abandonner les fers de ce dur esclavage?
Et, qui trop enchanté par ce subtil poison.
Qu'Iris porte en ses yeux, n'aimes que la prison.
Helas, qu'en te flattant j'ay montré de foiblesse!
Malheureux, reprend cœur, quitte cette Maistresse,
Infidelle qu'elle est, & d'un hardy dessein
Tire le trait mortel qui te perce le sein.
Laisse aller cette Iris, puis qu'elle est si volage;
Tasche à gagner le port, & voy de son rivage
De l'amoureuse mer, & les vents & les flots,
Et que rien desormais ne trouble ton repos.

SONNET.

DEs le moment fatal que j'ay perdu de veuë
L'unique & cher objet qui me fait soûpirer,
Je ne puis ny ne veux que me desesperer,
Et maudire tousiours l'absence qui me tuë

En vain depuis ce temps ma raison s'évertuë,
Pour vaincre ma tristesse, ou pour la moderer;
Malgré tous ses efforts je ne puis respirer
Ny vivre loin d'Iris, apres que je l'ay veuë.

Il faudroit bien pourtant l'oublier, ou mourir;
L'oublier! ah! mon cœur, plûtost cent fois perir,
Qu'effacer un seul trait de sa divine Image.

Mourons-donc; mais, mon cœur, nous ne la verrons plus:
Vivons donc pour la voir, courons luy rendre hommage,
Et ne perdons plus temps en regrets superflus.

RELATION DU VOYAGE

que la Reyne a fait en Flandres.

PUISQUE vous l'avez ordonné, MESDAMES, il faut vous rendre compte de nos avantures depuis nostre ſeparation de Compiegne, juſqu'à nostre retour ſur la frontiere. Quand vous ne m'auriez pas donné cette Commiſſion, je penſe que je l'aurois priſe de moy-meſme. On aime naturellement à conter ſes proüeſſes, & les Conquerans ont cela, qu'ils ſe plaiſent à faire eux-meſmes leurs propres Commentaires. Nous avons traverſé des plaines immenſes; Nous avons couru des païs, qui à peine ſont marquez ſur la Carte; Nous ſommes entrez dans des Places que les Ennemis venoient de fortifier regulierement, & cependant noſtre

noſtre Campagne n'a duré que dix jours; & quelque part que nous ayons tourné nos pas, la victoire nous a precedés, le triomphe nous a ſuivis, & jamais courſe n'a eſté plus rapide que celle de nos Conqueſtes. La Reyne a veu ſuivre ſon Char par autant d'Eſclaves volontaires, que le Roy avoit rencontré d'Ennemis armez: Elle a trouvé dequoy vaincre apres luy; Elle a forcé le naturel des Flamans, Elle en a autant converty qu'elle en a regardé, & noſtre Cour eſtant encore plus heureuſe que noſtre Armée, elle eſt venuë à bout de faire aimer une Domination, qui juſques-là n'avoit eſté en droit que de ſe faire craindre. Vous ſçavez mieux que perſonne qu'on n'entre jamais dans les cœurs à main armée: Ce ſont des places qu'on ne peut prendre que par intelligence ou par enchantement; & c'eſt ce que nos Dames ont ſçeu faire avec tant de ſuccez, qu'elles n'ont fait que s'y preſenter pour s'en rendre les Maiſtreſſes. Comme ils ne s'eſtoient point preparez à cette ſorte de Siege, ils n'ont ſçeu le ſoûtenir long-temps; les Armes leur

Pour parler en Profe, car je vous avoüe que je ſuis bien-toſt las de Vers, on s'ennüie extrémement icy de ce que Madame n'y eſt point & ſi ſon abſence eſtoit longue, je ne ſçay pas comme l'on feroit pour la ſupporter. On n'a quaſi de divertiſſement que celuy de luy eſcrire, & à quelque heure que l'on prenne les Dames, on les trouve touſiours la plume à la main: mais elles ſont de bonne foy, & ne font travailler perſonne pour elles; tout ce que l'on recevra de leur part, ſera, ſans doute, de leur façon. Je penſe qu'elles ſeroient bien aiſes qu'on en uſaſt de meſme avec elles, & qu'elles diſpenſeroient volontiers les Poëtes de la maiſon de Monſieur, du ſoin qu'ils prennent de retourner leurs chanſons. S'ils ne ſont pas reſolus à demeurer dans l'oiſiveté, ils peuvent s'adreſſer aux gens de la meſme profeſſion qui ſuivent le Roy; & quoy que je ſois icy tout ſeul du meſtier, je m'offre de bon cœur à leur faire réponce. Quelque peu de commerce que j'aye avec les muſes, j'eſpere quelles ne me refuſeront

pas leur aſſiſtance, & qu'elles ne manqueront point de ſe rendre auprés de moy, dés qu'elles ſçauront que ce que j'écris pourra contribuer de quelque choſe au divertiſſement de Madame.

Pour une occaſion ſi belle,
On verra les neuf ſœurs ſeconder mes efforts,
Et le Dieu des beaux arts pouſſé de meſme zele,
M'ouvrira ſes treſors.



RE-

leur ſont tombées d'elles-meſmes des mains: Ils ont eſté bien aiſes de ſe ſoûmettre à une Souveraineté, dont le titre eſt encore mieux écrit dans les yeux que dans le Manifeſte. Jamais Voyage n'a eſté plus agreable, ny plus politique que celuy-cy. Ce n'eſt pas ſeulement le témoignage d'une tendreſſe conjugale, c'eſt le trait d'une prudence militaire, & je ne ſçay qui l'eût plûtoſt decidé du Mary, ou du Capitaine.

Nous ne contons pour rien les chaleurs exceſſives qui nous ont brûlés, une poudre épaiſſe à ne ſe pouvoir reconnoitre de quatre pas; des Altes eternelles pendant des marches de dix heures, qu'on n'avoit garde de faire à la fraîcheur des ſoirées, parce qu'en païs Ennemy on s'expoſe plus volontiers aux chaleurs du jour, qu'aux ſurpriſes de la nuit. Nous ne contons, diſ-je; tout cela pour rien, quand nous ſongeons que nous avons aſſeuré par là toutes les Conqueſtes du Païs-bas; qu'un ſi riche patrimoine vaut bien la peine de l'aller prendre, & qu'apres tout, nous n'avons rien ſouffert en comparaiſon du

Roy,

Roy, qui, bien loin de se mettre en Carrosse, comme nous, fût toûjours à Cheval à la teste de l'escorte, donnant luy-mesme tous les ordres, & ne mettant jamais pied à terre qu'à la disnée, & à la couchée. Je voudrois que vous l'eussiez veu alors changé en Mars par la poussiere, & par la sueur, paré de son hasle, de meilleure mine, & moins fatigué qu'au sortir d'un Bal, brillant, honneste, & communicatif au delà de ce que vous l'avez jamais veu.

Sa fierté, son feu, son courage,
Que je ne sçay quoy temperoit,
Eclattoient dessus son visage;
On l'ecoûtoit, on l'admiroit,
Pour ne rien dire davantage.

En deux journées nous parvinsmes jusques à Amiens, où il ne nous arriva point d'autres avantures, que celle d'y estre arrivez. Nous y fûmes regalez par Monsieur l'Evesque, qui a de l'esprit & de la politesse, autant qu'il en faut pour un Courtisan. L'honneste homme en luy a bien effacé le Cordelier, & il n'en a rien retenu, que de n'avoir rien à luy, & d'estre bon à plus d'une chose. Monsieur

ſieur de Bar fit auſſi tres-bien les honneurs de la Ville. Le ſoir le Baron de Bole vint donner avis qu'à Dourlens tout eſtoit plein de petite verole ; cela fit changer le deſſein d'y paſſer, en celuy d'aller coucher à Mailly.

Mailly, MESDAMES, eſt une eſpece de Chahuanterie irreguliere, à cour obſcure & étranglée, aſſez forte pour mettre le beſtial circonvoiſin hors d'inſulte, mais peu propre à recevoir une auſſi bonne Compagnie que la noſtre. Monſieur joignit la Cour ; tout le monde y eſtoit tellement entaſſé, que Madame de Montauzier coucha dans un Cabinet ſur un ſac de farine ; les filles de la Reyne dans un grenier ſur un tas de bled, & voſtre ſerviteur ſur un tas de charbon, dans la vraye fournaiſe du Mareſchal. Ajoutez à cela une douzaine d'Orloges de village, apellez en vulgaire des Cocqs juchez au chevet de mon lit ; qui, à la mode de Flandres, carillonnoient juſqu'aux demy quarts d'heure de la nuit. Quel regale, bon Dieu ! pour des gens fatiguez, & quel giſte ! il faloit cela pour nous imaginer d'eſtre à

la

la guerres; mais nous devions nous y attendre. Sur le chemin de la gloire les gistes ne ſont pas ſi bons que chez ſoy, & ce ne fut jamais en bien repoſant que les Heros y ſont parvenus.

Je fus ce jour-là au lever de l'Aurore, & j'entendis avec impatience le bienheureux moment, qui nous tira de Mailly pour aller à Arras. Leurs Majeſtez logerent à l'Eveſché, qui eſtoit aſſez commode. Le Gouverneur mit tout en uſage pour regaler la Cour; il faut rendre honneur à qui il appartient; les Gaſcons en ſçavent plus que les autres gens, & le don de faire valoir les choſes n'a eſté fait que pour eux: toutes les ruës eſtoient tenduës de Tapiſſeries, & jonchées de fleurs avec des feſtons, qui ſe croiſant à la hauteur du premier étage, formoient une eſpece de berceau continuel. Aux feneſtres paroiſſoient en leurs attours des Dimanches toutes les belles du païs, qui, ſans les flatter, ne le ſont guere: la plus paſſable eſtoit la fille du Medecin de la Ville; mais on ne faiſoit que la ſaliier en paſſant avec reſpect, ſans s'y amuſer davantage,

Elle est jeunette, elle est fleurie,
Elle ne manque point d'appas :
Elle entend aßez raillerie ;
Mais son Pere ne l'entend pas.

Quoy que les chaleurs redoublassent tous les jours, nous ne laissâmes pas de partir pour Doüay : il n'y a que quatre heures jusques-là, pour parler aux termes du païs, mais nous en mismes plus de sept à les faire. La Ville est grande comme Orleans, les ruës droites & larges, les maisons des particuliers chetives, les edifices publics magnifiques & nombreux : Ce ne sont que Coleges, Refuges, Convents, & Seminaires : Elle est peu habitée, & ne subsiste que par les pensions d'environ mille Escoliers qui y font leurs études. Elle est forte par la situation, qui est dans un païs plat, & marescageux, par de bons fossez, & par le Fort Descarpe, dont le Canon se croise avec celuy de la Ville. La Reyne y fut receuë avec de grandes acclamations ; à chaque ruë il se presentoit quelque machine surprenante : On vit d'abord une Galere équipée de son attirail, qui voguoit sur le dos de plus d'un Neptune,

ptune, qui la soûtenoit : elle estoit chargée d'Esclaves rachetez, que conduisoit un Jesuite habillé en Mathurin. Apres venoient plusieurs Chars remplis de jeunes precieuses de campagne, dont les attraits avoient esté reveus, corrigez, & diminuez par la fameuse Université de Doüay. Ces pauvres petites laidronnes s'estoient pourtant ajustées tout de leur mieux. Il n'y en avoit aucune qui n'eût plus de mouches que vous n'en dépensez en un an, & qui n'eût étudié des manieres plus tendres, & plus gracieuses que vous n'en aurez de vostre vie. Vous vous en moquerez peut-estre ; mais on ne laisse pas d'estre toûjours fort obligé aux gens qui ne font rien que pour nous plaire, & qui se rendent ridicules à force de bonnes intentions. Croyez-moy, il seroit à souhaiter pour tout le monde, ou qu'elles sçeussent plaire comme vous, ou que vous voulussiez plaire comme elles.

Mais la merveille fut un Geant & une Geante, auprés de qui tous les autres, les grands Cyrus, les grands Pompées, les grands Saucours mesmes, ne font

ſont que des Pygmées. Ces Coloſſes vinrent danſer aux feneſtres de leurs Majeſtez, & cela auſſi legerement que s'ils avoient eſté fabriquez de carton.

La Reyne fatiguée de la foule & de la chaleur, commencoit à tourner les yeux du coſté de France, quand le temps, à qui elle ſçait ſi bien s'accommoder, s'accommodant auſſi à elle, fut tout à coup rafraîchy par une pluye abondante, qui fut aſſeurément la tres-bien venuë. Cela donna le courage à ſa Majeſté de pouſſer juſques à la derniere conqueſte du Roy. Il y a huit grandes lieuës juſques à Tournay, que nous ne pouvions pas faire en quatorze; ſi bien que Monſieur de Turenne qui avoit ſon Camp ſur la route, à deux lieuës d'où nous eſtions, fit reſoudre leurs Majeſtez d'y aller paſſer la nuit; nous y arrivâmes ſur les dix heures du ſoir. Je ne ſçaurois, MESDAMES, vous repreſenter combien l'entrée d'un Camp au milieu de la nuit à quelque choſe d'affreux, & de divertiſſant tout enſemble. Cette infinité de feux qu'on allume de toutes parts, ont l'image d'une grande Ville embraſée: Cette

Cette horrible confusion de Chevaux qui hannissent, d'instrumens guerriers qui sonnent, de gens qui boivent, & qui chantent, de diables qui jurent & qui tempestent, forment une espece d'harmonie enragée, qui vous plaist, & qui vous anime de je ne sçay quelle fureur martiale. Monsieur nostre General receut leurs Majestez, Monsieur, & toutes les Dames dans une grange, où il leur donna le meilleur repas du monde; il les servoit à table, & ne paroissoit pas moins empesché avec la serviette sur le bras, & des assietes dans la main, qu'Hercule l'estoit avec une quenoüille & un fuzeau. Les grands hommes ne sont embarrassez que de petites choses, & ils travaillent plus à donner à boire & à filer, qu'à faire des Sieges, & à defaire des Monstres. On ne se coucha point; le Roy & la Reyne se mirent au jeu. Monsieur, qui estoit en grosses bottes, ayant fait venir les violons, donna le bal aux Dames; moy je me retiray dans le Carosse de nostre cher Chancelier, où j'essayay inutilement de dormir; mon sommeil n'estoit pas encore entie-

rement

rement aguerry; il s'évanoüit au son des Tambours, & Trompettes, & je pense que je fermerois aussi-tost l'œil auprés de vous, que dans le Camp d'Orchies.

A peine l'Aurore commençoit-elle à blanchir l'horison, que la diane & le boutte-selle, deux monstres conjurez contre le repos du genre humain, firent marcher l'Armée du costé de Tournay, où l'on arriva sur les dix heures du matin. Pour rendre nostre marche plus diligente, le Roy avoit eu la précaution de disposer des Troupes d'espace en espace, & de faire border les bois par l'Infanterie, pour empescher les partys, & les Altes frequens. On entendit la Messe & le *Te Deum* en arrivant dans l'Eglise Cathedrale, apres quoy on s'alla reposer jusques à la nuit.

La Ville est à peu prés grande comme Doüay ; mais sans comparaison plus riche, plus marchande, & plus peuplée. Le Roy logea dans l'Abbaye S. Martin. Au milieu de la Ville il y a un grand Beffroy, c'est à dire une Tour destinée pour speculer tous les lieux d'a-

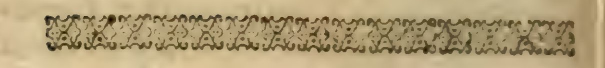
lentour : n'estes-vous pas bien rafraîchies de sçavoir ce que c'est qu'un Beffroy ? vous n'avez jamais veu la Cour plus grosse, ny plus intriguée qu'elle estoit à Tournay; chacun estoit bien aise de renouveller connoissance, & aprés une longue absence, & plusieurs perils essuyez, on estoit ravy de pouvoir joüir ensemble de quelque pauvre petite reprise d'amitié; mais enfin il fallût se separer. On fit, ce me semble, assez bien son devoir sur les adieux.

Vous en jugerez par les œuvres :
I'en vis qui répandoient des pleurs ;
D'autres qui ravalant les leurs
N'avaloient que trop de Couleuvres.

Le Roy vint conduire la Reyne jusques à une lieuë & demie. Mademoiselle donna à disner à Orchies. Sa Majesté se loüe extrémement de ses soins, & de son assiduïté pendant tous ses voyages; on ne peut pas en rendre davantage qu'elle a fait, jusques à préferer la Cour à sa santé, & les eaux de Scarpe à celles de Forges. Nous couchâmes à Doüay, & le lendemain nous gagnâmes Arras en plaine

plaine ſeureté, grace à la ſage conduite du Marquis de Cœuvres noſtre General. Que la vie des Courtiſans eſt differente d'elle-meſme! du tumulte, & de la tempeſte qui nous a agités pendant dix jours, nous voilà tombez dans une bonnace encore plus effroyable: Nous ne pouvons avancer ny reculer, avoir communication libre avec l'Armée, ny avec Paris; Il n'y a point delieu dont on ne s'accommodât mieux que de celuy-cy.

Nous vivons dans la guerre en une paix profonde;
Mais contons pour beaucoup tout le reſte du monde.



AU ROY.

STANCES IRREGULIERS.

QUe vous dépeſchez de beſogne,
Grand Roy, dont jamais ne s'eloigne
La Victoire ny le bon-heur :
Vous triomphez par tout, mais le bois va bien viſte,
Et tant de feu qu'on dreſſe à voſtre honneur
Ont fait que maints fagots chez moy n'ont plus Leur giſte.



Chacun ſçait que venir, voir, & vaincre, eſt pour vous
Comme pour feu Ceſar, qui fit la meſme choſe ;
Que les plus grands Guerriers ſuccombent ſous vos coups,
Et que pour s'en ſauver, bien-heureux qui compoſe,

Qu'au

Qu'au milieu des dangers vous marchez tous-
jours droit !
Qu'on vous y voit courir ſans détours, & ſans
fraudes !
Mais plus vos attaques ſont chaudes,
Et plus je cours hazard d'eſtre tranſi de froid.

* * *

Le grand métier de Mars eſt ce qui vous peut
plaire ;
Mais chacun ſonge à ſon affaire,
Et cependant que vous allez
Exercer, comme un autre Hercule,
La noble ardeur dont vous brûlez,
Moy je ſonge au bois que je brûle.

* * *

Quoy que vos illuſtres Oracles
Ayent pû mettre au jour pour vanter vos Mira-
cles :
Quoy qu'en ſtile pompeux ils en ayent écrit,
J'écrirois encore mieux, où le Diable m'emporte,
Si j'avois du feu dans l'eſprit
Autant qu'on en a veu briller devant ma porte.

* * *

Je ne puis m'empeſcher que ſouvent je n'y penſe,
Encore que pour la dépenſe
J'aye fort peu d'averſion ;
Mais je trouve fort ridicule
De brûler ſa proviſion
Dans le chaud de la Canicule.

* * *

Si la prochaine année on ſait encor de meſme ,
Où trouver tant de bois dans ma miſere extréme?
Je prévois deſia bien que je ne le pourray :
Si vous ne commandez , pour me tirer de peine,
Qu on m'en laiſſe couper autant que j'en voudray ,
Ou dans Boulogne, ou dans Vincenne.



Ah ! ſi, comme de vous , il dépendoit de moy
De faire une nouvelle Loy ,
J'ordonnerois qu'apres la priſe d'une place ,
Au lieu de tant de feux en Eſté ſuperflus ,
On en boiroit ſix coups de plus ,
Et qu'on les boiroit à la glace.

* * *

Mais, ma Muſe, tout beau, tréve à nos railleries,
Je n'en conçois pas bien la fin ,
Et l'on blâmeroit à la fin
Vos méchantes plaiſanteries.
D'un ton plus ſerieux , dites au grand LOUIS ,
Mon zele & mes tranſports ſur ſes faits inoüis ,
Quels ſont les moüvemens de mon ame ravie ,
Et que loin de rien plaindre à ſes fameux exploits ,
Si pour les honnorer il y failoit ma vie ,
Je l'y conſumerois de meſme que mon bois.

S O N-

SONNET.

Pour Madame de Ludre.

DE Ludre efface tout, rien ne tient devant elle,
Et ce qu'on trouve rare a des beautez de Cour;
Elle est aux yeux de tous plus charmante & plus belle,
Quand ses yeux, & ses traits se font voir au grand jour.

Cependant, quoy qu'icy l'on n'en ait point de telle,
On ne sçait par quel charme, & par quel mauvais tour
Tant d'attraits ne font point de blessure mortelle,
Et n'ont pas en ces lieux donné beaucoup d'Amour.

Mais sans le Theatin, je vois la destinée;
Et l'Astre dominant sous qui de Ludre est née,
A de communs sujets ne la doit point borner.

On la verroit icy, de mesme qu'en Lorraine,
D'un charmant Souverain estre la Souveraine,
Si le cœur qu'il luy faut estoit à se donner.



SONNET.

DE MADAME DE ***

A Monsieur son Epoux.

QUe j'aurois de bonheur si ma mechante-plume
Vous pouvoit, cher Tircis, bien expliquer au — — — — — net
Comme absente de vous mon cœur est sous --- l'en-clume,
Et que je suis icy plus foible que — — poulet.

Je souhaitte pourtant que vostre renom — fume,
Que de tous vos exploits on en fasse un ---Sonnet.
Et que vostre valeur le Païs-bas — parfume,
Et serve d'entretien à tout le — — Cabinet.

Mais helas! si j'avois à supplier les — Dieux,
Je lairrois les grandeurs aux plus — ambitieux,
Et ne demanderois pour me rendre — ravie,

Que de passer mes jours en quelque aimable-lieu.
Avecque vous, Tircis, le reste de ma — vie,
Et dire à l'Univers un eternel — — adieu.

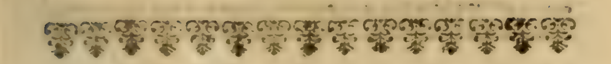
LE PRONOSTIQUE *sur la Comete.*

D'Un lieu ſombre & tenebreux ſortiront ceux qui feront blaſphêmer le Nom de Dieu ils ſeront revêtus de couleur de Leopard ; ils auront divers Directeurs, & ils auront huit cornes. Ils marcheront ſous l'étendart de la Croix , juſqu'à ce que les peuples qui portent barbe de chair , & bouche de corne , chantent & crient. Lors les baptiſez ſans ame cueilleront les baptiſez avec ame , pour s'en aller dans les lieux où l'eau deſtille avec la ſoye ; où ils marcheront ſur les corps morts ſans pitié , & verront tourner & retourner les peaux des morts. En ſuitte il viendra un grand Empereur,ſuivy de ſix Roys , & de quarante Princes , avec une grande Armée ; la Cavalerie ſera de couleur d'eau , & l'Infanterie de couleur d'argent , juſqu'à ce qu'ils en ſoient chaſſez par un plus grand Empereur ; mais il en coûtera la vie à pluſieurs innocens.

SUR LA COMETE.

Pour voir l'Astre naissant que le Ciel fait paraistre,
Afin d'etonner l'Univers,
Ie veille, je jouë, & je pers,
Et je m'enrhume à la fenestre:
Qu'un autre soit inquieté
Du mal que ce feu nous présage;
C'est bien assez pour moy de ce qu'il m'a cousté:
Qui perd son bien & sa santé,
Que doit-il craindre davantage?

****
*****
***
*



SONNET.

POur vous prouver ma foy, s'il falloit expirer.
Vous verriez à quel poinct je vous ferois fidele :
Mais vous me prescrivez une loy plus cruelle,
Quand vous me commandez de ne rien esperer.

***

Laissez-moy sans repos languir & soûpirer ;
Ne me contraignez point à vous estre rebelle :
Je vous obeïrois, si vous n'estiez trop belle,
Et moy trop Amoureux pour ne rien desirer.

***

Ce que vous m'ordonnez n'est pas de vostre Empire :
Vôtre rigueur peut bien augmenter mon martyre,
Jusqu'à me faire voir bien-tost mon dernier jour :

***

Mais si vous en venez à cette violence,
Vous connoistrez, Iris, à ma perseverance,
Qu'on espere tousiours tant qu'on a de l'Amour.



SONNET.

*Du Sieur D** B** en mourant.*

TOusiours tes jugemens sont remplis d'équité,
Tousiours tu prends plaisir à nous estre propice ;
Mais j'ay tant fait de mal que iamais ta bonté
Ne me pardonnera qu'en chocquant ta justice.



Oüy, mon Dieu, la grandeur de mon impieté
Ne laisse à ton pouvoir que le droit du supplice ;
Ton interest s'oppose à ma felicité,
Et ta clemence mesme attend que je perisse.



Contente ton desir, puis qu'il est glorieux,
Offense-toy des pleurs qui coulent de mes yeux :
Tonne, frappe, il est temps, rens-moy guerre pour guerre :



J'adore en perissant la raison qui t'aigrit,
Mais dessus quel endroit tombera le tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du Sang de Jesus-Christ.

Ces

Ces Vers ont esté envoyez avec un Souflet fort joly. On suppose que c'est luy qui parle à la Dame qui le reçoit.

AUtrefois en Zephir je volois par les plaines,
Et sentois les ardeurs des amoureuses peines,
Maintenant en souflet je me voy transformé,
Et ne puis plus courir apres l'objet aimé.
Flore pour me punir me changea de la sorte;
Pour un zephir d'hyver j'ay l'haleine assez forte;
Et je vous serviray jusqu'au mois des Amours,
Où l'aimable Printemps r'ameine les beaux jours,
Ce fut moy, mal-heureux! oseray-je le dire?
Ah! quand j'y pense, encor mon triste cœur soûpire,
Qui badinant un jour avec de jeunes fleurs,
Ternis insolemment leurs plus vives couleurs,
Sans sçavoir que, Sapho vostre chere conqueste,
Vouloit vous les donner le jour de vostre Feste.
Lors elle s'en plaignit, Flore s'en courouça,
Et pour la contenter, me bannit, me chassa;
M'interdit les jardins de toute la Nature,
Et me fit prendre enfin cette triste figure:
Mais si je puis passer l'hyver auprés de vous
De nul autre zephir je ne seray jaloux.

Pelisson.

SONNET.

IL le faut avoüer, ta Rome est admirable,
La sculpture sur tout y triomphe en tous lieux,
Bernin, on ne voit rien aujourd'huy sous les Cieux
Qui remplisse l'esprit d'une grandeur semblable.



Je trouve comme toy l'Hercule inimitable,
L'Apollon est l'Amour de tous les curieux;
Tes ouvrages encor sont le charme des yeux,
Et l'on ne conçoit rien qui leur soit comparable.



A la Seine pourtant le Tybre doit ceder,
Elle t'offre un objet tel qu'on peut demander,
Majestueux, charmant, où toute grâce abonde.

Tes yeux de son éclat peuvent estre éblouïs,
Si tu n'as pour ton Art rien d'égal dans le monde,
Ton Art n'a rien trouvé d'égal au grand Loüis.

R E-

REQUESTE.

PLaiſe au grand General des Belles
Qu'Amour a choiſi juſtement,
Pour juger ſouverainement
De tous les differens qui ſe trouvent entr'elles,
De conſiderer le bon droit
D'Uranie Demandereſſe,
Sur une affaire de tendreſſe :
Dés long-temps elle poſſedoit
Un cœur tendre & galand, genereux, & fidele;
Qui n'avoit ſenti que pour elle
La douleur qui le tourmentoit.
Par ſes divins appas la ſuſdite Uranie
Avoit acquis le cœur dont il eſt queſtion :
L'Amour dont tout reſſent la douce tyrannie
L'en fit prendre poſſeſſion,
Et jura par ſon Arc, & ſon pouvoir celeſte
Qu'il le ſeroit du reſte :
Elle en joüiſt deux ans aſſez paiſiblement,
Pour le mettte en valeur fit fort grande dépence,
En ſoûpirs pouſſez tendrement,
En doux regards, par complaiſance,
Qui couſtent bien plus qu'on ne penſe ;
A qui n'en uſe pas fort liberalement.
Dans cét heureux eſtat que nul autre n'égale,
Une abſence, ô fatalité,
Vint troubler ſa felicité !

Et pour mettre ce cœur en lieu de seureté
Elle appelle Amour à son aide,
Qui le donne en dépost à la fidelité,
Qui luy promet de son costé
Qu'elle empeschera qu'il ne cede
Aux appas de la nouveauté.
Ah! qu'en ce siecle icy c'est un mauvais remede,
Car malgré ce qu'elle promit,
Deux mois apres que la Demanderesse,
Eut laissé sous sa foy le cœur dont il s'agit;
La jeune Philis s'en rendit,
Soit par merite, ou par adresse,
Sans resistance la Maistresse;
Mais malgré son esprit, sa bouche, & ses beaux yeux,
Elle n'a point de droit sur le cœur qu'on dispute.
Et vous devez traitter d'insulte
Et d'attentat injurieux,
Tout ce qu'à nostre préjudice
Il s'est passé dans ce cœur Amoureux,
Et vous ferez, sans doute une injustice
Si vous ne la condamnez pas
A nous rendre ce cœur, qui malgré son caprice,
Doit estre à nous jusqu'au trépas.

A Mon-

A Monseigneur le Comte de S. Paul.

STANCES.

PRince, j'avois prédit qu'un jour,
Vous seriez en tout lieux plus craint que le tonnerre;
Mais avant d'essayer les travaux de la guerre,
Ne gouterez-vous point les douceurs de l'Amour?



Je sçay quelle est la recompense,
Dont le Dieu des combats peut flater les guerriers:
Mais quelque soit le prix qu'il donne à leur vaillance,
Les mirtes de l'Amour valent bien les lauriers.



Vous receûtes de la nature,
Mille perfections dont le monde est charmé;
Prince, ne souffrez pas que la race future,
Trouve en vous le defaut de n'avoir point aimé.

Ne



Ne craiguez pas pour vostre gloire,
Quand vous suivrez les loix de quelque objet charmant,
Il est beau quelquefois de perdre la victoire,
Et de faire ceder le heros à l'Amant.



Si jamais vostre cœur soûpire:
Et quitte pour un temps ses desseins genereux,
Amour ne vit jamais dans son aimable empire,
De plus digne sujet, ny d'Amant plus heureux,



LA

LA TUBEREUSE.

IRis, vous aimez la roſe,
Comme la plus belle choſe,
Que Flore ait dans ſon eſtat,
Sa douce odeur, ſon éclat,
Et ſa fraiſcheur naturelle,
Vous la font trouver ſi belle,
Que vous dites en tous lieux,
Qu'elle eſt le charme des yeux,
Qu'elle eſt l'Amour de l'aurore,
Le plus beau bijou de Flore:
Qu'elle eſt un feu parfumé,
Un petit aſtre animé,
Une éclatante merveille,
Une Nymphe ſans pareille,
Une fleur dont les couleurs
De toutes les autres fleurs
Doivent attirer l'hommage;
J'admire ce beau langage:
Mais, Iris, détrompez-vous,
La roſe a des traits bien doux,
Elle eſt belle, elle eſt pompeuſe,
Mais prés de la Tubereuſe,
Elle n'a que peu d'appas,
Et doit ne paroiſtre pas,
Oüy l'aimable Tubereuſe,
Eſt une fleur glorieuſe,

Sa delicate beauté ,
Sa grandeur , ſa majeſté ,
Les parfums qu'elle reſpire ,
Luy doivent donner empire ,
Sur toutes les autres fleurs ,
L'ardent pere des chaleurs ,
Cét aſtre qui nous éclaire ,
Se dit proprement ſon pere ,
Auſſi c'eſt de ſon ardeur ,
Que luy vient ſa douce odeur:
Iris , je vous veux tout dire ,
Le lys pour elle ſoûpire ,
Oüy le lys , l'Amour des Dieux,
Et les delices des Cieux.
Ce beau lys pour cette belle ,
Bruſle d'une ardeur fidelle :
Jugez par là du bonheur ,
Qui regarde cette fleur.
Un jour la roſe eſtonnée ;
De ſe voir abandonnée ,
Du lys ſon heros charmant ,
Pour regarder cét Amant ,
Qui luy couſte tant d'allarmes ,
Elle redoubla ſes charmes ,
Et fit un puiſſant amas ,
De ces ſenſibles appas ,
Qui peuvent toucher une ame ,
Et t'allumer une flame ,
Et fut ſe monſtrer ainſi ,
Au lys ſon cruel ſoucy :
Mais , Dieux ! qu'elle fut honteuſe ,
Ayant veu la Tubereuſe ,
Qui s'elevant dans les airs ,
Montroit tant d'attraits divers ,

Que ſa beauté ſans ſeconde,
Sur toutes les fleurs du monde,
Sembloit emporter le prix,
Au dire meſme du lys.
Cette ſurpriſe ſubite,
Rendit la roſe interdite,
Quelque temps elle rougit,
Et puis mourant de dépit,
De ceder à ſa rivale,
On la vit devenir paſle,
Dés lors pour ſe ſignaler,
Elle alla monopoler
Toutes les fleurs d'un parterre,
Et leur inſpira la guerre :
Allons perdre qui nous pert,
Dit-elle, allons de concert,
Mes tres-aimables voiſines,
Armez-vous de mes eſpines,
Courons, courons nous ranger,
Et ſans craindre le danger,
D'une façon valeureuſe,
Attaquons la Tubereuſe.
Cela dit, toutes les fleurs,
De differentes couleurs,
Et de differente taille,
Se rengerent en bataille,
Mille & mille papillons,
Pour ſuivre ces bataillons,
Et ſe joindre à leur querelle,
Volerent à tire d'aiſle.
Tout alloit d'un pas ardent,
Tout marchoit, quand cependant,
La Tubereuſe alarmée,
De la marche de l'armée,

Alla d'un air tout ſurpris,
Se jetter aux pieds du lys
Du lys des fleurs le Monarque,
Qui fait voir plus d'une marque,
De puiſſance & de grandeur,
De ſageſſe & de candeur.
Seigneur, dit la Tubereuſe,
Si voſtre ame genereuſe,
Me refuſe du ſecours,
Je verray finir mes jours,
Toutes les fleurs mutinées,
Sont à me perdre obſtinées,
L'honneur ſi tendre & ſi doux,
Qu'icy je reçois de vous,
Le bien que j'ay de vous plaire,
Cauſe toute leur colere,
Heroïque & tendre lys,
Si de ces fiers ennemis,
Vous ne voulez me deffendre;
Je me verray bien-toſt prendre,
L'on me des-honorera,
Helas ! on m'effeüillera,
Et voſtre fidelle Amante,
Mourra triſte & languiſſante;
Le lys émeu de pitié,
Luy dit, ma chere amitié,
La troupe des fleurs s'abuſe,
Si par force ou bien par ruſe,
Elle croit faire ſur vous,
Tomber ſes plus rudes coups;
Quoy, je vous trouverois belle,
Et d'un flame fidelle,
J'adorerois vos appas,
Et ne vous deffendrois pas?

Ah! merveille incomparable,
Croyez-moy plus raisonnable,
Croyez-moy plus genereux,
Croyez-moy plus amoureux.
Cela dit, le lys commande,
Des zephirs la douce bande,
Leur disant animez-vous,
Et quittez vostre esprit doux,
Pour prendre un esprit de guerre,
Volez & jonchez la terre,
De ces temeraires fleurs,
Qui causent mille frayeurs,
A ma belle Tubereuse,
De cette troupe odieuse,
Punissez le vain desir,
Car tel est nostre plaisir.
Les fiers zephirs obeïrent,
Tous les champs en retentirent,
Au lieu d'estre frais & doux,
Ils paroissoient en courroux,
Ne respiroient que de rage,
Et faisoient comme un orage.
Les papillons inconstans,
Devinant ce mauvais temps,
Pour mettre à couvert leur teste,
De la prochaine tempeste,
S'enfuïrent legerement.
La rose dans ce momenr,
Prévoyant bien sa ruïne,
D'un grosse & forte espine,
Dans l'excez de sa douleur,
Alloit se percer le cœur,
Mais une fleur genereuse,
Voyant cette mal-heureuse,

Sçeut si bien la retenir,
Qu'elle ne peut se punir;
Les vents cependant volerent,
Et tout le camp desolerent,
Jamais aux chaudes saisons,
Lors que les jeunes moissons,
Enflent d'espoir nos courages,
L'effort subtil des orages,
Ne causa tant de douleurs,
Qu'en ressentirent ces fleurs,
L'on en vit de toutes sortes:
De languissantes, de mortes,
L'une attendoit le trépas,
Et l'autre la teste en bas;
Ne faisoit voir sur la terre,
Qu'un reste affreux de la guerre,
Les zephirs soufflant bien fort,
Ne respiroient que leur mort,
Quelque fleur la teste basse,
Sembloit leur demander grace;
Et d'autres fort prudemment,
Prevoyant l'évenement,
Avec assez de conduite,
Se sauverent par la fuite,
Voyant leur piteux estat,
Et de leur triste combat,
Flore sçachant l'origine,
Ouvrant sa bouche divine;
Dit aux zephirs courroucez,
Arrestez-vous, c'est assez,
Et de vos fieres haleines,
Ne desolez plus mes plaines,
A ces mots doux & puissans,
Les zephirs obeïssans,

Et perdant leur force extréme,
Devinrent la douceur même;
Tous ces tourbillons espais,
Dont par d'invisibles traits,
Les fleurs furent abbatuës,
Se perdirent dans les nuës,
Flore par sa Majesté
Et sa douce authorité,
Ayant calmé toute chose,
Elle fit venir la rose,
Et luy dit vostre attentat
Vient de perdre mon estat,
Par des guerres intestines,
Vous estes de ces chagrines,
Qui ne peuvent sans ennuy,
Souffrir la gloire d'autruy:
Que si jadis vostre adresse,
Du lys gagna la tendresse,
Et si ce Prince autrefois,
A soupiré sous vos loix,
Aujourd'huy la Tubereuse,
Charmant son ame amoureuse,
Et l'attirant à son tour,
Vous enleve son Amour.
Le destin veut qu'il vous quitte,
Ou vostre peu de conduite,
Fait qu'il n'est plus enchanté,
D'une épineuse beauté.
La Tubereuse est galante,
Son odeur est ravissante,
Tout l'air en est parfumé,
Et le lys en est charmé:
S'il la cherit, s'il l'estime,
Son ardeur est legitime,

Puisqu'il voit en cette fleur,
Et sa taille & sa couleur,
Prés de cette fleur parfaite,
Vous n'estes qu'une fleurette,
Qui voyez dans un matin,
Achever vostre destin ;
Cedez, cedez luy l'empire,
Puisqu'aussi bien, pour tout dire,
Le lys sans abbaissement,
Ne peut estre vostre Amant :
N'esperez plus qu'il vous aime,
Rose, rentrez en vous-mesme,
Et bornez tous vos destins,
A regner dans les jardins,
Tandis que la Tubereuse,
D'une façon glorieuse,
Regne par ses doux attraits,
Dans les augustes Palais,
Et parfume de son ambre,
Du beau lys la belle chambre.
  A cette dure leçon,
D'une piteuse façon,
La rose plaine d'alarmes,
Répondit avec des larmes,
On la voyoit toute en eau,
Beaucoup plus qu'au renouveau,
Lors que l'aube aux yeux humides,
Couvre de perles liquides,
Et moüille avecque ses pleurs,
Et les herbes & les fleurs :
Cette mal-heureuse atteinte,
Et de couleur, & de crainte,
Et de mille ardents desirs,
Par des pleurs, par des soûpirs,

Exprimoit mieux son martyre,
Que par tout ce qu'on peut dire,
Dans les grands maux, les discours
Sont d'assez foibles secours,
Pour parler d'une souffrance,
Il est un certain silence,
Que rien ne peut égaler,
Et qui parle sans parler:
Flore à la fin se retire,
Il vint un petit zephire,
Qui l'enleva dans les airs,
Cependant de ces revers,
La rose toute troublée;
Et d'ennuy presque accablée,
S'évanoüit pour long-temps,
Jusqu'à ce que le Printemps,
En ranimant chaque chose,
Fit revivre aussi la rose.
Elle parut de nouveau,
Mais son visage moins beau:
Et sa façon negligée,
Marquoient une ame affligée.
C'est le recit qu'en a fait,
Un jeune & tendre muguet.
Iris, apres cette histoire,
Ne combattez plus la gloire,
Que s'est acquise en tous lieux,
Au gré du lys & des Dieux,
Cette fleur si précieuse,
L'admirable Tubereuse,
Et dites que sans gronder,
La rose luy doit ceder.

PORTRAIT D'IRIS.

QUe voſtre curioſité eſt juſte! qu'elle eſt legitime! que vous avez raiſon, Mademoiſelle, de vouloir connoiſtre une des plus aimables filles du monde! Vous ſerez ſatisfaite; & puiſque vous ne voulez pas ajoûter une foy entiere à Madame D. à Monſieur des Ch. à Monſieur B. qui la connoiſſent mieux que moy, car ils ont plus d'eſprit, mais qui ne l'eſtiment pas tant, car il eſt impoſſible d'approcher de l'eſtime que j'en fais, je veux bien vous declarer ce que j'en penſe, & avec d'autant plus de confiance que j'ay leu dans le Ciel tout ce que j'ay à vous dire, & que je n'avanceray rien dont les eſtoiles ne ſoient caution.

Ce n'eſt pas du viſage d'Iris que vous voulez que je vous entretienne; cependant il y a de trop belles choſes à en dire pour n'en point parler. Il ne faut que nommer l'une apres l'autre les parties qui le compoſent, ſes yeux, ſa bouche,

&c.

&c. pour dire ces belles choſes; Venons à ſon eſprit, il eſt grand, éclairé, capable de tout, & des ſciences les plus difficiles. Iris parle Latin, Italien, ſçait la Philoſophie, &c. elle ne trouve rien qui l'arreſte, & vient aiſément à bout de tout ce qu'elle veut entreprendre. Si la vivacité luy permettoit de s'appliquer fortement, & qu'elle voulut cultiver la diſpoſition qu'elle a aux ſciences, elle iroit plus loin que n'a jamais eſté perſonne de ſon ſexe. Il ne reſte plus qu'à vous parler de ſon honneur; elle eſt un peu fiere & mépriſante, il eſt vray, mais le pourroit-on trouver mauvais, avec tant de biens naturels & acquis? peut-elle eſtimer autre choſe qu'elle-meſme? que voit-elle au dehors de parfait, qu'elle ne rencontre en ſa perſonne? Son front luy donne ſon dédain;& pourveu qu'Aminte ne l'éprouve pas,& que ſa bonne fortune l'emporte ſur le merite des autres, bien loin de luy conſeiller de s'en défaire, il n'a point d'autre deſſein dans tout ce diſcours que de l'y confirmer, en luy faiſant connoiſtre ce qu'elle vaut.

MUSIQUE

DE LA

GROTTE

DE VERSAILLE.

Une troupe de Bergers qui jouent de divers Instrumens, viennent dans la Grotte de Versailles, pour y faire un concert à leur mode.

Recit chanté par deux Bergers.

Premier Berger.

Allons Bergers, entrons dans cét heureux séjour,
Tout y paroist charmant, Loüis est de retour,
Il sort des bras de la Victoire,
Et vient assembler à leur tour
Les plaisirs égarez dans ces bois d'alentour.

Second Berger.

Il se plaist en ces lieux à perdre la memoire
De la grandeur qui brille dans la Cour :
Cessons de parler de sa gloire,
Il n'est permis icy de parler que d'Amour.

Le Chœur des Bergers repetent les deux premiers Vers.

Chanson chantée par un Berger, & repetée par le Chœur.

Dans ces charmantes retraittes
Accordons nos Chalumeaux,
Nos pipeaux,
Nos Musettes
Au ramage des oiseaux.
Et chantons nos Amourettes
Au doux murmure des eaux.

Autre Chanson chantée par deux Bergers, à qui deux fluttes répondent.

Gouttons bien les plaisirs, Bergere,
Le temps n'en dure pas tousiours,
La moisson la plus chere
Est celle des Amours,
Elle ne se peut faire
Qu'au printemps de nos jours.

Le Chœur des Bergers repete la Chanson precedente.

Dans ces charmantes retraittes, &c.

Dialogue chanté par deux Bergers, à qui deux fluttes répondent.

Premier Berger.

Sortons de ces deserts, détournons-en nos pas.

Second Berger.

Pourquoy quitter si-tost ces endroits pleins de charmes.

Premier Berger.

L'Amour est dans ces lieux avec tous ses appas,

Second Berger.

Ha ! qu'il est doux icy de luy rendre les Armes,
Où pourrions-nous aller où l'Amour ne fut pas ?

Les deux Bergers ensemble.

Voyons tous deux en Amour
Qui de nous sçaura prendre
L'ardeur la plus tendre :
Ne craignons point le tourment
Qu'un cœur Amoureux doit attendre,
C'est un mal trop charmant
Pour s'en deffendre.

Pre-

Premier Berger.

Aimons, puis qu'il le faut, dans ces heureux deserts.

Second Berger.

L'Amour dans ces beaux lieux n'a que d'aimables chaisnes.

Premier Berger.

Il a dequoy payer le repos que je perds.

Second Berger.

Il n'est pas de plaisirs si charmants que ses peines,
La liberté n'a rien de si doux que ses fers.

Ensemble.

Voyons tous deux en Amour, &c.

Autre Chanson chantée per un Berger, & repetée par le Chœur.

Chantez dans ces lieux sauvages,
Chantez Rossignols heureux;
Meslez vos tendres ramages
Parmy nos chants Amoureux:
L'Amour dans nos chaisnes
Flatte nos desirs,
Nous chantons nos peines,
Chantez vos plaisirs.

Les Rossignols mélent leur Concert à celuy de plusieurs Instrumens à leur mode, & les Bergers leur répondent par cette Chansonnette.

Ces oiseaux sans contrainte,
S'engagent sans crainte,
Leur nœuds sont doux,
Tout leur rit, tout cherche à leur plaire,
Nous devons en estre jaloux ;
La raison ne nous sert de guere,
En Amour ils y sont tous
Moins bestes que nous.

Autre couplet.

Dans leurs chants ils disent sans cesse
Que l'Amour les blesse
D'aimables coups,
Tout leur rit, tout cherche à leur plaire, &c.

Autre Chanson chantée par une Bergere, accompagnée d'un renouvellement de fluttes douces.

Dans ces deserts paisibles,
Rochers que vostre sort est doux,
Vous estes insensibles,
Trop heureux qui l'est comme vous.

La

La mesme Bergere continuë à se plaindre, & en élevant sa voix, & la tournant du costé de l'Echo, l'oblige enfin à luy répondre,

La Bergere.

Depuis que l'on soûpire
Sous l'Amoureux empire,
Depuis que l'on soûpire
Sous l'amoureuse loy,
Helas! qui fut jamais plus à plaindre que moy!

L'Echo.

Moy.

La Bergere.

Helas!

L'Echo.

Helas!

La Bergere.

Qui fut jamais plus à plaindre que moy!

L'Echo.

Qui fut jamais plus à plaindre que moy!

La Bergere.

Quelle voix vient icy se plaindre?

L'Echo.

Quelle voix vient icy se plaindre?

La Bergere.

N'en doutons plus, ce ſont les Echos d'alentour.

L'Echo.

Ce ſont les Echos d'alentour.

La Bergere.

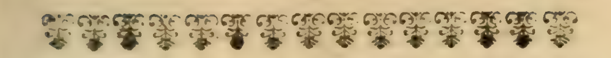
Juſqu'au Cœur des Rochers de ce charmant ſejour
Leur plainte nous apprend que l'Amour eſt à craindre.

L'Echo.

Que l'Amour eſt à craindre.

Le Chœur des Bergers accompagné de tous les Inſtruments, du chant des Roſſignols, & des repetitions des Echos, acheve de chanter les Vers ſuivans.

Chantons tous en ce jour,
Rediſons tour à tour
Que le chant des oiſeaux nous ſeconde,
Que l'Echo nous réponde :
Chantons en ce jour,
Chantons qu'il n'eſt rien dans le monde
Qui ſoit inſenſible à l'Amour.



LE SEJOUR DES ENNUIS.

Souvent le ſouvenir de la peine paſſée
Eſt doux à la penſée,
Lors qu'on en a perdu tout le reſſentiment,
Et qu'il n'en reſte ſeulement
Que l'Image dans la memoire,
On aime d'en oüir l'Hiſtoire
Qui nous flatte agreablement.

Puis qu'il eſt ainſi, & que vous me témoignez par la Lettre qu'il vous a plû de m'écrire, que parmy vos divertiſſemens de S. Germain, vous eſtes bien aiſe quelquefois chez Madame la Ducheſſe de Montauzier, de r'apeller le ſouvenir des ennuis d'Arras, il ne ſera pas difficile à un homme qui les a preſentement tous dans l'eſprit de vous en entretenir.

Monſieur de Fieubet, à qui ces fâcheux ennuis eſtoient inſupportables,

m'avoit fait connoître qu'il auroit desiré de voir une description de leur demeure; & comme il a un grand fond de lumiere, & de gayeté d'esprit pour leur faire la guerre, je croy qu'il avoit envie de les aller exterminer jusques dans leur païs. Il ne m'estoit pas aisé de le satisfaire dans un temps où j'étois si agreablement occupé, que les Ennuis ne pouvoient m'approcher ; mais à present que j'ay beaucoup d'habitude avec eux, & qu'ils me sont devenus fort familiers, je puis en rendre bon compte.

Voicy quelques Relations que j'ay euës des plus assidus qui sont auprés de moy, & que je vous envoye pour en faire part à Madame la Duchesse de Montauzier, & à Monsieur de Fieubet, non pour les devertir, mais pour les ennuyer, par les longs recits d'une chose qu'ils n'ont que trop veuë, car tout homme qui s'ennuye voudroit que tout le monde s'ennuyât avec luy. Je commenceray par celle qu'un des plus sombres m'a laissée en ces Vers.

LE SEJOUR DES ENNUIS.

SOus un triste climat, où cent nuages sombres
Couvrent toûjours le Ciel de leurs épaisses ombres,
Et font avec la terre un commerce ennuyeux
De pluye, & de broüillards qu'elle exhale en tous lieux,
Aux bords de la mer morte, & vers les champs barbares,
Où campent sans arrest les vagabonds Tartares,
Une plage s'abaisse entre cent hauts Rochers
Qui font pâlir d'effroy les plus hardis Nochers,
Depuis ces noirs écueils, qu'une eau dormante ronge,
Et d'où le desespoir en ses gouffres se plonge,
Cette plage s'étend en de vastes deserts,
Où de tristes Hiboux s'échapent dans les airs,
Et volant pezamment au travers des tenebres
Importunent le Ciel avec leurs cris funebres;
Et sans craindre en ces lieux la lumiere du jour
Flattent les noirs ennuis de cét affreux séjour.
Là campent les Ennuis à la façon Tartare,
Sous des peaux de chagrin que l'absence prepare,
Et décampent souvent, quoy qu'ils changent de lieux,
Toujiours tout leur déplaist, tout leur semble odieux;
Une langueur se méle à leur inquietude,
Rien ne les divertit dans cette solitude:
L'astre du jour ne rend qu'une foible clarté

Qui se broüille, & confond avec l'obscurité :
Les jours sont si longs, qu'ils semblent des années,
Et de plus longues nuits leurs courses sont bornées :
L'Aurore n'y répand que d'inutiles pleurs ;
La terre n'y produit ny verdure, ny fleurs,
Sinon quelques soucis qui sans semer y naissent,
Et dont avec dégoust les Ennuis se repaissent,
Les détrempant souvent avec un noir poison,
Dont la vapeur maligne afflige la raison.
Les Ennuis sont mal sains, & la melancolie
Leur fait traîner par tout une mourante vie,
Ils sont tousiours facheux, jamais aucun ne rit,
Ils devorent souvent celuy qui les nourrit,
Et celuy qui les loge incessamment soûpire.
Ils suivent quelquefois l'Amour dans son Empire :
Mais ce sont de bourreaux dont ce Tyran se sert,
Et qu'il tire à dessein de cét affreux desert
Pour punir des Amans les malheureuses ames,
Qui n'ont pas bien usé des douceurs de ses flâmes,
Ou bien pour affliger d'eternelles langueurs
Celles qui trop long-temps ont usé de rigueurs.
Ces malheureux Ennuis courrent toute la terre.
Et vont faire aux mortels une immortelle guerre :
Sortant confusément de ces vastes deserts,
Ils s'épandent par tout, volant parmy les airs,
Ils campent en tout lieux sans épargner personne,
Ils logent chez les Rois jusques sous leur Couronne,
Et dans leurs grands Palais souvent les plus pesans
Font gemir sous le faix nombre de Courtisans :
Ils se glissent par tout, sous les simples cabanes,
Dans les Temples sacrez, & dãs les lieux prophanes,
Les jeunes, & les vieux, les Rois & les Bergers
Souffrent quelques ennuis, ou pesans ou legers :
L'Epouse avec l'Epoux éprouve leur puissance,

Les

Les plus heureux Amans les souffrent dãs l'absence,
Les belles à leur tour le sentent jour & nuit,
L'absence dans leur lit souvent les introduit,
Leur lit pour elles lors est une solitude,
Elles passent les nuits avec inquietude,
Et cherchant leur Amant, ou leur chere moitié
Dans ce triste desert se font grande pitié,
Ils vont enfin par tout, & l'humaine inconstance
Ne permet pas qu'aucun icy bas s'en dispense:
On les sent tost ou tard, ils suivent les plaisirs,
Et quittent rarement l'espoir, & les desirs.
Le plus grand de mortels qui porte la Couronne,
Exposant aux dangers son auguste personne,
Dans le cours glorieux de ses exploits guerriers
Avoit desia cueilly mille sanglans Lauriers:
La Reine son Epouse en beautez sans pareille,
De son triomphe ornant la pompeuse merveille,
Par ses rares vertus alloit charmant les cœurs,
Et des peuples vaincus, & det soldats vainqueurs;
Et marchant sur les pas que traçoit la victoire,
Prenoit part & donnoit un grand lustre à sa gloire,
Quand quittant ce Heros, & sa vaillante Cour
Elle vint dans Arras faire quelque séjour:
De ce Monarque à peine elle fut separée,
Et dans les murs d'Arras à regret retirée,
Qu'un noir essain d'ennuis vint soudain s'y loger,
Et de tristes longueurs tous les cœurs affliger,
Ils logerent par tout, & chez la Reine mesme,
Sans respecter l'éclat de la grandeur supréme,
Mais sans troubler pourtant celuy de ses beaux yeux
Ils vinrent l'assaillir de deux differens lieux:
Les plus pressans d'entr'eux, mais pourtant les plus sages,
Vinrẽt couvrir son front de quelques doux nuages,

Et

Et sans vouloir montrer leur discrette langueur
Ils furent se cacher dans le fond de son cœur :
Aussi-tost de sa Cour on vit bannir la joye,
A ses fiers Ennemis les cœurs furent en proye :
Le dégoust se mesla parmy tous les plaisirs,
On n'entendoit par tout que de tristes soupirs,
Les plus doux entretiens furent meslez de plaintes,
D'alarmes, de chagrins, de soucis, & de craintes.
La tristesse couvrit mille charmans attraits,
Et le Ciel fut pressé de mille vœux secrets :
Sous le fais des ennuis les ames accablées,
Et des noires vapeurs de leur poison troublées
D'un triste desespoir alloient enfin perir,
Quand ce Heros parut, & vint les secourir :
Comme aux portes du jour au travers des nuages
Le Roy des Astres vient dissiper les orages,
Et rend le front du Ciel doux, tranquille, & serain :
Ainsi ce glorieux & vaillant Souverain,
Apres avoir finy cent hauts exploits de guerre,
Poussé ses Ennemis jusqu'au bout de la terre,
Et les avoir veu tous dissipez ou destruits,
De ce triste sejour vint chasser les ennuis :
Son éclat triompha de leur nuit la plus noire,
Et perçant tous les cœurs des rayons de sa gloire,
Il chassa les langueurs de sa charmante Cour,
Et redonna la joye, & la force, & l'Amour.

Voilà ce que j'ay pû tirer de cét ennuy sombre & réveur : ne vous étonnez pas s'il parle si mal de luy-mesme ; c'est le naturel des ennuis de se haïr, & de ne parler d'eux-mesmes qu'en se plaignant, & avec chagrin : c'est aussi leur con-

coustume de parler obscurement, particulierement ceux qui sont des plus sombres comme celuy-cy ; mais un autre qui parle clairement, & d'une autre sorte de langage, a ajoûté ce qui suit.

Il est vray qu'on n'a jamais veu tant d'ennuis à la fois en un mesme lieu.

La Reine s'ennuyant doublement d'être éloignée du Roy, & de ne voir point Monseigneur le Dauphin, passoit la plus grande partie du jour à prier Dieu, & visitoit toutes les Eglises de la Ville l'une apres l'autre, & c'est là seulement où les ennuis la laissoient en repos, & n'osoient approcher de sa Majesté dans les entretiens qu'elle avoit avec Dieu.

Mademoiselle, qui est la plus affable Princesse du monde, faisoit un assez doux accueil aux Ennuis, promenoit son inquietude, & travailloit aux ouvrages ; mais elle estoit quelquefois reduite à entretenir petit fils pour se divertir, & petit fils dés qu'il estoit chez elle se sentoit saisi d'une petit ennuy qui le faisoit crier, & divertissoit ainsi fort mal cette genereuse Princesse.

Madame la Princesse de Bade les trai-

toit aſſez fierement, & avec cette franchiſe genereuſe, que ſa haute naiſſance authoriſe, parlant aſſez librement de tout ce qui luy déplaiſoit, ſembloit ſe ſoulager de leur im portunité; mais avec tout cela elle eſtoit ſouvent reduite à ſon ouvrage, & ne ſe deffendoit pas touſiours de leur chagrin.

Madame la Ducheſſe de Montauzier en uſa avec eux le plus ſagement du monde, & quoy qu'elle les mépriſaſt avec cette grandeur d'ame, que ſa naiſſance luy avoit donnée, elle s'accordoit pourtant avec eux avec cette accortiſe qui luy eſt naturelle; mais elle ne laiſſoit pas d'eſtre quelquefois incommodée de leurs vapeurs qui l'obligeoient à garder le lit.

Madame de Bethune les ſouffroit aſſez bonnement, & ſans ſe plaindre: & ſa belle & charmante fille ne s'en plaignoit pas non plus par diſcretion, quoy qu'elle eût un ſujet particulier de ſe plaindre du trop long ſéjour d'Arras.

Toutes les filles de la Reine ne faiſoient pas paroiſtre non plus leurs ennuis; elles les cachoient ſous les Lys &

les

les roses de leurs visages, comme des serpens sous des fleurs. A oüir chanter Mesdemoiselles d'Arquien & de Longueval, on n'auroit pas jugé qu'elles avoient de l'ennuy, & trouvant tant de lumiere & de douceur dans leur conversation, on n'auroit jamais pû s'imaginer qu'elles eussent eu quelque trouble, ou quelque amertume dans l'ame, tant elles avoient d'adresse pour les cacher.

Mais que sert dans ces maux de les dissimuler ?
D'étouffer ses soûpirs, & de ne point parler ?
Les plus sages ennuis pour n'estre pas visibles,
Ne sont pas dans le cœur tousiours les moins sensibles.

Madame la Duchesse de Boüillon, cette Illustre Amazone, dont l'humeur est toute guerriere, se servoit du fuzil pour les combattre (quoy qu'elle eût des Armes à feu plus dangereuses) & ne revenoit point du combat qu'avec quelque contusion. Elle faisoit souvent le tour de la place, & apprenoit les fortifications avec Madame de Montespan ; mais avec tout cela elle ne pouvoit vaincre certains petits ennuis mutins qui luy don-

donnoient ſouvent quelques legeres coleres.

Madame de Monteſpan deffendoit ſa beauté de leurs outrages avec un merveilleux eſprit, & comme elle eſt fort ingenieuſe, elle employoit les échets, les fortifications, la dentelle, & la Comedie Walonne pour divertir ces importuns, tandis qu'elle s'occupoit à de plus agreables penſées; mais on ne ſçait pas ſi parmy ſon enjoüement il ne ſe méloit point quelques ennuis ſecrets, qu'il n'eſt pas permis de penetrer.

Toutes les autres Dames du Palais,& de la Cour de la Reine, s'occupoient à écrire, à filer, & faire quelques œuvres de charité; & demeuroient la plus grande partie du temps chez elles dans une grande ſolitude avec leurs ennuis.

Voilà ce que ce ſecond ennuy ajoûta de plus particulier: en ce qui ſuit il ſemble que c'eſt moy qui parle; mais, à dire le vray, ſi c'eſt moy qui parle, c'eſt l'ennuy qui me fait parler.

Vous-meſme, Monſieur l'Abbé, qui ſçavez divertir ſi agreablement les ennuis des autres, avec l'enjoüement, & la dou-

douceur de vostre esprit, ne laissiez pas de vous laisser entrainer par les vostres dans vostre retraitte, & passiez aussi mal le temps durant quelques heures que les autres avec ces mauvais hostes, qui n'avoient exempté personne du logement. J'estois, je croy, le seul qui ne les logeoit point: mais je ne sçay pas bien si je ne les tournissois point, car parmy eux souvent celuy qui ne les loge pas les fournit. Je vous prie de le sçavoir de Mesdames de Mantauzier & de Montespan, & sur tout de Mademoiselle d'Arquien, que j'ay plus souvent entretenuë que les autres.

Quoy qu'il en soit, il est vray que toute la Cour de la Reine estoit dans une grande consternation, quand le Roy apres avoir pris plus de places dans une campagne, que nous n'en avions conquis dans toutes celles de la guerre passée, & poussé les Ennemis si loin, qu'on peut dire qu'il leur a fait presque perdre terre, vint dissiper tous les ennuis par sa presence, comme il avoit fait les Ennemis.

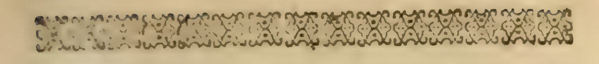
Mais, helas! il ne fut pas plûtost parti

ti de cette Ville avec toute la Cour, que ces malheureux ennuis qui ne m'avoient point encore approché, vinrent tous en foule loger chez moy: si bien que je suis en grand peril d'en estre accablé, si je n'ay bien-tost le mesme secours de vostre puissant liberateur. Mais comme il est occupé sur des sujets plus considerables, qui l'empeschent de jetter les yeux sur moy, je cours grand hazard de finir le reste de mes jours dans ce triste séjour des ennuis.

O non visto, ô mal noto, ô mal gradito.



NOU-



NOUVELLES D'AMOUR.

VOus voulez donc, jeune & charmante Iris,
Qu'on vous écrive des nouvelles,
Vous diray-je des bagatelles
Ou des contes faits à Paris ?
Ces secrets importans que le matin fait naistre
Dans la grand' Salle du Palais,
Passent sur le midy des plaideurs aux laquais ;
Et le soir les voit disparoistre
Comme ce qui ne fut jamais :
De tous ces beaux discours que pourrois-je vous dire ?
Si ce n'est que c'est trop que de les écouter,
Qu'on fait bien de n'en rien conter,
Et bien mieux de n'en rien écrire.

* * *

N'attendez point aussi que je prenne à la Cour
Ce que je cherche pour vous plaire :
Je ne connois que peu cét aimable séjour,
Sur ce qu'on ne sçait point, il est bon de se taire,
Et puis qui prés des Grands se conduit sagement,
Ecoûte tout & parle rarement,
Mais, pour dire en deux mots, ce que je pense d'elle,

Je ne sçay si j'en pense bien ;
C'est une Maistresse cruelle ;
Elle plaist comme vous, elle est charmante & belle,
On la suit, mais l'on n'y fait rien.

* * *

Voilà donc l'histoire finie,
Si mon amoureuse manie
Ne prenoit cette occasion,
Pour vous dire en passant ce que je sens dans l'ame,
Car vous demandez peu que fait ma passion ;
Point de nouvelles de ma flame.
Pour vous en punir à mon tour,
Puisque toute Gazette à le droit de vous plaire,
Sçavez-vous bien que je vais faire
La Gazette de mon Amour ?
Vous n'y trouverez rien qui ne soit veritable,
Pour tout autre manquez de créance & de foy ;
Mais en ce que je dis, je dois estre croyable,
Puisque tout se passe chez moy.

* * *

Que s'il faut dans une Gazette,
Soit qu'on parle d'un Siege, ou de quelque défaite,
Marquer exactement le lieu d'où l'on écrit,
Comme on dit de Paris, de Londres, de Bruxelles,
Je datteray dans mes nouvelles
Du cœur, de l'ame, de l'esprit,
De ma foible raison, de ma triste memoire,
La veritable, & l'amoureuse histoire

De

De vos rigueurs & de mes fers ;
J'ay crû qu'en mon ardeur extréme
Souffrant tant de maux differens ;
Je pouvois bien me diviser moy-mesme
Pour vous conter tous mes tourmens,
Ou du moins faire voir qu'en mon cruel martyre
L'Amour ingenieux par de nouveaux projets,
A sçeu vous faire un vaste empire
Du plus petit de vos sujets.

* * *

Voicy donc par où je commence ;
De mon cœur enflâmé partent mille soûpirs ;
Et bien qu'en ses malheurs il soit sans esperance
De voir finir ses deplaisirs,
Ce cœur tousiours soûmis à vos loix inhumaines,
Aime mieux expirer sous de si belles chaînes,
Que porter ailleurs ses desirs,
Que s'il murmure dans ses peines,
Il demande en mourant que pour le soulager
Amour qui l'a formé si tendre,
Fasse que vous ayez moins de peine à vous rendre.
Ou luy moins de peine à changer.

* * *

Souvent du vostre il blâme le caprice ;
Qui fait un poinct d'honneur de faire un injustice
S'il ne sert pour l'Amour, dequoy sert ce grand cœur ?
Quittez, Iris, quittez vostre injuste rigueur.
Cette pure fierté n'est point à vostre usage

Vouloir vaincre tousiours, vouloir tout enflâmer,
C'est confondre le cœur avec le grand courage,
L'un est fait pour combattre, & l'autre pour aimer.

* * *

Quand mesme il vous plairoit vous picquer de vaillance,
Il faudroit l'employer contre vos ennemis,
Et laisser vivre en patience
Ceux que l'Amour vous a soûmis.
Mon cœur comme le vostre est exempt de bassesse;
Mais il ne peut penser qu'une extréme tendresse
Soit en luy digne de mépris:
Un grand cœur pour aimer n'est pas moins intrepide,
Alexandre aussi bien qu'Alcide
Ont languy prés des yeux qui les avoient surpris,
Et l'Amour qui dompta ce Monarque indomptable
Sur le throsne de l'Univers,
Et qui sçeut ranger dans ses fers
L'autre Heros infatigable
Est encore à nous faire voir,
Ou dans l'histoire, ou dans la fable,
Aucune Amazone intraittable
Ou de cœur sur lequel il n'eust eu de pouvoir.
Vous seule avez bravé cette extréme puissance,
Et vostre injuste resistance
A fait une fois voir dans l'Empire amoureux
Qu'Amour pouvoit trouver un cœur tousiours rebelle,

Tous-

Tousiours insensible à ses feux ;
Qu'il pouvoit comme en moy trouver un cœur fidele
Tousiours constant, & tousiours mal-heureux.

* * *

Que si pour vous parler des peines qu'il endure
Il met le vostre sur les rangs,
Sçachez que rarement un Esclave murmure
Sans mal parler de ses tyrans :
Un cœur parle tousiours par rapport à quelqu'autre,
C'est là son plus cher entretien,
Et je dois bien blâmer ce qui se passe au vostre
Pour vous faire sçavoir ce qui se passe au mien.

* * *

Mais c'est assez parlé de mon cœur plein de flâme
Il est temps de passer aux nouvelles de l'ame ;
Dans son amoureuse langueur,
Brûlant du mesme feu qui consume mon cœur ;
Elle pretend, cette immortelle,
Par un dessein aussi tendre que beau,
De porter les rayons d'une flâme si belle
Dans la longue nuit du tombeau,
Et de rendre immortel mon amour avec elle.

* * *

De mon esprit j'en pourrois dire autant,
Et sans quelques avis venus du jugement
Qui m'exhortent de n'en rien croire,
Il pourroit pretendre à la gloire
D'éternifer icy vos appas & mes fers,
Et par la douceur de mes Vers

Placer vostre beau nom au Temple de memoire;
Mais vostre gloire, Iris, ne peut jamais finir,
Et l'esprit que du Ciel vous eustes en partage
Aura luy seul cét avantage,
De vous faire connoistre aux siecles à venir.



Ainsi le mien ne doit pretendre
Qu'à vous divertir quelquefois,
Je n'ay rien qu'une foible voix
Qu'Amour ne me presta que pour me faire entendre.
Sans luy j'eusse pensé qu'Apollon & ses sœurs
N'estoient que des vaines chimeres,
Et je n'implore leurs faveurs
Que pour obtenir à mon cœur de plus cheres.
Si d'un plus haut dessein mon esprit eut fait choix
Que j'eusse eu de la force autant que de courage,
Pour LOUIS le plus grand des Rois
J'aurois entrepris quelque ouvrage :
Mais qui peut dignement parler de ses exploits ?
De son cœur intrepide au milieu des alarmes ?
Du monde entier qui cherche à vivre sous ses loix,
Ou des cœurs enflamez qui luy rendent les armes.
Je ne vais point chercher au pied du double Mont
D'un pas audacieux sur les bords d'Hypocrene
L'Inutile Laurier qui couronne le front
Des Autheurs à feconde veine,
Ecrivant sans orgueil aussi bien que sans peine,
J'ay trouvé tousiours plus charmant
Le plaisir de l'Amour que celuy de la gloire,
Et

Et je cherche bien moins en contant mon tour-
ment
De me faire admirer que de me faire croire.

* * *

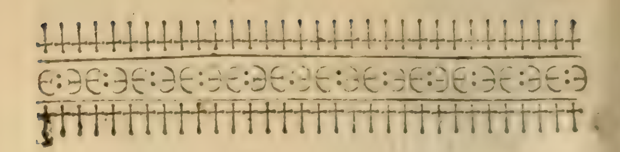
Apres avoir parlé de l'ame & de l'esprit,
Il faut de la Raison dire quelque nouvelle,
Mais je n'ay garde, parlant d'elle,
De conter que fort peu de tout ce qu'elle dit:
La mienne qui pretend estre solide & grave,
Fondant ma passion sur ses raisonnemens
Soutient qu'en Souveraine, & non pas en esclave,
Elle à sçeu consentir à mes cruels tourmens,
Elle se flatte encor qu'elle n'est point vaincuë,
Et pense que l'Amour n'auroit pû l'enflamer,
S'il ne l'eust plûtost convaincuë,
Qu'Iris estant aimable, il la falloit aimer.

* * *

Mais que diray-je enfin de ma triste memoire?
Elle n'a rien de doux pour vous entretenir,
Si j'avois à me souvenir
De quelque amoureuse victoire,
Ou que j'eusse touché vostre insensible cœur,
Ce tendre souvenir eut fait tout mon bon-heur.
Mon silence toute ma gloire.

* * *

Cependant il est temps de finir ce discours,
On lit avec chagrin une longue Gazette;
Mais quelle datte, Iris, faudra-t-il que j'y mette
Souffrant & les nuits & les jours,
Quel temps puis-je marquer, ingratte?
On ne sçauroit mettre de datte
A des maux que l'on sent tousiours.



SAPHO
AUX
FONTAINES
DE S. CLOU.

APres avoir couru mille & mille hazars,
Et bravé les fureurs de Bellone & de
Mars,
Vostre Prince revient au pied de vos Cascades,
Luy qui vous préferoit des bombes, des grenades,
Luy qu'on voyoit aller à la gresle des coups
Aussi tranquillement qu'on le voit parmy vous :
Cét aimable inconstant, apres ces nobles peines,
Enfin revient à vous, agreables fontaines :
Redoublez vos efforts, servez à ses plaisirs,
Faites de doux concerts avecque les zephirs ;
Inventez, s'il se peut, quelque charmant murmure,

Chan-

Changez en cent façons d'aspect & de figure,
Et pour luy témoigner jusqu'où va vostre amour,
Par mille jets nouveaux celebrez son retour ;
Mais ne pretendez pas l'arrester par vos charmes,
Vous le perdrez encor aux premieres allarmes :
Vostre aimable Princesse avec tous ses appas,
Et ses beaux yeux en pleurs ne le retiendroient pas ;
Tout cede dans son cœur à l'amour de la gloire,
Et c'est assez pour vous d'estre dans sa memoire.

SCUDERY.



A MONSIEUR DE ***

ou à ſon ombre.

STANCES.

DEs gens qui vous eſtiment fort,
Et que vous mettez bien en peine,
Ne vous ayant pas veu depuis quelques ſemaines,
Ont penſé que vous eſtiez mort;
Moy-meſme qui touſiours vous crus un eſprit fort,
Je vous prens pour une ombre vaine.

Ainſi qu'une ombre montrez-vous,
Sans craindre qu'une ombre m'etonne:
Quoy qu'à voir ces objets bien ſouvent on friſſonne,
Celuy-là me ſera fort doux,
Et l'ombre d'un mortel qui ſçavoit plaire à tous,
Ne doit épouventer perſonne.

Mais desia vous me paroissez
Quand je commence à vous écrire ;
Vous venez à propos, & vous pourrez me dire ,
Sur un poinct, ce que vous pensez ,
Car vous estes, sans doute , un des grands tré-
passez
Que la mort ait sous son Empire.

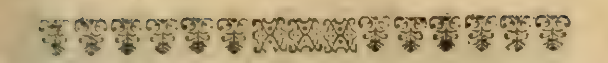
Quelqu'un en ce monde a douté
Si quand on passe l'onde noire ,
Il est vray que pour lors on n'a plus de memoire
Des Amis ny de la beauté ;
On pourroit le juger, & dans la verité ,
Vostre oubly le fait assez croire.
Dites-nous si tous ces Amans
Qui font tant de bruit de leurs chaînes ;
Rencontrent dans la mort le terme de leurs pei-
nes ,
Comme de leurs contentemens :
Ha ! qu'on abaisseroit par la fin des tourmens ;
La fierté de nos inhumaines.

Que deviendroient tous ces discours
Qu'on fait auprés d'une Maistresse ,
Où le galand promet de l'adorer sans cesse ,

Meſme apres la fin de ſes jours ?
On ſçauroit qu'il n'eſt point d'eternelles Amours,
Et qu'on tient fort mal ſa promeſſe.

Vous voyez qu'il eſt important
Que voſtre eſprit nous eclairciſſe,
Et qu'il eſt bon qu'enfin noſtre doute finiſſe,
Dans le monde chacun attend
Qu'en faveur de l'Amour que vous eſtimiez tant
Vous nous rendrez ce bon office.





MADRIGAL.

L'Hyver s'en va revenir,
Il fait tout aussi froid qu'il faisoit en Decembre;
Et mon bois qui va finir
Fait qu'on ne peut plus voir de grand feu dans
ma chambre.
Paroissez gros fagots, cottrets, busches, charbons,
Rentrez, rentrez dans ma maison,
Et vous, petits sermens, dont la flame est si pure,
Venez pour me chauffer chemise & caleçons,
Nous allons contre nature
Revoir encor des glaçons.

MADRIGAL.

DAns l'Empire d'Amour un desordre s'est
mis,
Dorise, Climene, & Philis
En sont dans l'épouvante:
Beaucoup n'ont desia plus que mépris pour ses
loix,
Et chacun crie à haute voix,
Ha! ma rente! ha! ma rente.

SONNET.

Estre un Soleil en paix, un Mars au ---- biovac,
Vaincre plus promptement qu'un Scipion,
———————————— d'Affrique,
Regler mieux son Estat qu'un papier de-- Musique,
Avoir de la franchise & sçavoir le ----- mic mac.

Establir le commerce au païs du -------- Tabac,
Conduire ses projets selon la --------- Politique,
Rendre d'or & d'azur ce qu'on trouve de-brique,
Se faire aimer ab hoc, & desirer ------- ab hac.

Donner au mal extréme un extréme ---- remede,
Choisir mieux tous ses gens que Iupin-Gaumede,
Parler juste, & n'avoir quolibet ny ----- rebus,

Reduire les traittans à manger leur --- esclanche,
C'est le portrait d'un Roy qui naquit le-Dimanche,
Prés duquel d'autres Rois sont des Rois de--bibus.

A PHI-

A PHILIS SUR SON MARIAGE.

PHilis, cette beauté si charmante & si fiere,
Qui par son air imperieux
Sembloit devoir braver tous ceux
Qui vouloient tascher de luy plaire.
Celle à qui je n'osois dans son plus doux moment
Dire le moindre mot des peines qu'elle cause,
Ecoute avec plaisir, & souffre toute chose
D'un homme qu'on peut dire à peine son Amant.

***

Dés le premier moment il luy conte ses plaintes,
Elle endure que tout un jour
Il l'entretienne d'un Amour
Dont peut-estre il n'a que les feintes;
Malgré tant de fierté, malgré tant de froideur,
Elle s'assujettit aux loix de son Empire,
Et mesme auparavant que cét Amant soûpire;
Elle luy donne enfin les dernieres faveurs.

***

Ennemy declaré du repos de la vie,
Fier Tyran de tant de mortels,
De qui ces fameux Autels
La liberté s'eſt aſſervie,
Dieu d'Hymen, qui te plais à rendre mal-heureux
Ceux à qui plus de biens dés l'abord tu propoſes,
Toy qui luy fais cueillir aujourd'huy tant de roſes,
Et quoy, ſouffriras-tu qu'il ſoit touſiours heureux?

***

Tu luy ſoûmets d'abord cette ame ſi ſevere,
Et tu fais dés le premier jour
Ce que jamais le Dieu d'Amour
Tout puiſſant qu'il eſt n'a pû faire:
De l'aimable Philis tu le rends poſſeſſeur,
Qui juſques à preſent eſtoit inacceſſible;
Mais auſſi fais qu'il ſoit poſſeſſeur peu paiſible,
Et que je puiſſe un jour luy diſputer ſon cœur.

SUR

SUR DE LA FLEUR D'ORANGE.

RAre & divine fleur qui portez en vous-mesme
Les plus douces odeurs, & tout le blanc des lys,
Pour croiſtre ce jourd'huy voſtre bon-heur extréme,

Puiſque ſans me ſervir de quelque ſtratageme,
Je n'oſerois toucher ces objets accomplis,
Goûtez à mon deffaut l'avantage ſupréme
De coucher ſur des ſeins auſſi blancs que polis,

Coulant ſur tels appas voſtre plus belle vie,
Ne vous étonnez pas ſi je vous porte envie,
Et ſi de voſtre ſort je parois affligé ;

Car vous allez baiſer tant de bouches de roſes,
Et vous repoſerez ſur de ſi belles choſes
Que je voudrois en vous eſtre aujourd'huy changé.

FIN.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy, donné à Paris le 12. Iuin 1663. Signé, Par le Roy en son Conseil, LE MARECHAL. Il est permis à GABRIEL QUINET, Marchand Libraire, de faire imprimer *un Recueil de plusieurs Pieces, en un ou plusieurs volumes, tant en Prose qu'en Vers, de divers Autheurs*, pendant sept années: & deffences sont faites à tous autres de l'imprimer, vendre & débiter d'autre impression que de celle de l'Exposant, à peine de mil livres d'amande, de tous depens, dommages & interests, comme il est plus au long porté par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Marchands Libraires de cette Ville, suivant & conformément à l'Arrest de la Cour de Parlement du 8. Avril 1653. & aux charges portées par le present Privilege. Fait à Paris ce 30. jour de Iuin 1663. Signé, I. DUBRAY, Syndic.

Acheve d'imprimer pour la troisiéme fois, le 2. jour de Ianvier 1668.

TROISIEME PARTIE
DU RECUEIL
DE PIECES GALANTES,
En Prose & en Vers

DE MADAME LA COMTESSE DE LA SUSE,

Comme aussi de plusieurs & differens Autheurs.



ELEGIE.

AU dessous du Palais du plus grand Roy du monde ;
Sur ces bords que la Seine arrose de son onde,
S'éleve un triple rang de grands, & droits ormeaux,
Dont jamais le Soleil ne perça les rameaux.
C'est-là qu'Amarilis, une jeune Bergere
Assise sur un lit de jonc, & de fougere,
Les yeux negligemment attachez sur les flots,
Contre son cher Daphnis éclatoit en ces mots.
C'est icy, disoit-elle, où jadis mon volage
Me donna de ses feux le premier témoignage ;
Où si souvent depuis il m'engagea sa foy
D'aimer jusqu'au trépas, & de n'aimer que moy:
Tant que dura l'ardeur de sa premiere flâme,
Tandis qu'Amarilis regna seule en son ame,
Chaque jour il venoit sous ces ombrages verds
Y chanter nos Amours en mille tendres Vers,
Et content de languir sous un si doux Empire
Attendre que je vinsse écouter son martyre
Mais helas ! maintenant par un triste retour
C'est icy que je vois naître, & mourir le jour,
Sans que l'ingrat touché d'un reste de tendresse

Y revienne chercher sa premiere Maitresse.

En vain depuis deux mois je pleure incessamment ;

En vain mon triste cœur soupire à tout moment :

Les plus tendres soûpirs, les plus touchantes larmes

Pour rengager Daphnis sont d'inutiles armes.

Souvent mesme, souvent au fort de mes douleurs

Je crois voir cet ingrat se rire de mes pleurs ;

En faire un sacrifice à sa chere Climene ;

Faire parler ma flâme en faveur de la sienne,

Et luy dire à ses pieds d'un air tendre, & soûmis,

Je pourrois estre heureux avec Amarilis.

Alors contre Daphnis ma raison s'interesse,

Elle veut dans mon cœur devenir la Maitresse ;

Et ce cœur malheureux d'un doux espoir flaté

Durant quelques momens se croit en liberté :

Un genereux dépit s'emparant de mon ame

Y suspend pour un temps les effets de ma flâme;

Mais de quelque dépit que l'on soit enflâme,

On n'en revient jamais quand on a bien aimé.

En vain pour essayer de soulager ma peine

Je songe que Daphnis est haï de Climene,

Et que par elle Amour punissant ce Berger

Semble prendre sur soy le soin de me vanger ;

Car enfin que me sert qu'on le fuye, ou qu'on l'aime,

Si je ne puis cesser de l'adorer moy-mesme ?

Et n'est-ce point un mal plus dur que le trépas,

D'aimer un inhumain qui ne nous aime pas ?

Puis parlant à Daphnis, perfide, ajoutoit-elle,

Au moins si la beauté, qui te rend infidelle,
Avoit receu du Ciel plus de charmes que moy,
Je me consolerois de te voir sous sa loy;
Et sans plus éclater contre toy ny contre elle
Je me plaindrois aux Dieux de m'avoir fait moins belle:
Mais tu n'es pas aveugle, & pour en juger mieux,
Malgré ton inconstance, il te reste des yeux;
Il te reste sans doute assez de connoissance
Pour mettre entre nous deux beaucoup de difference.
Qu'est-ce donc qui t'engage en ses honteux liens?
Ils ne sont ny si beaux, ny si doux que les miens:
Car enfin ne dis point pour cacher ta foiblesse,
Qu'avecque moins d'apas elle a plus de tendresse;
Je sçais qu'elle te hait, ingrat, & je t'aimois:
Mille fois prévenant les vœux que tu formois,
Je me suis dérobée aux Bergers du Village,
Pour aller te chercher de bocage en bocage:
Tu t'en souviens sans doute, Infidelle Daphnis,
Tu n'as pas oublié qu'Amarante, & Philis
A la feste du Dieu, qu'adore cette terre,
M'en ont fait devant tous une cruelle guerre.
Mais peut-estre ton cœur ennuyé d'estre heureux
Aime mieux soûpirer sous un joug rigoureux?
Helas! s'il est ainsi que mon sort est à plaindre
Et que lors que l'on aime, on a lieu de tout craindre:
Qui m'eût dit autrefois que ma tendre bonté
Serviroit de pretexte à ta legereté?

Lar-

L'ardeur dont tu brûlois devenant mutuelle
Ne devoit-elle pas deveni. eternelle,
Et croira-t-on jamais qu'un cœur bien enflâmé
Puiſſe ceſſer d'aimer parce qu'il eſt aimé ?
Ah ! volage Daphnis, r'apelle en ta memoire
Ces jours, où noſtre Amour faiſoit toute ta gloire,
Où cent fois de nos Dieux mépriſant le bonheur
Tu t'es crû plus heureux de regner ſur mon cœur :
En ta faveur au moins prens pitié de toy-meſme;
Fuis enfin qui te fuit, & viens aimer qui t'aime.



STAN-



STANCES.

IRis, je prends le Ciel, & les Dieux à témoins
Que vous estes l'objet de mes plus tendres soins;
Que vos yeux éclatans m'ont fait sentir leur flâme;
Que rien n'est comparable aux feux de mon amour,
Et que vous ne perdrez l'Empire de mon ame
Que lors que je perdray la lumiere du jour.

* * *

Moquez-vous de mes feux, méprisez mes soûpirs;
De mes seules douleurs faites tous vos plaisirs;
D'un indigne Rival aprouvez la souffrance;
Je feray mon bonheur de ma captivité,
Et vos perfections soûtiendront ma constance
Contre tous les efforts de vostre cruauté.

* * *

Si jamais le destin de mon bonheur jaloux,
Pour exercer ma foy me separe de vous,
Et me livre aux tourmens d'une cruelle absence;
La violente amour dont je brûle en ces lieux,
Conservera son feu, loin de vostre presence;
Et je seray constant sans le secours des yeux.



Je veux que mon eſprit, malgré l'éloignement,
S'aplique à raprocher l'Amante de l'Amant;
Qu'il ſe forme un Portrait de voſtre beau viſage,
Que les objets preſens ne puiſſent effacer;
Que l'Original ſeul ſuccede à ſon Image,
Et le bien de le voir au bonheur d'y penſer.



Quand le temps flétrira vos roſes & vos lys,
Et que tous vos apas ſeront enſevelis
Dans le triſte débris de vos jeunes années,
Mon amour bravera la force de ſes traits;
Je ſuivray malgré luy mes douces deſtinées,
Et ſans perdre mon cœur, vous perdrez vos attraits,



La douceur de l'eſpoir ne m'animera pas
A porter ma conſtance au delà du trépas;
Ce n'eſt que le ſoûtien d'une amour languiſſante;
La forte paſſion rejette ſon ſecours;
Elle ſeule ſuffit à ſe rendre conſtante,
Et par ſa propre force elle entretient ſon cours.

Je

* * *

Je ne bruleray point de cette aveugle ardeur,
Qui pour servir les ſens offenſe la pudeur ;
De mon extréme amour je banniray le crime ;
L'éclat de la vertu brillera dans mes feux ;
Et vous offrant mon cœur, cette juſte victime
N'aura rien qui vous porte à rejetter mes vœux.

* * *

L'Amant, qui de ſa foy garde la pureté,
Cedera l'avantage à ma fidelité,
Pour toute autre que vous mon cœur ſera tranquile ;
Et je ſuis ſi content d'eſtre ſous voſtre Loy,
Que je ne trouve rien qui ſoit ſi difficile
Que vous avoir ſervie, & vous manquer de foy.

* * *

Si je voulois entrer dans une autre priſon,
Ce volage deſſein bleſſeroit ma raiſon ;
Elle veut que pour vous ſans ceſſe je ſoûpire ;
Rien n'égale l'éclat de vos divins attraits,
Et ſi pour mieux choiſir je ſors de voſtre Empire,
Ne craignez pas, Iris, que j'en ſorte jamais.



Que Climene, ou Philis, les Aſtres de la Cour,
Tâchent à vous ravir mes ſoins, & mon amour,
A ma legereté promettent leurs careſſes ;
Et qu'en vous adorant j'éprouve vos rigueurs,
Je ſçauray mépriſer leurs flateuſes promeſſes,
Et preferer toûjours ma peine à leurs faveurs.



Bien loin de vous quitter, & de leur obeïr,
De les voir ſeulement je croirois vous trahir ;
Et ſoudain ce regard ſeroit ſuivy de larmes ;
Je ne veux regarder ny Deeſſes, ny Dieux ;
Et l'Amant fortuné qui contemple vos charmes,
Ne peut voir d'autre objet ſans profaner ſes yeux.

* * *

Je veux faire mes loix de vos moindres deſirs,
Et dans tous mes deſſeins rechercher vos plaiſirs;
Iris, rien ne m'eſt cher à l'égal de ma flame ;
Mais ſi pour vous complaire il falloit l'etoufer,
Je l'irois attaquer juſqu'au fond de mon ame,
Et ferois mes efforts afin d'en triompher.

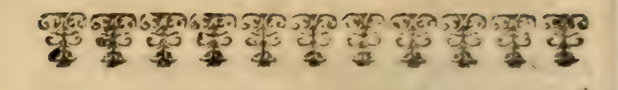
* * *

Que ſi ma paſſion ſurmontoit mon pouvoir,
Et que ſa fermeté me fiſt perdre l'eſpoir
De la ſacrifier au deſir de vous plaire ;
Si j'avois tant d'atache à ma douce priſon,
Que toute ma raiſon ne m'en puſt pas diſtraire,
Ma mort vous ſerviroit bien mieux que ma raiſon.



Ne croyez pas, Iris, que pour eſtre diſcret
Je doive dans mon cœur retenir mon ſecret;
Je puis le reveler, ſans flétrir voſtre gloire;
L'Amour que j'ay pour vous ne craint point d'éclater;
Les Mortels en devroient conſacrer la memoire,
Et les autres Amans le devroient imiter.





STANCES.

Sur la fragilité de la beauté.

IRis, ne croyez plus à vos vaines pensées ;
Quittez ces erreurs insensées,
Qui font de vos apas l'objet de vostre amour :
Ce beau corps, qui vous rend si charmante, & si fiere,
Sera dans peu de jours un amas de poussiere ;
Bien qu'il soit le Dieu de la Cour.

Quelque Art ingenieux que la sage nature
Ait mis à former la peinture,
Dont on voit éclater les differentes fleurs ;
Les plus rares beautez de l'Empire de Flore
N'ont jamais pû montrer à leur seconde Aurore
L'éclat de leurs vives couleurs.

Cette rare beauté, dont vous estes ravie,
comme une fleur est asservie
Aux rigoureuses loix d'un funeste destin ;
L'inexorable sort enferme sa cariere
Dans les bornes d'un seul matin.

Un

Un liquide criſtal, qui ſortant de ſa ſource
S'écoule d'une prompte courſe,
Un éclair, dont on voit la brillante clarté
Diſparoitre à nos yeux auſſi-toſt qu'elle eſt née,
Peuvent ſeuls exprimer la triſte deſtinée
De voſtre fragile beauté.

Je ſçay que mille Amans, aveugles de vos charmes,
Vous font un tribut de leurs larmes,
Et vous donnent un rang ſeparé des mortels;
Je ſçay que tranſportés de l'ardeur qui les preſſe
Leur folle paſſion vous erige en Déeſſe,
Et vous conſacre des Autels,

Ils adorent leurs fers, ils ſe font des Idoles
De vos ſoûris, de vos paroles,
Et la peur d'attirer la colere des Dieux
Ne leur donne jamais des atteintes ſi vives,
Que produit de glaçons en leur ames captives
La ſeverité de vos yeux.

Dans ce pompeux eſtat de grandeur, & de gloire,
Ou d'une nouvelle victoire
Vos attraits chaque jour augmentent voſtre orgueil;
Vous n'aprehendez pas que vôtre beauté change,
Et rien ne vous plaît tant que la vaine loüange,
Qui vous affranchit du cercûeil.

Mais des ans fugitifs la rapide viteſſe
Vous ravira cette jeuneſſe,
Dont la ſeule fraîcheur entretient vos apas ;
Et vous verrez le temps, tyran des belles choſes,
Imprimer hardiment ſur vos lys, & vos roſes
Les ſombres traces de ſes pas.

Tout ainſi que l'on voit la ſuperbe Nature
Etaler ſa riche parure ;
Si-toſt que le printemps nous fait voir ſa beauté ;
Et perdre en un moment ſes premiers avantages,
Alors que la ſaiſon des vents, & des orages
Luy fait ſentir ſa cruauté.

De meſme quelque éclat qui ſur vôtre viſage
Paroiſſe au printemps de vôtre âge,
Soudain qu'il touchera ſa derniere ſaiſon.
De cét affreux hyver les rigueurs, & les glaces
Eteindront tous ces feux, effaceront ces graces
Qui tiennent nos ſens en priſon.

De ce teint delicat les couleurs animées
Par l'âge ſeront conſumées :
La lumiere, & la flâme abandonnant vos yeux
Il n'en partira plus aucun trait qui nous bleſſe
Et la triſte blancheur qu'aporte la vieilleſſe
Couvrira l'or de vos cheveux.

Un ſi grand changement bornera vôtre Empire,
Et l'Amant dont le cœur ſoûpire,
Honteux de ſes erreurs blâmera ſes ſoûpirs,

Et

Et ſans craindre les noms de lâche, & de perfide
A l'effroyable aſpect de la premiere ride
N'aura plus les meſmes deſirs.

Alors le déplaiſir de voir finir vos charmes
Vous fera répandre des larmes,
Et mettre vôtre eſpoir en l'uſage du fard ;
Vous croirez reparer ces funeſtes ruïnes,
Et redonner l'eclat à vos graces divines
Avec ces adreſſes de l'Art.

Mais de quelque ſecret dont ce trompeur ſe vante
Jamais de la beauté mourante
Ses efforts ne ſçauroient r'animer les apas,
Et quand le cours des ans l'a miſe à l'agonie,
Bien loin de luy donner une ſeconde vie,
Ils en avancent le trépas.

On voit bien qu'à la fin de la ſaiſon cruelle
La Nature ſe renouvelle,
Et reprend du printemps les ſuperbes atours,
Et qu'apres que la nuit a répandu ſes ombres,
Ce bel Aſtre des Cieux perce ſes voiles ſombres,
Et vient recommencer ſon cours.

Mais lors que la beauté gemit ſous les années,
Les inflexibles deſtinées
Ne la delivrent point d'un joug ſi rigoureux ;
Elle ne revient plus à la ſaiſon nouvelle,
Et le triſte manteau d'une nuit eternelle
Cache ſa lumiere à nos yeux.

Que direz-vous, Iris, quand la nouvelle Image
De vôstre difforme visage
Peinte dans un miroir vous remplira de peur;
Quand ne vous trouvant plus à vous-mesme semblable,
Vous croirez contempler un fantôme effroyable,
En contemplant vôtre laideur?

Voyant ces traits changez, & cette couleur blesme
Vous vous chercherez en vous-mesme,
Et vos yeux attentifs ne vous trouveront pas,
Et vous serez surprise autant que d'un prodige
De ne voir point en vous seulement un vestige
De tant de differens apas.

Vous vous fuirez, Iris, & vôtre propre fuite
Vous justifiera la conduite
De ceux qui quitteront l'Empire de vos Loix
Et vous verrez qu'on souffre un tourment bien étrange
Alors que l'on reçoit l'affligeante loüange
D'avoir esté belle autrefois,

Dans ce piteux estat la fin de vôtre vie
Sera l'objet de vôtre envie;
Elle seule fera votre felicité,
Et la cruelle mort vous sembleroit humaine,
Si sa douce rigueur vous sauvoit de la peine
De survivre à vôtre beauté.

Ouvrez-donc vostre oreille à des conseils si
sages,
Eloignez ces pensers volages,
Les frivoles desseins, & les jeunes desirs;
Détachez vôtre cœur de vos attraits fragiles;
Et méprisant ces fleurs en épines fertiles,
Cherchez les solides plaisirs.



AU ROY.

SONNET.

DEs Roys morts la valeur vivante dans l'Histoire
Les fait combattre encor, & forcer des remparts,
Et la Posterité par ces fameux hazars
Rend comme elle le doit justice à leur memoire.



Mais par ses propres mains se couronner de gloire,
Desarmer l'Otoman, rétablir les Cesars,
Venir, & voir & vaincre, estre enfin comme un Mars
Le Maistre du destin qui donne la Victoire.



Ne s'ébranler de rien, seul regir ses Estats;
Seul de tous ses conseils estre l'ame & le bras:
Seul répondre de tout, seul rendre ses Oracles.



Et jeune estre des Roys le modelle achevé,
Ou peut-estre le Roy qui fait tous ces miracles?
Nos peres l'ont cherché, mais nous l'avons trouvé.

AU-

AUTRE.

JE vois bien, grand LOUIS, qu'une noble valeur
Vous presse incessamment de reprendre les Armes,
Et que pour mieux tenter vôtre illustre chaleur
La Victoire à vos yeux s'offre avec tous ses charmes.

* * *

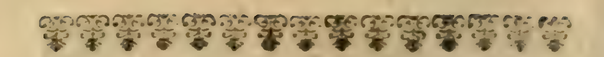
Si l'amour de la gloire échauffe vôtre cœur;
Ne plaist-elle aux Heros qu'au milieu des allarmes:
N'aurez-vous pas toûjours le grand nom de Vainqueur
Sans l'aller achepter aux dépens de nos larmes?

* * *

Qu'attendez-vous encor de vos exploits guerriers?
Mars vous a couronné de ses plus beaux Lauriers,
Et déja vostre Nom remplit toute la terre.

* * *

Pour joüir d'un dessein, & si noble & si doux;
Domptez vôtre valeur, & songez que pour vous
La Paix a son triomphe aussi bien que la guerre.



AUTRE.

VEnez de vos Exploits goûter en paix le prix,
La guerre & ses Lauriers vous ont dû satisfaire ;
Cherchez, jeune Heros, ailleurs dequoy vous plaire ;
C'est assez de combats, & de peuples soûmis.

* * *

Triomphez un peu moins qu'il ne vous est permis :
Reservez au printemps des conquestes à faire,
Souffrez pour vôtre gloire un repos necessaire,
Et doux à vos Sujets, comme à vos Ennemis.

* * *

Cette mesme valeur qui dans cette Campagne
A porté tant d'effroy jusqu'au cœur de l'Espagne,
A fait fremir aussi la France mille fois.

* * *

Toutes deux ont dû craindre en faveur de leur Prince ;
Mais l'Espagne n'a craint que pour quelque Province,
Et la France a tremblé pour le plus grand des Roys.

L'HI-

L'HISTOIRE AU ROY.

AU bruit de tant d'exploits qui te comblent
de gloire
Je viens tracer de prés l'éclat de tes beaux jours;
C'eſt moy, brave LOUIS, que l'on nomme
l'Hiſtoire,
Et de ton regne heureux j'écris l'illuſtre cours.

Ta vertu deffendra ma plume qu'on accuſe
De flatter les deffauts des Princes & des Roys;
Et je n'ay pas beſoin ny de fard ny d'excuſe
Pour peindre le plus grand des Monarques Fran-
çois.

Suy tes juſtes projets, Heros incomparable,
Va te couvrir encor des plus fameux Lauriers;
Ta perſonne en ton Camp eſt ſi conſiderable
Qu'elle y vaut pour le moins douze mille guer-
riers.

Mais tréve de tranchée, une teſte ſi chere
Ne doit pas en Soldat affronter le danger;
Grace au ſecours du Ciel, un Ange tutelaire
Malgré ton grand courage a ſçeu t'en dégager.

Epar-

Epargne les frayeurs, fais cesser la souffrance
Que cause à tous momens ta genereuse ardeur;
Songe dans quels malheurs tu plongerois la France
Si des foudres de Mars tu sentois la fureur.

Sous ta sage conduite une puissante Armée
Sans chercher le peril te va mettre en tes droits;
Et pour aller plus loin la seule renommée
Peut ranger desormais cent Peuples sous tes Loix.



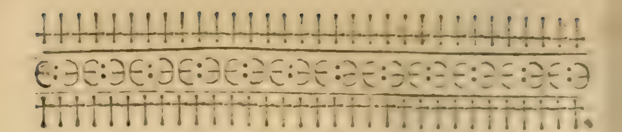
SUR-

SUR LE BUSTE DU ROY.

TElle eſtoit la vertu dans le Monde adorée
Au ſiecle des Heros en la ſaiſon dorée,
Où tous avoient pour elle un meſme ſentiment;
Telle eſtoit de ſon front la Majeſté ſupréme
Lors que ſans peur du châtiment
On la ſuivoit pour elle-meſme.

AUTRE.

LOUIS juſques icy n'avoit point de ſemblable,
Et malgré le Ciſeau, le Pinceau, le Burin
A luy ſeul eſtoit comparable,
On en voit deux, grace à Bernin,
Dont l'un eſt invincible, & l'autre inimitable.



AU ROY.

MADRIGAL.

GRand Roy, de tous costez je ne vois que Soldats,
Deja vôtre grand cœur certain de la victoire
Medite une nouvelle gloire
Parmy la guerre & les combats;
Mais n'esperez jamais de voir naitre la guerre,
Par crainte & par amour tout vous sera soûmis,
Vous avez ce qu'il faut pour conquerir la Terre;
Mais vous n'avez point d'Ennemis.

AU MARQUIS DE CASTEL-RODRIGUE,

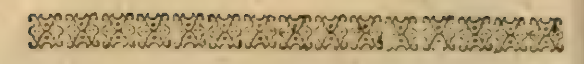
ſur la démolition du Fort de Charle-Roy.

SONNET.

Marquis, ce nouveau Fort qui vous devoit ſauver,
Comme un foible avorton, perit en ſa naiſſance
Et l'orgueil Eſpagnol qui le fit élever
L'abandonne aux François ſans nulle reſiſtance.

Il ſembloit que plûtoſt vous y deuſſiez crever,
De l'air que vous aviez entrepris ſa deffence;
Pourquoy donc le détruire au lieu de l'achever?
Eſt-ce par deſeſpoir? eſt-ce par impuiſſance?
Certes, quelque motif dont vous ſoyez pouſſé,
Vous nous faites juſtice, & ce Fort delaiſſé
Aux Armes de mon Roy ſert d'un heureux préſage.
Le Haynaut, le Brabant, ſuivront la meſme Loy,
Et les autres pais echeus en ſon partage
Reconnoiſſant LOUIS quitteront Charle-Roy.

Sur



Sur l'Entrée de Monsieur Colbert à l'Academie Françoise.

SONNET.

PArnasse de la France, où châque antre resonne
Du concert des neuf Sœurs qui font parler tes Loix,
Tu fais bien des jaloux, mais l'envie aux abois
Ne sçauroit plus ternir l'éclat qui t'environne.

L'eloquence des Grecs, t'a remis sa Couronne
Au gré du protecteur & des Arts & des Loïx
Tu comptes pour Amis les Ministres des Roys,
Dont la juste faveur jamais ne t'abandonne.

Le Jupiter François d'un regard de ses yeux
A versé dans ton sein tous les tresors des Cieux;
Tes prez en sont plus verds, plus riche en est ta plaine.
Les glorieux zephirs chassent les Aquilons,
Et le long des ruisseaux de la sainte fontaine
L'abondance & la paix regnent dans ses valons.

AUTRE.

SErvir utilement & l'Eſtat & le Roy,
Aimer ſon intereſt, ſa gloire & ſa perſonne;
Faire chez ſes voiſins reſpecter ſa Couronne,
Juſqu'aux Indes porter ſes Armes & ſa Loy.

Soûtenir ſans orgueil l'honneur d'un grand em-
ploy,
Mépriſer les plaiſirs que la fortune donne,
Montrer dans le credit une ame droite & bon-
ne,
Garder ſeverement ſa parole & ſa foy.

Eſtre ferme, prudent, laborieux, ſincere,
Du luxe & de l'abus le puiſſant adverſaire,
Retenu dans ſes mœurs comme dans ſes deſ-
cours.

Faire de ſa faveur un excellent uſage,
R'apeller par les Arts l'abondance en nos jours,
C'eſt-là du grand Colbert une fidelle Image,

POUR

POUR LE MESME.

MADRIGAL.

MUſes, le grand Colbert ne veut pas qu'on le loüe
Pour l'inſigne faveur qu'il vous fait aujourd'huy;
Ne vous broüillez pas avec luy,
Gardez qu'il ne vous deſavoue;
Conſervez pour LOUIS vos Lauriers & vos fleurs,
Donnez à ſes hauts faits les plus riches couleurs,
Et chantez les vertus de ſon ame heroïque,
Du fidelle Colbert LOUIS eſt tout le bien;
Loüez ce grand Heros, Colbert n'y perdra rien,
L'Eloge de LOUIS fait ſon Panegyrique.

Pour une Mere qui s'eſtoit miſe en couche au lieu de ſa fille qui eſtoit groſſe.

SONNET.

ON dit je ne ſçay quoy qui choqne vôtre gloire,
Voſtre mere en travail cauſe cent mauvais bruits,
Et ce pretendu frere eſt, dit-on, voſtre fils ;
Apprennez-moy, Catin, ce que je dois en croire.

Jamais, ſi l'on dit vray, ne fut pareille Hiſtoire ;
Quand on ſeme chez vous qu'elle en cueille les fruits
Qu'elle ait le mal des jours, vous le plaiſir des nuits ;
C'eſt s'entendre, ma foy, comme Larrons en foire.

Vous n'eſtes plus chargée, on ne voit rien pourtant ;
Elle ſans eſtre groſſe eſt en travail d'Enfant,
Et ſans avoir conceu nous la voyons feconde.

Ah ! ſans doute, Catin, quoy qu'au bout de neuf mois
On vous fit d'un ſeul coup paroître dans le monde,
Vôtre Mere pour vous fut en couche deux fois.

LES



LES DAMES

Aux braves, à leur retour de l'Armée de Flandres.

MADRIGAL

FAvoris de la Victoire
Vous nous offrez à genoux
Vos Lauriers & vostre gloire;
Mais nous vous revoyons tous
Sans mains, sans nez, sans machoires,
Que sçavons-nous si c'est vous?
Avons-nous tant de memoire?
Allez vivre dans l'Histoire,
Car vous estes morts pour nous.

ENIGME.

JE ſuis comme l'on veut, longue, groſſe ou
menuë,
Mille gens ſans mon ayde iroient à l'Hoſpital,
Je fais toûjours du bien, & ne fais point de mal
A moins d'eſtre pouſſée, ou d'eſtre mal tenuë.

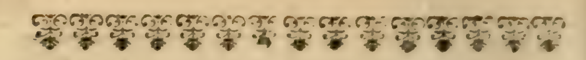
* * *

J'entre & ſors d'un endroit cent fois en un mo-
ment,
Je ſuis utile à tous, aux hommes comme aux
femmes;
Mais je ſuis plus ſouvent entre les mains des
Dames
Auſquelles je produits toûjours quelque orne-
ment.

* * *

Quand je ne tiens à rien je paſſe ſans rien faire;
Car je n'ay de mon chef ny force ny vertu;
Mais pour peu qu'un eſprit ſoit comme moy
pointu
De dire qui je ſuis ce n'eſt pas une affaire.

L'Eguille.



AUTRE.

MOrtels, j'aſſiſte à voſtre mort
Auſſi bien qu'à voſtre naiſſance,
A moins que la rigueur du ſort
Ne vous oſte mon aſſiſtance.

Je donne du ſecours meſme aux plus mécontens,
Et je ſuis toûjours preſt à ſervir tout le monde,
Le repos des humains en mon eſpoir ſe fonde,
Et lors que l'on s'en paſſe, on paſſe mal ſon temps.

On me doit tous les jours un tribut neceſſaire,
Je ſuis comme l'on veut de toutes les couleurs.
Je donne du plaiſir, je calme cent douleurs,
Et l'on prend cependant plaiſir à me deffaire.

Le Lit.

AUTRE.

LE Soleil quelquefois excite ma naiſſance,
Je ſors avecque violence
Et ne voy pas en moy grande perfection;
Mais comme ſi j'étois quelque engence divine;
Je ſuis toûjours ſuivy de benediction,
Et lors que l'on m'entend tout le monde s'incline.

L'Eternuëment.

AU-

AUTRE.

DEvinez qui je ſuis, mon corps n'eſt plus
du monde,
J'habite la moitié d'une machine ronde;
Vivante je n'avois qu'un ſentiment brutal
Mais depuis que l'effort d'une main aſſaſſine
M'a ſçeu donner le coup fatal,
Je renferme ſouvent la plus haute doctrine.

La Calotte.

Sur un gros Poëte.

EPITAPHE.

CY giſt qui fait la meſme choſe
Qu'il faiſoit avant ſon trépas
Ce qu'il fait ne le ſçais-tu pas?
Il fait des Vers, & ſe repoſe.

Pour demander le payement d'une pension au Roy.

MADRIGAL.

PArdon, SIRE, ſi je vis trop
Je devrois aller au galop
Voir ce qu'on fait en l'autre monde;
Mais comme je crains le trépas
Quoy que Monſieur Colbert en gronde.

VOSTRE MAIESTE, ſçait l'accord
Qu'elle m'a fait juſqu'à la mort;
Commandez donc à ce rare homme
Qu'il me faſſe payer comptant
Mille écus par acquit patant,
Et tous les ans la meſme ſomme.

MA-

MADRIGAL.

SI vos refus ne ſont qu'une ceremonie
Pour me donner une ardeur infinie
Vous agiſſez fort inutilement ;
Dans une attente & trop longue & trop vaine
Se conſomme, Philis, tout le contentement :
En vain vous m'eſtes inhumaine
Pour croître mon deſir ;
Car ce qui donne tant de peine
Ne me laiſſe pas lieu d'avoir aucun plaiſir.

AUTRE.

JE cherche & la nuit & le jour
Les moyens de guerir l'Amour
Que m'ont donné les yeux de la belle Climene ;
Mais malgré mon raiſonnement
Je trouve qu'apres tout l'unique allegement
Que je puiſſe apporter à l'excez de ma peine,
Eſt de la ſouffrir doucement.

AUTRE.

JE ſuis dans une rage extréme
Lors qu'un faux delcat, ou qu'un faux precieux
Me dit d'un ton fort ſerieux ;
Qu'il veut long-temps languir , gemir avant qu on l'aime ,
Pour en trouver l'Amour bien plus delicieux.
C'eſt comme qui diroit que jamais en ſa vie
Il ne voudroit poſſeder un moment
Le ſeul objet de toute ſon envie :
Pour moy je ſuis d'un autre ſentiment ,
L'on ne me peut donner trop promptement
Ce que mon cœur deſire avecque violence ;
Comme on ne me ſçauroit donner trop lentement
Ce que je veux avec indifference.

AU-

AUTRE.

QVand je viens à songer à toute la rigueur
Dont vous avez toûjours combattu mon ardeur ;
D'une extréme douleur mon ame est combatuë ,
Que ny le temps ny vous ne sçauriez pas finir ;
Je voudrois oublier le passé qui me tuë ,
Et disposer de l'avenir.

AUTRE.

IL est vray , vous estes aimable ,
Vos manieres , vostre air , tout me semble admirable ,
Je ne voy rien en vous qui ne soit tres-charmant ;
Mais tout ce que j'y voy n'est que pour mon tourment :
Vous voulez me plaire , Sylvie ,
Pour me faire enrager le reste de ma vie ,
Si je n'ay rien en moy que vous puissiez aimer ,
Quel plaisir prenez-vous à me vouloir charmer ?

AUTRE.

QUoy, m'entêter d'une chose inutile ;
Et m'accabler d'une vaine douleur ?
Il faut, Philis, estre moins difficile
Si vous songez à captiver mon cœur :
Dans le siecle où nous sommes
Ce qui rend tous les hommes
Sensibles, tendres, amoureux,
N'est que l'espoir qu'on a de devenir heureux ;
Mais lors qu'on voit qu'une inhumaine
N'a rien pour nous que mépris & que haine,
Quelques graces du Ciel qu'en partage elle ait eu ;
L'amour s'en va comme il estoit venu.

EPIGRAMME.

UNe jeune & charmante Dame
Me voyant mal-heureux au jeu,
Me dit en riant depuis peu
Que je serois heureux en femme :
Je répondis avec chaleur,
Et luy parlant du fond de l'ame
Que c'estoit avoir du malheur
Mesme que d'estre heureux en femme.

Sur un jeune homme, & une jeune femme, qui la veille de Noël furent long-temps enfermez ſeuls.

MADRIGAL.

DOrimene & Tirſis s'entretenoient ſans bruit,
Sans témoins, ſans feu, ny chandelle;
L'occaſion alors eſtoit d'autant plus belle
Que c'eſtoit environ minuit:
Il la baiſa cent fois avec cette tendreſſe,
Qu'on baiſe une jeune Maîtreſſe:
Il auroit pû ſans doute aller
Juſques à la groſſe careſſe,
Si par bon-heur le Diable euſt voulu s'en méler:
C'eſtoit l'heure de la Bergere,
O que mal à propos pour la deſobliger
Le reſpect mal adroit en l'amoureux myſtere,
Empeſcha l'heure du Berger!
Car quelques jours apres Tirſis trouvant la ſienne
Crût rendre ſes deſirs contens;
Mais ne rencontrant plus celle de Dorimene,
O Dieux! dit-il, l'étrange peine!
Heures, accordez-vous, ſonnez à meſme temps.

SONNET.

L'Amour contre la mort prit une fois querelle
Sur un lit où Climene estoit presque aux abois ;
Elle s'en aperçoit, & d'une foible voix
Crie & deffend l'Amour qui combattoit pour elle.

* *
*

Cleandre arrive alors, & regardant sa belle,
Quel est, dit-il, mon cœur, l'estat où je te vois?
Il se jette à travers, les écarte tous trois,
Mais la Mort qui s'en pique en devient plus cruelle.
Elle dit à l'Amour, puis qu'ils sont icy deux,
Ou qu'ils nous laissent faire, ou nous battons contr'eux ;
Toy, contre cét Amant, moy, contre cette vaine.

* *
*

Ils en vindrent aux mains; mais, ô funeste sort !
La Mort d'un coup de faux se defait de Climene,
Et l'Amour de cent traits blesse Cleandre à mort.



Sur la Purification de la Vierge.

SONNET.

DAns le Temple de Dieu la Vierge toute pure
Va se purifier pour accomplir la Loy,
Et sans estre sujette à cette marque impure
Elle y porte en ses bras son Dieu, son Fils, son Roy.

* * *

Par un Cantique Saint aux yeux de la Nature
Le vieillard Simeon fait éclater sa foy,
Et par l'humilite de cette creature
Le Prince des Enfers est mis en desaroy.

* * *

Deux Reynes en ce jour, par leurs divers hommages
Viennent offrir à Dieu deux brillantes Images
Où nous voyons les traits de sa divinité.

* * *

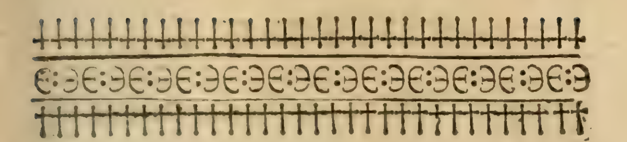
La Vierge offre en son Fils du monde l'esperance,
Et nostre grande Reyne avec humilité
Offre dans le Dauphin le bon-heur de la France.

MADRIGAL.

VOus estes, dites-vous, inquiette & chagrine,
Vous révez sans sçavoir mesme à quoy vous resvez;
Vous aimez cependant le mal que vous avez,
Et vous ne sçavez pas d'où vient son origine;
Apprenez-le, Philis, le mal que vous sentez
Est pareil à celuy que l'on sent quand on aime,
Je ne veux pas pourtant dire que vous aimez,
Mais pour moy quand j'aimois j'estois faite de mesme.

AUTRE.

IE luy vis des apas, il me trouva des charmes,
Il se soûmit à moy, je luy rendis les Armes;
Le brillant de mes yeux, le feu de son esprit
Firent qu'au mesme temps je le pris, il me prit,
Depuis ce temps nos cœurs ont tant d'intelligence
Que je sens ce qu'il sent, je pense ce qu'il pense,
Et ce fidelle Amant quand il me fait des vœux
Me disant ce qu'il veut, me dit ce que je veux.



EPIGRAMME.

CEt Amant que vous avez pris
N'eſt pas au rang des beaux Eſprits
Dont la Cour cherit les merites ;
Ceſſez de luy vouloir du bien,
Vos Loix meritent d'eſtre écrites
Dans un cœur plus beau que le ſien.



SONNET.

AVoir peu de parens, moins de train que de rente,
Rechercher en tous temps l'honneste volupté ;
Contenter ses desirs, conserver sa santé,
Et l'ame de procez, & de vices exempte.

* * *

A rien d'ambitieux ne mettre son attente ;
Voir les siens élevez en quelque dignité,
Mais sans besoin d'appuy garder sa liberté
Crainte de s'engager à rien qui ne contente.

* * *

Des Jardins, des Tableaux, la Musique, des Vers,
Une Table fort libre & de peu de couverts,
Avoir bien plus d'amour pour soy que pour sa Dame.

* * *

Estre estimé du Prince & le voir rarement ;
Beaucoup d'honneur sans peine, & peu d'enfans sans femme,
Font attendre à Paris la mort tout doucement.

RESPONSE.

VIvre en Sardanapale, & croire en Epicure,
Noyer ses sentimens dans les plaisirs du corps,
Et dans l'oisiveté faire tous ses efforts
Afin de satisfaire à la bonne Nature.



N'avoir pour tout objet qu'une sale peinture;
Soüiller l'ame au dedans & les yeux au dehors;
Sur ses quatre-vingts ans, presque au nombre des morts
Ne mediter jamais ny mort ny sepulture.

* * *

Un Serrail qui comprend l'un, & l'autre Venus;
Des femmes sans honneur, & des maris cornus;
Des enfans, mais bâtards, des valets, mais infames

* * *

Estre consideré comme un vieux monument
Qui cache sous la cendre un tizon plein de flâmes;
C'est attendre à Paris l'Enfer tout doucement.

MA-

MADRIGAL.

VOudray-je toûjours l'impossible.
N'aimeray-je jamais une beauté sensible,
Que je suis né sous un Astre fâcheux !
Je croy que la plus douce, & que la plus humaine
Deviendroit ingrate à ma peine
Et seroit cruelle à mes feux.
Iris, mon mal ne sauroit se comprendre,
Le cœur le plus cruel par le temps s'adoucit ;
Comme une autre à la fin vous pourriez estre tendre',
Mon destin seul vous endurcit.



AU-

AUTRE.

IL eſt vray qu'on ne voit rien en vous que d'aimable,
Qu'il n'eſt fait que pour vous ce grand nom d'Adorable :
Et qu'enfin qu'il faudroit pour gagner vòtre cœur
Avoir brûlé long-temps d'une preſſante ardeur ;
Que vous ſeule valez une peine infinie,
Que pour s'en faire aimer c'eſt trop peu d'une vie,
Depuis peu cependant vous voyez que mon feu
Vous demande à ſe ſatisfaire,
Je le confeſſe, Iris, ce que j'ay fait eſt peu ;
Mais faites moy credit de ce qui reſte à faire.



Sur

Sur l'entrée d'une Demoiſelle en Religion.

SONNET.

A Peine ce Soleil commence ſa carriere,
Ses jours n'ont pas paſſé leur premiere
ſaiſon,
Que contre la Nature & contre la raiſon
Cloris couvre ſes lys, & cache ſa lumiere.

La Belle aveugle aux pleurs, & ſourde à ſa
priere
Quitte ſans déplaiſir ſon Pere & ſa maiſon,
Et celle qui tenoit tant de cœurs en priſon
Va volontairement ſe rendre priſonniere.

Quoy, ces auſteritez ne te font point de peur?
Quoy, ce Cloiſtre odieux ne te fait point d'hor-
reur,
Et malgré nos ſoûpirs, ingrate, tu t'y ranges?

Quel ſentiment t'emporte au culte des Autels?
N'eſtoit-ce pas aſſez de ravir les mortels,
Le Ciel veut-il encor que tu charmes les Anges?

AUTRE.

Sur un Bouquet de fleurs.

BElles fleurs, si ma main vous arrache une vie
Que vous tenez icy de la faveur des Cieux ?
Quittez sans murmurer la beauté de ces lieux,
Et ne vous plaignez pas si je vous l'ay ravie.

Vous mourrez sur le sein de la belle Silvie,
Si vous devez mourir, pouvez-vous mourir mieux ?
L'Estre qui vous fait vivre est moins beau que ses yeux,
Et cette illustre mort est trop digne d'envie.

Et quoy ? charmantes fleurs, vous en tremblez de peur,
Vos feüilles ont perdu leur Estre & leur odeur ;
Craignez-vous tant la mort ? aimez-vous tant à vivre ;

Helas ! que de tous ceux que la Belle a blessez
Les moins passionnez brûleroient de vous suivre
S'ils croyoient en mourant estre si bien placez !

EPIGRAMME.

CLaudine s'informoit du Medecin Hilaire
En quel temps le déduit vaut mieux,
Il répond qu'au matin il eſt plus neceſſaire,
Et le ſoir plus delicieux :
Lors, dit-elle en riant, au lever de l'Aurore
J'y pretens chercher ma ſanté :
Mais, ſçavant Medecin, le ſoir je veux encore
En reſſentir la volupté.

Pour une Demoiſelle qui chantoit des Leçons de Tenebres.

MADRIGAL.

VOus vous ſervez, Iris, de lugubres accords,
Pour adoucir des Juifs la triſte ſervitude
Ah! celle que je ſouffre eſt encor bien plus rude,
Secourez les vivans, & laiſſez-là les morts.

SON-

SONNET.

QUand d'un eſprit doux & diſcret
Toûjours l'un à l'autre defere ;
Quand on ſe cherche ſans affaire,
Quand on ſe quitte avec regret.

***

Quand on n'eût jamais de ſecret
Dont on ſe ſoit fait un myſtere ;
Quand on ne ſonge qu'à ſe plaire,
Quand enſemble on n'eſt point diſtrait.

***

Quand prenant plaiſir à s'écrire
On dit plus qu'on ne penſe dire,
Et beaucoup moins qu'on ne voudroit.

***

Qu'appellez-vous cela, la Belle ?
Entre nous deux cela s'appelle
S'aimer bien plus que l'on ne croit.



Sur un Pere executé pour avoir fait un enfant à sa fille,

SONNET.

Toy qui fais expirer avant que de paroitre
Ton pere & ton ayeul par un étrange sort ;
Malheureux qui n'attens que le moment de naitre
Pour exposer ta mere aux rigueurs de la mort.

Toy qui me blâmeras quand tu pourras connoître
Qu'en te mettant au jou r je te fis un grand tort ;
Que tu nais dans l'opprobre, & qu'en te donnant l'Estre
Le plus grand crime a fait son plus horrible effort.

Si pour t'avoir couvert de honte & d'infamie
C'est trop peu que de perdre au Gibet une vie,
Blâmes-en la Nature, accuses-en l'Amour.

Ces tyrans sont tes maux ainsi que mon supplice ;
L'un a fait que deux fois je t'ay donné le jour,
Et l'autre ne veut pas que deux fois je perisse,

Pour



Pour un Officier allant à l'Armée.

SONNET.

DEs beaux jours ramenez par le ſoin des zephirs ;
Les Jardins embellis des richeſſes de Flore,
Et les champs émaillez des larmes de l'Aurore
Sembloient livrer mes ſens à d'éternels plaiſirs.

L'Amour meſme flatoit à l'envy mes deſirs,
Je n'eſtois pas haï de celle que j'adore,
Et ſi je ſoûpirois du feu qui me devore,
Auſſi-toſt cent faveurs apaiſoient mes ſoûpirs.

Cependant tous ces biens ſont détruits par ma gloire ;
Mon amour ſur mes ſens garde mal ſa victoire,
Philis ſur ma raiſon exerce un vain pouvoir.

Je cours à des dangers qui me charment comme elle.
Seroit-ce que mon cœur deviendroit infidelle ?
Non, car j'aime Philis, mais j'aime mon devoir

MA-



MADRIGAL.

LE respect & l'amour pleins de glace & de flâme
Se font la guerre dans mon ame,
Et ne se veulent point ceder ;
Mais, ô beauté charmante & rare,
Si je ne puis les accorder
Permettez que je les separe.

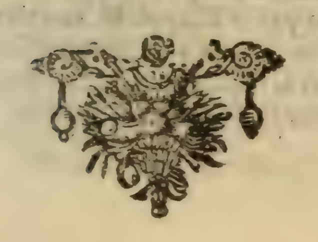
EPITAPHE.

D. Monsieur de Marca, nommé Archevesque de Paris.

CY gist Monseigneur de Marca
Que nostre Monarque marqua
Pour estre Chef de son Eglise :
Mais la mort qui le remarqua,
Et qui fait tout avec surprise
Incontinent le démarqua.

MADRIGAL.

ACcablé d'ennuis & de maux
Sous qui ma constance succombe,
Et n'esperant plus qu'au repos
Qui se rencontre dans la tombe,
Je resve incessamment pourquoy mon triste sort
Par un long & barbare effort
Depuis le jour fatal que le Ciel m'a fait naitre
A repandu sur moy tant de malheurs divers ;
Ha ! grand Dieu, ce pourroit bien estre
A cause que je fais des Vers.



AUTRE.

UNe certaine Magiſtrate
Depuis le genoüil juſqu'au flanc,
Couvrit ſa cuiſſe delicate
D'un beau calçon de ſatin blanc;
Mais ſatin d'une Theſe en profonde ſcience
Dont un Docteur avoit honoré l'Eminence,
Et que cette prophane à ſon ventre appliqua;
Si bien qu'on y pût lire au moment de ſa cheute
En l'endroit qui chez elle a fait tant de diſpute.

QVÆSTIO PHYSICA.

Et ſi de ce grand Jule on y vid la figure
Il ne le prendra pas, s'il luy plaiſt, en injure:
Aujourd'huy que la paix s'eſt faite par ſes mains
Il pouvoit eſtre là comme on mettoit Mercure
A Rome ſur les grands chemins.

EPI-

EPITAPHE.

PAssant, ſur ce Tombeau daigne arreſter tes pas,
Tu ſçauras la triſte avanture
D'une rare beauté qui devant ſon trépas
Se faiſoit admirer à toute la Nature:
Dés qu'elle parût à la Cour
Elle ſçeut donner de l'amour,
Comme ſon cœur en ſçeut prendre de meſme;
Mais ſon cœur en prit tant, qu'à ſon amour extréme
Elle ſacrifia juſques à ſon honneur.
L'honneur auſſi voulut un ſacrifice;
La belle Iris pour fuir le des-honneur
Immola le fruit de ſon vice,
Mais pour le faire avec plus de ſplendeur
Ce n'eſtoit pas aſſez de l'avorton d'un crime,
Elle-meſme en fut la victime.

RONDEAU.

LEs quatre Sœurs m'ont pris dans leur lien,
Lors que je vis leur grace & leur maintien,
Et de leurs yeux la tres-douce lumiere
Je leurs rendis mon ame prisonniere,
Et les suivis ainsi qu'un petit chien;
Je vous le dis, & le jure en Chrestien,
J'ay dans le cœur, sans en rabattre rien,
Tout à la fois d'une etrange maniere
Les quatre Sœurs.
Chacun les aime, on ne dit pas combien,
Et moy qui suis sans force & sans soutien
Et composé d'assez froide matiere,
J'entreprendrois de, vous m'entendez bien,
Les quatre Sœurs.

SONNET.

ASsis, triste & reveur dessus le bord de
L'aize,
Parc d'un verd gazon que sa fraîcheur nourrit,
J'entendois sa belle eau qui jamais ne tarit
Accuser la rigueur des cailloux qu'elle baise.



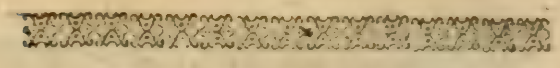
Quoy, dit-elle en passant, n'ay-je rien qui vous
plaise?
Cruels qui n'aimez pas celle qui vous cherit,
Et vôtre dureté qui jamais ne perit
Sera-t-elle toûjours si contraire à mon aise?



C'est ainsi que cette eau d'un murmure plaintif
Touchoit de ses regrets mon esprit attentif,
Quand saisi de douleur, je réponds de la sorte.



Si par vous ces Rochers ne sont point amolis,
Mille torrens de pleurs que mon amour emporte
N'ont pas mesme ebranlé le cœur d'Amarilis.



Pour Monsieur le Prince.

SONNET.

PRince miraculeux, dont les faits heroïques
De leur bruit éclatant remplissent l'Univers,
Vous qui passez l'effort de la Prose & des Vers,
Et rendez imparfaits tous les Panegyriques.



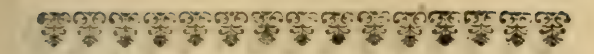
Vos desseins ons trompé les plus fins Politiques,
Vôtre bras indomptable en cent combats divers
A fait voir que du sort les plus fâcheux revers
Ne sont pour les vaillans que d'heureux pro-
nostiques.

* * *

L'Espagne en vous rendant nous rend tout nô-
tre bien,
Ce que nous luy rendons, au prix de vous n'est
rien,
Puisque vous n'avez point de pareil sur la terre.

* * *

Et quand vous revenez pour combler nos sou-
haits,
On dit que le retour du grand Dieu de la guerre
Est l'un des meilleurs fruits que produise la paix.



AUTRE.

Sur la naissance du Duc de Bourbon.

PRince, le plus pur sang n'est pas le plus ———————— *fertile*,
Ne demandez jamais plus de ------ *fecondité*,
L'on ne va point en foule à l' ----- *immortalité*,
Alexandre, & Cæsar n'eurent qu'un sang--*sterile*.

***

On voit de vos pareils un second entre --- *mille*,
Le reste échape à peine à la ------- *sterilité*,
Et sans se diviser dans la ------------ *posterité*
De Heros en Heros jusqu'à la fin de sa ------- *file*.

***

Condé, tu n'as qu'un fils, d'Anguien tu n'en as qu' ———— *un*;
Avec cent demi-Dieux ce sort vous est-*commun*,
Vôtre Race est illustre, & n'est pas in-.-*feconde*,

***

Vous avez fait assez pour ne jamais ---- *mourir*;
Par de simples mortels laissez peupler le--*monde*;
Heros, vous ne naissez que pour le --- *conquerir*.

SONNET.

Sur le mesme sujet, & sur les mesmes rimes.

LOrs que d'un demy-Dieu le sang devient
———————————— *fertile,*
Sa grandeur croist aussi par sa ---- *fecondité,*
Et sa suite qui court à l'---------- *immortalité*
Fait de ses descendans la glorieuse ------ *file.*

Grand Prince, je sçay bien qu'il n'est pas-*difficile*
De marquer de Heros dont la ------- *felicité*
Fut plus grande en leurs faits qu'en leur-*posterité*;
Mesme qu'au lieu de deux on en trouvera--*mille.*

Mais si dans ce haut rang on vous compte pour
———————————— *un*
Que la gloire releve au dessus du ---- *commun,*
Heureux d'estre suivy d'un fils qui le --*seconde.*

Qui par un autre encor commence à --- *ressentir,*
Puis qu'un pareil à vous sçeut vaincre tout le
———————————— *monde,*
Que pouvez-vous laisser à deux à ---- *conquerir?*

A des

A des Belles qui demandoient un ſecret de paroles Magiques pour ſe faire aimer.

SONNET.

POurquoy me demander la ruſe criminelle
Par qui l'art des Demons met nos cœurs dans les fers,
Vous de qui la Magie eſt blanche & naturelle,
Et fait qu'à vos apas tant de vœux ſont offerts?

Par vos charmes vainqueurs l'eſprit le plus rebelle
Rend grace à l'Amour des maux qu'il a ſouferts;
La flâme de vos yeux eſt trop pure & trop belle
Pour unir ſa puiſſance à celle des Enfers.

Ce beau ſein qui fait naître & vos lis, & vos roſes
Forme un enchantement de tant de belles choſes,
Que leur force invincible a droit de tout charmer.

Mais pour vous mieux ſervir de leur pouvoir extréme
Ajoûtez ſeulement ces trois mots, je vous aime;
Qui pourroit s'empeſcher alors de vous aimer?

Aux meſmes Belles, qui refuſoient de ſe ſervir de ces trois paroles magiques pour ſe faire aimer.

SONNET.

LOrs que vous refuſez d'un air un peu farouche
D'uſer de ces trois mots qui charmeroient les Dieux,
Et fléchiroient un cœur auſſi dur qu'une ſouche;
Mon ſecret ne doit point vous paroitre odieux.

***

Ces trois mots enchanteurs dont la douceur nous touche,
Contre la pureté n'ont rien d'injurieux,
Puiſque je n'entends pas qu'on les diſe de bouche,
Il ſuffit pour charmer de les dire des yeux.

***

Et pour vous témoigner que ce fut ma penſée
Par qui vôtre pudeur ne peut eſtre offenſée,
C'eſt qu'autrement le charme en ſeroit moins puiſſant.

La

***

La bouche eſt trop ſouvent un organe infidelle ;
Mais l'Amour exprimé par les yeux d'une Belle
Dans ces miroirs du cœur fait bien voir ce qu'il ſent.

Sur un gros Poëte.

EPITAPHE.

PAſſant revere ce Tombeau
Qui contient l'eſprit le plus beau
Qui parût jamais en lumiere ;
Admire en meſme temps l'Auteur de l'Univers,
Cét homme qui donna la forme à tant de Vers
En eſt devenu la matiere.

RONDEAU.

Faire la froide en apparence,
Apres m'avoir donné licence
De toucher jusqu'à vos genoux !
Refuser un plaisir si doux
A ma longue perseverance !
Quittez-là cette indifference,
Pour me contenter laissez-vous
Faire.



Ha ! l'importune resistance !
Gardez de faire penitence,
Amour se doit mettre en courroux ;
Puis qu'au lieu de souffrir ses coups
Vous m'empeschez quand je le pense
Faire.

STANCES.

OBjet d'une flâme coupable,
Cloris, estes-vous bien capable
De profaner un sacré lieu,
Et par des feux illegitimes
Usurper sur les droits de Dieu
En luy dérobant ses victimes?

Ce n'est pas assez que vos charmes
Par la puissance de leurs Armes
Mettent les mondains aux abois,
Si vôtre beauté sans seconde
Ne tuë une seconde fois
Ceux qui sont desia morts au monde.

Il est vray que sous vôtre Empire
Un Moine jour & nuit soûpire
Accablé de mille tourmens,
Et que malgré les destinées
Vous pouvez entre vos Amans
Conter des testes couronnées.

Celuy que vôtre aymable veuë
Par les traits dont elle est pourveuë,
Jette en une extréme langueur,
Malgré la Reigle qu'il a prise,
Aime mieux estre en vôtre cœur
Que dans celuy de son Eglise.

Souvent de vôtre conſcience
Par une étroite confidence
Vous luy découvrez les reſſorts ;
Mais pour ſatisfaire ſa flâme
Il voudroit bien que vôtre corps
Luy fuſt auſſi nud que vôtre ame.

Son cœur qui ne ſçauroit éteindre
Le feu dont il n'oſe ſe plaindre
Endure un ſi cruel tourment,
Que ſi vôtre pitié n'accorde
A ſon mal quelque allegement,
Il s'étranglera de ſa corde.



STAN-



STANCES.

Faites dans une retraite.

REyne, dont la prudence en merveilles fe-
conde,
Sous de si justes loix veille au repos du monde;
Adorable rayon de la divinité
Qui seul dans l'Univers nous ranges
Presques à l'égal des Anges,
Quand seray-je éclairé de ta vive clarté?

* *
*

Vivray-je donc toûjours dans le honteux ser-
vage
Où l'erreur m'a jetté dans la fleur de mon âge;
Accablé de tous maux & privé de tous biens?
Faut-il que mon cœur persevere
A cherir sa misere,
Qu'il suive ses avis, & méprise les tiens;

* *
*

Raison n'est-ce pas toy qui seule nous fais vi-
vre
Dans l'agreable train que la Vertu doit suivre;
Qui delivres nos sens de tout aveuglement,
Et qui de la bonté divine
Nous montre l'origine
Que nous tenons du Dieu qui fit le Firmament?

Lassé

* * *

Lassé des faux appas dont le vice m'enflâme
A tes sages conseils je resigne mon ame,
Je connois desormais tes nobles sentimens,
Un profond repentir me presse
De forcer ma paresse
A terminer le cours de mes dereglemens.

* * *

Loin de moy, vains desirs de gloire immoderée,
Plaisirs pernicieux & de peu de durée,
Ma passion vous dit un eternel adieu;
Mon esprit renonce à vos charmes,
Et ne songe qu'aux larmes
Qui peuvent appaiser le couroux de mon Dieu.

* * *

En postposant toujours à l'amour de moy mesme
L'amour que je devois à sa bonté suprême
N'ay-je pas excité sa haine contre moy:
Quelle grace dois-je pretendre
Si je ne vais me rendre
A l'eternel devoir où m'appelle sa Loy?

* * *

L'insolente beauté si changeante & si vaine,
Qui formoit de mon sort tout le trouble & la peine
Me faisoit apres elle ardemment soûpirer;
Si jamais mon idolâtrie
Ne l'avoit veu flétrie,
Elle n'auroit jamais cessé de l'adorer.

* * *

Par l'éclatant débris de ses superbes charmes,
Je reconnus enfin que nul n'avoit des Armes
Propres à resister aux injures du sort,
Que l'eternel estoit le Maistre
De tout ce qu'il fait naistre,
Et que rien ne se peut garentir de la mort.

* * *

Je vis flétrir en moy ces hautes esperances
Que la Cour nourrissoit de fausses apparences ;
Sa pompe & sa grandeur parurent à mes yeux
En tous les endroits de la terre
Plus fréles que du verre,
Et rien de permanent que la splendeur des Cieux.

* * *

Apres m'estre donné trop lâchement en proye
A tout ce qu'en tous lieux peut souhaiter la joye,
Et m'estre fait moy-mesme esclave de mes sens :
Qu'ay-je tiré de mes delices
Que d'eternels supplices,
De déplorables nuits, & des jours languissans ?

* * *

La courſe de mes ans au deüil abandonnée
Sous des maux ſi preſſans traîne ma deſtinée
Que je ceſſe de vivre a̅vant que de mourir
Je ne vois plus rien dans la vie
Digne de mon envie,
Hors la faveur du Ciel qui me peut ſecourir.



Seigneur, dans les tourmens où ma vie eſt plon-gée
Je ne demande pas qu'elle en ſoit ſoulagée,
Je conſens de me voir pour jamais oppreſſé;
Fay ſeulement par ta juſtice
Que mon plus grand ſupplice
Soit en l'horreur que j'ay de t'avoir offenſé.

STAN-



STANCES

irregulieres.

SI vous croyez que ma conſtance
Ne puiſſe jamais vous toucher,
Philis, n'abuſez plus de ma perſeverance,
Et ſçachez que le temps m'eſt cher.

Sondez bien vôtre cœur ſur ce qu'il pourra faire,
Voyez s'il peut ou non appaiſer mes douleurs;
Apres cét examen, ſi je ne puis vous plaire,
Permettez-moy de me pourvoir ailleurs.

Le foible eſpoir qui m'entretient
M'a fait juſques icy ſurmonter ma ſoufrance;
Mais dans une telle eſperance
Le temps ſe paſſe, & la mort vient.

Ainſi mes jeunes ans pourroient s'évanoüir
Dans des attentes vaines,
Et je n'aurois apres pour tout fruit de mes peines
Que la perte du temps dont je devrois joüir.

Quand

Quand je parle d'eſtre volage ,
Je ſçay que vous avez l'orgueil
De croire que d'un ſeul coup d'œil
Vous m'obligerez bien à changer de langage.

L'authorité pourtant eſt une foible amorce
Pour vous aſſeurer de mon cœur ,
L'on n'a rien de luy par la force ,
Et l'on a tout par la douceur.

Peut-eſtre , direz-vous , qu'il aille ſur ſa foy ,
Qu'à la queſte d'une hutre en vain il ſe travaille ,
Comme il n'en eſt pas qui me vaille ,
Il reviendra touſiours à moy.

Vous n'eſtes pas une beauté commune ,
Chacun le ſçait ; mais ſans vous offenſer
Il s'en pouroit encor trouver quelqu'une,
Dont en cas de beſoin l'on pourroit ſe paſſer.

Enfin , Philis , la longueur me déplaiſt ;
Sans remettre à vôtre ordinaire ,
Voyez ſi juſtement je ſerois vôtre fait
Comme vous ſeriez mon affaire.

Ne perdons plus le temps en diſcours ſuperflus ;
Conſultez-vous bien , & pour cauſe ,
Car pour déterminer la choſe
Je ne puis donner qu'une heure tout au-plus.

LA DESCENTE D'ORPHÉE AUX ENFERS,

Traduite de l'Espagnol.

LE malheureux Orphée ayant perdu sa Femme,
Apres mille soûpirs, & mille vœux offerts
A la mort, qu'en vain on reclame,
Alla pour la chercher jusqu'au fond des Enfers;
Ce bizarre dessein ne pouvoit le conduire
Dans un lieu plus affreux ny dans un sejour pire;
Sa voix, encor qu'il eût la douleur dans le sein,
Suspendit les tourmens de ces demeures sombres:
Mais on croit que son chant étonna moins les ombres
Que la nouveauté du dessein.
Tout l'Enfer se vid sans supplice,

Et

Et le Tyran des Morts fierement irrité,
Pour le punir de sa temerité
Luy rendit sa femme Euridice;
Puis pour avoir si bien chanté,
Par un autre caprice
Il luy donna moyen, attendry par sa voix,
De la perdre encore une fois.
Orphée oubliant sa deffense,
Se retournant sa femme vit;
Si ce fut par malice ou par impatience
On ne sçait pas trop bien comment cela se fit,
Pour vous dire ce que j'en pense,
Je pense qu'il se repentit.



La



La belle methode d'aimer.

STANCES.

OUy, je consens d'aimer, mais pour regler mon feu
Ma methode n'est pas commune;
Du plus ardent transport mon cœur ne fait qu'un jeu,
Je l'étouffe s'il m'importune,
Et dans les biens d'amour, comme ceux de fortunes.
J'ay pour Devise PAIX & PEV.

Je fuis tout ce qui peut me faire violence;
Si pousser des soûpirs, & pleurer nuit & jour
C'est le premier tribut que l'on paye à l'Amour,
Avant qu'entrer sous sa puissance
Je veux qu'il m'en donne quitance;
Aussi bien parmy les rigueurs,
Que sert à l'ame la plus tendre
De verser des torrens de pleurs?
L'eau que ses yeux peuvent répandre

Une

* * *

Une ame quand elle soupire
Fait injure à l'Amour & détruit son Empire;
Elle effarouche ceux qu'il veut assujettir,
Et dés lors qu'un Amant Novice
Voit qu'un Amant profez souffre comme un Martyr
Il croit qu'aymer n'est qu'un supplice,
Et tasche pour s'en garentir
Malgré toutes les sympathies
De jetter le froc aux orties.

* * *

Un esprit est content qui voit que ce vainqueur
Etablit son Empire à la faveur des charmes,
Qu'il asseure la paix à qui luy rend les armes,
Qu'il nous comble de joye en nous blessant au cœur,
Et dans ce calme doux fort librement s'embarque
Sous les loix d'un si bon Monarque.

* * *

Que si par un injuste effort
Il s'erige en Tyran dans mon ame asservie,
Je reprendray bien-tost ma liberté ravie;
Je ne puis consentir à recevoir la mort
Par la main de l'Amour à qui tout doit la vie,
Et je croy, sans luy faire tort,
Qu'on reconnoist assez son pouvoir legitime
Quand on est son sujet, sans estre sa victime.

Ainsi

* * *

Ainsi pour recevoir ses feux
J'ouvre mon ame toute entiere,
Et veux bien lui ceder le plus beau de mes vœux
Pourveu qu'il vienne à moy, comme il vient à
sa mere,
Accompagné de Ris, de Graces & de Jeux.
Philis, mon ame est toute preste
A devenir votre conqueste;
Si je suis votre fait apres un tel aveu
Vivons dans les plaisirs, si l'Amour est un Dieu
Il faut pour l'honorer estre toûjours en Feste.



ELEGIE.

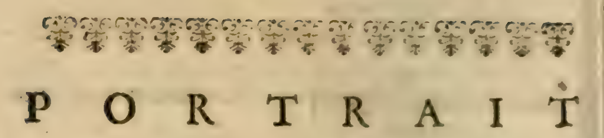
JE n'ay pû resister, les beaux yeux de Silvie
Ont rangé sous ses Loix ma franchise & ma vie ;
Et j'apprens du Tyran qui vient me tourmenter,
Que lors qu'on veut les vaincre il faut les éviter.
Dieu ! quel aveuglement occupa ma pensée !
De quelle etrange erreur mon ame fut blessée,
De croire que Silvie avoit si peu d'appas
Qu'on pût les contempler, & ne les aimer pas !
Ha ! je voy que mon cœur, qui cherchoit à se rendre,
Me flattoit de l'espoir de m'en pouvoir deffendre,
Et ne m'affoiblissoit sa divine beauté
Que pour mieux engager ma foible liberté :
Mais surpris de l'eclat de tant d'aimables charmes
J'oubliay ma deffense, & leur rendis les armes :
Le premier de leurs traits fut soudain mon vainqueur,
Et je connus alors le dessein de mon cœur :
Le traître m'a surpris par un doux artifice ;
Mais il est bien puny par sa propre malice :
Il sent que son projet a trop bien reüssi,
Et comme il m'a trompé, l'Amour le trompe aussi.
Ces plaisirs, ces transports d'une flâme naissante,
Cette douce langueur, cette peine charmante
Sont changez en braziers, en soucis devorans,

Et font de son repos les eternels tyrans :
De sa vive douleur les mortelles atteintes
Le forceront bien-tost de recourer aux plaintes ;
Les soûpirs, les sanglots viennent à son secours,
Et je sens que mes pleurs vont commencer leur
cours.
Refuge des Amans, aimables solitudes,
Qui soulagez leurs maux, & leurs inquietudes
Et qui dans vôtre sein recevez les soûpirs
Qui naissent de l'ardeur de leurs chastes desirs,
Parmy tous les objets que le Soleil éclaire,
Deserts, Silvie, & vous avez droit de me plaire,
Tout le reste me nuit, & la Terre & les Cieux
N'ont rien de si charmant, qui ne blesse mes
yeux
J'iray vous reveler les secrets de mon ame ;
Vous dire tous les jours les progrez de ma flâme,
Vous sçaurez mes douleurs, vous sçaurez mes
soupirs,
Heureux ! si je pouvois vous conter mes plaisirs,
Et si ce bel objet de mon amour extréme
Venoit à vous aimer autant que je vous aime,
Et d'un mesme vainqueur reconnoissant la Loy,
Partant de son amour vous entretinst de moy ;
Vous dist qu'à mes desirs elle n'est plus rebelle,
Et qu'elle sent pour moy ce que je sens pour elle :
Mais tel est mon malheur, & telle est sa beauté
Que je me dois attendre à beaucoup de fierté ;
Vous n'apprendrez de moy que l'excez de mes
peines ;
Mes inutiles soins, mes esperances vaines ;
Vous ne serez touchez que de mes seuls re-
grets,
Et mes seules douleurs seront tous mes secrets,

Et peut-estre qu'un jour l'extréme violence
D'un tourment sans égal accablant ma constance
Loin de vous attendrir par de tristes discours,
Je ne vous chercheray que pour finir mes jours;
Pourtant, soit mon destin contraire ou favorable,
Soit que je sois Amant heureux ou miserable,
Je serviray tousiours la beauté que je sers,
Et la mort seulement pourra briser mes fers.
Et toy, ma liberté, dont mon ame ravie
Préferoit les douceurs aux douceurs de la vie,
Ne viens plus m'éblouïr avec tes faux appas,
Tu ne sçaurois charmer que ceux qui n'aiment pas.
Tu me fus precieuse, & le serois encore
Si je n'avois point veu la beauté que j'adore;
Mais depuis que ses yeux ont captivé mon cœur
Le malheur de ta perte est mon plus grand bonheur:
Dy que je suis ingrat, traite-moy d'Infidelle;
Mais n'attends pas qu'un jour ma raison te rapelle:
Les charmes de Silvie, & ma fidelle amour
Ne te permettent pas d'esperer ton retour.
Aussi pour me gagner que pourrois-tu me dire?
Tu m'offres les plaisirs, & j'aime le martyre,
Tu dis que le repos accompagne tes pas;
Et je crains le repos à l'égal du trépas:
Tu veux qu'on soit heureux de regner sur soymesme,
Moy je mets le bonheur à servir ce qu'on aime;
Tu prises ta grandeur, je prise mes liens;
Tes

Tes biens me ſont des maux, mes maux me ſont
des biens.
Laiſſe-moy donc en paix, & ſi dans mon ſervage
Les tourmens rigoureux ſurmontent mon courage,
Et que toy ſeule enfin me puiſſes ſecourir,
Garde-toy de paroitre, & laiſſe moy mourir.





PORTRAIT D'IRIS.

DE l'Objet le plus beau qui soit en la Nature,
De mon incomparable Iris,
Et de ses charmes qui m'ont pris
J'entreprens de tracer une vive peinture.
Amour, mon aimable vainqueur,
Du plus beau de tes feux viens échauffer ma veine,
Et dépeints dans mes Vers cette belle inhumaine
Comme tu l'as dépeinte au milieu de mon cœur.



Sa taille noble, riche & belle,
Et qui n'est point d'une mortelle
Se fait craindre d'abord & respecter de tous;
Mais de son geste aisé la grace naturelle
A quelque chose de si doux
Que l'Amour aussi-tost fait ressentir ses coups,
Et se joint au respect que l'on avoit pour elle.
Ses cheveux longs & noirs, luisans & deliez,
Par boucles répandus, & galamment liez
Ombragent doucement la fraicheur de sa jouë:
Là de Jeux, de Ris & d'Amours
Un essein folâtre se jouë,
Et dedans leurs anneaux fait mille jolis tours.

Son

* * *

Son teint n'eſt que de lys & de roſes vermeilles,
Où ces meſmes Amours ainſi que des Abeilles
Suçent un miel delicieux
Reſervé ſeulement pour la bouche des Dieux.

* * *

Ses yeux grands, doux & noirs ne ſe peuvent decrire,
Et l'on ne les peut voir que le cœur n'en ſoûpire,
Qui mourroit accablé d'amour & de plaiſir
S'il ne ſe ſoulageoit du moins par un ſoûpir.

* * *

Qu'on aime à reſſentir les beaux feux qu'ils allument
Lors que par leur preſence ils charment tous nos ſens !
Mais, helas ! dés qu'ils ſont abſens,
Que le pauvre cœur qu'ils conſument
Eprouve que ces feux ſont cruels & cuiſans !

* * *

Sa bouche petite & vermeille
Eſt d'un rouge animé qui n'eût jamais d'égal,
Ny les Rubis ny le Corail
N'ont point une couleur pareille ;
Auſſi, comme on le peut juger,
La Nature judicieuſe
La fit ainſi petite, afin de ménager
Une couleur ſi precieuſe.

* *
*

Alors qu'elle s'ouvre en riant,
On void deux beaux filets de perles d'Orient
Egales, blanches & lustrées,
Et dont l'œil avare est épris ;
Elles sont, il est vray, petites & carrées,
Mais elles n'en sont pas pourtant d'un moindre prix

* *
*

Pour vous, trop injustes oreilles,
Qui refusez d'oüir le recit de mes maux,
Bien que vous possediez des beautez nompareilles
Sans mélange d'aucuns deffauts ;
Puis qu'enfin vos rigueurs étranges
Sont cause de tous mes malheurs,
Vous n'entendrez point vos loüanges
Que vous n'écoûtiez mes douleurs.



Sa gorge où le desir s'égare,
En deux petits monts se separe,
L'un de l'autre assez eloignez ;
Un importun voile les cache
Qu'ils repoussent comme indignez
D'une contrainte qui les fâche.

* * *

Ses bras ronds, fermes & polis
Font honte à la blancheur du lys,
Ses mains sont plus blanches encore,
Si ce n'est toutefois
Que vers le petit bout des doigts
Un peu de rouge les colore;
Telle les a la jeune Aurore,
Quand de couleur de rose elle peint le Levant;
Ou bien quand au matin sur le rivage More
Elle les lave en se levant.

* * *

Je sçay bien que ses mains sont un peu latronnesses,
Et que pour dérober des cœurs
Elles ont d'étranges adresses,
Qu'elles n'attendent point que l'on regarde ailleurs
Pour faire leurs tours de souplesses;
Mais pour s'en garentir tous soins sont superflus,
Et quel moyen de s'en déffendre?
Lors que l'on a les yeux dessus,
C'est lors qu'elles sçavent mieux prendre.

* * *

Pour les autres beautez dont Iris est pourveuë
Et qui composent son beau corps,
Ce sont de precieux tresors

Qu'elle tient cachez à la veuë,
Avec le mesme soin que sous ses beaux habits
La terre cache les Rubis,
L'or & les diamans pour qui l'on l'importune,
Que sans beaucoup de peine on ne peut enlever;
Mais aussi qui font la fortune
De celuy qui les peut trouver.

* *
*

De toutes les beautez cét illustre modelle,
Ce chef-d'œuvre acheve de la Terre & des Cieux,
Est le riche Palais d'une ame encor plus belle;
Mais d'une ame semblable aux Dieux,
D'une ame toute de lumiere,
Qui connoist toute chose, & sçait tout enflâmer,
Et dont le seul defaut est d'estre un peu trop fiere
Et de ne sçavoir pas aimer.

* *
*

Si vous estes jaloux, grands Dieux, de vôtre gloire,
Ne soufrez plus en elle une tâche si noire,
Qui gaste de vos mains l'œuvre le plus parfait;
Qu'Iris cesse d'estre inhumaine,
Et pour rendre accomply ce que vous avez fait
Rendez-là sensible à ma peine.

Voilà

* * *

Voilà de mon Iris la charmante peinture,
Mais l'ouvrage imparfait de mon foible pinceau;
Puis qu'enfin je luy fais injure,
Et que l'Orginal eſt mille fois plus beau.
Il reſte maintenant qu'à ce riche Tableau
Je faſſe une digne bordure,
Ma Muſe, prenons le cizeau.

* * *

Autour de ce Portrait, il faut que tu t'apreſtes
A tailler en relief d'un Art induſtrieux
Sur le bois d'un Myrthe amoureux,
De cét objet vainqueur les illuſtres conqueſtes.
Icy la priſe de Tirſis,
Et là celle du beau Silvandre;
Icy la defaite d'Alcandre,
Et là l'embrazement du malheureux Liſis.
Dont le cœur fut réduit en cendre.

* * *

Enfin ſur un char de victoire
Repreſentons Iris éclatante de gloire,
Qui mene apres elle enchaînez
Une troupe d'Amans que ſes beaux yeux captivent,
Qui tous de roſes couronnez
Chantent ſes beautez & la ſuivent;
Qui loin de regreter leurs cheres libertez,
Ne voudroient pas changer avec des Diadémes
Les aimables liens dont ils ſont arrêtez,
Et dont ils ſont plus fiers de ſe voir garotez,
Que s'ils eſtoient vainqueurs eux-meſmes
De toutes les autres Beautez.

* * *

Je ne croy pas eſtre blâmable
Si plein d'un noble orgueil, & de mon rang ja-
loux,
Je marche le premier de tous
Parmy cette troupe honnorable.
Tous ſes Amans ſont courageux,
Galans, liberaux, genereux,
Et je ſçay que je vaux moins qu'eux;
Mais alors que l'Amour range ceux de ſa ſuite,
Ce n'eſt pas ſelon le merite,
Mais ſelon qu'ils ſont amoureux.

Sur



Sur Iris, qui ſouhaitoit d'eſtre Garçon.

VOus en qui tant de beauté brille,
Jeune Iris, c'eſt donc tout de bon :
Que bien que vous ſoyez une charmante fille,
Vous avez du dépit de n'eſtre pas garçon ?

Si le Ciel vous avoit fait homme
Vôtre cœur, dites-vous, trouveroit mille apas
A porter par tout le trépas,
Et de ces fiers Heros, qui ſont ſortis de Rome ;
Les faits à vos hauts faits ne s'égaleroient pas.

Vous iriez, dites-vous, au milieu des batailles,
Joncher les champs de funerailles,
Et par cent exploits glorieux,
Vous feriez voir à l'Allemagne
Que vôtre bras victorieux
La ſçauroit garentir du Turc audacieux
Que vient ravager ſes campagnes,
Ainſi qu'un torrent furieux.

Mais, ardente & fiere Amazone ;
Pour porter par tout le danger,
Et contenter l'ardeur que vôtre cœur vous donne,
Sans qu'il ſoit beſoin de changer ;

Voit-

Voit-on pas en vôtre perſonne
Dequoy pouvoir tout ravager ?

Qu'importe de quelle maniere
Pourveu que l'ennemy ſoit bas?
Qu'importe à vôtre humeur altiere,
Jeune & redoutable Guerriere,
De triompher dans les combats
Par vos yeux, ou par vôtre bras ?

Allez au milieu des allarmes
Porter ces yeux remplis de charmes ;
Contr'eux les plus fiers Ennemis
N'ayans que de trop foibles Armes,
Cederont vaincus & ſoûmis,
Et par des ſoûpirs & des larmes
Songeront ſeulement à ſe les rendre amis.

Il eſt vray, jeune Iris, que vous aurez à faire
A des Turcs, qui ſont gens, comme vous ſçavez bien,
Qui mépriſent tous d'ordinaire,
Et qui ne ſe rendent à rien ;
Mais fuſſent-ils plus Turcs encore
On eſt bien loin d'agir avecque vos beaux yeux,
Comme on agit de Turc à More ;
Ils doivent regner en tous lieux,
Et quelque Turc qu'on ſoit, il faut qu'on les adore.

Ainsi, remportant la Victoire,
Possederez-vous pas la gloire
Dont la brûlante ardeur trouble vôtre repos
Chassez donc ce dépit, où si mal à propos
On voit que vôtre cœur s'obstine,
On peut se consoler de n'estre pas Heros,
Ambitieuse Iris, quand on est Heroïne.

Le Ciel qui mit en vous tant de grace & d'attraits;
Qui vous fit du beau sexe, & vous fit si charmante,
De vötre fier couroux doit-il sentir les traits?
Et s'il ne vous fit homme, ou ne vous fit vaillante,
Comme il fit jadis Bradamante,
Pentesilée, & Talestris,
De qui la Renommée vante
Les faits dont vótre cœur est jaloux & surpris;
Mit-il pas dans vos yeux cette flâme perçante
Par qui tout doit estre conquis?

Et quand de vos beautez les Turcs mesmes espris,
Seroient de vòtre Char la pompe triomphante:
Cette victoire, injuste Iris,
Sera-t-elle moins éclatante
Que toutes celles dont jadis
L'Amazone la plus ardente
Par sa rare valeur a remporté le prix?

De vôtre ſort enfin ſoyez donc ſatisfaite.
Ceſſez de vous plaindre des Cieux,
Voyez s'ils ne vous ont pas faite
De ce que leurs treſors ont de plus precieux.
Voyez ce teint plus frais que celuy de l'Aurore,
Tant de jeunes apas qu'en vous on voit éclore,
Vôtre port, & vôtre façon,
Ce beau feu qui dans vos yeux brille,
Et conſiderez tout de bon
Que quelque Heureux un jour, pour tout l'or de Caſtille,
Ne voudroit pas que vous fuſſiez garçon.



POR-

PORTRAIT

A DEVINER.

CLarice, puis que le pinceau
Eſt dans les mains de tout le monde,
Je veux vous peindre un jouvenceau
De qui la grace eſt ſans ſeconde.
En duſt-il eſtre un peu fâché,
Son merite le plus caché
De ce Portrait ſera partie ;
Mais ſi j'étale ſes apas
En faveur de ſa modeſtie,
Je ne vous le nommeray pas.

Par une bizarre conduite
Loin d'aſpirer au grand renom,
Qui le veut voir le met en fuïte,
Il veut cacher juſqu'à ſon nom :
Quoy que tout le monde le ſçache
Il s'éloigne & fait l'innocent,
Et l'on ne peut voir, ce me ſemble,
Ny de plus jeune adoleſcent
Ny rien de plus aimable enſemble.

En certain endroit où touſiours
L'ombre croiſt & ſe renouvelle,
Ce Sauvage paſſe ſes jours,
Ou plûtoſt ſa nuit eternelle.

Là chargé de voiles épais,
Il ensevelit ses atraits
Dans une obscurité profonde,
L'œil ne sçauroit le rencontrer,
Il est le plus joly du monde,
Et n'ose pourtant se montrer.

Aussi fut-ce bien par miracle,
Que sans en avoir le dessein,
Je ne rencontray point d'obstacle
Et pûs le voir un iour à plein;
Ce jour sans esperance aucune
D'avoir cette bonne fortune,
Le jouvenceau fut pris au lit;
Benissant toute sa paresse,
Mes yeux virent ce qui s'ensuit,
Et ce qu'ils voudroient voir sans cesse.

Tous ces traits qui sont bien formez
Et dans la derniere justesse,
Sont également animez
De ce vif brillant de jeunesse;
Son embonpoint est merveilleux,
Son abord, son port orgueilleux
Etalent une aimable audace,
Justement fier de tant d'apâs,
Il le porte de bonne grace,
Et l'on ne luy voit rien de bas.

Il est petit & ne croist plus;
Mais bien loin que pas un s'en raille,
Par luy les plus grands sont exclus
Tant il est bien pris en sa taille;

Que tous les grands ne penſent pas
Le regarder du haut en bas,
Et détruire ſa renommée,
D'honneur ils ſe verront perdus,
Et par cét aimable Pigmée
Les plus grands ſeront confondus.

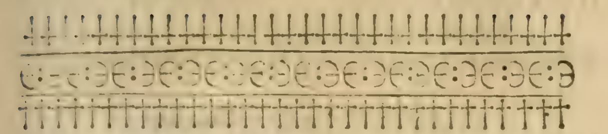
Il n'eſt levre mieux colorée
Que l'eſt celle de ce blondin,
C'eſt-là que la Toiſon dorée
Doit tenter un vray Paladin,
C'eſt pour une telle entrepriſe
Qu'un cœur que la gloire maîtriſe
Doit s'empreſſer avec raiſon,
Le ſort dût il eſtre contraire,
Pour en devenir le Jaſon
Un galant homme doit tout faire.

Au reſte, il n'a point l'eſprit plat,
Mais d'une douceur infinie,
Et l'homme le plus delicat
Se plairoit en ſa compagnie;
Meſme quand il ne diroit rien
On quitteroit le plus grand bien
Pour en pouvoir goûter les charmes,
Qui pourroit un peu le hanter
Il en coûteroit bien des larmes
Avant que le pouvoir quitter.

Son ame, charmante Clarice,
N'eſt point genereuſe à demy,
Et quand il aime, il fait ſervice,
On l'éprouvera chaud Amy,

Il eſt ſans aucune imprudence,
Et l'on pourroit en aſſeurance
Verſer un ſecret dans ſon ſein.
Pour ſçavoir ce qu'on luy confie.
Le plus grand tourment ſeroit vain.
Il n'en parlera de ſa vie.

Hé bien, le reconnoiſſez-vous,
Il eſt tiré d'apres Nature,
Si ces charmes n'y ſont pas tous,
C'eſt tout ce qu'a pû la Peinture :
Voyez ce Portrait avec ſoin,
Car je ne puis aller plus loin
Sans que ſa haine je m'attire,
Et pour ſon veritable nom
Diſpenſez-moy de vous le dire,
Il ne le trouveroit pas bon.



AUTRE.

Entre les plus charmans objets
Je peins le plus charmant qui soit en la Nature,
Amour me prête un de ses traits
Pour en tracer icy l'agreable figure.

Je veux peindre un jeune garçon
Qui tient déja les cœurs sous son naissant Empire,
Et si tu n'en sçais pas le nom,
Devine-le, Tirsis, je n'oserois le dire.

Par mille soins ingenieux,
Aux yeux de tout le monde on pretend le deffendre;
Car s'il paroissoit à nos yeux
On dit qu'il pourroit bien mettre le monde en cendre.

Mais on a beau prendre ces soins
Pour le tenir caché dessous un voile sombre,
Il n'en éclatera pas moins
Quand son feu brillera dans les froideurs de l'ombre.

Pour

Pour conſerver ſa chaſteté
Il ſera gouverné par une ame conſtante ;
Mais s'il en eſt perſecuté,
A ſon tour il pourra fâcher ſa gouvernante.

Il n'eſt qu'en l'âge de quinze ans ;
Mais il eſt auſſi beau qu'il puiſſe jamais eſtre,
Il a mille agrémens
Qui dureront touſiours, s'il peut ceſſer de croître.

Sur ſon beau front naiſt à l'entour
Le poil doré qu'on vante au Dieu qui nous éclaire,
Ou plûtoſt celuy de l'Amour,
Lors que jeune il folâtre au giron de ſa Mere.

Tel eſtoit, ſans doute, autrefois
Celuy qui fut le prix d'une fatale pomme,
Qui mit en Armes tant de Roys,
Qui renverſa Pergame, & qui fit naître Rome.

Si mon jugement n'eſt pas vain,
Celuy que je fais voir en ſa perruque blonde
Mettra les Armes à la main ;
Mais ces Armes, Tirſis, font peu mourir de monde.

Quoy qu'on nous vueille diſcourir
De ces ardens combats ou l'Amour eſt le Maître,
On n'en a gueres veu mourir ;
Mais de ces coups, Tirſis, on en voit beaucoup naître.

Celuy que je peins ſans égal
En fera bien languir à force de leur plaire ;
Mais s'il peut leur faire du mal,
C'eſt en ne faiſant pas le bien qu'il pourroit faire.

La coûtume veut aujourd'huy
Qu'on peigne les defauts de l'objet le plus rare ;
Tout ce que je crains donc de luy
C'eſt que de ſes treſors il ne ſoit trop avare.

Mais ſur ce defaut je me tais,
Puis qu'à de tels treſors mon cœur n'oſe preten-
dre ;
Pour toy donc il faut les ſouhaits,
Si tu le peux, Tirſis, ſur eux tu dois t'étendre.

Sur l'objet que ton cœur cherit,
C'eſt à toy de parler, c'eſt à moy de me taire ;
Mais apres en avoir bien dit,
Confeſſions que nos yeux ne le connoiſſent
guere.

Tout ce qu'on ſçait de ſa beauté,
C'eſt qu'en ſon ignorance eſt ſa plus grande
adreſſe ;
Sa richeſſe en ſa nudité,
Et qu'enfin ſa grandeur eſt en ſa petiteſſe.

Qu'il



Qu'il ne faut pas aymer longtemps sans estre aimé.

BOUTS RIMEZ.

SONNET.

QUand vous feriez d'Amour le plus riche ————— *Tresor,*
Des qu'on traite mes feux de pure----*Bagatelle*,
Mes chaisnes tiennent moins qu'une simple ————— *Ficelle,*
Je n'y songe en trois jours non plus qu'au grand ————— *Mogor.*

Ce qui fit abrutir ————— *Nabuchodonozor*
Fut sans doute l'orgueil d'une beauté -- *Rebelle,*
Dont le cœur obstiné plus fort que la -- *Rochelle*
Croyoit que bon renom valut ceinture --- *D'or.*

Qu'une fille soit grande ou qu'elle soit --*Ragotte,*
De lys sous le mouchoir, d'Albâtre sous la-*Cotte,*
L'aimer huit jours sans fruit, l'Amour sent le ————— *Moisi.*

J'offre d'abord mon cœur, apres j'offre ma ————— *Bourse,*
La Dame en rit, j'en ris, c'est ma seule-*Ressource,*
Qui meurt d'Amour est sot, & sot en -- *Crameisi.*

AU-

AUTRE.

Sur les mesmes Rimes,

A la loüange du Roy.

QU'un Roy comme le nostre est un rare
——————————— *Tresor* !
Estre vaillant pour luy n'est qu'une---*Bagatelle*,
Il rompt ses ennemis comme on rompt la-*Ficelle*
Sans songer au peril non plus qu'au grand-*Mogor*.

Orné de ces vertus -------- *Nabuchodonozor*
Se fust fait adorer du Juif le plus ---- *Rebelle*,
Les trois jeunes Hebreux forts comme la-*Rochelle*
Eussent enfin ployé sous sa figure ----- *D'or*.

Contre un si grand Heros la Flandre est trop
——————————— *Ragotte*,
Et les faits Bourguignons que mainte Histoire
——————————— *Cotte*,

En vain vous épuisez vos forces, vôtre -- *Bourse*,
Flamands, contre son bras qu'elle est vôtre
——————————— *Ressource*,
Quand desia vôtre sang le teint en ---- *Cramoisi* !

AUTRE.

BOUTS RIMEZ.

MA raiſon, ç'en eſt fait, je me rends à ——————— *L'Amour*,
Ne me vante plus tant les hauts faits de- *Lucrece*,
Tout ce qu'a de plus doux la charmante *Tendreſſe*,
S'eſt fait voir à mon cœur dans tout ſon plus beau ——————— *Iour*.

Ma chere liberté, je vous pers ſans ----- *Retour*,
Je m'en plains quelquefois, j'en ay de la- *Triſteſſe*,
Mais je ſuis Femme enfin, & j'ay de la-- *Foibleſſe*,
Chez moy l'Amour pretend etablir ſon-- *Sejour*.

Il eſt accoûtumé de vaincre tout le ----- *Monde*,
Et telle qui ſe croit dans une paix ----- *Profonde*
Ne peut pas s'aſſeurer quel ſera ſon ---- *Deſtin*.

Chacun a ſon erreur, chacun a ſa ------ *Folie*,
L'un aimera le bal, & l'autre le ---- *Feſtin*,
Pour moy, j'aime un garçon qui me trouve- *Iolie*.



AUTRE.

Sur les mesmes Rimes.

INgrate, pour jamais je renonce à -- *L'Amour*
Fussiez-vous mille fois plus belle que-*Lucrece*
Je n'auray plus pour vous ny respect ny
———————————————— *Tendresse*,
Ma flame meprisée est à son dernier ----- *Iour.*

N'y pensez plus, Iris, l'affaire est sans--*Retour*,
A peine en vous quittant ay-je de la--*Tendresse*;
Mon cœur s'est dépoüillé de toute sa---*Foiblesse*,
Il a dans vos liens fait un trop long ---- *Sejour.*

Vous avez des appas qui font bruit dans le
———————————————— *Monde*,
Mais de vivre avec vous dans une paix--*Profonde*
Je ne puis l'esperer, ce n'est pas mon ---*Destin.*

De le vouloir forcer je n'ay pas la ----- *Folie*,
Vous donne qui voudra Bal, Musique, --- *Festin*,
Je ne suis plus jaloux qu'on vous trouve --- *Iolie.*

AUTRE.

Sur les mesmes Rimes.

Vous estes faite exprés pour donner de l' ——— *Amour*,
Et bien que vous ayez la vertu de ---- *Lucrece*,
Vôtre cœur par vos yeux promet de la *Tendresse*,
Et nous fait esperer de le toucher un ------ *Iour*.

L'on n'éprouve avec vous aucun fâcheux *Retour*,
D'un cœur le plus chagrin vous chassez la ——— *Tristesse*,
On ne trouve chez-vous ny defaut ny -- *Foiblesse*,
Les Jeux, les Ris y font un eternel ----- *Sejour*.

Si la bonté des Dieux m'acordoit en ce -- *Monde*
De vivre avecque vous dans une paix -- *Profonde*,
Je ne changerois pas avec eux mon ------ *Destin*.

Mais un Mortel peut-il l'esperer sans ---- *Folie*?
Venus en ses habits de Noce & de ------- *Festin*
A peine auprés de vous paroît-elle --- *Iolie*.

AU-



AUTRE.

Sur les mesmes Rimes.

SI vous m'eussiez toussiours conservé vôtre *Amour*
Sans vouloir affecter de passer pour --- *Lucrece*,
J'aurois tousiours pour vous la derniere *Tendresse*,
Et méme en vous aimant j'aurois perdu le--*Iour*.

Mais d'esperer de moy jamais aucun --- *Retour*;
Apres m'avoir donné tant & tant de --- *Tristesse*,
Ce seroit trop attendre, Iris, de ma -- *Foiblesse*;
J'ay dessous vôtre Empire assez fait de---*Séjour*.

Pour vous je méprisois tout le reste du---*Monde*;
Avec vous je vivois dans une paix ---- *Profonde*,
Et vous seule pouviez rẽdre heureux mon-*Destin*.

Cependant je faisois une étrange ------ *Folie*;
Car enfin hors un peu de Bal & de ---- *Festin*,
Je ne sçay pas pourquoy je vous trouvois--*Iolie*.

AUTRE.

Tirsis, c'eſt un abus dans la --- *Galanterie*
De débuter d'àbord par le doux mot
d' ——————— *Amour*,
Et les Filles d'eſprit traitent de ----- *Reverie*
Ces gens qui penſent tout emporter en un-*Iour*.

Ne ſois pas de ceux-là, cher Tirſis, je t'en--*Prie*,
Et pres de nos beautes fais un peu mieux ta *Cour*,
Il faut plus de reſpect & moins d'--*Effronterie*,
On n'a rien ſur leur cœur qu'apres un long
——————— *Sejour*.

Tous ceux qui tout d'un coup diſent un, je vous
——————— *Aime*,
Qui preſque en un moment ont un Amour
——————— *Extreme*,
Paſſent pour grands parleurs pleins de zele
——————— *Indiſcret*.

L'Amour tout doucement ſe gliſſe dans nos
——————— *Veines*,
On le ſent quelque temps ſans decouvrir ſes
——————— *Peines*,
Et quiconque aime bien garde un peu ſon-*Secret*.

AU-

AUTRE.

Sur les mesmes Rimes.

C'Est estre peu sçavant dans la----*Galanterie*;
Et passer pour Novice en l'Ecole d'-*Amour*,
De vouloir soûtenir ta fole ———— *Réverie*
Que pour gagner un cœur il faille plus d'un *Iour*.

Cupidon veut qu'on force, il ne veut pas qu'on
——————————— *Prie*;
On voit les froids Amans sans credit dans sa *Cour*,
C'est-là que regne mieux la belle ---- *Effronterie*
Dont je me suis instruit en tres-peu de -- *Séjour*.

Il faut de prime abord témoigner que l'on-*Aime*,
Le respect perd ses droits où l'Amour est
——————————— *Extréme*,
Jamais un tel aveu ne parût ----- *Indiscret*.

Depuis que ce beau feu s'est glissé dans nos
——————————— *Veines*,
L'air, le geste, les yeux, tout parle de nos-*Peines*,
Tout conspire en Amour à trahir le ---- *Secret*.



AUTRE.

Sur les mesmes Rimes.

VOus disputez tous deux de la---*Galanterie.*
Et ne sçavez, ma foy, ce que c'est que
l' ——————————————— *Amour*;
Plus ou moins, mes Amis, n'est qu'une-*Réverie*,
On la fait en un an, on la fait en un ---- *Iour.*

Vous voulez cependant, cher Lisis, que l'on *Prie*,
Et dîtes qu'on ne peut faire autrement sa---*Cour*;
Au contraire, Tirsis, la belle ---- *Effronterie*
Et l'indiscretion font chez vous leur ---- *Sejour.*

S'il est bon de tarder à dire je vous ---- *Aime*,
Il est fort bon aussi dans son ardeur ---*Extrême*
De découvrir son mal, hazard d'estre--*Indiscret.*

Sçachez donc quand l'Amour s'est glissé dans
nos ——————————— *Veines*
Que qui peut tost ou tard faire finir ses--*Peines*,
En se faisant aimer a trouvé le ------- *Secret.*

A LA LOUANGE DU ROY.

BOUTS RIMEZ.

SONNET.

LOrs que je voy le Roy nuit & jour au *Biovac*,
Je croy fort aisément qu'il domptera l' ——— *Affrique*,
Il préfere aux Concerts la guerriere---*Musique*,
Et soûmet tout par force, & jamais par-*Mic mac*.

Nous verrons avec luy le païs du ---- *Tabac*,
Il y fera des Loix comme un grand---*Politique*,
Il y fera des Forts, & de Pierre & de --- *Brique*
Où l'on ne vivra point & ---- *Abhoc & abhac*

A son ambition c'est l'unique ------ *Remede*
De ressembler un Mars, & non un--*Ganimede*,
Il ne s'amuse point à faire des ——— *Rebus*.

Il mange en un besoin aussi bien d'une -*Eclanche*
Que feroit un Païsan un beau jour de-*Dimanche*?
Ce n'est pas-là, Messieurs, estre un Roy de-*Bibus*.

AUTRE.

PUisque LOUIS fait rage, & qu'il couche au ———— *Biovac*,
Allemands, Espagnols, sauvez-vous en-*Affrique*
Vous estes de concert comme un chœur de ———— *Musique*;
Mais serviteur tres-humble à tout votre-*Micmac*.

Que le gros Hollandois inventeur du ---- *Tabac*
Force pour vous sauver sa sage ----- *Politique*,
Que les Princes voisins vous aident d'une *Brique*,
Ce sont raisonnemens tous ---- *Abhoc & abbac*.

Ainsi, brave Lion, l'affaire est sans --- *Remede*,
Vous & le fier Oyseau qui ravit ----- *Ganimede*
Passerez desormais pour de foibles ----- *Rebus*.

Vos bons Seigneurs reduits à la petite-*Eclanche*,
Et manquans de chemise à changer au*Dimanche*
Vont estre au prix du Roy des Princes de-*Bibus*.

AU-

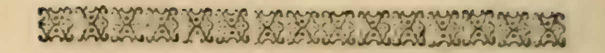
AUTRE.

AInsi qu'un Cavalier voit aller au --- *Biovac*
Un grand Roy dont le Nom a fait trembler l' ——————— *Affrique*,
Pour le bruit du Canon mepriser la --- *Musique*,
Sans redouter la Parque & craindre son- *Micmac*.

Au Soldat fatigué donner vin & ----- *Tabac*;
Faire tout par luy mesme en sage ----- *Politique*,
Et le cœur de pitié plus brûlant que la --- *Brique*
Secourir les blessez & -------- *Abbec & abbac*.

Par tout par sa presence apporter le --- *Remede*;
D'un seul mot desarmer l'Oyseau de -*Ganimede*,
C'est à dire l'Empire, en figure ou ---- *Rebus*.

Manger sur le gazon le Jambon & l' -- *Eclanche*;
Ne reposer jamais, mesme au jour du- *Dimanche*,
Ce ne sont pas, Flamands, des vertus de - *Bibus*.



AUTRE.

ALler à la tranchée, aller mesme au - *Bievac*
De l'air qu'on y voyoit le Conquerant
d' ——————————— *Affrique*
Préferer aux concerts la guerriere --- *Musique*;
C'est ce que nôtre Roy fait sans aucun -*Micmac*.

Sans craindre de sentir ny poudre ny --- *Tabac*;
Consultant son grand cœur plus que la-*Politique*
Il va sapper les murs, & de pierre & de *Brique*,
Et prend ville sur ville & --- *Abhoc & abhac*.

Flamands, pour vous sauver il n'est point de
——————————————— *Remede*,
Vôtre Roy n'est pour luy qu'un petit *Ganimede*,
Et l'Aigle & les Lions ne sont plus que - *Rebus*.

Rendez-vous, ou dans peu vous voyant sans
——————————————— *Eclanche*,
Et le trafic cessé comme il est au --- *Dimanche*,
Vous verrez si LOUIS est un Roy de-*Bibus*.

A U-



AUTRE.

IL va dans la tranchée auſſi bien qu'au-*Bievac*;
LOUIS marche au combat tel qu'un Lion
d' ——————————— *Affrique*
Et le bruit des Canons eſt toute ſa --- *Muſique* ;
Nous voyons ce Heros triompher ſans-*Micmac*.

Ne vous enfumez point avec vôtre --- *Tabac*;
Flamands, craignez du Roy la haute--*Politique*;
Vos baſtions en vain ſont revétus de --- *Brique*,
Si vous luy reſiſtez, c'eſt --- *Abhoc & abhac*.

Implórez ſa bonté, voilà le ſeul --- *Remede*;
Nôtre Prince eſt un Mars, & non un - *Ganimede*.
Qui ſonge à s'ajuſter & conter des ---- *Rebus*.

Cedez, beuveurs de biere, & gros mangueurs
d' ——————————— *Eclanche*
Il ſçaura vous ranger devant qu'il ſoit *Dimanche*;
Car vos Chefs prés de luy ſont des Chefs de
——————————— *Bibus*.

AUTRE.

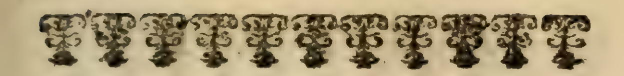
Un Roy qui comme vous va coucher au
——— *Biovac*,
Peut conquerir bien-toſt, & l'Europe & l'——— *Affrique*,
Son Eſtat plus reglé qu'un papier de--- *Muſique*
Ne doit apprehender ny trouble ny --- *Micmac*.

Du Nort juſqu'au païs d'oû nous vient le-*Tabac*,
En fut-il jamais un plus grand, plus --*Politique*?
Les autres de regner ignorent la Ru-----*brique*,
Et s'ils ont gouverné, c'eſt----- *Abhoc & abhac*.

Aux plus grands de nos maux vous donnez le
——— *Remede*,
Vous avez l'art de faire un Mars d'un*Ganimede*,
Les diſcours ſuperflus ſont pour vous des-*Rebus*.

Par vos ſoins le Bourgeois mange en paix ſon
——— *Eclanche*,
Sous l'Orme les païſans vont danſer le
——— *Dimanche*,
Et s'ils ont quelques maux ce ſont maux de
——— *Bibus*.

A U-



AUTRE.

QUe vous soyez, Flamands, nuit & jour au
Biovac
On ne vous craint pas tant que les Monstres
d' Affrique;
Vous chantez par Bé mol toute vötre-*Musique*,
Et l'on connoist assez quel est vötre --- *Micmac*.

La Flandre, herbe à la Reyne, en bierre & en
Tabac
Doit traiter nos François par bonne--*Politique*;
Et si vous resistez, en couleur de ru ----- *Brique*
L'on teindra tous vos champs & *Abhec Sabbac*.

A vos pressans besoins il n'est point de-*Remede*,
Notre grand Jupiter tonne sans -----*Ganimede*,
Et vous comme Ecoliers vous faites des--*Rebus*.

Que vous serez daubez comme on daube une
Eclanche
Au soir le Samedy pour manger le--*Dimanche*,
Puisque tous vos efforts sont efforts de ---*Bibus*!

A U-

AUTRE.

Contre un grand Roy qui fait à chaque nuit
———————— *Biovac*,
Qui seul peut resister au Soleil de l' ---- *Affrique*,
Et pour qui les Canons font des tons de *Musique*,
Que peut faire, Flamands, vôtre foible--*Mic mac*?

Lors que vous avez pris du vin & du ---- *Tabac*,
Dom Castel vous paroist un fort grand-*Politique*,
Et vous faites les fiers dans vos remparts de
———————— *Brique*
Sans sçavoir qu'il raisonne & --- *Abhoc & abhac*.

Mais, peuples, rendez-vous, c'est vostre seul
———————— *Remede*
De boire de ce jus que verse ------- *Ganimede*,
A LOUIS qui cherit jusques à vos --- *Rebus*.

Assez vos Rodomons vous ont rongé l'-*Eclanche*,
Il est temps que vos jours soient tous jours de
———————— *Dimanche*
Sous un Roy qui n'est point un Prince de-*Bibus*.

AU-

AUTRE.

QUe vingt mille Allemands couchent au
——————————— *Biovac*,
Qu'ils ayent tous sous le cul de bons chevaux
d'——————————— *Affrique*;
Qu'on dise au Païs-bas cent Messes en - *Musique*
Pour empescher nos gens d'y faire leur-*Micmac.*

Iusqu'à Bruxelles mesme ils prendront du *Tabac*;
Et les Flamands auront mauvaise ---- *Politique*
De resister contr'eux entre des murs de--*Brique*
Tant qu'on les pourra prendre & *Abboc & abbac.*

Devenir bons François est leur plus seur *Remede*;
Le secours que promet l'Oyseau de ---*Ganimede*
Est pour eux un espoir qui vaut moins qu'un
——————————— *Rebus.*

Il vaudroit mieux gruger avec nous quelque
——————————— *Eclanche*
Que d'estre pris d'assaut peut-estre un beau
——————————— *Dimanche*
Par un Roy courroucé qui n'est point de--*Bibus.*

A U-

AUTRE.

AImer les campemens, les fourneaux, le ——— *Biovac*,
Faire gemir le Turc en Hongrie, en --*Affrique*,
Et des Canons bruyants par l'affreuse-- *Musique*,
Faire qu'on n'entend plus cabale ny ---*Micmac*.

La nuic dedans la hute où l'on sent le ---- *Tabac*,
Le jour dans le Conseil en sage ----- *Politique* ,
Faire que les complots que l'Ennemy fa-*Brique*,
Tout sans dessus dessous sont --- *Abhoc & abhac*.

C'est ainsi que mon Roy de nos maux le *Remede*
Plus puissant que ce Dieu qui ravit---*Ganimede*,
Surpasse en grands explois,ces fables, ces-*Rebus*.

Il hacha ces Geants comme un hachis d'——— *Eclanche*;
Ceux que LOUIS soûmet dansent Feste & ——— *Dimanche*
Contans leurs maux passez comme maux de ——— *Bibus*.

AU-

AUTRE.

Sur les mesmes Rimes.

JE ſuis le Camp de Mars, je renonce au-*Bievac*,
Je laiſſe à Scipion la conqueſte d'-- *Affrique*,
Des Canons & Tambours j'abhorre la-*Muſique*,
Et la guerre chez moy ſe fera par ----- *Micmac*.

Je n'aime que le muſc, & je hay le --- *Tabac*;
Je ne ſuis point Soldat, je vis en ----- *Politique*
Qui bat de ſon fauteüil la muraille de -- *Brique*,
Et ne s'y jette point & ------- *Abhoc & abhac*.

C'eſt contre la bleſſeure un ſouverain -- *Remede*
Que de paſſer ſa vie ainſi qu'un ---- *Ganimede*,
Dans les jeux, dans les ris, à faire des--- *Rebus*.

Le Perdreau pour ſoy, pour ſon valet l' *Eclanche*;
Bref, paſſer les jours comme jour de--*Dimanche*,
Appellez-vous cela paſſe-temps de ----- *Bibus*?

AU-

AUTRE.

Ç'A faisons un Sonnet, & disons que-*Βϊουαο*
Est un mot aussi noir qu'un habitant d'——— *Affrique*
Puis cherchons un moyẽ pour y placer-*Musique*
Et de ces premiers mots composons un-*Micmac.*

Nous resverons au reste en prenant du -- *Tabac,*
Car il ne s'agit point icy de ------- *Politique,*
Ie sens pourtant deux Vers que mon esprit fa- ——— *Brique,*
Et qui ne seront point Vers ---- *Abboc & abbac.*

Contre mon embaras ils sont un grand *Remede,*
L'un parle du Nectar que verse ---- *Ganimede,*
L'autre du Dieu Momus le patron des ---*Rebus.*

C'en est fait, mon Boucher me fournira l'——— *Eclanche,*
Et je donne à resver encor jusques à -- *Dimanche*
A qui voudra mieux faire un Sonnet de --*Bibus.*

A U-

AUTRE,

Sur les mesmes Rimes.

SUR UNE DAME.

SI tu voulois aimer un homme de --- *Biovac*,
Je t'offre un cœur plus chaud que le Soleil d' ——— *Affrique*,
Je suis net en Amour de mesme qu'en -- *Musique*,
Et n'y sçaurois souffrir ny faux ton ny -- *Micmac*.

Je n'ay (quoy que guerrier) jamais pris du ——— *Tabac*,
Je ne suis ny chagrin, censeur ny ---- *Politique*;
Qu'on me trouve un Amant d'une telle fa*Brique*
Pour moy, je n'en connois que d'*Abboc & abbac*.

Si tu veux à mes maux donner un prompt ——— *Remede*,
C'est à dire en un mot, estre mon --- *Ganimede*,
Je feray sur tes yeux des Sonnets, des --- *Rebus*.

Bref, je me reduiray plûtost à mon --- *Eclanche*,
J'emprunteray plûtost du trop pressant ——— *Dimanche*,
Que d'estre sous tes loix en Amant de ---- *Bibus*.

AUTRE.

J'Aimerois cent fois mieux estre en garde au
———————————— *Biovac*,
J'adoucirois plûtost quelque Monstre d'*Affrique*.
J'aprendrois aussi tost le fonds de la - *Musique*,
Que d'aprendre à Philis de l'Amour le - *Miemac*.

Elle craint les soûpirs bien plus que le --- *Tabac*,
Soit par indifference, ou bien par -- *Politique*,
Et je crois que son cœur est un vray cœur de
———————————— *Brique*,
Que rien ne peut toucher & --- *Abbec & abbac*.

Mais si pour la toucher il n'est point de - *Remede*,
Et si le Dieu plus beau que n'estoit --- *Ganimede*
Pour la persuader n'a raison ny ——— *Rebus*.

A quoy bon me griller comme on grille une
———————————— *Eclanche*?
Je ne la veux plus voir qu'à la Messe au - *Dimanche*
Tant qu'elle traitera mon Amour de --- *Bibus*.

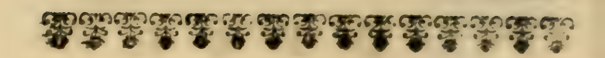
AUTRE.

MOn cœur contre vos yeux eſt touſiours au *Biovac*,
Il les craint beaucoup plus que les Mores d' *Affrique*;
Mais lors que vous chantez le moindre air de *Muſique*
Il cede à vôtre voix malgré tout ſon--*Mic mac*.

En vain pour m'en ſauver je prens vin &-*Tabac*,
Et ma raiſon en vain s'erigie en----*Politique*;
Vos yeux brûlent mon cœur comme le feu la *Brique*,
Il ne peut s'en deffendre & ----- *Abhoc & abhac*.

Encor ſi l'on oſoit eſperer du *Remede*
Aux maux que ſoulageoit le gentil--*Ganimede*,
Pour vôtre gloire, helas! je ferois cent--*Rebus*.

Mais vous pillez mon cœur de meſme qu'une *Eclanche*
Qu'on donne aux vendangeurs affamez le *Dimanche*,
Et traitez mon tourment comme un mal de *Bibus*.



AUTRE.

Contre les yeux d'Iris en vain l'on fait *Biovac*,
Ils sont plus redoutez que les Mores d'-*Affrique*,
Et quand on pousseroit des soupirs en--*Musique*,
Ce ne seroit enfin qu'un importun ---- *Micmac*.

Ils lancent plus de feu qu'une pipe à ---- *Tabac*,
On auroit beau prés d'eux faire le -- *Politique*,
Car quand un cœur seroit plus dur que n'est la *Brique*,
Ils le mettroient en cendre & -- *Abhoc & abbac*.

Encore que l'on crie au secours, au --- *Remede*,
A moins que l'on ne soit plus beau que *Ganimede*
Tout ce que l'on peut dire est un foible - *Rebus*.

Ie m'en aperçeus bien en mangeant son *Eclanche*
Ah! plût au juste Ciel, quand je la vis - *Dimanche*,
Qu'Iris ne m'eût montré que des yeux de *Bibus*.



AUTRE.

Contre Iris on fait le - - - - - - - - - - *Biovac*,
On craint comme un Monſtre d'- *Affrique*,
Sa voix qui ſçait faire en - - - - - - - - - *Muſique*,
Des cœurs un horrible - - - - - - - - - - *Micmac*.

Pour deffenſe on prend du - - - - - - - - *Tabac*,
On raiſonne de ———————— *Politique*,
De Pape, d'impoſt, de fa - - - - - - - *Brique*,
Et de tout ———————— *Abhoc & abhac*.

Mais il faut l'aimer ſans - - - - - - - - - - - *Remede*;
L'Amant meſme de - - - - - - - - - - - - *Ganimede*
Feroit pour elle cent - - - - - - - - - - - - - *Rebus*.

Helas! jambon, bouteille, - - - - - - *Eclanche*
Dequoy ſervîtes-vous - - - - - - - - - - *Dimanche*
Avec vos appas de ———————— *Bibus*?

AUTRES BOUTS RIMEZ.

SUR UNE DAME.

JE vous aime, Philis, & j'avois tousjours *Crû*
Qu'enfin vous traiteriez l'Amour de *Pecadille*,
Puisque sans luy le cœur est un vaisseau sans
——————————————— *Quille*,
Et qu'il peut subsister avec vostre ------ *Vertu*.

Mais je ne puis souffrir voyant le mien tout
——————————————— *Dru*
Qui tousjours prés de vous, & sautille & *Fretille*,
Que vous baissiez les yeux comme une jeune
——————————————— *Fille*
Qui croit voyant l'Amour voir le Moine *Bourru*.

Je vous aime de l'air que l'on aime une ---*Niece*,
Et croy qu'on auroit peine à nous faire une
——————————————— *Piece*
Quand on nous trouveroit ensemble sur un-*Lit*.

A toutes vos rigueurs donnez donc quelque
——————————————— *Treve*,
Helas! n'est-il pas temps que l'apostume-*Creve*,
Ditez-moy, je vous aime, & cela me ---- *Suffit*.

A U-

AUTRE.

Sur les mesmes Rimes.

LOrs que je vous aimay je n'eusse jamais
—————— Crû
Que vous eussiez traité mon mal de -- *Pecadille*,
J'en deviens chaque jour jaune comme *Ion-quille*
Vous me surprenez fort avec vôtre ----- *Vertu*.

Vous aviez, belle Iris, un petit air si ----- *Drû*,
Et moy j'ay tant d'espoir en Dame qui -- *Fretille*
Que quoy qu'elle soit femme, ou bien qu'elle
soit —————— *Fille*
Je ne sçaurois penser qu'elle ait l'esprit - *Bourru*.

Vous allez me reduire à servir vôtre ----- *Niece*;
Je sçay pourtant qu'elle est une assez bonne
—————— *Piece*;
Mais enfin quelque jour j'auray part à son-- *Lit*.

Je n'auray sous ses loix jamais ny paix ny *Tréve*,
Je seray fort jaloux, il faudra que j'en ---- *Creve*,
Aussi le serez-vous, & cela me -------- *Suffit*.

AUTRE.

En Amour un adieu trop ——————— *Cru*
N'eſt pas legere ——————— *Pecadille*;
L'ame s'abat comme une ——————— *Quille*,
Tout languit juſqu'à la ——————— *Vertu*.

Quel creve-cœur quand on eſt ——————— *Dru*
Que l'Amant à qui tout ——————— *Fretille*
Loin d'en voir autant à la ——————— *Fille*
Luy trouve un air fier &——————— *Bourru*!

Il faut, à ce que dit ma ——————— *Niece*,
A moins de vouloir faire ——————— *Piece*,
Qu'un bon congé ſe prenne au ———————*Lit*.

L'abſence apres n'eſt qu'une ——————— *Treve*,
Qu'un retour rompt, ſi l'on ne ——————— *Creve*,
J'en avertis Iris, ——————— *Suffit*.

AUTRE.

Sur le commandement de faire des Bouts Rimez.

J'Irois plûtost à pied de Paris jusqu'au --- *Bec*
Que d'aller sur Parnasse, on m'y feroit la
——————————————— *Nique*;
Là de faire des Vers tout le monde se --- *Pique*,
Et moy d'un bout rimé je mets ma veine à - *Sec*.

Apollon qui se plaist à joüer du ----- *Rebec*,
M'y voudroit attirer par quelque voye *Oblique*;
Mais il a beau sonner, je cours comme une *Bique*
Tant j'ay peur qu'il ne mist mon esprit en *Eschec*.

A rimer on devient plus jaune que ---- *Safran*,
Pour approcher trop prés de Phebus sans- *Ecran*,
Ou pour estre tousiours sur quelqu'œuvre
qu'on ——————————— *Lime*.

Tous les fruits du Parnasse ont souvent peu de
——————————————— *Suc*,
Et tel se voit contraint d'y travailler en --- *Stuc*
Qui s'étoit mis en teste un dessein plus- *Sublime*.

AUTRE.

Contre une inconstante.

IL m'importe fort peu que vous aimiés le *Troc*,
Mon plaisir ne va plus qu'à boire à tasse *Pleine*
Et quand j'ay le matin beu trois coups d'une *Haleine*,
Mon cœur contre l'Amour est plus ferme qu'un *Roc*.

Je suis hors de vos fers, ils sont pendus au-*Croc*,
Je les estime moins qu'un bras de ---- *Tiretaine*,
Et si je les reprens, je veux que la ---- *Migraine*
Ne me quitte non plus qu'un Moine fait son *Froc*.

J'ay trop long-temps souffert toutes vos *Rebufades*;
Fasse à present pour vous qui voudra des *Balades*
Je ne me pique point d'estre un Amant *Constant*.

Adieu, Philis, adieu, je ne suis plus en -- *Cage*,
Je me mocque de vous & de vostre --- *Servage*,
Il n'est rien de si doux que de boire d'-- *Autant*.

A U-

AUTRE.

Sur les mesmes Rimes.

AMy, grace á Bachus, je viens de faire un
——————————*Troc*,
I'ay changé mon Iris contre une tasse --- *Pleine*,
Ie ne soûpire plus, mais je bois d'une --- *Haleine*
Ma pinte, & vis le cœur aussi ferme qu'un - *Roc*.

Sans le vin j'estois pris bien mieux qu'avec un
——————————*Croc*;
Desia la jeune Iris railloit ma ------- *Tiretaine*,
Ie souffrois ses mépris sans avoir la --- *Migraine*,
Et trouvois mon habit bien plus vilain qu'un
——————————*Froc*.

Afin de voir finir ses dures ------- *Rebuffades*,
I'allois me faire brave, & donner des - *Balades*,
Et faire ce que doit un Amant fort ---- *Constant*.

Mais quand Iris m'a veu n'aimer plus que ma
——————————*Cage*;
Pour soûmettre Damon à ce mesme --- *Servage*
Elle m'a quitté-là, moy j'en ay fait ---- *Autant*.



AUTRE.

Sur les mesmes Rimes.

PUisque vous me changez je consens à ce *Troc*,
Cependant de douleur j'ay l'ame encore *Pleine*;
Laissez-moy donc me plaindre & prendre un peu d'*Haleine*,
Apres cela, Philis, je seray comme un ---- *Roc*.

Me faire pour un Moine un vilain tour d'es*Croc*,
C'est quiter du Brocar pour de la ---- *Tiretaine*,
Je ne puis sans chagrin, je ne puis sans *Migraine*
Voir qu'à mon baudrier vous préferiez un *Froc*.

Pour vous à mille Iris j'ay fait des -- *Rebuffades*,
Contre vos Ennemis j'ay fait mille --- *Balades*;
Bref, j'ay tout méprisé pour vous estre-*Constant*.

Mais puisque sans sujet vous rompez vôtre *Cage*,
Triste,chagrin,confus d'un si honteux-*Servage*,
Avec juste raison, moy j'en vais faire--*Autant*.

AU-



AUTRE.

Sur les mesmes Rimes.

JE veux faire avec vous de bouts rimez un
——————————— *Troc*,
Et si je n'en ay pas pour vous la veine --- *Pleine*
Vous me verrez bien-tost courre à perte
d'——————————— *Haleine*
Implorer Apollon dessus son sacré ------ *Roc.*

Il fait bon m'obliger, je ne suis point ex--*Croc* ;
Sous un méchant habit de simple --- *Tiretaine*
Je porte un cœur de Prince & j'aurois la *Migraine*
Si je l'avois placé comme il est sous le ---- *Froc.*

Quand je devrois avoir de vous des -*Rebuffades*,
Je veux vous composer & sonnets & -- *Ballades*
Pour vanter le beau feu qui vous rend si *Constant.*

Si vous croyez aussi le pauvre Merle en ---*Cage*,
Et qu'il soit comme vous sous l'amoureux
——————————— *Servage*,
Je consens que pour luy vous en fassiez-*Autant*.

AUTRE,

Sur les mesmes Rimes.

BIguons de cœur, Philis, & faisons troc pour ——— *Troc*,
Vous sçavez que d'Amour j'ay pour vous l'ame ——— *Pleine*;
Mais j'ay beau soûpirer jusqu'à perte d'-*Haleine*,
Vostre cœur est pour moy tousiours plus dur qu'un ——— *Roc*.

L'Amour est dans vos yeux, & ce petit ex - *Croc*
Qu'on trouve sous la Pourpre & sous la *Tiretaine*
Est content quand il peut me donner la *Migraine*
Et me faire suer comme on fait sous le ---- *Froc*.

Si vous faisiez cesser toutes ses -----*Rebuffades*,
Ie ferois des Rondeaux, je ferois des --- *Balades*
En l'honneur de l'objet qui me rend si-*Constant*.

Ie ressemble en mes fers à l'oyseau dans la-*Cage*,
Il paroist fort content quoy qu'il soit en *Servage*,
Quoyque j'y sois aussi mon cœur en fait-*Autant*.

AUTRE.

PUisque vous voulez voir jusqu'où va ma
—— —————————— *Constance*,
Ecoûtez aujourd'huy ma -------- *Resolution*,
Et confessez, Cloris, qu'une forte ---*Influence*
Me donne tant d'Amour, & tant de --- *Passion*.

Quand malgré mon service, & malgré ma
—————————————————— *Prudence*
Je deviendrois l'objet de vôtre ------ *Aversion*;
Quand vous n'auriez pour moy ny bonté ny
—————————————————— *Clemence*,
Quand vous seriez superbe, & sans -- *Discretion*.

Enfin, quand mesme autant que je vous trouve
—————————————————— *Belle*
Vous seriez inconstante, inhumaine & -*Cruelle*,
J'auray tousiours pour vous une immuable
—————————————————— *Amour*.

Apres cela, Cloris, soyez douce ou - *Meschante*,
Vous me serez tousiours mille fois plus
——————————————————*Charmante*
Que tout ce qu'ont d'aimable & Paris & la*Cour*.

AUTRE.

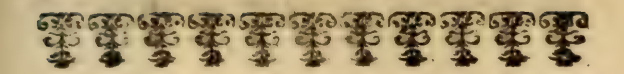
IRis, cette beauté qui vous rend --- *Adorable*,
Cet esprit tout divin, cette haute ----- *Vertu*,
Ce cœur que les malheurs n'ont jamais - *Abatu*,
En faisant un Amant a fait un ------ *Miserable*.

A ses ardens desirs tousiours peu ---- *Favorable*
Vous estimez son cœur comme on fait un *Festu*,
Et quoy qu'il ait pour vous un Amour fort
——————————————— *Testu*,
Vôtre fierté pour luy n'eût jamais de S*emblable*.

Ce miserable Amant va mourir sans ---S*ecours*,
Helas ! pourquoy le Dieu des ris & des - *Amours*
A-t-il rendu son cœur si sensible à vos-*Charmes*:

Incomparable Iris, s'il souffre dans vos --- *Fers*,
Il soûpire à vos pieds . il y répand des - *Larmes*,
Et Tantale à bien moins de desirs aux -- *Enfers*.

AU-



AUTRE.

POur avoir veu Philis seulement en - *Passant*,
Leste, propre en habits comme une
—————————————— *Financiere*,
Je languis, inquiet, plus maigre qu'un-*Harang*;
L'on diroit que sur moy s'exerce une -- *Sorciere*.

Mon tourment est plus grand que n'est le mal
d'—————————————— *Enfant*,
Je vais le grand galop tout droit au-*Cimetiere*
S'il falloit pour luy plaire abatre un -- *Elephant*,
I'irois jusqu'en Affrique avec la ---- *Bandoliere*.

Je chanterois sa gloire en fameux ---- *Musicien*,
Et plus fier que n'est pas un noble ---- *Venitien*
J'irois en Conquerant assieger ----- *Pampelune*.

Mais les vœux qne je fais pour sa peau de -- *Satin*
N'ont guere plus d'effet que les cris d'un *Mastin*
Qu'on entend dans la nuit aboyer à la --- *Lune*.

AUTRE.

QUe l'on tende de noir jusques à l'*Architrave*;
Celle que j'adorois n'a besoin que d'o -*Bus*,
Son visage a perdu sa neige & ses ------- *Rubis*,
Et son ame à ce coup cede au coup qui la b*Rave*.

Elle estoit ma Maîtresse, & j'estois son es-*Clave*
Ie portois sa livrée, il faut changer d'---*Habits*,
Et vivre sans porter ny velours ny ------- *Tabis*
Le reste de mes jours dans le fond d'une --*Cave*.

Loin de tout entretien d'homme & de*Sansonnet*,
Ie veux dire à l'Amour un bel adieu tout -- *Net*,
Il m'avoit rendu jaune ainsi qu'une -- *Omelette*.

Si jamais je reviens au joug de ce ------- *Fripon*,
Et si j'aime jamais ny Sceptre ny ---- *Houlette*,
Ie consens de bon Cœur qu'on me fasse-*Chapon*.

STANCES.

AU ROY.

Sur sa Conqueste de la Franche-Comté.

QUelle rapidité de conqueste en conqueste
En dépit des hyvers guide tes Etendarts,
Et quel Dieu dans tes yeux tient cette foudre preste,
Qui fait tomber les murs d'un seul de tes regards?

* * *

A peine tu parois qu'une Province entiere
Rend hommage à tes lys, & justice à tes droits;
Et ta course en huit jours acheve une cariere
Qu'on auroit veu coûter un siecle à d'autres Roys.

* * *

En vain pour t'applaudir, ma Muse impatiente,
Attendant ton retour, prête l'oreille au bruit;
Ta vitesse l'accable, & sa plus haute attente
Ne peut imaginer ce que ton bras produit.

Mon

* * *

Mon genie étonné de ne pouvoir te ſuivre,
En perd haleine & force, & mon zele confus,
Bien qu'il t'ait conſacré ce qui me reſte à vivre,
S'épouvante, t'admire, & n'oſe rien de plus.

* * *

Je rougis de me taire & d'avoir tant à dire;
Mais c'eſt le ſeul party que je puiſſe choiſir;
Grand Roy, pour me donner quelque loiſir d'écrire,
Daigne prendre pour vaincre un peu plus de loiſir.

MADRIGAL,

Sur le meſme ſujet.

LEs Heros de l'Antiquité
N'étoient que des Heros d'Eſté ;
Ils ſuivoient le Printemps comme les Hiron-
delles ,
La Victoire en hyver pour eux n'avoit point
d'aîles ,
Mais malgré les frimats , la neige , les glaçons ;
L O U I S eſt un Heros de toutes les ſaiſons.

SON-

SONNET.

Sur le mesme sujet.

CE sont faits inoüis, grand Roy, que tes victoires,
L'Avenir aura peine à les bien concevoir,
Et de nos vieux Heros les pompeuses Histoires
Ne nous ont point chanté ce que tu nous fais voir.

Quoy, presque en mesme temps qu'on te l'a veu resoudre,
Voir toute une Province unie à tes Estats!
Les rapides torrens, & le vent & la foudre,
Vont-ils dans leurs effets plus viste que ton bras?

N'attens pas au retour d'un si fameux voyage
Des soins de nostre Muse un éclatant hommage.
Cet exploit en demande, il le faut avoüer.

Mais nos Chansons, grand Roy, ne sont pas sitost prestes,
Et tu mets moins de temps à faire tes conquestes
Qu'il n'en faut pour les bien loüer.

DIA-

DIALOGUE

D'ACANTE, & de PEGASE,

ACANTE.

A Mon ſecours, Pegaſe, en ce beſoin extréme,
Il me faut un Cheval, il faut ſuivre le Roy.

PEGASE.

Le ſuivre! hé le moyen? je ne le puis moy-meſme
Non plus que ton bidet, ou ton grand Palefroy.

ACANTE.

Tu ſuivis toutefois le diligent Achille;
Dans le cours glorieux de ſes hardis exploits.

PEGASE.

D'accord, mais en dix ans il prenoit une Ville,
Et n'en prit jamais quatre en la moitié d'un mois.

ACANTE.

Et ce fameux Ceſar, qui preſque ſans combatre
Venoit, voyoit, vainquoit, ne le ſuivois-tu pas?

PEGASE.

Il n'eût jamais quitté la belle Cleopatre,
Pour venir prendre Dole un jour de Mardy gras.

ACANTE.

Mais Alexandre enfin viste comme un tonnerre
Tousiours à ses costez te voyoit galoper.

PEGASE.

Je le perdois souvent, il alloit tant que terre;
Mais quand il s'enyvroit on pouvoit l'attraper.

ACANTE.

Je t'entens, rien ne suit un Roy, que rien n'arreste
Ny plaisirs, ny douleurs, ny broüillards, ny beaux jours,
Ny calmes decevans, ny terrible tempeste,
Ny le froid des hyvers, ny le feu des Amours.
Comme toy je l'admire, & ne m'en sçaurois taire,
Sur un si grand sujet on ne peut achever;
Mais adieu, pour ce coup tu n'es pas mon affaire;
Je cherche un vray Cheval, que je puisse crever.



A U R O Y.

Sur sa Conqueste de la Franche-Comté.

VOus venez donc, grand Roy, de prendre une Province,
Vous en avez (dit-on) pour témoin le grand Prince;
Mais pour de tels Exploits partir en Carnaval!
Cela n'est pas croyable, & vous venez du bal,

* * *

Vostre retour si prompt rend la chose assez claire,
Vous aviez à traiter quelqu'amoureux mistere,
Et sur tout ce qu'on dit de vous & des Comtois
Je croy ce qu'on doit croire, & suis un fin matois.

* * *

Vous auriez emporté tant de places d'amblée?
Non, vous n'estes sorty que pour une assemblée,
Et si vers les Comtois on vous vit avancer,
Ce n'estoit qu'à dessein de les faire danser;

Tout

* * *

Tout homme de bon ſens ſe peut-il mettre en teſte
Qu'en huit jours la Comté devinſt voſtre conqueſte,
D'honorer vos Exploits je me fais une Loy ;
Mais pour les croire tous il faut bien de la foy,

* * *

Pour moy, je ne croy rien contre la vray-ſemblance,
Et pour dire en un mot icy ce que je penſe ;
C'eſt qu'on croira touſiours un franc conte inventé
Tout ce qu'on nous a dit de la Franche-Comté.

* * *

Ainſi... mais j'extravague, & mon ame contrainte
Ne ſçauroit plus long temps ſoûtenir cette feinte,
Je brûle d'exprimer ce qui preſſe mon cœur,
Et de vous traiter, SIRE, en ſuperbe vainqueur.

* * *

Oüy, qu'on faſſe eclater les hauts faits de Pompée ;
Qu'on exalte Ceſar, Alexandre, Annibal,
Quoy qu'ils ayent fait, grand Roy, vous leur fûtes égal
Dés les premiers emplois où brilla voſtre épée,
Mais à ce qu'elle vient, SIRE, d'eſtre occupée
Vous ſeriez leur Original.

* * *

A rien de plus illuſtre auroient-ils pu pretendre ?
A quels plus grands Exploits pouvoient-ils aſpirer,
Si vous nous faites voir ce qu'on ne peut comprendre
Et qu'on eſt forcé d'admirer ;
A peine en croira-t-on l'Hiſtoire,
Mais que tout l'Univers incredule ou jaloux
Doute des actions d'un grand Roy comme vous,
Elles ont d'autant plus de merite & de gloire
Qu'on a Peine à les croire.

* * *

Muſe, apres tant d'éclat où trouver des Heros
Dont avecque LOUIS on puſt faire à propos
Par une reſſemblance éclatante & fidelle
Un juſte paralelle ?
Fable, Hiſtoire, Romans, vous n'en ſçauriez fournir,
Je cherche vainement par un effort extréme
Dans tout ce qui de vous frape mon ſouvenir,
Il n'en eſt plus d'égal à LOUIS, que luy-meſme.

SON-



SONNET.

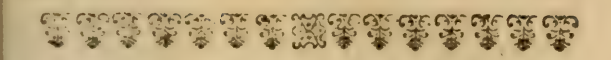
GRand Roy, ſi les Heros qui furent autrefois
Tels qu'on vante Ceſar, & qu'on vante Alexandre,
Ont conquis l'Univers par de fameux exploits
Leurs Soldats à leur gloire ont beaucoup à prétendre.

Ces peuples qu'on a veus ſe ſoûmettre à leurs Loix,
On les a veus bien moins combatre que ſe rendre,
Et quiconque jadis ſçavoit vaincre une fois
N'avoit plus d'Ennemy qui voulut ſe deffendre

Mais eſtre vigilant, juſte, ſans paſſion,
Avoir pour les vertus tant d'inclination;
Avec tant de brillant eſtre touſiours ſi ſage.

Aux Ennemis ſi fier, pour les humbles ſi doux;
Ces ſortes de vertus fleuriront d'âge en âge,
Et vous ne les devez à perſonne qu'à vous.

LES



LES MUSES

AU ROY.

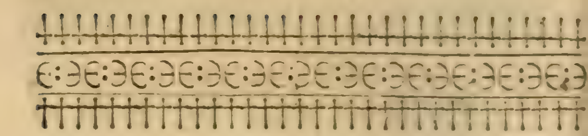
O Le plus vaillant des Rois,
Donnez du temps à nos voix
Pour tenir nos Chansons prestes,
C'est un peu trop nous mater
Vous faites plus de Conquestes
Que nous n'en sçaurions chanter.

AU ROY,

Sur son retour de la Franche-Comté.

PLus viste que l'éclair, plus ardent que la foudre,
Villes, & Forts tu mets en poudre;
Les fleuves, & les Monts ne t'ont pû retenir;
Le Ciel amoureux de ta gloire
Te fait aller, & revenir
Sur les aisles de la Victoire.

Z   *EX-*



EXCUSE.

IMpatiente ardeur de ma Muſe enflâmée
Pour ſuivre les pas d'un grand Roy
Qui de l'Europe eſt l'Amour & l'effroy,
Et la teſte & le bras de toute ſon Armée,
Dequoy viens-tu me requerir?
A force de marcher, de vaincre & conquerir,
Il a laſſé la Renommée.



SON-



SONNET.

A L'erte, Meſſieurs les Poëtes;
Le Roy doit arriver demain,
La Victoire au bruit des Trompetes
Le ramene dans Saint-Germain.

Il faut, pareſſeux que vous eſtes,
Graver ſur le Marbre & l'Airain
Cent belles choſes qu'il a faites,
Et toutes l'épée à la main.

Tenez des rimes toutes preſtes;
Il fera bien d'autres Conqueſtes,
De voſtre honneur ſoyez jaloux.

A la teſte de ſon Armée
Il fait marcher la Renommée;
Elle va plus viſte que vous.

ELEGIE.

ENfin c'est trop gemir, & c'est trop soûpirer,
Ma contrainte me lasse, il faut se declarer,
La douleur que je sens a trop de violence
Pour souffrir plus long-temps les gesnes du silence;
Mon cœur d'un vain respect n'écoûte plus les Loix,
Et pour dire son mal veut emprunter ma voix.
Que Sylvie à mes vœux soit tousiours inhumaine,
Qu'un injuste dédain soit le prix de ma peine,
Et que de mon destin l'aveugle cruauté
Egale mes malheurs à ma fidelité,
Je souffriray mon sort sans plainte & sans murmure;
Mais pouvant découvrir les peines que j'endure,
A mon soulagement refuser cét effort,
Et contre mon repos m'entendre avec mon sort,
Devenir lâchement ennemy de moy-mesme;
Pouvoir me reprocher dans mon malheur extréme
Que peut-estre mon mal dans mon cœur retenu
Eust esté soulagé s'il eût esté connu,
Je ne puis consentir à m'attirer ce blâme;
Quand on est devoré d'une excessive flâme,
Quand on souffre à toute heure un tourment sans égal,

Justes

Justes Dieux ! est-ce trop que de dire son mal ?
Est-ce une liberté qui ne soit pas permise
De vous soir declarer qu'on n'a plus de franchise,
Et contre la raison est-ce estre ambitieux
De borner son bonheur au desir de ses feux ?
Helas ! de peu d'espoir je flate mon martyre
Toutefois cét objet dont j'adore l'Empire,
Et de qui la rigueur égale la beauté,
Me blâmera d'excez & de temerité ;
J'auray beau luy marquer un amour legitime
Cét amour seulement luy tiendra lieu de crime,
Je connois son humeur, elle n'approuve pas
Que l'on rende justice à ses divins appas,
Ou du moins si ses yeux nous font rendre les Armes
Elle veut ignorer la force de leurs charmes ;
Elle craint de sçavoir qu'ils ont esté vainqueurs,
Et c'est sans son adveu qu'ils enchaînent les cœurs.
Que faut-il faire, Amour ? faut-il donc luy déplaire,
Ou dois-je me resoudre à souffrir & me taire ?
Et faut-il que mon cœur languisse nuit & jour
Et martyr du respect, & martyr de l'Amour ?
Dures extrémitez qui menacent ma vie !
Je ne puis que mourir si j'offence Sylvie,
Et si dans le silence il faut tousiours souffrir,
Accablé de mes maux, je ne puis que mourir ;
Dans l'état où je suis j'ay recours à ton aide,
Amour, c'est de toy seul que j'attends mon remede ;
Toy seul peux empescher, malgré mon triste sort,

Que l'excez de mes maux ne me donne la mort.
Puissant Maistre des Dieux à qui tout est possible ;
Toy qui peux attendrir le cœur le moins sensible,
Dont l'absolu pouvoir regne sur la beauté
Et d'un seul de tes traits luy ravit la fierté ;
Triomphe de l'orgueil de cette ame inhumaine
Fais-luy prester l'oreille au recit de ma peine,
Et quand elle sçaura que je vis sous sa loy
Empesche son courroux d'éclater contre moy,
Ou si c'est trop pour moy de luy dire ma flâme
Fais-luy connoître au moins les secrets de mon ame,
Eclaire son esprit, fais pour me soulager
Qu'il juge de mes soins comme il en doit juger,
Alors que mes regards, ces Messagers fidelles,
De mon extréme amour luy diront des nouvelles,
Fais que par ton pouvoir ce Chef-d'œuvre des Cieux
Entende en ma faveur le langage des yeux ;
Quand mes ardens soupirs, comme autant d'étincelles
De ce feu dont je sens les atteintes mortelles
Forceront la prison qui les tient arrestez,
Dis-luy que mes soûpirs naissent de ses beautez,
Et lors qu'à son abord perdant toute asseurance
Mes yeux se troubleront à sa seule presence,
Et qu'elle connoîtra me voyant interdit
Que le trouble des yeux a passé dans l'esprit,
Que la honte & la peur peindront sur mon visage
Du desordre du cœur une visible image,

Fais-

Fais-luy connoiſtre, Amour, dans tous ces changemens
La ferme paſſion qui cauſe mes tourmens:
Ainſi, ſans en parler par ce muet langage
Je luy feray ſçavoir mon amoureux ſervage,
Et ſans que je déplaiſe à ſa ſeverité
J'allegeray les maux dont je ſuis tourmenté;
Sois donc en ma faveur le fidelle interprete
D'une Amour violente autant qu'elle eſt ſecrete;
Ne permets pas, Amour, qui fis naître mes feux
Que pour eſtre diſcret, j'en ſois plus malheureux:
Fais que de mon reſpect elle ait la connoiſſance,
Et repare le tort que me fait mon ſilence.
Amour, ſi ta bonté ne luy fait pas ſçavoir,
Je crains que ma douleur trahiſſe mon devoir,
Que juſqu'au dernier point ſa rigueur parvenuë
De ma diſcretion force la retenuë,
Et me contraigne enfin en diſant mon amour
De déplaire à Silvie, & de perdre le jour.



ELEGIE.

DIeux! je l'avois bien dit, que mon ame asservie
Déplairoit à l'humeur de l'ingrate Silvie,
Et que dés le moment qu'elle sçauroit mes feux
Son injuste couroux me rendroit malheureux :
Mon silence, il est vray, par ses pressantes gesnes
Redoubloit tous les jours la rigueur de mes chaînes,
Et couvrant le beau feu dont je me sens brûler
Ajoûtoit à mon mal le mal de le celer ;
Mais il m'eût garanty d'un plus rude martyre
Si sur moy ma douleur n'eût pas eu tant d'Empire,
Et ne m'eût pas contraint à rompre les sermens
Dont j'avois resolu de cacher mes tourmens.
Silvie, mon amour feroit toute ma peine
Je vivrois affranchy des rigueurs de ta haine,
Et du moins dans mes maux le plaisir de te voir
Asseureroit mes iours contre mon desespoir ;
Mais le cruel Arrest qu'a donné ta colere
Punit d'un triste exil une offense legere,
Et pour t'avoir parlé de ma fidelle amour
Me bannit de ces yeux qui me donnoient le jour.
Cent fois en t'abordant mon ame resoluë
Te vouloit declarer le tourment qui la tuë,
Et cent fois malgré luy, la peur d'estre indiscret,
Retenoit dans mon cœur mon amoureux secret,

Et

Et lors que ma douleur triomphant de ma crainte
Te découvrit l'amour dont je reſſens l'atteinte ;
L'état où tu me vis te fit bien concevoir
Que ma diſcretion cedoit à ſon pouvoir.
Toutefois ſans pitié de mon ame bleſſée,
Et bien loin d'excuſer une action forcée
Ta rigueur obſtinée à me donner la mort
Se plaiſt à me punir du crime de mon ſort.
Si pouſſé d'un orgueil dont je ſuis incapable
Quelque eſpoir trop hardy m'avoit rendu coupable,
Si j'avois pretendu te diſant ma langueur
Qu'elle duſt t'obliger à finir ta rigueur,
Et flatté mes ennuis de la douce eſperance
Que ton amour du mien ſeroit la recompenſe.
Dans les ardens tranſports de ma tendre amitié
Si j'avois deſiré de toy quelque pitié ;
Enfin ſi je n'eſtois épris dans mon ſervage
Bien plus de ta vertu que de ton beau viſage,
Je croirois meriter les tourmens dont les Dieux
Ont châtié l'orgueil des plus ambitieux,
La terre & les Enfers n'auroient point de ſupplice
Qui d'un crime ſi grand expiaſt la malice,
Et quoy que tous les maux cedent à ton couroux
Pourtant ce changement me ſembleroit trop doux ;
Mais pour t'avoir offert mon cœur en ſacrifice,
Pour avoir conſacré mes iours à ton ſervice,
Non ſans te declarer que mon plus grand eſpoir
Aſpiroit ſeulement au bonheur de te voir,
Pardon ſi je le dis, trop charmante inhumaine,

Ce n'eſt pas une offence à meriter ta haine,
Quand je voy ta beauté, dont les charmes puiſſans
Me raviſſent ſoudain l'uſage de mes ſens,
Puis-je t'entretenir, & n'eſtre point blâmable
Si je tais que mes yeux te trouvent adorable,
Qu'on te doit des Autels plus juſtement qu'aux Dieux,
Et que mon ame ſent ce que jugent mes yeux?
Ah! ſi tu connoiſſois ces adorables charmes
Qui prêtent à l'Amour de ſi puiſſantes Armes,
Si ton modeſte eſprit te permettoit de voir,
Et qu'elle eſt leur douceur, & quel eſt leur pouvoir;
Tu connoîtrois alors l'aimable violence
Qui m'a contraint d'aimer & rompre le ſilence,
Ton fidelle miroir diroit en ma faveur
Que tu dois moins blâmer que plaindre ma langueur,
Et de quelque deſſein dont ta rigueur m'accuſe.
Contemplant tes appas tu verrois mon excuſe?
Je ſçay que connoiſſant ta celeſte beauté
Elle t'inſpireroit la derniere fierté,
Je ſçay que ton humeur feroit inexorable,
Mais auſſi ton eſprit feroit plus équitable,
Et ſi tu refuſois de me donner ta foy
Du moins tu ſouffrirois l'amour que j'ay pour toy;
Mais ſi ce nom d'Amour allume ta colere,
Helas? peut-on jamais eſperer de te plaire?
Queſt-ce qu'on te peut dire, & ne te pas bleſſer,
Si ce beau nom d'Amour ſuffit pour t'offencer,

Et si le sentiment qui flatte davantage
Bien loin de t'obliger te tourmente & t'outrage,
Les plus sages Beautez qu'on adore à la Cour
Souffrent sans murmurer qu'on leur parle d'amour.
Philis, dont la vertu brille autant que les charmes,
Ecoûte des soûpirs & voit couler des larmes;
Quand on dit à Cloris qu'elle a beaucoup d'appas
Elle s'en deffend bien, mais ne s'en fâche pas,
On ne reproche point à l'aimable Climene
D'écoûter un Amant qui luy conte sa peine:
Enfin ces Deïtez qu'adorent les mortels
Reçoivent leurs encens, approuvent leurs Autels;
Mais toy, lors qu'on te tient un amoureux langage
Le feu de ton couroux paroist sur ton visage,
Il éclate en tes yeux, enflâme tes regards,
Et ses funestes traits volent de toutes parts;
Mais de quelle fureur est mon ame agitée?
D'où vient qu'à tel excez son audace est montée?
Que sans respect des yeux qui la sçeurent charmer
Elle blâme Silvie au lieu de se blâmer:
Ne luy reprochons plus une injuste vengeance;
Tâchons de la fléchir par mon obeïssance;
Elle sçait que mon sort me met au rang des Dieux
Alors que mon amour contemple ses beaux yeux:

Mais quand elle verra que le ſoin de luy plaire
M'oblige à devenir à moy-meſme contraire,
A ſouffrir un tourment pire que le trépas;
(Car c'eſt plus que mourir que de ne la voir pas)
Peut-eſtre ce reſpect deſarmera ſa haine,
Et fera ſucceder le plaiſir à la peine.



LE PALAIS DES PLAISIRS.

Pour servir de Réponse au séjour des Ennuis.

AUx bords toûjours fleuris, que le Dieu de la Seine
Arrose avec plaisir, & laisse avecque peine;
Où par un long détour sa belle onde en passant
D'un liquide cristal forme un vaste croissant,
S'éleve une coline, & si riche & si belle,
Que nos Dieux tous les ans quittent le Ciel pour elle.
Quand leurs soins ont reglé le cours de l'Univers,
Ils calment en ces lieux leurs mouvemens divers;
Tantost au fond d'un parc, tantost au bord de l'onde
Ils trouvent le repos que leur oste le monde,
Et leur esprit content y préfere à son tour
L'innocence des Champs aux pompes de la Cour.

Sur la cime du Mont est un Palais antique,
Où le Royal se méle avecque le rustique;

Mille détours y font un dedale charmant ;
Certain desordre heureux en forme l'agrement,
Il plaist par ses deffauts, en vain l'art en murmure,
Et rien ne charme tant que ce qu'on y censure.
Là les plaisirs en foule abordent tous les jours,
Ils en ont deserté les plus superbes Cours.
Rome â peine retient quelques Scenes comiques ;
L'Empire se retranche à des Festes bachiques,
Et le Tage orgueilleux qui fut si triomphant,
Voit son Prince reduit à des joüets d'Enfant ;
La chasse, les festins, les yeux, les ris, la danse,
Comme au centre attirez y suivent l'abondance ;
Les sens en font l'essay, l'esprit en fait le choix,
Et la vertu bannit ceux qui choquent ses loix.
On conteroit plûtost les brillantes Etoiles,
Ces fleurs d'or, dont la nuit seme ses riches voiles,
D'un cœur tendre & jaloux les soins & les desirs,
Que le nombre infiny de ces nouveaux plaisirs,
On vit tousiours content sous leur aimable empire ;
On ne respire qu'eux, quand mesme on en soûpire :
Quelques Tyrans qu'ils soient on veut leur obeïr,
Qui les combat le plus ne sçauroit les hair ;
On en suit malgré soy le charme inévitable,
Le panchant en est doux, la chûte en est aimable ;

Si

S'ils les triſtes degouts les ſuivent à leur tour ;
On change leur objet, & non pas leur amour :
Leur pouvoir ſur nos ſens eſt plus grand que le noſtre ;
Qui les fuit d'un coſté les embraſſe de l'autre ;
C'eſt un fleuve qui court luy-meſme apres ſes pas,
Et qui deborde enfin dés qu'ils ne coule pas.
Entre tant de plaiſirs un ſeul plaiſir domine ;
Son éclat marque aſſez ſon auguſte origine ;
Les autres en tous lieux redoublant leurs apas
Préviennent ſes deſirs, ou marchent ſur ſes pas :
La foule qui le ſuit le fait bien toſt connoiſtre ;
Ce Maiſtre des plaiſirs, c'eſt le plaiſir du Maître,
Il ne ſçait point languir dans un lâche repos,
Il n'enchante le Roy qu'en faveur du Heros :
Docte en l'art de regner il meſle en politique
Aux heroïques ſoins un relâche heroïque ;
Il le porte à camper, à vaincre en des tournois ;
A tracer ſur ſa vie un modelle aux grands Rois,
A rendre en pleine paix ſes troupes aguerries,
A voir ſes Arſenaux pleins d'ardentes furies,
A rendre ſon repos terrible aux Souverains,
Semblable au Roy des Dieux qui dans les temps Serains
Eprouvant ſans couroux un innocent tonnerre,
Fait trembler en joüant tout l'orgueil de la terre.
Son bras victorieux authoriſant les loix,
Venoit de rétablir Thereſe dans ſes droits,
De ſoûmettre à ſon joug la Flandre toute entiere,

Acquiſe au Conquerant, & deuë à l'Heritiere :
D'arracher aux vaincus charmez de leur vainqueur,
Et les Armes des mains, & la haine du cœur,
Et Maiſtre en ce grand Art dés ſon aprentiſſage,
De faire tout trembler, excepté ſon courage.
Quand aprés tant de maux, & cauſez & ſoufferts,
Le Prince en ces beaux lieux crût voir les Cieux ouverts,
Sur un lit de repos ſoûtenu d'un trophée ;
Sa grande ame cedoit aux charmes de Morphée;
Mille ſonges flateurs s'empreſſoient à l'entour,
Ils rempliſſoient la nuit des merveilles du jour ;
Avec luy repoſoit le reſte de la terre,
Les œuvres de la paix, les projets de la guerre ;
Mars luy-meſme enchaîné de ſes puiſſans Pavos
Sembloit promettre au monde un eternel repos.
La Gloire aux aiſles d'or veilloit ſeule en l'Armée,
Quand du calme étonnant tout à coup allarmée,
Elle brûle, elle vole, elle perce les airs ;
L'obſcurité s'enfuit à ſes brillans éclairs,
D'un encens precieux ſa route eſt parfumée,
Et le vent qui la ſuit en répand la fumée ;
Un ſonge l'introduit par de ſombres détours,
Elle aborde le Prince, & luy tient ce diſcours.
Je ne viens point troubler par un chagrin extréme
Ce paiſible ſommeil que i'inſpira y moy-meſme;
Dormir ſur un trophée, eſt un noble repos,
Et la victoire a droit d'enchanter les Heros :

Ap-

Apprens-moy seulement quelle est mon avanture,
Un calme qui m'effraye, & dont le camp murmure
Interrompant le cours de tant d'heureux succez,
Va-t-il nous replonger dans le sein de la paix ?
Je sçay que l'on t'en presse, & que tout y conspire,
L'abondance qui rit, le plaisir qui soûpire,
Tes ennemis tremblans, & tes voisins jaloux.
Consulte icy ton cœur, quel titre est le plus doux,
A qui doit sous ses loix ranger toute la terre,
Ou d'Autheur de la paix, ou de foudre de guerre ;
Quel Oracle, di-moy, rendray-je à tes guerriers ?
J'ose te demander conte de mes Lauriers ;
J'en couronnay ton front, l'Europe en prit ombrage,
Et lors que ma faveur t'en combloit davantage
L'Olive a-t-elle pû te charmer par ses fruits !
Va du bruit de ta marche étoufier tous ces bruits ;
Va la force à la main, & la justice en teste,
Laisse regner Therese, & cours à ta conqueste ;
Etends-le jusqu'au Gange, & ton nom jusqu'aux Cieux ;
Ne prescrits plus de borne à ton vol glorieux
Et sçache que je marque en plus gros caractere
Un village conquis qu'un Trône hereditaire.

Char-

Charmé du Grand Henry, jaloux des vieux Cesars,
Tu me cherchas plus qu'eux dans les sanglans hazards ;
Mon amour répondit à ton ardeur extréme,
Va, de tous mes Heros n'imite que toy-mesme :
Incessamment pressé par un noble desir
Tu ne fais que glisser sur le plus doux plaisir,
Et dans le char vainqueur où ta fierté le brave,
Quand je te sers de guide, il te sert en esclave :
Mais prens garde au loisir qui tient tout en suspens,
C'est la vertu des Rois d'estre avares du temps,
Et l'Astre qui preside à ta haute fortune
Passe en douze maisons, & n'arreste en pas une :
Songe que sur toy seul tous les yeux sont ouverts,
On conte avec rigueur les momens que tu pers ;
Use de tes destins tandis qu'ils sont propices ;
De tous tes ennemis ne crains que les delices ;
Avec le monde entier range les sous ta Loy,
La victoire t'attend, marche, je suis a toy.
Le plaisir nonchalant étendu sur des roses
A la mercy du sort laissoit aller les choses,
Et goûtant à longs traits mille rares douceurs,
Pour les eterniser invoquoit les neuf Sœurs.
Il s'excite à ces mots, il se trouble, il soûpire,
Ah ! dit-il, m'affronter jusques dans mon Empire,
Ombre vaine, qui fuis l'insensé qui te suit,
Ombre vaine, qui cours à l'ingrat qui te fuit,
Fan-

Fantosme ambitieux, turbulente chimere,
Remporte tes conseils, revole à ta frontiere,
Laisse fleurir la paix, lasse regner ma Loy
Dans le cœur de Royayme, & dans l'ame du Roy.
Quel rayon de faveur m'attire ton envie?
Troublay-je son Estat, gouvernay je sa vie?
Ses Conseils eternels se tiennent-ils pour moy!
Ne partage-t'il pas mon temps mesme avec toy?
Il roule tout ensemble en une mesme teste,
Le destin de l'Europe, & le plan d'une Feste.
Semblable à ce grand astre arbitre des saisons,
Qui peint l'émail des fleurs, & fait l'or des moissons;
Il n'en a que trop fait, est-ce à toy de te plaindre?
Plus il vit de perils, moins son ame sçeut craindre;
Il brûloit de te suivre, & dans le champ de Mars,
La victoire luy plût bien moins que les hazards.
Ah! plûtost mets un frein à sa fatale envie:
Jamais un si grand Roy n'exposa tant sa vie.
Quand son illustre Ayeul foudroya les Titans,
Qu'avoit-il dans l'Estat que des droits éclatans?
Que possedoit Cesar alors qu'il conquit Rome,
Que le sort d'un Bourgeois, & le cœur d'un grand homme?
Pour regner, j'y consens, on peut hazarder tout,
Violer jusqu'au droit, pousser son sort à bout:
Mais quand au gré des siens on gouverne à son aise
L'Empire des François, & le cœur de Therese,
De quels vœux peut encor un Roy si fortuné,
Impor-

Importuner les Cieux quand ils ont tout donné!
Monarque à qui tout rit, à la fleur de ton âge,
De tous tes ennemis ne crains que ton courage;
La terreur qu'il leur fait passe à tes vrais amis,
Toy seul le peux dompter au point où tu l'as mis;
Ose le desarmer, c'est la valeur supresme;
Quand on a tout vaincu, de se vaincre soy-mesme,
Plus le combat est grand, plus le triomphe est doux.
La Gloire éclate alors, & d'un œil de couroux
Lance un éclair pareil à celuy de la foudre;
Le Prince s'en reveille, & voulant se resoudre,
Sa Cour qui craint pour luy, se trouble & se confond;
Cent flots dans cette mer se font & se deffont,
Et sur ce grand Theatre où regne l'inconstance,
La fortune se jouë, & tient tout en balance:
Une guerre intestine arme les Courtisans,
L'un & l'autre party trouve ses Partisans;
La mourante langueur, l'oisiveté flateuse,
Tout le beau sexe enfin, fatal aux Conquerans,
Du costé des plaisirs brillent aux premiers rangs,
La noble avidité de loüange immortelle,
Mille cœurs enflâmez d'un heroïque zele,
Veulent tout hazarder, & signalant leur foy
Combattre pour la Gloire, & vaincre pour leur Roy;
Des malheureux encor qui rampans sur la terre
N'ont sçeu vivre en la paix, ny perir dans la guerre,

Le

Le vil eſpoir du gain , la crainte du mépris
Se declarent pour elle , & n'en ſont guere épris.
De Mirthe , & de Lauriers la teſte Couronnée,
Le Prince enfin decide , & partage l'année ;
Le Printemps à la gloire, & l'hyver aux plaiſirs:
L'Arreſt calma leur trouble, & combla leurs de-
ſirs
Ils s'aimerent depuis , & l'ardeur qui les pouſſe
Rend ſon plaiſir ſi noble , & ſa gloire ſi douce ,
Que d'un rare concert ils font tout de moitié :
Ce Roy tendre & vaillant unit leur amitié ,
Et l'on ne verra point dans toute ſon Hiſtoire
De gloire ſans plaiſirs , ny de plaiſirs ſans gloire.



ELE-

ELEGIE.

JE sçay bien que le Ciel ne m'a point fait pour vous,
Cependant je vous aime, & les destins jaloux
Du bon ordre qui veut que tout soit à sa place
M'ont refusé la force, & m'ont donné l'audace,
Je me suis emporté jusqu'à vous l'advoüer,
Contre un plus bel écueil on ne peut échoüer;
Je connois ma foiblesse, & je connois vos charmes,
Je sçay combien le coup est indigne des Armes;
Combien ma passion profane vos appas,
Et que les fers que j'ay ne m'appartiennent pas.
Je voulois resister, mais dans cette surprise
Il ne fut pas en moy de peser l'entreprise,
Ny de regler alors que je vous apperceus
Ce qu'il faloit penser & faire là-dessus.
J'estois libre à la Cour au temps que vous y vinstes,
Depuis en quels détours, & dans quels labyrintes
Ne me suis-je senty moy-mesme m'égarer,
Sans que moy-mesme enfin je m'en sois pû tirer?
Il est vray que jamais les Cieux & la Nature
N'ont si bien rencontré dans une creature:
Vous estes belle au point qu'on ne peut l'exprimer,

Et

Et parmy ce qu'on voit de plus propre à charmer
Il ſemble que vous ſeule attirez la tendreſſe ;
Et que de toutes parts à vous ſeule on s'addreſſe ;
Quelle doit eſtre, ô Dieux ! celle que vous ſuivez,
A juger de ſes traits par ceux que vous avez ?
Une gloire va loin qui devance la voſtre,
Vous puis-je imaginer à la ſuite d'une autre ?
Ha ! ſans doute, que c'eſt la mere des Amours,
De ſa propre lumiere elle fait les beaux jours ;
L'exceſſive clarté qui brille derriere elle
Ne peut diminuer ſa ſplendeur immortelle,
Et je me ſens forcé par un objet ſi doux
A loüer des attraits qui ne ſont pas à vous,
Ce qu'on fait rarement devant celle qu'on ayme,
En recompenſe auſſi c'eſt un honneur extréme,
Et pour voſtre merite, & pour ma paſſion,
Qu'un tel ſujet ne ſoit qu'une digreſſion :
A l'égard d'un Amant, c'eſt pourtant une faute,
Et pour vous redonner l'encens que je vous oſte,
Ne puis-je atteindre aux traits d'un viſage achevé,
Vray modelle où pas un n'eſt encor arrivé ?
Ce teint, ces cheveux blonds, ce parler, ce ſouſrire,
Charmes à reſſentir, & non pas à décrire ?
L'éclat imperieux de ces divins regards
Propres à renverſer le Trône des Ceſars,
Ne puis-je l'exprimer, non plus que me deffendre,
D'un chef-d'œuvre adorable où l'amour, quoy que tendre,

A si mal toutefois ménagé la langueur
Que tout est dans les yeux, & rien dedans le cœur?
Ces yeux ont mis le feu par toute l'Austrasie:
Qui pour vostre naissance avoit esté choisie;
Ce climat de vos Loix ne s'est point affranchy,
Et jusques à ses Dieux toute chose a fléchy;
N'aviez-vous pas sur eux étendu vos conquêtes
Avant que de venir mettre un joug sur nos testes?
Il est bien juste aussi qu'un triomphe si doux
Commence par les Dieux, & finisse par nous.
Je veux vous l'advoüer, souvent la calomnie
Attaque les beautez du costé du genie,
C'estoit-là vostre foible, au moins je l'esperois,
Et que par cét endroit je vous échaperois,
Cherchant à me sauver dans ce desadvantage
Comme sur une planche offerte à mon naufrage:
Mais en vous le dedans est digne du dehors,
Et j'ay trouvé l'esprit aussi beau que le corps
Une droite raison, un jugement solide,
Et dans un cœur honneste où l'équité preside,
Des sentimens si fins, tendres, & delicats.
Qu'on vous croiroit aimer ceux dont vous faites cas.
Helas, que de rivaux! ma meilleure fortune
Est d'avoir quelque part à la chaîne commune,
Et c'est ma destinée entre ces malheureux
De souffrir sans me plaindre, & de souffrir plus qu'eux;
Oüy plus qu'eux, & sçachez que vous estes coupable
Si vous en avez crû quelque autre plus capable;
Quel-

Quelqu'autre n'a point tant de constance & de
foy ;
Mais ce quelqu'autre-là vous l'aimez plus que
moy ,
Le reproche est leger dont ma plainte est suivie ,
Et tel de vos Amans ,à qui je porte envie ,
Peut estre plus aimé,quoy que moins amoureux,
Et n'en estre pourtant de guerre plus heureux :
Ces gens remplis d'un Art qui leur est neces-
saire ,
N'auront point avec vous de procedé sincere ,
Vous conteront leur peine , & vous la diront
tous
Autant pour estre oüis des autres que de vous ,
Ou vous en feront voir davantage peut-estre ,
Qu'en effet vos beaux yeux chez eux n'en ont
fait naître ;
Mais celuy qui vous parle & qui semble interdit
Vous étale son cœur , & sent tout ce qu'il dit.



AVANTURE
D'UN MOINEAU
& d'une Tourterelle.

UN Moineau des plus emportez
Se pâma l'autre jour pour les rares beautez
D'une affligée, & tendre Tourterelle,
Mais elle répondit à ce transport pressant
D'un air melancolique, amoureux, languissant
Je ne suis point une infidelle,
J'ay perdu mon unique amour,
Je n'en puis jamais souffrir d'autre;
Moineau, je méprise le vostre
Autant que j'abhorre le jour.

Avis à la Tourterelle.

J'Ay pitié de la Tourterelle,
Qui méprise un Moineau pâmé ;
Quand sa compagne est infidelle
Le moineau devroit estre aimé.
Si la mort vous l'avoit ravie,
Il faudroit la pleurer, gemir toute sa vie,
Et ne souffrir jamais une nouvelle amour ;
Mais quand cette compagne est ingrate & legere ;
Quand son absence est volontaire
Il faut la quitter à son tour ;
Aux ardeurs de Moineaux promptement satisfaire,
Et benir en chantant la lumiere du jour ;
Croyez-moy, charmante Bergere,
Voicy pour les Oyseaux un avis salutaire.

L'AGE D'OR.

IMITATION du Tasse.

QUe l'âge d'Or estoit un heureux âge !
Les ruisseaux de laict découloient ;
Les arbres de miel destilloient ;
Et tous les biens enfin, qui sont à nostre usage
Estoient produits alors sans que l'on eût besoin
De se donner le moindre soin.

Les Serpens sans venin erroient à l'avanture ;
La neige, les frimats & les broüillards épais
Durant ce siecle heureux ne parurent jamais :
Un Printemps eternel regnoit dans la Nature,
Le bien d'autruy tentoit peu les souhaits
Et l'on ne voyoit point les vaisseaux de l'onde
Aller de mer en mer, aller de monde en mond
Trafiquer, & troubler le repos & la paix.
Avoir de tant de biens perdu la joüissance
N'est pourtant pas encore nostre plus grand malheur ;
C'est d'avoir introduit cette Idole d'erreur,
Ce monstre de belle apparence,
Que si mal a propos on a nommé l'honneur :
Luy seul a corrompu nostre heureuse nature,

En mélant ses cruels tourmens
A la vie innocente & pure,
Que menoient les heureux Amans :
Nous ne connoissions point la Loy severe & dure,
Qui nous deffend de suivre les plaisirs :
L'ame de nos Bergers par la nature instruite
Ne consultoit que ses desirs
Pour la regle de sa conduite.

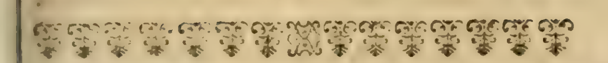
Alors les Amours sans bandeau,
Sans arcs, sans traits, & sans flambeau,
Faisoient voir dans nos prez des danses agreables ;
Les Nimphes, les Bergers dans leurs jeux innocens
Méloient à des discours tendres & veritables
Des baisers amoureux, enflâmez & pressans.
La plus modeste, & la plus sage
Sans scrupule étaloit les tresors precieux
De sa gorge, & de son visage ;
Qu'à present un voile envieux
Dérobe tousiours à nos yeux.

Souvent mesme on voyoit à nud dans nos rivieres
Les Bergers avec les Bergeres :
Toy seul, cruel honneur, as troublé nos desirs ;
Toy seul nous as caché la source des plaisirs ;
Toy, dont les maximes severes
Contraignent les regards de nos jeunes Bergeres ;

De peur de t'offenser elles n'oseroient pas
Faire de leurs beaux yeux briller tous les appas ;
Elles n'oseroient plus laisser à l'avanture
Voler au gré du vent leur belle chevelure.
Telle dont le geste amoureux
Nous promettoit un sort heureux,
N'a plus pour son Amant qu'un air fier & sauvage ;
Du faux nom de vertu tu sçais les aveugler,
Quand tu te mesles de regler
Et leur démarche, & leur langage ;
Tous les dons de l'Amour enfin
Ne sont plus aujourd'huy qu'un criminel larcin,
Perfide honneur, c'est ton ouvrage.



EGLO-



EGLOGUE.

DAns un lieu que la Seine embellit de ſon cours,
Dans de plaiſants hameaux où l'on voit tous les jours
Cent fidelles Bergers aux pieds de leurs Bergeres
Rendre les Lys jaloux du bonheur des fougeres,
Et montrer que les Jeux, les Graces, & l'Amour
Se trouvent dans les bois plus ſouvent qu'à la Cour;
Dans ce charmant ſéjour tout inſpire la joye;
Une ame à cent plaiſirs ſe peut donner en proye,
Et le Ciel liberal y verſe à pleines mains
Tout ce qui peut jamais rendre heureux les humains;
Licidas ſeulement accablé de ſouffrance;
Pâle, morne, & tranſſi dans un profond ſilence
Trouble tous les plaiſirs de ces charmans hameaux,
Et fait ceſſer le chant des plus doux chalumeaux,
Chacun dans ſes malheurs prend part & s'intereſſe;
Chacun veut l'obliger de vaincre ſa triſteſſe;
L'on invente pour luy mille nouveaux plaiſirs;
Mais rien n'a le pouvoir de flater ſes deſirs;
Les Mirthes du hameau n'ont plus pour luy de charmes;

Dans les ſombres foreſts il va cacher ſes larmes,
Et les triſtes accens de ſa mourante voix
Font retentir par tout les Echos de ces bois :
Toutefois les douleurs dont ſon ame eſt atteinte
Ne luy font proferer ny reproche ny plainte ;
Il ſouffre ſes malheurs ſans accuſer le ſort,
Et meurt ſans declarer le ſujet de ſa mort ;
Il n'eſt dans le hameau ſi cruelle Bergere
Qui ne vouluſt pouvoir ſoulager ſa miſere,
Qui ne laiſſe échaper ce Berger à regret,
Et n'en faſſe à ſes yeux un reproche ſecret ;
Pour rendre leurs attraits les Autheurs de ſes peines,
Toutes ont conſulté le criſtal des fontaines,
De guirlandes de fleurs ont orné leurs appas ;
Mais rien ne peut toucher le cœur de Licidas,
Et depuis que Philis briſa ces nœuds de flâmes
Qui ſembloient ſi long-temps devoir joindre leurs ames,
Son cœur qui fut trahy, ne peut plus conſentir
A ſe voir par l'Amour jamais aſſujettir ;
Il ſçait que ſes preſens ſont des biens peu durables ;
Que s'il fait un heureux, il fait cent miſerables,
Que de cruels ennuis les Amans ſont remplis,
Et qu'il eſt icy bas bien plus d'une Philis ;
Il ſouffre cependant une douleur extreme ;
Ses yeux ſont languiſſans, & ſon viſage blême,
Il pouſſe des ſanglots, il réve tout le jour ;
Helas! ne ſont-ce pas des effets de l'Amour?
Et n'eſt-ce pas ainſi qu'un Amant qui ſoûpire

Doit

Doit exprimer l'excez de son cruel martire ?
Que pourroit-il sentir s'il n'est point amoureux,
Et qui peut que l'amour le rendre malheureux ?
Il a mesme tousiours une innocente vie,
Exempte de remords, de vengeance & d'envie ;
Un troupeau sur l'objet de son ambition,
Et plaire à sa Philis toute sa passion :
Ce tumulte importun qui suit la Cour des Princes ;
Cét aveugle desir de gagner des Provinces,
Qui fait à nos Heros tant courir de dangers,
Ne trouble point l'esprit des paisibles Bergers ;
Ils passent tous les jours en de galantes Festes ;
A des cours innocens ils bornent leurs conquestes ;
Et de cent passions qui regnent à la Cour
Ils n'en connoissent point que celle de l'Amour ;
L'amour seul fait leurs biens, l'amour fait leurs supplices ;
Plaire ou ne plaire pas, leurs maux & leurs delices ;
Tout agit par l'amour dans ces aimables lieux,
Et l'amour y tient lieu de tous les autres Dieux :
Helas ! pauvre Berger, quelles sont tes miseres !
Toy, qui braves les traits des plus belles Bergeres,
Tu ressens tous les maux que souffrent les Amans,

Sans prendre aucune part à leurs contentemens;
D'un tourment excessif tu sens la violence,
Sans goûter les douceurs que donne l'esperance:
Comment faire cesser tes cruels déplaisirs,
Si l'on ne peut sçavoir d'où naissent tes soupirs?
Meurs, le sort t'en fournit une cause assez ample,
Et qu'à jamais ta mort puisse servir d'exemple,
Que parmy les Bergers le mal le plus pressant
C'est de souffrir beaucoup sans dire ce qu'on sent.





ELEGIE.

QU'Amour a de plaisirs dans son aimable Empire!
Il sçait rendre content mesme quand on soûpire :
Depuis que vos beaux yeux l'ont rendu mon vainqueur
Mille charmes secrets l'ont suivy dans mon cœur.
Que je luy sçay bon gré de sa prompte victoire !
En me chargeant de fers il me comble de gloire;
D'un agreable espoir il flate les desirs ;
Pour un mal qui n'est rien il donne cent plaisirs ;
Souvent il adoucit l'amertume des larmes;
Il mesle à tous nos maux mille invisibles charmes :
On ne sçait point aimer quand on craint son tourment ,
Et c'est pour estre heureux que je veux estre Amant.
Quelque accablé qu'on soit , un signe , une parole
Suspend les déplaisirs, les charme , les console :
Malgré tous ses ennuis , & tous ses maux soufferts

On n'a point de plaisirs si ce n'est dans ses fers :
Quelque profond respect que la raison m'ordonne,
Quand je suis pres de vous mon ame m'abandonne,
Et voyant qu'il n'est rien de si beau sous les Cieux
Pour vous mieux admirer vient toute dans mes yeux.
Quand je ne vous voy plus, un quart d'heure d'absence ;
Fait souffrir à mon cœur un siecle de souffrance ;
J'accuse nos rigueurs, je deplore mon sort,
Et m'éloigner de vous c'est aller à la mort :
Mais dés que mon bonheur veut que je vous revoye
Je ne puis exprimer ny retenir ma joye ;
Elle eclate, & mon cœur en un si doux moment
Ne se ressouvient plus de son cruel tourment ;
Plein d'une émotion douce, sensible, aimable,
Il se fait à soy-mesme un plaisir incroyable :
A force de songer aux plaisirs les plus doux,
Enchanté comme il est, il croit les avoir tous,
Et pensant les sentir, parce qu'il les desire,
Il se flate, il se pâme, il semble qu'il expire :
Mais faut-il, belle Iris, que vos divins appas
Causent tant de plaisirs que vous ne goûtez pas ?
Si l'Amour est si doux, aimez ce qui vous aime ;

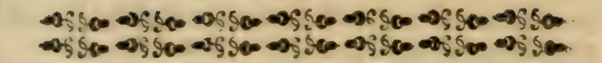
Ne

Ne vous refufez pas cette douceur extréme ;
Que le feu de vos yeux qui paffe dans mon cœur
Repaffe dans le voftre avec la mefme ardeur.
Ah ! ne refiftez point à cette ardeur fi belle ;
Il n'eft rien de fi pur, ny de fi charmant qu'elle ;
Et ne croirez-vouspas un feu fi glorieux
Digne de voftre cœur, puis qu'il vient de vos yeux ?
Quoy ! mon zele aujourd'huy pourroit-il vous deplaire ?
Quand je brûle d'amour brûlez-vous de colere ?
Croyez-moy, s'il n'alloit que de mon intereft
Je ferois plus foûmis que tout autre ne l'eft
Mais auffi, belle Iris, quand il y va du voftre ;
Ah ! fouffrez que je fois plus hardy que tout autre ;
Il n'eft peine, il n'eft rien dont je ne vienne à bout ;
J'aime, & je vous le dis, en un mot j'ofe tout ;
J'afpire à vous fervir, & c'eft la noble envie
Qui m'engage à l'amour, & qui vous y convie,
Et fi mes tendres vœux femblent intereffez
L'intereft eft fi beau qu'il les excufe affez.
Doux charme de nos cœurs, cher autheur de ma peine,
Amour, qui la connois, vole vers l'inhumaine ;
Pour entrer dans fon cœur fors un moment du mien,
Fais-luy mon mal fi beau qu'elle en faffe le fien ;

Mais ſur tout adoucis ſon injuſte colere,
Sçache-luy plaire enfin ſi j'ay ſçeu luy deplaire;
Seul tu l'as irritée, & ſeul entre les Dieux
Tu me peux deſormais rendre moins odieux:
Il y va de ta gloire, il y va de la mienne,
Et pour dire encor plus, il y va de la ſienne.



ELE-



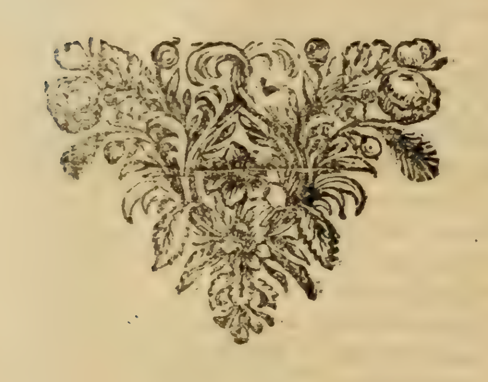
ELEGIE.

POurquoy me pressez-vous, curieuse Silvie,
De vous nommer l'objet dont mon ame est ravie?
Pensez-vous que le sort pour moy si rigoureux
Ait encore entrepris de me rendre amoureux,
Et que pour achever ma mauvaise fortune
Il ait mis dans mon cœur une flâme importune?
Comment d'un si grand mal vous puis-je estre suspect;
N'est-ce point que mes yeux ont manqué de respect?
Quelqu'un mes des regards vous a-t-il fait entendre
Qu'un feu trop violent me reduisoit en cendre?
J'ay donc par tant de soins essayé vainement
De cacher en tous lieux cét aimable tourment;
Je ne le cele point, j'ay perdu ma franchise,
Vous l'avez deviné, que cela vous suffise;
D'une jeune beauté j'ay senti le pouvoir,
De grace, apres cela que pensez-vous sçavoir:
Qui vous fait tant chercher le nom de cette Belle?
Si je vous le disois, helas! que diroit-elle?
Je verrois sa douceur se tourner en courroux,
Et j'aurois grand sujet de me plaindre de vous.

Ha!

Ha! pour vous contenter je crains trop sa colere.
Et vous me blâmeriez si j'osois luy déplaire :
Sans doute au mesme temps vostre ame changeroit,
Et loin de me deffendre elle m'accuseroit,
Laissez-moy donc aimer sans vous dire qui j'aime,
Dieux ! ne craignez-vous point que ce ne soit vous-mesme ?
Vous de qui les appas sçavent tout émouvoir ;
Vous que sans estre epris l'on n'a jamais pû voir ?
Un ordre imperieux de la bouche que j'aime
A bien sçeu me resoudre à me trahir moy-mesme :
Quel respect si profond peut au mien s'égaler ?
Cent fois je me suis tû quand il falloit parler,
Et le mesme respect par un effet contraire,
M'a forcé de parler quand je voulois me taire.
Cher & divin objet, quittez vostre rigueur
Un vaincu doit tousiours avoüer son vainqueur ;
C'est agir lâchement, & luy ravir sa gloire
Que de luy refuser l'aveu de sa Victoire ;
Quand je dis que vos yeux m'ont rangé sous vos Loix
Je rends à ces vainqueurs l'hommage que je dois.
Un injuste respect m'empeschoit de le dire,
Mais je n'ay pû trahir les droits de leur Empire,
Et pressé d'un devoir, & plus juste & plus doux
J'ay

J'ay reconnu les fers que je tenois de vous:
Quoy ! par un tel aveu j'ay donc pû vous déplaire,
Et l'encens aujourd'huy met les Dieux en colere !
Beaux yeux, s'il est ainsi, j'en accuse mon sort;
Et s'il m'en faut punir je consens à ma mort.
Ainsi disoit Tirsis le feu qui le devore,
Et l'amour en ses yeux sembloit le dire encore;
Il n'eût jamais finy, si pour le contenter
La Belle plus long-temps eût daigné l'écouter.



VIRELAY.

DIeu vous garde, Mariane;
D'un Herode pour Epoux:
Dieu vous garde, Mariane,
De ces gens qui portent Canne,
Qui jurent un Dieu me damne;
De cette eſpece de Fous
Qui vont danſer la pavane,
La Gaillarde & la Bocane
A l'enſeigne de Diane.
Ces faiſeurs de Caravane
Qui par une Serbatane,
Ou Flamande ou Caſtillane,
Se font enfoncer le crane,
Et caſſer jambes & cous;
Ils n'ont ny mailles ny ſous
Dans leur repaire à Hibous,
Dans leur champeſtre cabane
Tranſparente & diaphane,
Pleine de trous & d'égouts,
Sans ſerrures & ſans cloux,
Sans feneſtre & ſans verroux,
Tout eſt ſans deſſus deſſous.
Ils ont une Dame Jeanne,
Ou quelque bonne mere Anne
Qui gromelle, qui ricane,
Qui paliſſe, qui bocane;
Quelque vieille, & noire Coüane,
Plume l'Oiſon & la Cane,

A leurs

A leurs souliers met des bouts,
Ou fait des fromages mous,
Il m'est avis que je cous,
Et de colere je bous
Quand quelqu'un de ces ridoux
Vient embrasser vos genoux,
Et vous veut tâter le poux;
Songez qu'il vous charlatane,
Et qu'il vous fait les yeux doux
Pour vous rendre païsane
Et vous mener à Roüanne,
A Quimper, ou bien à Vanne,
Au païs des Catafous,
Et parmy les Marabous
Planter Carottes & choux;
Traittez-le comme un Marane,
Chassez-le à coups de cailloux,
Et si trop il vous chicane,
Courez à la Pertuisane,
Et me l'assommez de coups,
De bon cœur je vous absous;
Deussiez-vous estre Sultane
De sa hautesse Ottomanne,
Du Roy de la Taprobane,
Du grand Prince d'Ecbatane,
Ou du grand Duc de Toscane;
Deussiez-vous estre Roxane,
Ou la Princesse Mandane,
Ou la Reyne Alcidiane,
Ou la fameuse Ariane;
Ne soyez point Courtisane
Encore moins partisanne,
Mieux vaudroit estre Artisanne,
C'est un métier de grigous:

Prenez

Prenez un homme à soutane,
Un ventre doublé de panne
Qui mange bisque & ragouts,
Andoüillettes & fagouts,
Et mets de differens gouts,
Qui fasse briller chez-vous
Argent, perles & bijoux,
Grands Tapis à la persane,
Couverte à la Catalane,
Porceline & Filigrane,
Et vaisselle à pleine mane.
Dieu vous garde, Mariane,
D'un mary froid & jaloux,
Plein de catarre & de toux,
Qui ne vive que de Manne,
De Rhubarbe & de Tisanne ;
De la gratelle & de clous,
De la vermine & des poux,
De la patte des Filoux,
De la griffe des Matous,
Et de la gueule des Loups
Et carnassiers & Garoux,
D'une femelle en couroux,
Et de Mulets sans licous,
De la morsure d'un Asne,
D'un faux quine, ou d'un faux sane ;
De tous maux, mais entre tous
Dieu vous garde, Mariane,
D'un Herode pour Epoux.



AU ROY.

PLaiſe au plus grand Roy du monde
Avoir pitié de deux Amans
Qui ſouffrent de rudes tourmens
Par une cruauté qui n'a point de ſeconde ;
On veut qu'ils ne s'épouſent pas,
Ils ſe veulent pourtant, & leur amour eſt telle,
Qu'ils ſouffriront plûtoſt mille & mille trépas
Que l'un d'eux devienne infidelle.
Dans le commencement d'un amour ſi parfait,
Le Pere voyant tout en eſtoit ſatisfait,
Ou s'il ne l'eſtoit pas dans l'ame,
Il feignoit d'approuver une ſi belle flâme ;
Cette approbation abuſant ces Amans,
Rendit leur amour plus hardie ;
Mais, las ! c'eſtoit en Normandie,
Où le dehors & le dedans
Se trouvent touſiours differents,
Et grand malheur à qui s'y fie ;
Car ſur ce pretexte trompeur
Ils ſe donnerent cœur pour cœur,
Et prenant à témoin la puiſſance Eternelle
Qui dans tous nos beſoins ſçait ſi bien ſecourir,
Ils ſe donnent encor parole mutuelle
De s'épouſer ou de mourir.
De ce ſerment fatal on leur fait un grand crime,
On les pourſuit, on les opprime,
A chacun d'eux ſeparément
On fait une guerre ſanglante ;
On decrete contre l'Amant :

Dans

Dans un Convent on enferme l'Amante,
Et l'on traite d'enlevement
La chose la plus innocente.
Si c'est Rapt, je n'y connois rien ;
L'Amante fut tousiours au pouvoir de son Pere,
Je ne dis pas, grand Roy, qu'elle ne voulust bien,
Quand on me persecute, & qu'on la desespere,
Changer son domicile au mien ;
Mais le mal est encor à faire,
En deux mots, voilà le mistere.
Sire, qui voyez deux Amans
Que l'on veut detenir avec tant de malice,
Faites cesser tous leurs tourmens,
En Amour vous ferez Justice.



Pour

Pour des illustres Mariez.

EPITHALAME.

VIvez, heureux Amans, vivez, & que l'Amour
Qui sçait produire toutes choses,
Répande des Lys & des Roses
Sur vostre nuit plus belle que le jour.

Sa charmante & divine Mere,
Si commode aux Heros qui deviennent Amans,
Vous attend au secret mistere
De vos chastes embrassemens :
Desia l'Etoile fortunée
Marque l'heure de vos plaisirs :
Desia Venus pour plaire à vos brûlans desirs,
Vous prepare la nuë où jadis fut Enée,
Qui vit sa belle destinée
Y triompher de ses soûpirs.

Si pour suivre avec vous un destin glorieux,
Des trois Graces deux l'ont quittée,
Elle n'en est point irritée,
Et cede à la force des Dieux ;
Elle s'attend au premier jour
De voir la troisiéme à son tour,
La quitter comme ont fait les vôtres,
Et sçait bien que son jeune Amant
S'aprête

S'apréte au mesme compliment
Que vous allez faire aux deux autres.

Epoux choisis, dont la naissance
A tant d'eclat & tant d'honneur,
Vous entrez dans une alliance,
Où le merite attire la faveur ;
Ménagez bien cét illustre avantage,
Mars tous les jours verra vôtre courage ;
Cette nuit seulement, pour suivre votre feu,
Tâchez de prendre la Devise,
Que pour servir le Roy son grand Ministre a prise,
AGIR TOUSIOURS, ET DORMIR PEU.

Vivez, heureux Amans, vivez, & que l'Amour
Qui sçait produire toutes choses,
Répande des Lys & des Roses
Sur vôtre nuit plus belle que le jour.



JOUIS-

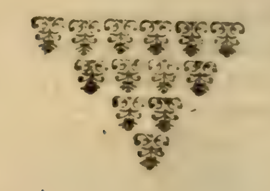
JOÜISSANCE.

VERS

IRREGULIERS.

L'Autre jour pressé du desir
De finir avec Lise une vieille querelle,
Je fus de bon matin chez elle
Pour en parler tout à loisir.
Je luy dis mes raisons, elle me dit les siennes;
Et ne pouvant nous accorder
Nous en vinsmes aux mains, je me servis des miennes,
Priape en ma faveur voulut les seconder,
Il parût sur les rangs, & la teste levée
Fit signe à l'Ennemy de se rendre sans bruit:
Vous apprendrez par ce qui suit
Si la Belle s'en est sauvee;
D'abord je vis rougir son front
Comme l'on rougit d'un affront,
Et peu de temps apres cette rougeur fit place
A ce que l'on appelle audace;
Mais cette audace alors luy succeda si bien
Qu'elle me renversa par terre,
Et crût avoir finy la guerre.
Certes je n'esperois plus rien,

Lors que Priape outré de voir fletrir sa gloire,
Reprens cœur, me dit-il, c'est à faux qu'elle croit
Avoir remporté la Victoire
Puisque je suis encore droit?
Je me leve, & soudain je reviens à la charge;
Mais Lise par un tour bien fin
Sans s'arrêter à moy, pour qu'il fût moins au large,
Mit mon Protecteur dans sa main;
Luy par un autre stratagéme
Se glissa je ne sçay comment,
Mais enfin si heureusement,
Que je le vis à l'instant mesme
Aux lieux où se fait quand on aime
Tost ou tard l'accommodement.



DIALO-

DIALOGUE.

IRIS, & TIRSIS.

IRIS.

TOUTE la Terre eſt pleine de gens qui font profeſſion d'aimer : Mais comme le nombre de ceux qui ont veritablement du merite, eſt fort mediocre ; il ſe trouve rarement qu'une intelligence d'amourette ſoit bien conduite entre deux perſonnes. Les hommes (je parle en general) ont l'eſprit corrompu de tant de fauſſes maximes, qu'ils font raillerie d'eſtre infideles comme d'une choſe indifferente. Ce n'eſt pas que dans le particulier ils ne ſe piquent de paroître conſtants, lors qu'ils penſent s'établir aupres d'une Dame ;

mais leur humeur volage détruit en peu de tems leurs progrez, & les femmes un peu avisées ont le plaisir de les voir tomber dans leur caractere naturel, pourveu qu'elles ne precipitent point leur engagement.

TIRSIS.

Il est vray que quand la chose traîne long-temps, il faut que les inconstans succombent plus d'une fois dans une épreuve de durée.

IRIS.

Ils ne laissent pas de fournir assez souvent jusqu'au bout de la cariere. Il y en a mesme qui aiment veritablement d'abord; mais sitost qu'ils sont parvenus à leurs fins, leur passion cesse tout d'un coup, comme si une Dame leur donnant des marques de son estime, leur faisoit le dernier outrage. Si quelque chose

chose me donne de l'aversion pour eux, c'est de les voir se radoucir auprés d'une femme, pour en obtenir ce qu'elle devroit leur refuser eternellement, & je ne sçaurois voir sans colere un homme en cét estat, parce que je le regarde comme un seducteur, qui cherche à triompher de sa foiblesse; ou comme un Tyran qui muguette une place pour l'opprimer.

TIRSIS.

Je demeure d'accord qu'il est beaucoup d'hommes injustes, qui se dégagent quand ils sont le plus obligez d'aimer, & qui portent souvent à l'ingratitude tout ce qu'ils dérobent à la reconnoissance; aussi ne prendray-je point leur party. Il y a une chose commune à à nos deux sexes, qui fait presque tout le desordre des amitiez; C'est que ceux qui se mélent d'aimer, ne prennent pas garde que d'ordinaire ils suivent le premier mouvement qui les entraîne; qu'ils

aiment ſans connoiſtre à la premiere veuë, ſans ſonger que les eſprits & les viſages ſont de grands Comediens, & que ſouvent ils adorent des charmes artificiels, qui jettent des nuages au devant de la verité, & qui leur cachent des deffauts qui les feront bientoſt repentir de leur choix comme d'une injuſtice.

IRIS.

Ces repentirs de profanation de cœur arrivent tous les jours en Amour, & comme on ſe flate touſiours dans les ſentimens qu'on veut prendre, on ſe figure une action de juſtice d'une double legereté, dans laquelle on s'engage en aimant, & en ceſſant d'aimer en meſme temps.

TIRSIS.

Une femme qui ſe plaint de la legereté d'un homme, ne ſonge pas quelquefois que ſa conduite en eſt la cauſe. Elle luy eſt fidelle, il eſt vray, ſa conſcience ne luy reproche rien; mais elle

elle se laisse aller insensiblement à une coquetterie, qui marque de l'ardeur pour la nouveauté : Sous pretexte de n'affecter rien, elle affectera de s'entretenir long-tems en compagnie, tantôt avec l'un tantost avec l'autre; & agissant d'une maniere à vouloir plaire à tout le monde, elle dira des choses à quelques particuliers si obligeantes, & si douces, qu'elles seront des outrages pour son Amant, pour peu qu'il ait l'esprit delicat, quand il sçaura qu'elle agit ainsi. Il se dira à luy-mesme que dans le particulier elle n'aura rien de tendre à luy dire que les mesmes choses, dont elle fait une espece de profanation. Le respect, ou peut-estre l'orgueil, l'empechera de se plaindre ; mais pour se guerir de sa peine ou pour s'en vanger, il agira de son côté comme sa Maîtresse fait du sien. Elle par fierté feindra de l'indifference, en prenant de la jalousie ; & leur conduite mutuelle aura possible détruit dans leur cœur tout le fonds de leur amitié, avant mesmes qu'ils s'expliquent de leurs sentimens l'un à l'autre.

Chacun alors se sent pressé
Du mal que fait la jalousie
Dans un esprit qu'elle a blessé.

De là naissent les défiances, les soupçons, les dégouts, & enfin les mépris, qui donnent le coup mortel à une pauvre amitié ; & quand on en est là, on n'écoûte plus les restes languissans d'une douce passion, dont la fureur a pris la place.

IRIS.

J'avoüe qu'il y a des femmes inconstantes ; mais on en voit rarement, si ce n'est par la faute des hommes. Il semble qu'ils ne sçauroient durer heureux, & quand on a tout fait pour eux, ils deviennent souvent orgueilleux, Tyrans, ou negligens, & quelquefois tous les trois ensemble.

TIRSIS.

Quand à l'orgueil, il n'est supportable

ble en perſonne ; il n'eſt pas propre au commerce de l'amitié ; il ne s'en peut méler ſans l'aigrir, quelque tempera-ment qu'on luy donne. Mais la non-chalance eſt le poiſon lent qui l'étouffe ſans reſſource. C'eſt pour cela qu'un homme étably ne doit negliger aucune précaution ; car c'eſt dans la proſperité que naiſt l'aveuglement.

Tout Amant qui s'endort ſur la foy des zephirs
Ne ſent plus dans ſon cœur ny craintes ny deſirs.

Et cette negligence criminelle devient en peu de temps la matiere de l'incon-ſtance. Il ne ſuffit pas que de concert avec ſa Dame il ménage le ſecret de leur intelligence par une conduite delicate ; il faut que ſa paſſion paroiſſe touſiours égale, ſans ſe laiſſer jamais aſſoupir par la douceur du calme, il doit au milieu de ſa bonne fortune inventer de nou-velles preuves de ſon amour; il n'a point à s'excuſer ſur le temps, ny ſur l'heureux eſtat de ſes affaires, s'il ne veut au meſ-me moment avoüer qu'il n'aime plus. Le deſtin des Amans eſt de ne vivre

point ſans alarmes ; car la crainte & l'amour ſont inſeparables. Ceux qui poſſedent ſans inquietude, ne goûtent que des plaiſirs unis, fades, & qui doivent peu durer. L'inconſtance ſuit pas à pas cette eſpece de letargie ; & les Amans qui ſont de cette humeur, reſſemblent à ces Maris, qui ne ſongent plus à leurs femmes trois jours aprés celuy de leurs Nôces; qui fuyent les lieux où elles ſe trouvent : & qui les croyant obligées de les aimer par Contract, ſe perſuadent qu'elles n'oſeroient démentir le parchemin ny le Preſtre. Toutes les femmes ne reçoivent pas ce procedé de meſme maniere, Il y en a qui puniſſent cette negligence comme l'infidelité meſme, & qui ne rebutent pas des gens qui s'offrent galament à leur apprendre ce que c'eſt qu'une paſſion ardante & ſincere, dont leurs Maris ont perdu l'habitude de leur donner des marques.

I R I S.

Je trouve qu'en Amour la negligence eſt quelque choſe de pire que l'infi-

delité

delité. Une femme ne ſçait quelles meſures prendre ſur la premiere; elle languit dans les doutes preſque touſiours incertaine; mais quand elle eſt perſuadée qu'un homme luy manque de foy, il faut qu'elle manque de cœur, ſi le dépit ne la guerit; & qu'elle ait auſſi peu de merite que de reſſentiment, ſi elle ne retrouve un attachement plus ſolide que l'autre; au cas qu'elle ne ſoit pas rebutée d'aimer, apres avoir eſſuyé un manquement de foy.

TIRSIS.

Les femmes ne ſont pas ſi ſujettes que nous à cette coupable negligence, quand elles ſont engagées; mais quand elles y tombent, la froideur eſt d'ordinaire le premier pas de leur infidelité. L'engagement les retient quelque temps par la pudeur du ſexe; elles témoignent moins d'empreſſement; elles feignent des alarmes, qu'elles n'avoient pas ſeulement imaginées avant que de s'engager, elles donnent des défaites à leurs Amans; & elles ne s'expliquent jamais

de leur legereté, si ce n'est que le second objet qui les possede les prédomine jusqu'à les pousser à l'emportement. Cependant ceux qui aiment ne pouvant estre long-temps trompez, decouvrent bien-tost que cette humeur languissante est affectée pour les ennuyer, & que la tendresse de celles qui en usent ainsi, a changé de place. Alors ceux qui n'ont pas assez de vertu pour resister à leur douleur, perdent des reproches qui ne font qu'aigrir leurs infidelles; ils s'emportent en desesperez, & en indiscrets, & outragent sans retenuë la reputation de celles qui les abandonnent. Ainsi la honte d'une rupture tombant presque tousiours sur les femmes, elles paroissent d'ordinaire plus constantes que nous; & bien souvent leur amitié finiroit la premiere, si elles n'estoient retenuës par l'interest de leur gloire, qui reçoit tousiours quelque atteinte quand elles changent, ou qu'on les quitte. Sans cette crainte du bruit & de l'éclat, elles préviendroient les hommes en inconstance; mais je veux croire, à l'honneur de vostre sexe, qu'elles se contenteroient d'estre

d'estre volages, sans vouloir estre indiscretes.

IRIS.

Et moy je pardonnerois aux hommes une partie de cette lâcheté, si leur vanité n'estoit pas le fondement de leur indiscretion plûtost que leur ressentiment. Le monde n'est-il pas tout plein de ces imposteurs, qui desesperez d'un heureux succez à leurs passions, déchirent la reputation d'une femme qui ne veut plus le voir, parce qu'elle les connoist ?

Il y a encor une espece de médisans qui feignent de faire conscience de dire du mal, & qui sont des empoisonneurs subtils plus dangereux que tous les autres.

Pour ceux, dont le venin se répand grossierement, je les tiens les moins redoutables, parce que leurs pieges sont mal tendus.

Enfin les hommes sont orgueilleux, legers & interessez, & j'en connois tant à qui ces vices peuvent se reprocher legitimement, que j'en connois peu qui

en ſoient exempts, ſans conter les autres deffauts de moindre importance, auſquels ils ſont ſujets.

TIRSIS.

Vous avez oublié de parler de leurs caprices, bien que ſous le mot de deffauts vous ayez compris tout ce qu'on peut leur reprocher. Mais n'a-t-on rien à dire aux Dames là-deſſus? Il me ſemble qu'on ne s'eſt point encor aviſé de chercher entr'elles des exemples d'égalité. Cette blonde que nous voyons quelquefois, n'a-t-elle pas ſes momens d'agitation? Elle eſt de belle taille, ſon teint eſt blanc & animé; les traits de ſon viſage ſont reguliers; ſa bouche a de l'agrément par ſa rougeur, & par la blancheur de ſes dents; ſes yeux ne le cedent point à d'autres, en bleu, en douceur, & en brillant; & par leurs mouvemens jeunes & charmans ils ſemblent demander le cœur à tous ceux qu'ils regardent. Cependant cette belle fait une Satyre continuelle de la galanterie, elle ſe mocque ſans ceſſe de ceux

qui

qui aiment, bien qu'elle se trouve fort souvent parmy les gens du monde qui aiment le plus raisonnablement. Quand sa promptitude la prend, elle fait une espece de sortie sur ses Amis, & leur parle quelquefois d'un ton de colere. Elle rougit pourtant de la moindre chose, ce qui marque qu'elle agit alors par l'inexperience de la jeunesse; & comme elle ne manque pas d'habilité, elles connoist aussi-tost qu'elle a parlé un peu fortement: Elle voit toutes choses en un moment, & elle a assez d'esprit pour nous faire les dupes de ce qu'elle dit, quand elle se déchaîne dans les amourettes. Ce n'est pas que dans son cœur elle condamne ce que sa bouche desaprouve; elle fait en cela comme les enfans qui vont la nuit, qui étonnez du silence & des tenebres, chantent ou font du bruit pour charmer leurs craintes. Sa bouche tempeste contre l'amour, parce que son cœur l'estime & le craint: & ce procedé luy durera jusqu'à ce que son esprit prenne la hardiesse de contenter son cœur, & qu'elle fasse son unique plaisir des choses qu'elle feint de trouver

ver ridicules. Elle ſera ſans doute plus aimable qu'elle ne paroiſt, ſi elle eſt aſſez heureuſe pour aimer un honneſte homme, à qui elle donne toute ſa confiance. Je tremble pour elle du choix qu'elle ſera; car vous ſçavez que c'eſt-là où les perſonnes les plus éclairées ſe méprennent ſouvent.

Poſſible eſt elle plus fine que je ne penſe; & ſi elle a quelque affaire, ſa maniere d'agir n'eſt pas mal adroite: mais tant qu'elle affectera cette vivacité un peu trop ſincere, ou qu'elle s'y laiſſera aller, elle détruira tout ce que ſon merite pourra faire naître; & quand elle aura mis dans le cœur d'un galant homme les plus charmantes impreſſions qui puiſſent l'attendrir, je ne croy pas qu'il oſe méditer un engagement avec elle, qu'elle n'ait quité ce bruſque qui réjoüit les indifferens, & qui doit faire trembler un Amant.

IRIS.

Je croy que la paſſion inſtruiſant d'abord ceux qu'elle poſſede de tous ſes intereſts,

terests, la personne dont vous parlez ayant de l'esprit, l'aura flexible à toutes les maximes de galanterie aussi-tost qu'elle aimera. C'est pour cela que je présume qu'il est également necessaire d'aimer aux hommes & aux femmes. L'envie de plaire rafine le goust, éleve l'ame, l'adoucit, l'éclaire, & en bannit les Monstres, je veux dire les erreurs & les grossieretez: Mais je voudrois que les amitiez fussent fondées sur la seule vertu, alors la reputation des femmes seroit en seureté; elles en vivroient plus heureuses, & les hommes en seroient plus honnestes gens.

TIRSIS.

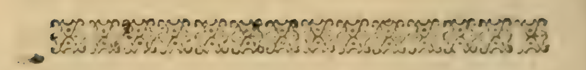
Vous prenez la chose un peu trop severement; la nature ne nous a pas donné le pouvoir d'exercer une vertu si exacte; vous la faites un peu trop farouche & trop nuë, pour pouvoir entretenir par elle seule une passion tendre, delicate, & imperieuse tout ensemble. Vous desirez une chose qui ne peut estre pratiquée que par de pures intelligences, & qui est aussi difficile que d'assem-

ſembler en une ſeule creature toutes les parties de la ſageſſe. Les Anciens ont eu l'idée d'un Sage, ils en ont figuré des modelles; mais depuis la creation du monde juſqu'à cette heure on n'en a point veu d'Original. Ainſi une paſſion heroïque, comme vous la penſez, peut eſtre imaginée; mais elle paſſe l'étenduë des forces de l'humanité. Souvenez-vous que l'ame eſtant aſſujettie aux organes du corps, il faut qu'elle paye ſon hoſte de quelques complaiſances, & qu'auſſi bien quelques projets qu'elle faſſe, elle n'eſt que l'eſclave des volontez de l'amour propre: Il la laiſſe mediter & reſoudre; mais elle n'execute que ce qu'il luy plaiſt. Diſons-donc qu'il faut faire entrer dans nos amitiez le plus de vertu que nous pouvons, ſans nous preſcrire des choſes impoſſibles ſous des noms ſpecieux, & par des chimeres illuſtres.

IRIS.

Vous moderez un peu trop mon ſentiment pour pouvoir tout à fait l'accommoder

moder au vostre. De plus, il me semble que le mien est le plus raisonnable, puis qu'en tâchant de le suivre on ne s'expose à rien. Ie ne vous en diray pas davantage pour l'apuyer, parce que nous ne serions jamais bien d'accord là-dessus. Mais vous m'avouërez qu'il est honteux de faillir comme le vulgaire, & que les gens qui s'aiment font de grandes fautes dans la conduite, dans la durée, & dans la fin de leur amitié, s'ils n'ont infiniment du cœur & de l'esprit.



ELEGIE.

DAns le vaste Paris, la Ville sans seconde,
Dont les diversitez representent le monde
On voit ces grands jardins, autrefois embellis
Pour le royal plaisir d'un Monarque des Lis,
L'invincible Henry qui gouverna la France,
Et par droit de conqueste, & par droit de naissance.
Là sont mille Tilleuls dont l'orgueil nompareil
Va porter la fraîcheur dans le sein du Soleil;
Un Printemps eternel conserve la verdure
De ces arbres hautains cheris de la Nature.
Là ne regnent jamais ces vents seditieux
Qui troublent le repos de la Terre & des Cieux;
Mais par un juste choix le modeste zephire
A dans ce beau séjour étably son Empire.
C'estoit pour l'ordinaire en ces jardins charmans
Que Tirsis amoureux soûpiroit ses tourmens:
Tantost il s'arrestoit dans une sombre allée
Pour attendre la mort qu'il avoit apellée;
Tantost d'un air pensif errant à petits pas
Il cherchoit en tous lieux ce qu'il ne trouvoit pas,
Et tantost il marchoit d'un vitesse extréme,
Comme pour s'éloigner soy-mesme de soy-mesme:
Son cœur aimoit Climene, en qui la cruauté
Conspiroit pour le perdre avecque la beauté:
Qui

Qui diroit les soûpirs, les sanglots & les larmes,
Dont il rendoit hommage au pouvoir de ses charmes.
Mais enfin la cruelle éprouvant à son tour
La souveraine loy de l'Empire d'Amour,
Vit fondre en un instant par une ardente flâme
Les mortelles froideurs qui regnoient dans son ame.
L'avanture fut prompte, & son fidelle Amant
N'avoit pu découvrir ce nouveau changement.
Ainsi tousiours comblé de sa noire tristesse,
Dans un goufre d'ennuis il s'abîmoit sans cesse,
Quand au fort de ses maux son esprit amoureux
Par un heureux hazard se reconnût heureux.
Un jour donc que Tirsis erroit aux Tuilleries
Afin d'entretenir ses tristes réveries,
Il sentit exciter son desir curieux
Par un papier fermé qui parut à ses yeux,
Et l'ouvrant aussi tost pour soulager sa peine
Trouva deux Vers écrits de la main de Climene;
Qu'elle avoit laissé choir en ces bois écartez,
Et que l'Amour luy-mesme avoit ainsi dictez:
Pour l'amoureux Tirsis mon ame est enflâmée,
Et je l'aime bien plus que je n'en suis aimée.
Cét Amant combatu de mouvemens divers
Ne pouvoit se lasser de relire ces Vers.
Il regarde attentif parole apres parole:
Son cœur espere, craint, s'afflige, se console;
Et ne se fiant point au destin rigoureux,
Se croit tantost heureux, & tantost malheureux.
Enfin apres avoir reconnu l'écriture,
Infaillible témoin de sa douce avanture,
Il poussa vers le Ciel quelques ardens soûpirs,
Et puis de cette sorte exprima ses plaisirs.

Il est donc vray, mes yeux, que nous venons de lire
Le but de mes souhaits, la fin de mon martyre?
Apres tant de combats mon sort victorieux
M'a tiré des Enfers pour m'élever aux Cieux.
Un illustre Laurier me couronne la teste,
Et rendra tous les Rois jaloux de ma conqueste.
Mais je tremble, & ne puis exprimer un transport
Dont l'excez me fait vivre, & me donne la mort,
Il faut dés ce moment banir de ma pensée
Le triste souvenir de ma peine passée.
Amour, contre mes vœux si long-temps irrité,
Et maintenant l'Autheur de ma felicité,
Comment as-tu pû vaincre une haine invincible,
Et faire devenir ma Climene sensible?
Tu seras desormais le seul des immortels,
Dont je veux que ma main encense les Autels:
Aussi bien, quoy qu'on dise au sejour où nous sommes,
Les Dieux sont tes sujets de mesme que les hommes,
Acheve ton ouvrage, & pour comble d'honneur
Fay-moy trouver icy l'objet de mon bonheur.
Ah! n'entendray-je point cette Reine adorable
De sa bouche divine absoudre un miserable.
Qui sorty par ses mains des ombres du trépas,
D'un esprit satisfait adore ses appas?
Je la trouvois bien-tost quand son humeur cruelle
Me devoit annoncer quelque triste nouvelle,
Depuis que son couroux ne veut plus m'éprouver,

Je

Je la cherche par tout, & ne la puis trouver.
Venez, divin objet de mon ame ravie,
Ou vostre éloignement me va coûter la vie.
Pourquoy tenir cachez à l'amoureux Tirsis
Les regards obligeans de vos yeux adoucis?
Venez montrer les feux de vostre ame enflâmée
Puisque vous aimez plus que vous n'estes aimée.
Je me sens offensé d'un langage si doux,
Qui fait tort à l'amour dont je brûle pour vous;
Il est incomparable, & tous les cœurs du monde
Ne sçauroient égaler son ardeur sans seconde:
Venez-donc le connoistre, & pour en juger mieux,
Comparez-en la flâme à celle de vos yeux.



LETTRE

A MONSIEUR CHAPELAIN,

Sur la Conqueste de la Franche-Comté.

JE ſuis au deſeſpoir de n'avoir pû rien faire ſur la Conqueſte de la Franche-Comté, j'ay medité, j'ay invoqué, mais inutilement, & il n'a pas plû aux Muſes de m'aider de la moindre de leurs inſpirations; cela, Monſieur, vous eſtonne ſans doute, vous qui les avez touſiours éprouvées ſi civiles & ſi favorables en toutes rencontres; mais vous ſerez encor plus étonné quand vous ſçaurez les diligences que j'ay faites auprés d'elles.

Auſſi-toſt

Auſſi-toſt que j'eus appris la nouvelle expedition, je formay le deſſein d'en chanter la gloire ſelon mes forces, & de tenir ma partie dans ce grand concert de loüanges qui retentit par toute l'Europe. Ie crus que ſi le petit Poëme de la Peinture n'avoit pas déplû, l'Ouvrage que je ferois ne pourroit pas manquer d'avoir un heureux ſuccez, pour peu qu'il répondiſt à la grandeur de ſon ſujet: Ie me recueilly donc, & tâchay de former une idée generalle de toute l'action, j'y trouvay bien de la difficulté, & je vous avoüe que l'amas de tant de circonſtances glorieuſes qui l'accompagnent ne pût tenir dans l'étenduë de mon imagination, je ne perdis pas neantmoins courage, & je crus que j'en viendrois à bout avec le ſecours des Muſes que j'apellay & conjuray par tout ce qu'il y a de plus ſacré ſur le Parnaſſe; mais elles ne vinrent point, & je ne pus aire un ſeul Vers qui me ſatisfiſt; pour n'éclaircir de ce qui pouvoit obliger es aimables Sœurs de m'abandonner u beſoin, elles qui ne viennent que rop ſouvent me trouver d'elles-meſ-

mes, & quelquefois jusques dans mon lict, où elles m'empeschent de dormir fort mal à propos, je montay au Parnasse en intention de me plaindre, & mesme de les quereller. Il seroit inutile de vous dire icy par quel chemin j'arrivay sur cette Montagne, puisque c'est vous-mesme, Monsieur, qui me l'avez montré ainsi qu'à beaucoup d'autres qui ne le reconnoissent pas comme moy. Ie trouvay les Muses fort embarassées, & comme elles ne croyoient pas estre entenduës d'aucun mortel, elles s'entredisoient franchement qu'elles estoient poussées à bout, & que le Roy en leur donnant trop de matiere les reduisoit dans une impuissance où elles ne s'estoient pas trouvées depuis qu'il y a des Heros sur la terre. Dans ce moment Calliope m'apperceut, & je m'approchois pour luy parler, lorsqu'elle vit la Victoire avancer à tire d'aisles, & qui venoit comme moy luy demander des Vers; les Muses sont asseurément belles, & je ne me repens pas de les servir; mais en verité il y a une grande difference de leur beauté à celle de

de la Victoire tellè qu'elle me parût alors. Il sortoit de ses yeux vifs & brillans, de ses aisles d'Or, & de toute son illustre personne une lumiere si vive & si douce que tout le Parnasse en fût éclairé, & tressaillit de joye. Calliope dans l'impatience de sçavoir au vray les grandes nouvelles dont elle estoit en peine luy parla de cette maniere.

Fille de la Valeur, & Mere de la Gloire,
Unique amour des demy Dieux,
Et de tous leurs travaux le prix delicieux,
Illustre & charmante Victoire,
De grace, dites-nous ce que nous devons croire
Du bruit qui s'epand en tous lieux.
La diligente Renommée
Qui vient de passer dans nos bois,
Pour LOUIS de zele animée,
Nous a raconté tant d'exploits,
Tous si fort au dessus de ceux dont autrefois
Elle a dans l'Univers la nouvelle semée,
Que nous devons un peu si la Nymphe aux cent voix,
A mentir trop accoûtumée,
Ne nous en donne point pour la premiere fois.
Elle dit qu'en dix jours des plus courts & plus froids
Presque par l'effroy seul de sa valeur guerriere
LOUIS a rangé sous ses Loix
Une Province toute entiere,

Et que de la mesme maniere.
Que si dans ses Estats il avoit fait un tour,
Ou qu'il n'eust acheve qu'un combat de barriere
Il retourne sans bruit dans sa paisible Cour.
Sur le Marbre eternel du Temple de memoire
Ou de tous les Heros qu'éclaira le Soleil
Se lit en Lettres d'Or, & la Fable & l'Histoire,
Nous ne voyons rien de pareil.
Mesme nos jeunes Sœurs dont le stile agreable
S'Occupe à faire des Romans,
De peur de violer la Loy du vray semblable
N'oseroient avancer de tels evenements.
Ie sçay bien que LOUIS par ses faits admirables
A rendu desormais toutes choses croyables,
Mais d'un fait si nouveau, si grand, si glorieux,
Qui remplit de merveille & la terre & les Cieux,
Ie vous dis, aimable Victoire,
Que c'est vous seulement que nous en voulons croire.

La Renommée, mes cheres Sœurs, répondit la Victoire, vous a dit la verité, & si vous avez quelque chose à luy reprocher, c'est que n'ayant pas esté presente à toutes les belles actions qui se sont faites, à cause de son employ qui l'oblige à en porter la nouvelle de tous costez, elle aura oublié sans doute à vous raconter de plusieurs belles circonstances qu'il est important que vous sçachiés, afin d'en informer la posterité.

C'est

C'eſt pour cela que je viens moy-meſme pour vous en faire le recit; moy qui ne m'éloigne jamais de LOUIS tant qu'il eſt ſous les Armes, écoûtez-moy donc, s'il vous plaiſt & preparez-vous à faire des Vers dignes de ce que vous allez entendre.

A l'ombre des Lauriers que durant la campagne
LOUIS le plus grand des Heros
A cueillis de ſa main dans les champs de l'Eſpagne,
Ie goûtois les douceurs d'un glorieux repos.
Là croyant que des mois l'inegalle Courriere
Par trois fois dans les Cieux fourniroit ſa carriere
Autant qu'il ſe remiſt au dur métier de Mars,
I'attendois le retour de la ſaiſon premiere
Pour ſuivre avec ardeur ſes fameux étendarts.

Ie ne ſçay pourſuivit la Victoire en ſoûriant, ſi c'eſt l'air du Parnaſſe qui me fait rimer ou ſi cela vient d'avoir leu tous les Vers qu'on a faits pour moy dans la ſuitte des temps; mais ceux-cy me ſont échappez ſans peine, & je prévoy meſme que quelque temerité qu'il y ait d'en uſer ainſi en preſence des Muſes, il m'arrivera plus d'une fois d'en faire, pourveu que la rime ſe preſente.

Ie goûtois, dis-je, le repos, & attendois à faire mon devoir que le temps y fust propre, lors que je vis vostre Heros qui endossoit le harnois, la saison me fit croire que c'estoit une mascarade ou un Carousel qu'il vouloit faire, & que j'en serois quitte au plus pour un prix de course de bague que j'aurois à luy preparer.

Mais le son vigoureux des Tambours bruissants
Ioint aux tons enroüez des Trompettes aigues,
Qui des ames moins resoluës
On fait plus d'une fois des Lions rugissants,
L'ardeur des Chevaux hannissants,
L'odeur de la mesche allumée,
Des Soldats réjoüis la valeur enflammée,
Le lourd attirail du Canon,
Et le tumulte affreux d'une puissante armée,
Qui pour acquerir du renom
Marche de courage animée;
Me fit connoistre assez que c'estoit tout de bon.

Ie pris aussi-tost mon vol vers l'endroit où je jugeay que devoit estre le rendez-vous, m'imaginant bien que je n'y serois pas long-temps sans employ. Ie n'eus jamais tant de joye que de voir le bon ordre où les Troupes estoient rangées.

rangées. I'en fus ſurpriſe, quoy que celles où je prens ordinairement party ſoient touſiours aſſez bien diſciplinées. I'y remarquay un reſpect & une obeïſſance pour les Chefs qui n'eſt pas concevable, un amour pour le métier & pour la gloire qui me charma, & ſur tout un deſir ardent de combatre joint à une eſperance de vaincre auſſi ferme que ſi je les euſſe deſia couronnez.

Apres quelques jours de marche on découvrit les murs de Beſançon, & les trouppes s'en eſtant avancées à une diſtance raiſonnable, s'arreſterent pour commencer les travaux du ſiege. La Terreur qui avoit touſiours marché à la teſte de l'Armée ne s'arreſta pas, mais paſſa outre & entra dans la Ville, où ſe ſaiſiſſant de tous les cœurs des habitans, elle ne contribua pas moins à la priſe de la place par les allarmes qu'elle donna au dedans, que la Valeur meſme par les aſſauts qu'elle livroit au dehors; de là elle courut dans toutes les Villes de la Province, & y fit elle ſeule plus de progrez que cent mille hommes n'auroient ſçeu faire. Ie ne l'ay jamais veuë

s'acquitter ſi bien de ſon devoir ; c'eſt tout vous dire qu'elle alloit auſſi viſte que la Renommée, & que rien preſque ne luy reſiſtoit.

Beſançon s'eſtant rendu, on tira vers Salins, qui ne fit gueres davantage de reſiſtance. De Salins on alla à Dole, où il ſe trouva un vaillant & intrepide Gouverneur, digne de ſervir ce Maiſtre qu'il refuſoit d'avoir ; les Trouppes inveſtirent auſſi-toſt la place, & commencerent les travaux. Dans ce meſme temps il me ſembla que les forces de l'Armée s'accrurent tout à coup de la moitié, & que chaque ſoldat avoit le double du courage qu'auparavant. Les cris de joye que j'entendis de tous coſtez me firent connoître que ce changement prodigieux eſtoit un effet de la preſence de LOUIS qui arrivoit avec toutes les vertus d'un Monarque, d'un Conquerant, & d'un Heros.

Quand toute la fleur de la Grece
Autrefois d'Aulide partit
Pour Ilion qu'elle abatit ,
On remarqua moins d'allegreſſe.
L'Euphrate vit moins de valeur ,

Moins

Moins de cette noble chaleur ,
Qui brave les dangers & fait tout entreprendre ,
Lors que ses bords furent couverts
Des fameux combatans que menoit Alexandre ,
Et qui sous ses Drappeaux conquirent l'Univers.

Ce fut devant cette place que je vis l'abregé de toute la vertu militaire en la personne de ce Prince inimitable,soit à supporter les fatigues du Cheval ou des veilles apres une marche la plus penible qui se soit jamais faite, soit à donner jusqu''aux moindres ordres avec une prudence & une activité inconcevable, soit à se trouver aux occasions, quoy que perilleuses, où il jugeoit que sa presence seroit utile ; je vous avouë qu'il me fit trembler plus de quatre fois, sur tout lors qu'estant à découvert au pied des Tours pour voir & animer ses Troupes à l'assaut, je le vis exposé entierement à l'Artillerie des assiegez ; il est vray que dans le mesme temps je vis une action qui me donna bien du plaisir. Une Compagnie de ses Mosquetaires sortant d'un fond où elle estoit en seureté, monta sur une éminence pour attirer sur elle les coups

des Ennemis, & à l'exemple du brave Chef qui la conduisoit, courut avec ardeur & avec joye où le peril estoit plus grand, pour diminuer par cette diversion celuy où elle voyoit son Prince.

Ainsi des vaillantes Abeilles
Au fort d'un assaut dangereux,
Pour leur Prince trop valeureux
Eclatent les ardeurs à nulle autre pareilles.
On les voit, luy faisant un rampart de leurs corps,
Malgré des Ennemis les funestes efforts:
En attirer les traits sur elles,
Et pleines d'un courage invincible aux combats
Par mille blessures mortelles
Chercher un glorieux trepas.

Cependant l'attaque se faisoit si vigoureusement & si avantageusement de tous costez, que je ne sçavois presque où aller pour avoir à me trouver par tout. Un Drapeau que les Ennemis avoient planté par bravoure sur une demy-lune, fut emporté par une bravoure plus veritable & plus effective. Entre tant de vaillants Guerriers qui se signaloient par leur courage, & par des exploits dont le moindre meriteroit l'occupation de tout le Parnasse; j'en apperceus,

perceus un que je connois il y a long-temps, & que j'eus neantmoins quelque peine à reconnoiſtre, non point à cauſe qu'il eſtoit dans le plus fort de la meſlée, ayant accoûtumé de l'y voir; mais parce qu'il me parût encore plus brave & plus ardent au combat qu'il ne l'avoit jamais eſté; Car enfin il me ſembla autant élevé au deſſus de luy-meſme qu'il l'a eſté juſqu'icy par deſſus les autres. Ie connus que l'œil du Maiſtre produiſoit cét effet merveilleux, & augmentoit dans ſon ame le beau feu dont je le voyois tout reſplendiſſant.

Ainſi quand l'Aigle carnaciere
Va livrer à ſa proye un combat furieux,
Si le brillant Aſtre des Cieux
De ſes puiſſants rayons luy frappe la paupiere;
La vive ardeur de la lumiere
Redouble de ſon cœur le couroux glorieux,
Et l'on voit éclater ſon audace guerriere
Par le feu qui ſort de ſes yeux.

Les aſſiegez que la prudence n'avoit pas abandonnez, demanderent à parlementer, & ſe rendirent aux conditions que l'on voulut, il ne reſta plus que

Grey à reduire, ce qui n'arresta pas long-temps les Armes de nostre Heros; car cette Place s'estant contentée de l'honneur qu'on luy fit de l'investir, de l'assieger & de dresser la batterie, ouvrit les portes à son vainqueur, & mit fin à la plus belle, la plus prompte & la plus surprenante de toutes les conquestes. Voilà, mes cheres Sœurs, le recit que j'avois à vous faire, c'est à vous maintenant à donner à cette expedition si merveilleuse les loüanges quelle merite.

La Victoire ayant finy son discours, les Muses demeurerent long-temps dans le silence, & Calliope la regardant avec étonnement & avec joye, luy parla de cette sorte.

Qu'heureuses sont vos destinées
De suivre ce Heros dans son rapide cours,
Pendant qu'il nous faut dix années
Pour dire les Exploits qu'il a faits en dix jours!
Pour répondre au sujet, & se mieux faire entendre
La grave Polymnie a crû le devoir prendre
D'un ton encor plus élevé
Qu'elle ne fit pour Alexandre,
Quand sur les bords de l'Inde on le vit arrivé;

Mais

Mais sa Lyre sçavante est tellement tenduë ;
Que desia plus de quatre fois
Sous le doux effort de ses doigts
La chanterelle s'est rompuë.
Pour toucher dignement, & de l'air qu'il le faut
Une Chanson si peu commune,
Je doute qu'elle en rencontre une
Qui puisse monter assez haut.
Quand il n'estoit que comparable
Aux Heros des siecles passez,
L'entreprise estoit raisonnable,
Et les Vers faits pour eux avec soin ramassez,
Pour peu que sous la lime on les eust repassez,
Nous tiroient galamment d'une affaire semblable ;
Aujourd'huy ce n'est plus assez
De ce Roy sans égal l'idée inconcevable
Veut des Vers bien plus forts & bien mieux compassez.
De plus, quel moyen de suffire
A tant de fameux nourrissons
Qui nous demandent des Chansons,
Et qui tastonnant sur leur Lyre,
Sans pouvoir rencontrer d'assez vigoureux sons
Pour dire ce qu'ils voudroient dire,
S'en vont perdre l'esprit si l'on ne les inspire ?
Ceux qui de l'Helicon sçachant tous les sentiers
Voudront se donner tous entiers
Aux penibles sueurs de ce travail immense ;
Ils pourront esperer d'avoir nostre assistance,
Et de se voir enfin le front ceint de Lauriers,
Non moins beaux que ceux de guerriers
Dont ils auront chanté l'heroïque vaillance ;
Mais ceux de moindre suffisance

Qui font encor d'autres mestiers,
S'ils avoient la mesme esperance,
Ils se tromperoient volontiers.
Deesse, cependant gardez-vous bien de croire
Que nous vueillions nous excuser,
Ny que tout ce discours tende à vous refuser
Ce que l'on doit á vostre gloire.
Nous allons commencer nos merveilleux concerts
Pour le Divin LOUIS, des Heros le modelle,
Et sur les aisles de nos Vers
Porter sa loüange immortelle
Dans tous les coins de l'Univers.

La Victoire remercia les Muses de la promesse qu'elles luy faisoient, & leur dit en les quittant qu'elle n'osoit pas demeurer davantage en leur compagnie, de peur que LOUIS n'eust besoin d'elle, ayant apprise par la derniere expedition qu'il n'y avoit point de temps ny de saisons où elle ne dust se tenir preste & sur ses gardes. Si-tost qu'elle les eût quittées, Terpsichore, Polymnie & les autres demanderent à Calliope comment elle l'entendoit, de promettre ce qu'elle sçavoit bien ne pouvoir pas tenir; à quoy elle répondit, qu'il avoit bien fallu se défaire honnestement de la Victoire, & que si ce leur

leur eſtoit une honte de ne pouvoir rien faire de proportionné à ce qu'elle meritoit, ce leur en ſeroit une bien plus grande de l'avoüer publiquement. Pour moy qui compris fort bien ce que Calliope avoit voulu me faire entendre en parlant de ceux qui font encor d'autres Métiers que celuy de la Poëſie, je me le tins pour dit, & croyant qu'il eſtoit de la prudence de m'épargner un refus en face, je quittay la ſainte Montagne, & m'en revins dans ce bas monde comme ſi de rien n'euſt eſté. Voilà, Monſieur, mon avanture, dont j'ay voulu vous faire part, afin que vous ſçachiez que je n'ay pas manqué de zele, & que vous connoiſſiez par ce recit la confiance avec laquelle je ſuis,

MONSIEUR,

Voſtre tres-obeïſſant Serviteur.

SUR



SUR UNE ECLIPSE dont l'Autheur estoit prié de dire son sentiment.

QUel moyen de s'en dispenser ?
J'allois tout de bon commencer
A vous composer sur l'Eclipse
Un livre plus gros & plus long,
Que des Tomes de Juste Lipse,
Tout remply d'un sçavoir profond
En beau stile d'Apocalipse ;

Quand Pallas la sage pucelle
Qui m'aime de bonne amitié,
S'apparut à moy toute telle
Qu'elle est dans le Ciel en ruelle
Sur estrade & tapis de pié ;
Et riant, que fais-tu, dit-elle,
Pauvre creature mortelle ;
Vrayment, tu me fais grand' pitié
D'aller perdre ainsi ta cervelle
Révant à cette bagatelle
Plus qu'il ne faut de la moitié.

Surprise des impertinences
Qu'on vous debite en ce bas lieu,
Je viens faire des remonstrances

A ces

A ces foux qui ſans connoiſſance,
Raiſonnans comme il plaiſt à Dieu,
Gaſtent mes plus belles ſciences,
Et pour l'Eclipſe à quoy tu penſes,
Je te vay faire voir en peu
Que ces forgeurs d'extravagances
Tirent cent fauſſes conſequences
D'une choſe qui n'eſt qu'un jeu.

Sçache que ce jour-là mon Pere
Fit à dejeuné ſi grand chere,
Et trouva ſi bon le Nectar,
Que Mome le Dieu des ſornettes
Le voyant eſtre un peu gaillard,
Et dans ſon humeur de goguettes.
Luy propoſa que les Planettes
Joüaſſent à Colin maillard.

A Colin maillard, dit le Maiſtre
Du Char brillant & lumineux,
Si par malheur je l'allois eſtre,
Tous les hommes ſont ſi peureux
Qu'ils ſe croiront morts quand mes feux
Commenceront à diſparoiſtre,
Chacun fermera ſa feneſtre,
Et Perrin le plus fou d'entre-eux
En prédira quelque biſeſtre.

Quoy, veux-tu conclure par là,
Répond le grand Dieu qui foudroye,
Qu'un fat pourra troubler ma joye?
Que m'importe s'il en fera
Des contes de ma mere l'Oye?
Je jure Stix dont l'eau tournoye

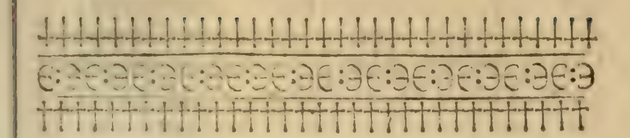
Par

Par le marais de Tartara,
Qu'à Colin Maillard on jouëra,
C'a qu'on tire au ſort, & qu'on voye
Qui de vous autres le ſera,

Le bon Soleil l'avoit bien dit,
Il le fut ſelon ſon préſage,
Et ſans differer davantage
Auſſi-toſt la Lune s'offrit,
A luy bien couvrir le viſage,
Ce que volontiers on ſouffrit
Attendu l'étroit parentage.

Le reſte, vous l'avez pû voir,
Chacun pût bien s'apercevoir
Que l'on ne voyoit preſque goute,
Et ſans la Lune, qui ſans doute
Ne fit pas trop bien ſon devoir,
Vous eſtiez tous au deſeſpoir
Croyans la Nature en déroute,
Et pas un n'euſt pû concevoir
Que nous autres là-haut ſur la celeſte voûte
Ne faiſions que crier, gare le pot au noir.

ELE-



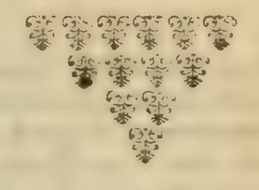
ELEGIE.

DEpuis l'heure fatale, & cét heureux moment
Ordonné par le Ciel à mon cruel tourment,
Où de vos yeux divins mon ame fut blessée,
Vos attraits en tout temps occupent ma pensée ;
Le jour mon cœur brûlant vous suivant pas à pas,
Je voy tout à regret, quand je ne vous voy pas ;
Le fâcheux desespoir, le chagrin triste & bléme
M'accompagnent par tout, par tout on dit que j'aime ;
J'ay beau taire le nom qui cause mes langueurs ;
Quand on a veu vos yeux, on connoist mes vainqueurs ;
Eux seuls dessous le Ciel peuvent jetter la flâme
Dont tout le monde icy voit consumer mon ame ;
Ils sont pour mon secret trop beaux, trop lumineux,
Qui m'entend soûpirer, sçait bien que c'est pour eux ;
Leur éclat me découvre, & l'on le tient coûpable
De toutes les ardeurs d'un Amant miserable ;

La nuit quand le repos relâche tous les soins,
Que chaque malheureux espere l'estre moins,
Ah ! que d'amers pensers ! que de cruelles peines!
Que de soucis mordans ! que de cuisantes gesnes!
Le lit, l'obscurité croissent mes deplaisirs,
Mes yeux fondent en pleurs, mon cœur s'ouvre aux soupirs,
Sentant ce que je suis, voyant ce que vous estes,
Vostre extreme fierté, mes ardeurs inquietes,
Mon esprit abatu s'abandonne aux ennuis,
Et d'une longue mort je meurs toutes les nuits;
Quelquefois le matin lors que le Ciel se dore
De ce premier azur que luy donne l'Aurore,
A ce frais doux & pur qui prévient le Soleil,
Mon cœur tout languissant enfin cede au sommeil;
Il est leger & foible, & de fausses pensées
Il suspend le chagrin de mes douleurs passées,
Je vous voy, ma Climene, avecque tous vos traits
Dans vostre auguste port plus belle que jamais
Venir superbement m'étaler tous vos charmes,
De vostre belle main vous essuyez mes larmes,
Et par des mots coupez, amoureux & touchans
Vous enchantez mon ame, & ravissez mes sens;
Dans ces heureux momens mon ame hors d'elle-mesme
Se feint que vous m'aimez autant que je vous aime;
Que nos esprits d'accord forment les mesmes vœux;

Que nos cœurs embrasez brûlent de mesmes
feux,
Et de ma vive ardeur fortement enflâmée,
Lors que je suis pâmé, que vous estes pâmée:
Ce hardy songe, helas! n'a que de courts plai-
sirs;
Je m'éveille, & mon cœur se rend à ses soû-
pirs.

F I N.



Ex-

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy, donné à Paris le 12. Juin 1663. Signé par le Roy en son Conseil, LE MARESCHAL. il est permis à GABRIEL QUINET, Marchand Libraire, de faire imprimer *un Recüeil de plusieurs Pieces, en un ou plusieurs Volumes, tant en Prose qu'en Vers, de divers Autheurs*, pendant sept années; & deffenses sont faites à tous autres de l'imprimer, vendre & debiter, d'autre impression que de celle de l'Exposant, à peine de mil livres d'amande, de tous depens, dommages & interests, comme il est plus au long porté par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Marchands Libraires de cette Ville. suivant & conformément à l'Arrest de la Cour de Parlement du 8. *Avril* 1653. *& aux charges portées par le present Privilege. Fait à Paris ce* 30. *iour de Iuin* 1663. Signé, I. DUBRAY, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 30. jour de Mars 1668.

